

A close-up photograph of a person's torso and arms as they play an acoustic guitar. The person is wearing blue jeans and a dark belt. The guitar is a light-colored wood. The background is a blurred window with a grid pattern.

JULIA KENT

meilleure vente du NEW YORK TIMES

**ACTES  
ALEATOIRES DE  
DEMENCE**

Actes Aléatoires de Démence

PAR JULIA KENT

*TOUS DROITS RÉSERVÉS. Ce livre contient du matériel protégé par les traités internationaux et les lois fédérales des droits d'auteur. Toute reproduction ou utilisation non autorisées de ce fichier est interdite. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement, ou par voie de stockage d'information et de système de récupération, sans une permission écrite expresse de l'auteur / éditeur.*

Titre original : Random Act of Crazy

Traduit de l'anglais par Jade Baiser

Relecture par Valérie Dubar

**Inscrivez-vous sur mon blog pour recevoir par email les derniers scoops sur les nouveaux ebooks, les lectures gratuites, et plus encore : [Nouvelles parutions de Julia Kent](#)**

La dernière chose que je m'attendais à voir alors que je conduisais sur l'autoroute 76 vers ma petite ville natale de Peters, en Ohio, c'était un homme cul nul portant un collier clouté et une guitare.

Je veux dire, ne portant qu'un collier clouté et une guitare. L'homme était pieds nus, pour l'amour de Dieu. Sur l'autoroute. En mai, en Oh-foutu-hi-o, où l'hiver n'est pas une saison mais un état d'esprit.

Comment pouvais-je ne *pas* m'arrêter et lui offrir un siège dans mon véhicule ? Sérieusement ? Où aurait-il pu cacher une arme ? D'accord, d'accord, peut-être là-dedans, mais réfléchissez-y pendant une minute – il lui faudrait pas mal se contorsionner pour accéder à ce qu'il aurait caché dans son... eh bien, *là-dedans* !

Et il n'était pas désagréable à regarder, non plus. Une sorte de Brad Pitt du début des années 90, avant qu'il se marie avec Mlle Dents-Longues et l'abandonne pour cette Elvira blafarde et sa pâle imitation de Michelle Duggar<sup>1</sup>.

Bref... revenons à l'autostoppeur nu. Ma Toyota Tercel 1986 n'avait rien de spécial mais elle avait, euh, un plancher. Et un pare-brise. Et un endroit pour que M. Nu repose ses noix fatiguées. Le vinyle était peut être craquelé et fané et il n'avait rien à voir avec L'Arbre Généreux du poème de Shel Silverstein, mais l'homme pourrait au moins donner un peu de repos à ses boules. Ces muscles semblaient également avoir bien besoin d'yeux avides pour les reluquer, car ils criaient pour un peu d'attention aimante. Si je ne pouvais pas toucher, je pourrais au moins être celle qui les regarderait, non ? Je suis altruiste à ce point.

Toujours en train de penser aux autres.

Alors, lorsqu'il fut revenu de la surprise qu'une nana avec des cheveux frisés et des dés en peluche accrochés à son vieux rétroviseur s'était effectivement garée sur le bas-côté, il baissa la tête vers la fenêtre ouverte et me fit un sourire. Nous étions au milieu de nulle part et il y avait un réverbère qui brillait dans le fond, mais même cet éclairage ne suffit pas à éclipser son sourire. Des dents bien droites, de belles gencives et des lèvres pleines qui se fondaient dans un regard à vous faire tomber le pantalon, me firent presque lui sauter dessus et le baiser sur place.

J'étais sur le point de fondre sur mon siège. Et cela ne venait pas du chauffage. Mon sexe sembla passer du Sahara aux Chutes du Niagara. Lorsqu'il grimpa dans la voiture et m'aveugla – littéralement – avec ses fesses et ses bijoux de famille, je faillis jouir sur le champ.

Quelque chose en lui était familier, mais je savais qu'il n'était pas du coin. Mettant de côté cette petite contemplation taquine, je l'étudiai un peu plus attentivement, un sentiment de particularité inondant ce moment. L'extraire et le disséquer n'apporterait cependant aucune vérité profonde – une part de moi était connectée avec lui pour je ne sais quelle raison de 'déjà vu'.

Ou alors, j'essayais par tous les moyens de me convaincre que j'avais raison de ramasser un mâle nu. Peu importe.

— Salut, M'dame.

Un surfeur blond aux cheveux ondulés et un peu trop longs pour une coupe qui l'aurait qualifié de 'bon chic, bon genre', mais qui maintenant exsudait un sentiment profond de complet abandon et d'hédonisme au lit. Un éclair rose dans sa bouche dévoila une langue qui – j'imaginai – aimait vraiment les femmes et n'avait pas peur de le montrer. Des yeux bleus étincelants qui étaient

concentrés mais évanescents, un peu comme ceux de Bradley Cooper, mais en plus atténués. Il planait plus haut qu'une putain de montgolfière mais ce n'était pas grave, parce qu'il était suffisamment beau à regarder comme ça. Il n'avait pas besoin d'être un orateur brillant.

— Je ne suis la 'Madame' de personne. Ça, c'est bon pour ma grand-mère. Bon sang, même ma mère ne répond pas à 'Madame', alors arrête ça tout de suite.

Personne – aucune femme – avant d'avoir trente-cinq ans ne veut être appelé madame. C'est le moyen le plus rapide d'assécher le vagin d'une femme, tout comme se retrouver sur une table avec une scie circulaire. Prononcez ce mot, et *pouf* ! Tout s'éteint.

— D'accord, Chippy<sup>2</sup> Pete alors !

Il ajusta son chapeau – d'où le sortait-il ? Je n'avais pas vu de chapeau au début, et ce n'était pas comme s'il avait beaucoup de poches, étant nu et tout – et le laissa sur sa tête. Ce n'était pas le signe d'une pratique religieuse. Mais là encore, les hommes nus sont rarement religieux. Le chapeau était en paille et bon marché, avec la forme d'un chapeau de cow-boy et il avait l'air... Eh bien, il ressemblait à un stripteaseur des Chippendales avec un budget de l'Armée du Salut.

— Seulement Pete pour toi.

Chippy Pete ? Sérieusement ? Il aurait pu m'appeler Trésor, ou Chérie, ou Poupée, ou même Salope, et il avait choisi Chippy Pete ?

— Où vas-tu ?

— Où tu vas.

Je me regardai dans le rétroviseur. En plus des cheveux frisés, je portais du maquillage. Un chemisier. Un soutien-gorge. Un pantalon. Les chances que nous allions au même endroit étaient minces.

— Euh, je suis habillé. Tu ne l'es pas.

— Je suis vêtu d'une guitare. Et ça.

Il ôta son chapeau et commença à gratter quelques accords d'une chanson des années 70. Kansas ? Boston ? Je ne pouvais pas dire.

— Pas de chemise, pas de chaussures, pas de boules en sueur sur mon tableau de bord.

Je commençais à être nerveuse. Dans quoi m'étais-je embarquée ? Était-il plus bizarre que ce que j'avais cru ? Est-ce que ça allait être une réplique de mon bal de la Saint-Valentin lorsque j'étais en première année d'université, quand ma meilleure amie, Jane, m'avait branchée avec son frère aîné revendeur de méthamphétamine et que le rendez-vous s'était terminé par un retour à la maison escorté par des hommes de la DEA ?

— Juste sur ton siège, M'dame – euh, Pete

— C'est ça. Je suis Pete.

Autant m'y habituer tout de suite. Ainsi qu'aux boules en sueur qui allaient imprégner mon siège pour toujours.

— Et tu es ?

Ses cheveux blonds étaient propres. C'était déjà ça. Et ses yeux étaient de la même couleur que l'idée que je me faisais de celle de l'océan, si on pouvait faire confiance à la lueur de l'éclairage du tableau de bord.

— Appelle-moi Sueur, répondit-il en désignant ses testicules.

— Je t'appellerais Petit Cœur.

— Bientôt, tu m'appelleras par le nom que tu veux réellement me donner.

— Alors ton nom sera Trou du Cul.

— J'ai été appelé pire.

— D'accord, Trouduc.

— Très bien alors, M'dame.

Nous étions donc dans une impasse, et cela aurait pu continuer comme ça pendant les vingt kilomètres de terres désolées du centre-nord de l'Ohio, où les gens mélangeaient le 'Pittsburghese' – un dialecte dérivé de l'anglais américain avec des influences irlandaises et germaniques – et le Clevelandais pour en faire un horrible accent, si un énorme raton laveur mutant n'avait pas mis un terme à tout ça.

L'impact faillit castrer le pauvre Trouduc.

Hiiiiii ! J'appuyai à fond sur la pédale de frein quand un éclair de quelque chose m'effraya, ma petite Tercel passant de cent kilomètres/heure à un arrêt complet en dix secondes. Le pauvre 'Trouduc-Cow-boy nu-Rock Star' n'avait pas terminé d'attacher sa ceinture de sécurité, de sorte que la guitare, toujours en bandoulière autour de son aine, était le seul rempart qu'il avait alors que la voiture tanguait et faisait une embardée. Le raton laveur était plus gros que le bébé d'une de mes cousines et malheureusement considérablement plus mort maintenant que je l'avais écrasé avec ma machine rouillée de malheur.

Le cow-boy réussit à mettre ses mains en avant et, par la grâce de je ne sais quelle divinité en laquelle vous croyez (la mienne implique des appendices longs et durs – et en parlant de ça...) lorsque la voiture s'arrêta, renversée dans un angle de quatre-vingt-dix degrés opposé à ce que la nature et la commission de la route avaient prévu, il n'était pas blessé. J'étais sûre que certaines parties de son corps allaient être douloureuses le lendemain, mais je ne vais pas parler de ça parce que la différence entre une douleur due à 'la voiture a heurté un raton laveur et elle a freiné brusquement' et celle due à 'j'ai fait l'amour à une fille de la campagne dans un champ ensoleillé rempli de fleurs sauvages' est une chose que je n'allais pas tarder à comprendre.

Donc je suppose que j'ai en quelque sorte gâché le reste de l'histoire maintenant, hein ? Vous ne voulez pas savoir comment je suis passée de 'presque tuer la rock star' à 'me faire surprendre en situation compromettante sur une aire de repos dans l'un de ces champs sauvages où l'Ohio avait installé ces horribles maisons en brique de style soviétique', pas vrai ? Celles qui ressemblent aux maisons de Huber Heights en miniature ?

Bien sûr que vous voulez savoir. Sinon, vous ne seriez plus en train de lire ça. Vous seriez déjà passé à une autre histoire sur votre Kindle, comme une du genre '*Prise par le monstre du Loch Ness*', ou '*Cinquante nuances du milliardaire Hoo-Haw*'. Mon histoire n'a pas d'hélicoptère qui emmène les gens hors de Manhattan, ou une chambre rouge de douleur, ou un Bigfoot qui épouse un être humain, se met en ménage et a une portée de bestioles, mais elle comporte une rock star nue – en quelque sorte – gémissant sur le siège avant heureusement indemne de ma Toyota Tercel, son cul hors du siège et une jambe écartée, me montrant sa belle étoile de mer plissée et un morceau de virilité qui était si esthétiquement plaisant qu'il aurait aussi bien pu avoir été taillé dans un beau marbre italien et placé sur un piédestal, trempé dans du chocolat suisse et servi avec du Gruyère et du caviar.

C'était *beau* à ce point.

Et pourtant, je n'étais pas une suceuse de queues enragée. Il y a une bonne vingtaine... euh, huit – je voulais dire *huit* – hommes dans le centre-nord de l'Ohio qui pouvaient en témoigner.

— Trouduc ? Ça va ?

J'écartai les cheveux de mon front et sentis une bosse au-dessus de la crête de mon œil gauche. Merde. J'avais été blessée ! Mon cerveau avait l'air bien, donc quoi que ce soit, ça avait été assez léger pour laisser une bosse mais pas suffisamment fort pour que je ressente une vive douleur. Je regardai dans le rétroviseur. Mon nez n'était pas cassé – impertinent et un peu retroussé comme ma

mère avait l'habitude de dire, bien que ma grand-mère disait que ça voulait tout simplement dire que j'avais ce petit truc propre aux pom-pom girl qui me rendrait populaire mais ne me servirait à rien une fois que j'aurais passé l'âge de vingt-cinq ans. J'en avais vingt-deux pour l'instant, alors ce n'était pas encore un problème.

— Je m'appelle Trevor, gémit Trouduc, se dégageant lentement et y réussissant à moitié.

Je me rendis compte que j'allai devoir tendre le bras entre ses jambes et lui offrir un coup de main, mais la logistique n'était pas aussi simple qu'il y paraissait, car le champ de mines qu'était sa parfaite érection faisait que les probabilités que je l'encercle avec ma paume étaient de 7 contre 4. Si j'étais tante Marlene aux courses de lévriers, je ne parierais pas sur moi pour ne pas le toucher.

— D'accord, Trevor, répondis-je.

Pour une fois, j'étais sans voix, bien que mes parties intimes commencent à dire des sottises, remplissant le vide que mes paroles auraient dû combler. *Sérieusement, Darla Jo Jennings ?* La voix de ma mère remplit mon cœur obscur et obsédé. *Tu penses à tes reins à un tel moment ?*

Pas exactement. C'était plutôt mes reins qui pensaient à... eh bien, *aux siens*. Il était difficile de ne pas le faire, parce qu'il était dur – et érigé, et beau comme un talisman qu'on touchait par superstition pour obtenir un petit peu de chance.

Ce dont nous avons vraiment besoin à ce moment-là alors que le klaxon d'un semi-remorque commençait à hurler comme un fou, nous avertissant de foutre le camp du milieu de l'autoroute.

La chance sourit à ceux qui sont préparés, disait-on. Je ne pensais pas, cependant, que toucher son glorieux membre allait vraiment plus nous aider que tourner la clé dans le contact, mettre le moteur en marche et bouger la foutue voiture de sa position perpendiculaire à la route. Le pauvre Trevor rebondit comme une poupée désarticulée dans le tambour d'une machine à laver, les fragments de sa guitare détruite ne lui offrant plus aucune protection. Ce qui avait semblé un peu kitsch n'était maintenant qu'un tas de petit bois pour le feu et je me retrouvais humide, brûlante, voulant le chevaucher et réalisant que ma mère avait raison. Une mauvaise décision conduisait toujours à une autre.

*C'est comme si tu ouvrais ton cerveau et que de la merde en sortait ; tu choisis la pire idée de merde et tu la fais, Darla ! Je ne sais pas à quoi tu penses, parfois, m'avait-elle sermonnée des milliers de fois en fumant ses Virginia Slims et sirotant sa vodka. Une mauvaise décision est comme la construction d'une longue ligne de dominos et puis éternuer sans tourner la tête.* La métaphore était moins évidente après que maman ait sifflé trois ou quatre verres, mais elle marquait tout de même un point. C'était généralement le même commentaire reformulé d'un million de façons différentes : je suis nulle.

Une mauvaise décision en entraîne une autre. Alors une fois que vous avez pris la première, vous avez le choix, mais votre choix est plus limité que la première fois que vous avez merdé, pas vrai ?

Alors pourquoi ne pas le baiser ?

## TREVOR

Ce n'était pas Sudborough, Massachusetts. Loin de là. C'était tout ce que je savais quand les éclats de ma guitare fracassée me sortirent à moitié de la brume agréable dans laquelle je m'étais trouvé. Je fis doucement tourner mes pensées dans un cercle prudent, essayant de me situer dans le temps et l'espace.

Je m'étais trouvé à la maison après avoir fait quelques concerts en ville alors qu'avril prenait fin et que mai montrait le bout de son nez, juste avant la dernière semaine, principalement des bars dont mes parents connaissaient les propriétaires. Mes géniteurs m'avaient informé, de leur air pincé, que ce serait 'des plus bénéfiques' si je trouvais le temps de le faire. Après avoir joué quelques chansons qui les avaient laissés perplexes, j'avais fini par céder – abandonner – et avait décidé de me cantonner à Bob Seger et AC/DC afin de satisfaire leur envie de vieux succès. Rien de tel qu'un bar rempli de médecins, avocats et financiers, tous en surpoids, en état d'ébriété et dans la cinquantaine, qui veulent écouter le rock de leur jeunesse. Ce film de Nicole Kidman avec les femmes robots aurait pu se dérouler à Sudborough. Je parie qu'ils ne l'ont pas tourné ici parce que c'était un peu trop proche du script et que les producteurs auraient péché un câble et se seraient rués vers l'aéroport de Logan avant que les mamans-robots les attrapent. Seigneur, ce que j'avais besoin de quelque chose, n'importe quoi, pour sortir de ce cauchemar. Alors j'avais vraiment apprécié lorsque quelques amis du lycée s'étaient rassemblés dans mon sous-sol après ce concert.

Après la parade due au fait que nous étions les séniors d'une université prestigieuse – ou presque – nos poitrines gonflées comme si nous faisons partie de l'équipe qui avait chassé le mammoth avec des lances, mes copains s'étaient calmés, le cerveau en ébullition suite au stage de Joe chez Ropes & Gray, un cabinet d'avocat international, mon acceptation à Harvard en droit, et la bourse de Judy pour Rhodes. Ceux d'entre nous qui avaient moins bien réussi, instantanément rétrogradés en mâles bêta, avaient baissé d'un cran leur véritable nature, se faisant plus discrets, avant de trouver une faille sociale où la compétition n'avait pas d'importance : les substances.

Eh bien, les *drogues*, en fait. Des peyotls. Des champignons. Un peu d'herbe. De la coke à gogo. Un peu de K2, à quoi je ne toucherais jamais. Pourquoi prendre du synthétique alors que les substances naturelles étaient si apaisantes et amusantes ? Et un poil d'acide.

Quelqu'un avait même amené un magnum de NyQuil. Oooh, on planait grave.

Mort d'ennui, même en planant avec l'acide, je réalisai que je ne m'ennuyais pas parce qu'il n'y avait rien à faire ni parce que je ne pouvais me faire personne (Judy avait le statut honorifique de 'mec' dans la bande et avait couché avec tout le monde, alors je mettais un point d'honneur à ne pas me la faire pour être 'l'exception', chose pour laquelle j'étais bizarrement fier... mais qui me faisait me demander *pourquoi j'étais fier de ne pas tirer mon coup*). Je m'ennuyais parce que ma vie entière n'était qu'un enchaînement d'évènements ennuyeux.

Une guirlande d'ennui. Une corde de néant douloureux pour me pendre.

Seigneur, même le mot 'ennui' était *ennuyeux*.

J'avais réalisé que je vivais dans un monde rempli de gens qui ne racontaient que des conneries sans se rendre compte qu'ils racontaient des conneries, perpétuant les conneries en racontant... encore plus de conneries. Et une fois que j'aurais passé mon examen final deux semaines plus tard, j'aurais mon diplôme en poche, partirais à Harvard pour trois ans de masochisme renouvelé à l'école de droit, et la transformation en un robot décérébré serait complète.

Au lieu de continuer ce cercle vicieux, j'avais attrapé cette guitare, m'étais complètement déshabillé et avait mangé un sac entier de champignons hallucinogènes que Joe avait volé dans la salle des pièces à conviction lors d'une visite dans un commissariat de Boston dans le cadre de son cours de droit pénal. Un coup de génie ; vraiment – quelle meilleure façon de subvertir le paradigme dominant des marques de designers et des costumes sur mesure que de planer plus haut qu'une putain de montgolfière pour échapper à tout ça ?

Et maintenant, j'étais coincé sur le plancher de la poubelle de quelqu'un, ce quelqu'un étant une jeune femme frisée avec des seins de star de porno, une voix de campagnarde combinée avec celle



Katie Couric, et que diable avais-je sur mon cou ?

Et pourquoi ma queue était-elle couverte d'éclats de bois ?

La lueur d'un lampadaire brillait dans la voiture de cette façon surréaliste qu'on trouvait sur les autoroutes dépouillées de bâtiments, d'arbres et tout ce qui ressemblait à la civilisation ou la nature, créant son propre petit univers. Le visage de cette femme me regardait d'en haut, dans l'expectative, comme si elle venait de me dire quelque chose et avait besoin d'une réponse.

Le déjanté en moi dit :

— Hein ?

Mes mains étaient un peu engourdis, mais lorsqu'on frôla mon sexe dur comme la pierre, cela attira mon attention. Que faisais-je sur le plancher avec mon cul irrité et gelé, parsemé d'éclats de bois et mon appendice préféré se tenant droit comme un 'I' (Gaaaarde à vous !) pointant vers cette femme ?

Ce n'était pas n'importe quelle nana non plus. Alors que mes yeux se recentraient et que mes jambes décidaient d'arrêter de faire dix-sept mètres de long et d'être couvertes de guimauve, j'eus une meilleure idée de la voiture dans laquelle je me trouvais et pourquoi mon cul était plus froid qu'il ne l'aurait dû en étant pressé contre le plancher. Merde. Était-ce un trou sur le plancher de la voiture ?

La lumière rendait ses cheveux luminescents. Luminescent, je vous dis. Ou était-ce à cause des champignons ? Aucune idée. Quoi qu'il en soit, après l'avoir impressionnée avec mon très intelligent 'hein ?', je renchéris avec un 'tu veux baiser ?'

Elle sourit.

— Eh bien, si tu n'es pas l'homme le plus courtois ! Je ne baise rien qui porte un collier. Ça aide vraiment à relever le niveau par ici. Il est dommage que les autres personnes de ma famille ne suivent pas la même règle, parce que l'oncle Jack n'est définitivement plus le même depuis cette chèvre qu'il a...

Elle grimaça.

— Oh, peu importe. Tu ne me connais pas suffisamment pour entendre cette histoire.

— J'aimerais te connaître, dis-je, les mots dégoulinant comme de la boue.

De la boue sexy. Comme la boue sensuelle conçue pour la couvrir et l'attirer dans mon monde dégoulinant d'excitation originelle. L'idée exacte n'était pas très claire. Mes mains se levèrent et détachèrent le collier. Elle avait raison. Je portais effectivement un collier que je lançai dans le champ à côté de la route, parce si c'était un obstacle pour tirer un coup, il devait disparaître. Ta-da ! Bye-bye.

Je remarquai alors les boules de coton dans ma bouche, et ses cheveux qui étaient en fait – littéralement – en feu sur les bouts. Avec des petits serpents qui frottaient du silex pour attiser le feu.

Rire.

— D'accord, Trevor.

Elle connaissait mon nom ?

— Mais tout d'abord, si on relevait tes fesses du sol. Tu n'es même pas à sept centimètres de la route.

Je ne l'avais pas imaginé alors. Comme elle tendait la main pour m'aider à me relever, ma fesse décolla du plancher et je le vis – un trou rouillé d'environ douze centimètres de circonférence. Du petit gravier gris et du goudron semblaient se moquer de moi.

— Tu as le plus étrange des accents. Suis-je dans l'ouest du Mass, dans une sorte de poche isolée du Berkshire où les gens parlent comme ça ?

Ou pire – coincé dans une conférence linguistique expérimentale de l'université du Hampshire ?

*C'est quoi ce bordel ?* disait son visage, mais ses mots furent un peu plus mesurés.

— Trevor, tu es dans l'Ohio en ce moment.

— L'Ohio ?

— Exact.

— Les champs de maïs ?

— Ouaip.

— L'état où les membres et les élus des partis politiques font chier le New Hampshire à chaque cycle électoral ?

— Non, ça c'est l'Iowa. L'Ohio, c'est l'état qui a fait chier les démocrates en 2004 et Karl Rove en 2012. Nous sommes équitables et équilibrés à ce point.

— *Oooh*. Celui-là, répondis-je.

D'accord.

— À quelle distance suis-je du Mass ?

— Tu es catholique ?

Soit je venais de rencontrer la femme sexy et voluptueuse la plus stupide de l'état de l'Ohio, soit j'étais coincé dans une boucle sans fin du Jour de la Marmotte tel que l'avait écrit Douglas Adams.

— Pas messe. Mass, comme dans Massachusetts.

Elle éclata de rire, un chapelet de notes douces qui fit se tendre un peu plus et s'étirer vers le haut mon érection déjà dure, comme si elle voulait l'atteindre.

— Tu es aussi loin du Massachusetts que je le suis d'une solvabilité financière.

— Si près que ça, hein ?

Frottant ma tête, je m'aperçus qu'elle me faisait mal à deux niveaux. Une bosse due à l'arrêt soudain de la voiture, et une douleur plus profonde. La douleur étant une gueule de bois massive. Un autre souvenir rapide de la dernière chose que je pouvais me rappeler : les champignons. Les peyotls. Des bières et un expresso avec de la crème crue locale (ah, maman et son insistance pour la pureté organique) et du Pisco chilien. Tout ça coulait dans mes veines, pulsant à travers mes orbites.

Et ma queue.

— Comment suis-je arrivé ici ?

Baissant les yeux sur mon corps, je me rendis compte que j'étais complètement et irrémédiablement nu, mon corps flottant dans les airs sans entraves. Pas même un préservatif. Je n'étais jamais nu comme ça à moins d'être au milieu d'une séance de sexe avec quelqu'un. Et même alors, les filles du campus se retrouvaient toujours très rapidement sur le dos, si bien qu'être dans un état de nudité complète sans même une chaussette pour ma queue se comptait en nanosecondes.

Pour être juste avec elles, l'acte sexuel en lui-même était parfois aussi rapide.

Mais je me rattrapais la fois suivante. Et celle d'après.

Les bonnes nuits, il y en avait même une quatrième. Ma voix était peut-être connue, mais mon temps de récupération était légendaire.

Non pas que je me vante.

En fait, oui.

— Je ne sais absolument pas comment tu es arrivé ici, Trevor, dit-elle en essayant visiblement de ne pas fixer mes attributs.

Et je ne l'en aimais que plus pour ça. Puis, je me sentis offensé, parce que, qu'est-ce qui n'allait pas avec ma virilité ? Elle méritait d'être lorgnée. Une glorieuse contribution au monde des érections, elle se démarquait définitivement de la foule.

Et se tenait bien droite maintenant, pointée vers elle. Un murmure lucide dans ma tête me dit que

mes mains devraient tout de même la couvrir, en dépit de sa magnificence, et j'esquissai une rapide tentative. Puis je me rendis compte que j'avais l'air de me masturber, et ce n'était pas l'impression que je voulais donner. Alors j'abandonnai, ma tête s'éclaircissant rapidement et n'aimant pas ce que je découvrais.

Sauf en ce qui la concernait.

— Quel est ton nom ? demandai-je, la regardant vraiment maintenant.

— Chippy Pete, dit-elle, impassible, comme si c'était une blague que j'étais supposé comprendre.

L'Ohio avait des codes vraiment étranges pour nommer ses femmes.

— Euh, d'accord... ? demandai-je, ma voix montant dans les aigus.

Son visage se décomposa, comme si je l'avais déçue. Un profond chagrin sortit de sa peau, s'infiltrant dans mon cœur et me donnant l'impression d'être un salaud. Je ne savais pas ce que j'avais fait, mais je me sentais brusquement mal et voulais me rattraper. Mais nous étions assis dans une caisse à savon bon marché sur le bas-côté d'une route quelconque dans l'Ohio, et j'étais nu.

Ma seule option ? Tendre le bras et embrasser Chippy Pete. Parce que lorsque vous redescendez d'un trip aux champignons et au NyQuil et que vous vous retrouvez nu dans une voiture qui est plus vieille que vous, à neuf cents bornes de chez vous, un baiser est la seule chose qui peut tout arranger.

*Waouh.* Si j'avais dû choisir un rêve à réaliser, j'aurais sélectionné gagner le gros lot de la loterie, mais cela viendrait maintenant en deuxième position, loin derrière la bouche chaleureuse et accueillante de Trevor qui avait le goût d'une friandise acidulée. Il embrassait avec son corps tout entier, ses mains vagabondant dans mes cheveux, sa langue écartant mes lèvres et partant à la recherche de quelque chose de si profond en moi que je pensais qu'il ne l'atteindrait jamais et que je devrais *pour toujours* vivre dans l'extase d'être aimé par sa bouche.

Ce qui me convenait parfaitement.

Le fait qu'il était nu effleura mon esprit et ma main effleura sa virilité épaisse et luisante, faisant se contracter son ventre sous mes doigts étalés contre la magnifique peau tendue de son abdomen. Des tablettes. J'avais déjà entendu cette expression s'appliquer au corps d'un homme, mais je n'avais jamais compris jusqu'à maintenant. Sa chair était si différente de mes courbes pleines, comme si j'explorais un corps étranger dans un état d'excitation si élevé que j'allais bientôt atteindre le nirvana.

— Oh... gémit-il à bout de souffle, puis il s'arrêta. Quel est ton vrai nom ? murmura-t-il.

— Darla.

Cela sortit dans un halètement précipité alors que ses doigts trouvaient mon mamelon droit et le pinçaient juste assez pour le faire instantanément durcir, tout comme la petite excroissance de chair entre mes jambes, comme si une longue terminaison nerveuse les reliait entre eux. Son autre main explora mon dos, se glissant sous mon chemisier, la chaleur de sa peau s'infiltrant en moi. Le fait qu'il soit entièrement nu et que je ne l'étais pas était une sorte de tragédie.

Nous avons besoin de résoudre ce problème.

Aucun homme de l'Ohio ne déclenchait ce genre d'intensité en moi en quelques secondes. La bouche de Trevor si douce et dure à la fois, son essence dans son souffle, une sensualité complète et accueillante me suppliant de visiter les plaisirs de la chair avec lui, d'entrer dans un monde où tout ce qui importait était les caresses, les coups de langue, les soupirs, les gémissements et les frictions. Ah, les frictions.

J'avais *besoin* de friction.

Il abaissa le dossier du siège passager et tira sur mes jambes, un sourire qui en disait long se propageant sur son visage, un sourire de pur plaisir. Dans mes fantasmes, les hommes me regardaient de cette façon. Dans la vraie vie, ils m'embrassaient à peine. Quelles étaient les chances pour que je conduise une nuit sur la I 76 et que je trouve un homme nu qui voulait de moi ? L'expression sur son visage était plus excitante que n'importe quelle caresse, ce qui me rendait perplexe. S'il pouvait me faire sentir – moi, Darla Jennings, une provinciale (grassouillette) de l'Ohio, fille d'une voluptueuse apprentie universitaire – spéciale rien qu'avec une expression sombre et excitée, alors que me réservait la suite ?

Et puis il y avait son joystick. Balançant une jambe par-dessus le levier de vitesse, je l'enfourchai en me penchant en arrière contre le tableau de bord. Son membre en érection se dressait entre nous comme un chaperon érotique qui s'assurait que nous ne dansions pas trop près l'un de l'autre. Mais cette option nous avait été retirée quelques secondes auparavant, et quoique Madame Bonnes Manières aurait pu dire sur la façon de rester correcte quand vous aviez un homme nu dans

voiture, couvert de fragments de guitare et l'odeur écœurante d'un raton laveur mort qui remplissait l'habitacle à travers le trou du plancher, je m'en moquais.

Il tendit les mains et prit mes seins en coupe, un contact doux et lisse qui se changea en un désir ardent. Mon visage se pencha pour l'embrasser, nos bouches heureuses se prélassant dans cette pure joie, ses lèvres chaudes et humides tandis que sa langue m'explorait, mes seins gonflés sous ses doigts qui les effleuraient comme s'ils étaient un remplacement de sa guitare détruite.

Joue de mon corps, mec. Joue toute la nuit.

Cette odeur de raton laveur, par contre, commençait à rendre tout cela moins attrayant. Trevor sembla également le remarquer et il recula.

— C'est le raton laveur. Ce n'est pas moi, annonça-t-il en repoussant les cheveux de mon visage avec une main et haussant les sourcils, faisant semblant d'être sérieux.

J'éclatai de rire, le son remplissant ma petite voiture, les vitres déjà embuées. Mes yeux repérèrent une vieille inscription tracée du doigt sur la fenêtre par le dernier mec avec qui j'avais baisé dans la voiture. Bon, d'accord, le seul et unique. On pouvait lire, 'je kiffe Dirli'.

Trevor y jeta un coup d'œil rapide puis revint dessus, se mettant à rire en le déchiffrant.

— Eh bien, ça ne vole pas très haut ici, en Io... euh, Ohio ?

— Ma maman l'a orthographié de cette façon sur mon extrait de naissance, dis-je impassible.

Son visage se décomposa un peu, son front lisse devint incertain et son corps se raidit tandis que je le fixai.

— Oh. Euh...

Je devais arrêter de le mettre mal à l'aise, en grande partie parce que j'étais moi-même mal à l'aise. Le baiser ici, sur le bas-côté de la route, avec '*l'eau de putois*' imprégnant l'air à travers le plancher, n'était pas exactement le décor d'un roman Harlequin. Re-balançant ma jambe sur le siège conducteur, je mis le moteur en marche et revins sur la route. Si nous ne bougions pas rapidement, un policier nous trouverait bientôt et je ne voulais pas lui expliquer pourquoi je conduisais avec une assurance expirée et un homme nu dans ma voiture. La première chose serait dure à expliquer.

La seconde était juste *dure*.

— Attends une minute, dit-il en s'asseyant.

Avec autant de dignité qu'un homme nu avec une érection douloureuse que je voulais chevaucher comme une échasse à ressort pouvait gérer, Trevor se repositionna sur mon siège en vinyle déchiré et m'accorda toute son attention. Ces yeux bleus avaient des pupilles normales maintenant, les effets de ce qu'il avait mangé dans le Massachusetts commençant à s'estomper.

— Je ne peux pas. Je suis au milieu de la route.

— Non, je veux dire... tu plaisantais, pas vrai ? Personne n'orthographierait...

Sa voix mourut. Suffisamment poli pour se rendre compte qu'il avait dépassé les bornes si ma mère l'avait vraiment orthographié de cette façon, il se retrouvait dans une situation sans issue.

— Non, elle l'a vraiment fait. Tu devrais voir comment elle orthographie les noms de mes sœurs jumelles. Lemonjello et Orangejello.

Un son étranglé remplit la voiture et cela ne venait pas de mon silencieux. Il s'étouffait, le rire rendant sa respiration sifflante. Ce n'était pas *si* drôle que ça, mais apparemment, il avait encore en lui juste assez de ce qui le faisait planer pour rire pendant les deux kilomètres suivants.

J'espérais qu'il en restait suffisamment dans son sang pour que je puisse toucher plus de lui, pour qu'il puisse plus m'explorer, parce qu'il y avait de grandes chances que ce qu'il avait pris l'avait fait m'embrasser. Une partie de moi espérait sincèrement que ce n'était pas le cas, qu'il me trouvait naturellement séduisante, mais je suis quelqu'un de réaliste.

Je prendrais ce que je pourrais obtenir. Et si c'étaient les champignons, le K2 ou le balai Swiffer qui le faisait m'embrasser comme ça, alors je le laisserais avaler mon tube de Vicks pour avoir une nuit sauvage ici, à Ploucville.

— Où allons-nous ? demanda-t-il, sa main glissant jusqu'à mon genou et se dirigeant vers mon 'youpi-oui'.

— Où veux-tu aller ? répondis-je.

*S'il te plaît, dis dans un endroit privé.*

Un coup d'œil à l'extérieur fit se décomposer son visage. Il n'y avait pas beaucoup d'options. Nous étions dans un pays plat et nos options étaient... eh bien... *notre* option était au singulier.

Une aire de repos.

Frottant ses yeux avec son autre main, il renifla et secoua la tête.

— Je viens de réaliser que je devrais au moins mettre en marche mon rapatriement au Massachusetts, tu sais ? Et...

Il fit un geste vers son torse nu, mes yeux attirés comme un aimant par son sexe comme s'il était constitué de particules de fer. Seigneur, il était magnifique. Vraiment. Comme le vainqueur de l'élection de Miss Amérique des verges.

— Et quoi ?

Ses mots s'étaient tus alors qu'il examinait les fragments de sa guitare comme si c'était le diamant Hope.

— Et quoi ? répéta-t-il.

— Il y a un écho ici ?

— Oh ! sursauta-t-il. Il faut que j'appelle Joe. Mon ami. Au Massachusetts. Il pourra m'aider à rentrer chez moi.

La déception m'envahit. Pas de quart d'heure débridé alors. Eh bien, cela avait été un trop grand espoir, de toute façon. Assez bonne pour un baiser pas suffisamment pour baiser sur une aire de repos. Le mec avait des principes.

D'ailleurs, il portait un collier de chien. J'avais des principes, moi aussi.

— Tiens.

Je lui tendis mon téléphone portable.

— Un téléphone à clapet ? Ai-je voyagé dans le temps en plus que dans l'espace ? Sommes-nous en 2005 ?

Un rictus courba sa lèvre et ses yeux perdirent leur chaleur. Waouh. Quel changement.

Quel connard.

— Désolé, ce n'est pas un iPhone69 avec une application Léchage de culs. Par ici, tout ce que j'ai, c'est mon petit téléphone à clapet bon marché qui se double d'une cravache en cas d'urgence. Mais il appellera ton maître d'hôtel dans le Massachusetts afin qu'il puisse te retrouver, M. Thurston Howell III<sup>2</sup>, alors contente-toi de te taire et utilise-le.

TREVOR

*Bravo, Trevor.* Embrasse la femme la plus magiquement spectaculaire que tu aies jamais rencontrée, avec un cul à remplir neuf paires de mains et une langue qui pourrait jouer en même temps de la basse et de la guitare, et tu l'énerves avec une réflexion stupide. *Bon sang.*

Le fait était que je n'avais pas *vu* de téléphone à clapet depuis 2005 ; personne à Sudborough ne voudrait être surpris avec un truc pareil. La queue devant le magasin Apple au Natick (le centre commercial haut de gamme du Massachusetts que nous n'appelions même plus 'centre commercial' – c'était trop commun) lors d'une nouvelle version de matériel ressemblait à celle de la soupe populaire pendant une famine. Sauf ceux qui s'habillaient chez Abercrombie et feignaient de ne pas se soucier de leur nouveau téléphone à 600 dollars.

Le plus triste ? Ils ne s'en souciaient pas vraiment. Parce que dans quelques mois, ils en auront tout simplement un nouveau. Les téléphones à clapet ? Nous avons donné les nôtres à un refuge pour victimes de violences conjugales dans le cadre d'un projet altruiste à la fin de notre cycle en secondaire, projet que nous avons griffonné dans notre demande d'intégration de l'université de l'Ivy League et auquel nous n'avions jamais repensé. Alors c'était ici que venaient mourir ces vieux téléphones, hein ?

Et apparemment, les érections y mourraient également, parce que ma bouche insensible venait de tuer ce qui promettait d'être une véritable orgie de baise avec Mademoiselle Darla ici présente.

— Hé, dis-je, trouvant enfin un brin de décence profondément cachée au fond de mon cul. Je ne voulais pas être impoli.

— Mais tu l'as été. Nous n'avons pas tous été élevés dans des endroits où les hommes se baladent nus et portent des colliers de chien. Excuse-moi de ne pas vivre selon tes...

Ses yeux parcoururent mon corps nu, et pas d'une manière excitante.

— ... principes manifestement plus élevés.

*Touché.* Elle m'avait eu, là. Me prélasser sur le siège déchiqueté de son tacot complètement nu commençait à devenir un peu trop confortable. Les vêtements n'étaient pas une option dans la société ; j'étais à sa merci, complètement. En plus de présenter mes excuses et réparer tout ce gâchis que ma bouche avait créé, j'avais deux objectifs :

1. Trouvez un moyen de revenir dans ses bonnes grâces afin qu'elle me laisse lui faire l'amour.

2. Trouver un pantalon, des chaussures et une chemise. Dans cet ordre.

Cependant, je devais admettre qu'être assis là, nu et vulnérable, me donnait un sentiment de liberté qu'il m'était impossible d'avoir chez moi. Ou partout où se trouvaient mes amis. Ou... *D'accord, nulle part ailleurs.* Sauf sur scène. Je chantais depuis l'école primaire, mais quand j'étais en quatrième, mes parents m'avaient permis de prendre des leçons de guitare électrique. Découvrir ce que mes doigts pouvaient faire et où la musique pouvait m'emmener fut une révélation – un endroit où les tests standardisés, les notes et le sport ne me disaient pas que j'avais de la valeur.

La musique le faisait.

Les drogues avaient remplacé cette euphorie pendant un moment, mais la musique était également restée. Un besoin de dernière minute pour le bal de promo nous avait amenés, Liam et moi, à nous entraîner pendant deux bonnes semaines dans le garage de mes parents, et nous avons formé le groupe 'les Zombies Boursiers du Mérite'. Cela nous avait paru cool alors que nous venions tout juste de passer les tests pour obtenir une bourse d'étude, vous voyez ? Nous avons ajouté Sam en tant que batteur lorsque nous nous étions rendu compte que Liam était meilleur à la guitare, et voilà – nous étions instantanément devenus sexy.

Un changement de nom lors de notre première année de fac et *boom* – nous étions devenus les 'Actes Aléatoires de Démence'

Le karma est une garce.

Ma main trembla alors que j'essayai de me rappeler du numéro de Joe. Une fois que vous aviez programmé un numéro dans vos contacts, vous n'aviez pas à vous en souvenir, alors mon cerveau dut

travailler à plein régime pour visualiser l'écran de mon iPhone. Merde. 508-87quelque chose. 874... J'essayai de deviner, m'y prenant à quatre fois avant de finalement réussir.

— ...'lo ? répondit une voix groggy.

Je gardais mes yeux fixés droit devant moi alors que mon sexe devenait mou et reposait sur le siège en vinyle fané comme un chiot qu'on avait réprimandé. Darla avait l'air que ces filles sur le point de pleurer avaient, son regard également fixé droit devant, sa gorge déglutissant difficilement. Mon cœur se serra. Bon sang.

— Joe ?

— Trevor ? Mais où es-tu, bordel ?

À bout de souffle et la gorge obstruée par Dieu savait quoi, la voix de Joe résonnait quand même comme une bouée de sauvetage après le naufrage du Titanic. Je ne me cramponnais pas désespérément à une porte cassée, mais je n'en étais pas loin.

— Je suis dans l'Ohio.

Je laissai ma phrase en suspens pendant quelques instants puis ajoutai :

— Et où sont mes vêtements ?

Darla eut un rire étranglé et je lui adressai mon sourire le plus 'sexuel' possible. Peut-être que je pourrais rattraper le coup, finalement. Un long regard oblique et un sourire sensuel en coin furent ma récompense. L'espoir est inépuisable. Tout comme ma verge qui commença son ascension pas si lente, attirant de nouveau son regard et la faisant rougir cette fois.

Tellement d'espoir. Où était cette aire de repos, déjà ? Tentant le tout pour le tout, je posai à nouveau ma main sur son genou. Elle inspira profondément mais ne dit rien. Ça m'allait. On pouvait y aller doucement.

En plus, c'était elle qui avait toutes les cartes en main, pas vrai ? Tout ce que j'avais, c'était mon esprit et mon charme et pour l'instant, mon esprit était plutôt inexistant.

*Charme, ne me laisse pas tomber maintenant.*

— L'OHIO ?

Son cri fut si fort que je dus éloigner le téléphone de mon oreille et Darla recroquevilla son épaule en grimaçant.

— Comment es-tu arrivé en Ohio ?

— Eh bien, répondis-je en regardant ma peau nue. Je n'ai pas pris l'avion, ni le bus, alors l'un de vous connards a dû me conduire jusqu'ici.

Puis une prise de conscience soudaine – oui, c'est quoi ce bordel ? Comment suis-je arrivé ici ? – me percuta.

— Où es-tu, exactement dans l'Ohio ?

— Au milieu d'un champ de blé sur une autoroute.

— L'autoroute 76. Et c'est du maïs, pas du blé, dit Darla haut et fort.

Ma main glissa un peu plus haut sur sa cuisse en signe de gratitude. Elle se tortilla. Ma bouche commença à saliver. Tout comme ma verge, une petite goutte de liquide séminal se formant sur son gland. Mes fesses commencèrent à me picoter alors que tous les muscles dans cette zone se préparaient à se déployer, mon corps gémissant presque en quête de libération. Si je devais me promener dans un état de nudité constante, ne devrais-je pas au moins en tirer une sorte de bénéfice ?

— L'autoroute 76, dis-je à Joe. Près de... ?

Je regardai Darla et fis un geste interrogateur.

— Tu es entre Cleveland et Pittsburgh.



— Je suis...

Joe m'interrompt.

— Je l'ai entendue. Alors tu es au milieu de nulle part.

— C'est exactement comme c'est décrit sur Google Maps.

Je cliquai sur l'option haut-parleur de son téléphone (qui aurait cru que les téléphones à clapet avaient cette option ?) afin que mon autre main puisse glisser le long de sa mâchoire, admirant sa peau douce, ses cheveux soyeux.

La voiture ralentit alors que Darla allumait son clignotant pour sortir de l'autoroute. Une aire de repos. Alléluia ! Mes prières étaient exaucées. Ma main glissa encore plus haut et je sentis combien elle était brûlante, son visage impassible, impossible à lire. Mais quitter l'autoroute et trouver un endroit où se détendre – et s'étendre – me disait tout ce que j'avais besoin de savoir.

— Demande à la femme avec qui tu es...

— Darla.

— Mais c'est qui, enfin ? La dernière chose dont je me souviens, c'est que tu expliquais à Judy toutes les raisons pour lesquelles tu ne la baiserais pas, mais tu étais aussi nu que le jour de ta naissance et tu lui demandais si tu pouvais lui emprunter sa coupelle menstruelle pour te l'insérer afin de comprendre ce que c'était qu'être une femme.

Le haut-parleur était une *mauvaise* idée. Les cris moqueurs et les éclats de rire de Darla remplirent la voiture alors qu'elle se garait sur une place de stationnement, me rappelant que j'étais un idiot. Je cliquai de nouveau sur l'option haut-parleur et portai le téléphone à mon oreille.

— J'ai fait *quoi* ?

— Tu planais tellement, Trevor. On s'est tous écroulé, et quand on s'est réveillé, tu étais parti.

— Réveillé ?

Je regardai l'obscurité et éloignai le téléphone de mon oreille pour vérifier l'heure. 20:09.

*Quoi ?*

— Je suis parti depuis près de vingt-quatre heures ? hurlai-je.

Le sang bouillonnait dans ma poitrine jusqu'à mes mains et mes pieds, mes cuisses se contractant et se relâchant, mon corps et mon cerveau se réveillant finalement et comprenant dans quel merdier je me trouvais. Nu – sans une seule chose pour me couvrir – et redescendant du plus mauvais trip de ma vie.

Et le pire de tout... j'étais dans l'*Ohio*.

— Ouais.

— Mes parents doivent paniquer.

— Je leur ai dit que tu étais chez moi, mais tu dois avoir une tonne de messages sur ton téléphone.

Téléphone. Mon téléphone ! Il devait être avec mes vêtements. Et ma mémoire. Et mon bon sens. Que diable y avait-il dans le cocktail de merde que je m'étais enfilé la veille ? Les pertes de mémoire n'étaient pas mon truc.

Et les vêtements non plus, apparemment.

— Laisse-moi récapituler. La nuit dernière, peu de temps après minuit, j'étais nu dans le sous-sol et je planais comme un dingue. Vous vous êtes réveillés ce matin et j'avais disparu. J'ai en quelque sorte repris connaissance il y a une heure et je me suis retrouvé nu, sur le bas-côté de la route, portant ma guitare acoustique en bandoulière et un collier de chien, un chapeau de paille glissé à l'intérieur de la guitare. Voilà l'inventaire complet de mes biens.

Le rire de Joe résonna dans la voiture silencieuse, les sourcils de Darla se haussèrent, son

visage attentif attendant la suite.

— Trevor, dit Joe, à bout de souffle. C'est comme si tu passais une audition pour le film *'Very Bad Trip'*.

Pauvre Trevor. Ce que lui disait son ami fit se décomposer son visage. Je ne pouvais plus entendre grand-chose maintenant qu'il avait enlevé le haut-parleur, mais son visage était plus rouge que le cou d'un ouvrier agricole au moment de la récolte. Une coupelle menstruelle ? Dans son cul ? Quels genres de fêtes avaient-ils dans le Massachusetts ? Par ici, on se contentait de quelques bouteilles de bière bon marché et on allait jouer à saute-vaches. Je n'ai vraiment fait ça qu'une fois. La plupart du temps, on s'arrête dans un restaurant Huddle House et on mange des pancakes en étant à moitié ivre, puis on s'écroule sur le canapé de la grand-mère de l'un d'entre nous.

Classieux.

— Et maintenant, la guitare a été brisée en mille morceaux quand nous avons heurté un raton laveur, et le chapeau – où est le chapeau ? dit-il en se tortillant pour le trouver.

Un rapide coup d'œil sur la banquette arrière et je l'aperçus puis le lui tendis. Il se cramponna à cette fichue chose comme si c'était son enfant. Je suppose que lorsque vous n'avez que trois biens et que l'un se brise et que vous avez jeté le deuxième par la fenêtre, la dernière possession devient votre force vitale, même si c'est un horrible chapeau.

Un chapeau qui faisait un joli berceau pour son pénis.

— Non, je ne vais pas te la passer ! dit Trevor, la voix sifflante.

Euh, oh. Quelle que soit la tournure qu'avait prise la conversation, je n'avais aucune envie de parler à un mec BCBG qui pensait que perdre la trace de son ami nu mâchant du peyotl avec une coupelle menstruelle enfoncée dans le cul était amusant.

— Je n'ai pas de concert ici, crétin !

*Concert ?*

— Concert ?

— C'est un chanteur ! cria la voix dans le téléphone. De 'Actes Aléatoires de Démence'.

— Actes Aléatoires de Démence ?

Avais-je bien entendu ? Est-ce que l'ami de Trevor venait juste de dire qu'un de mes groupes préféré...

Trevor. *Trevor* ? Comme Trevor Connor ?

— Tu es Trevor *Connor* ? haletai-je, complètement bouleversée, ma main atterrissant sur sa cuisse, reposant sur la peau douce, les poils de sa jambe me chatouillant la paume.

Il se redressa, mettant le téléphone sur le chapeau qui était sur son sexe.

— Est-ce que nous nous connaissons ? Suis-je vraiment en Ohio, ou sommes-nous simplement quelque part dans l'ouest du Massachusetts, par exemple à Westfield, et tu fais partie d'une vaste plaisanterie destinée à me rendre fou ?

— Non... tu es vraiment dans l'Ohio, mon cher, dis-je en tapotant sa jambe avec sympathie.

Sa main se resserra sur la mienne et il les fit glisser lentement sous le chapeau. Où je trouvai un agréable joujou érigé pour mon plaisir.

— Tu es le chanteur d'Actes Aléatoires.

C'était une affirmation, la reconnaissance merveilleuse d'un mini-rêve devenu réalité. Je savais exactement qui il était maintenant, et je n'arrivais pas à croire que je n'avais pas fait le rapprochement avant. Mais qui se serait attendu à ce que le chanteur du groupe underground le plus célèbre d'internet

se retrouve en train de faire de l'auto-stop dans l'Ohio, nu comme un ver ?

— Oui.

Sa voix ronronnait.

Oh, ces yeux. Dans les vidéos que j'avais regardé, son visage était toujours plongé dans l'ombre, tout l'intérêt de sa musique étant de vous faire ressentir ce qu'elle touchait en vous, pas de vous divertir avec un visuel conçu pour vous faire baver et passer par la voie émotionnelle restrictive inspirée par un groupe de pop. Ma tante Josie m'avait fait connaître Actes Aléatoires après que l'amie d'une amie lui ait envoyé le lien d'une vidéo de leur concert dans une université de Boston sur Facebook, et j'avais été conquise.

Joe marmonna quelque chose dans le téléphone, mais nous l'ignorâmes.

— Tu n'es jamais nu, sur scène.

Je pouvais entendre le ton de ma voix – accusateur, comme s'il m'avait privé de ce corps de rêve.

— La caméra cache la vérité. Je ne porte pas de pantalon quand j'enregistre, et il y a une longue queue de groupies qui me fait des fellations.

— Trev ! plaida Joe d'une petite voix. Si elle est sur le point de te faire une fellation, est-ce que tu pourrais au moins me dire où tu es exactement pour que je puisse commencer mon périple ?

Un lourd soupir.

— Et que je n'ai pas à entendre ça. Il est déjà assez pénible que je doive venir sauver tes pauvres fesses. Hors de question que je t'écoute te faire sucer.

— Elle n'est pas sur le point de me faire une fellation, dit Trevor dans le téléphone.

Je n'avais pas encore décidé si j'allais le faire ou non, mais maintenant qu'il en parlait...

— Je suppose que je vais devoir me taper six cents bornes au milieu des champs de maïs pour venir te chercher.

Joe avait l'air aussi heureux que je l'avais été lorsque j'avais dû payer la caution pour libérer ma grand-mère de la cellule de dégrisement.

— 26 Old Farm Road. Peters, Ohio. 44454. Compris ? hurlai-je pratiquement.

Joe devait raccrocher. *Maintenant.*

Ma main se mit à caresser le sexe de Trevor, une sensation étrange et merveilleuse à la fois. Au cours de l'année passée, j'avais attendu avec impatience chaque nouvelle vidéo de ses concerts dans les universités, les bars ou autres lieux – une groupie avait même téléchargé une vidéo de quatre minutes d'une de ses premières représentations à la Bar Mitzvah d'un ami. Vingt-sept vidéos en tout, et il avait fallu que ce soit ma tante qui m'introduise dans le monde de cette voix de velours et de ces paroles enivrantes. Qui aurait pu deviner que ce mec BCBG du Massachusetts était Trevor Connor ? Il renvoyait l'image de quelqu'un tellement – mon Dieu, le cliché me faisait déjà grincer des dents – mélancolique et ayant beaucoup bourlingué, comme quelqu'un qui avait vécu dans la rue et avait été un éco-terroriste, un mélange de Jack Kerouac et d'Ivan Illich, avec une touche de Greenpeace pour pimenter le tout.

À mon tour de l'exciter. Il avait électrisé à distance mon esprit et mon âme depuis si longtemps. Un Dieu dans cet univers de dingues avait jeté le Trevor Connor d'Actes Aléatoires de Démence sur mes genoux – ou plutôt, sur les genoux de qui j'allais bientôt me retrouver – et je n'avais pas besoin qu'on me dise que je devais saisir chaque miette qui me serait offerte de cette rencontre fugace.

Parce qu'elles devraient me durer toute une vie.

— Bon...

Son souffle s'altéra alors que mes doigts jouaient avec son gland.

— ... tu as compris, Joe ?

— Où exactement ?

La voix de Joe s'affaiblissait. La main de Trevor qui tenait le téléphone commençait à s'abaisser alors que son corps s'inclinait en se détendant. Oh, comme j'aimais ce genre de pouvoir sur les hommes. En user avec quelqu'un qui semblait être si purement sexuel allait être un régal. Donner cela à Trevor était comme faire don du plaisir que j'avais gardé pour les hommes qui me respecteraient.

Ou quelque chose comme ça. Je pourrais me persuader de beaucoup de choses compliquées et débattre de convictions auxquelles je tenais fermement. Pour l'instant, ce que je tenais fermement, c'était son membre sculpté dans le marbre et ce que je voulais, c'était le goûter de la manière la plus intime possible.

Tout simplement parce que je le *pouvais*.

— Ma maison, répondis-je. Tout près du grand relais routier. Il vous suffit d'appeler si vous êtes perdu.

Les yeux de Trevor devinrent brumeux et vitreux alors que je jetais le chapeau sur la banquette arrière, ses hanches se levant très légèrement du siège pour bénéficier de plus de contact.

— Tu as compris ? demanda-t-il de nouveau à Joe, sa voix ne devenant qu'un murmure, ses paupières se fermant tandis que je me penchai et enroulai mes lèvres autour de la pointe rose.

— Ouai. Je te retrouve dans, oh, treize...

*Vlan.* La voix de Joe se tut. Trevor referma le clapet du téléphone et plongea les mains dans mes boucles emmêlées, le bout de ses doigts sur mon cuir chevelu et une paume glissant sur ma nuque. Pas de pression – juste un désir de me toucher alors que ma bouche le recouvrait de salive, ma langue adorant la sensation de sa peau souple sous mes papilles. On aurait pu penser qu'un mec qui venait de passer la journée complètement nu en parcourant l'autoroute aurait un goût désagréable, mais c'était comme lécher une sucette fruitée avec une touche musquée.

Délicieusement érotiques et exotiques, l'arôme de Trevor et la façon dont il disait mon prénom dans un soupir torturé me dirent tout ce que j'avais besoin de savoir, mon visage enfoui dans ses genoux, ses cuisses se contractant alors que je traçai de la pointe de la langue la longue ligne de chair qui descendait vers son scrotum.

Les verges glissantes appelaient une main experte aussi commençai-je à le masturber horriblement lentement. Quand vous avez la chance de donner à votre béguin d'internet une nuit de sexe débridé sur une aire de repos, vous ne vous pressez pas ni ne lésinez. Ma vision du monde sur le sexe ressemblait un peu à Dan Savage ; j'aspirai à être bonne, généreuse et dédiée à la cause. Une chose de plus cependant : disparaître dès la venue du matin. Se bercer d'illusions au sujet d'un mec qui me voudrait après avoir tiré son coup n'engendrerait qu'une douleur émotionnelle qui durerait plus longtemps que l'orgasme d'un étudiant après une lap dance. *Non merci.*

Trevor était le genre de mec qui pouvait en avoir 10.000 comme moi ; quand il le voulait. Donc, ici, en ce moment, il me voulait, moi – et c'était donc moi qu'il allait avoir. Je devais faire en sorte que ce soit si bon pour nous deux que cela alimenterait mes rêves – jusqu'à ce que je les abandonne.

Une légère pression sur mes cheveux me fit lever la tête pour trouver un sourire en coin plâtré sur son visage, ses yeux chaleureux et attentionnés.

— Attends une minute. Je veux m'assurer qu'on s'occupe bien de toi aussi.

*Hein ?*

Les mains chaudes de Trevor se glissèrent sous mon chemisier puis s'arrêtèrent alors qu'il se penchait sur le levier de vitesse pour réclamer un baiser.

— Oh, merde ! dit-il en regardant par-dessus moi à travers la vitre.

Des feux clignotants familiers, rouges et bleus, apparurent dans mon champ de vision. Une voiture de patrouille. Les flics de l'autoroute, probablement. La main de Trevor se tendit vers la banquette arrière et tâtonna pour trouver son chapeau, le seul rempart que nous avions dans la voiture pour cacher sa nudité à moins de compter un sac froissé de McDonald, qui à ce stade pourrait très bien être pris en compte.

Parce que Trevor méritait une pause aujourd'hui.

— Merde, murmurai-je dans ma barbe tandis que Trevor remettait son chapeau en place et que nous regardions les lumières.

C'était notre jour de chance (ou pas) car ils accélérèrent, nous laissant avec nos cœurs battants à tout rompre et les nerfs en pelote, signes de frustration et d'excitation qu'aucun de nous ne put ignorer.

Et pourtant... c'était un message de la puissance qui gérait le mauvais timing de cet univers. Je pourrais dire au vu de l'expression déçue sur le visage de Trevor qu'il comprenait lui aussi que nous devions trouver une façon différente de traverser les treize prochaines heures avant l'arrivée de son ami.

Le cœur lourd, je me tournai vers lui, la bouche ouverte pour dire les mots, mais il se jeta sur moi et lécha les mots de mes lèvres, sa bouche avide et affamée, les mains sur mes seins et sur mon dos, s'accrochant à moi et me faisant sentir spéciale. Tenter d'expliquer amoindrirait la sensation ; le souffle chaud dans mon oreille entre deux baisers, la façon dont ses mains me possédaient, la poussée de son torse contre le mien comme une communion des corps. Sensuel, charnel et provocant, ce que son corps me disait alors qu'il dévorait l'espace entre nous, c'était *laisse-moi te prendre*.

Mon corps répondit, *bon sang, oui !*

Mais où ? Ma voiture était bien trop publique, et maintenant que nous avons eu un avant-goût de la peur de se faire surprendre par les représentants de la loi, nous n'avons aucune raison de permettre qu'une telle chose arrive.

Le crissement du métal contre le métal agressa mes oreilles alors qu'il se reculait, ce sourire malicieux sur son visage espiègle m'invitant à me joindre à lui tandis qu'il posait un doigt sur ses lèvres pour me signifier de me taire et ouvrait sa portière.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La nuit était étrangement douce pour un début de mai dans l'Ohio, en particulier de notre côté où les restes de tas de neige géants pouvaient encore prendre des espaces de stationnement entiers, s'écoulant en de petits icebergs tout autour du périmètre des parkings. C'était plus une nuit de chemises légères en flanelle et de tente, ce que je n'avais pas pour lui, mon propre chemisier me gardant tout juste au chaud mais n'offrant rien pour couvrir cet homme complètement nu alors qu'il sortait de ma voiture et se tenait debout, me faisant signe de le rejoindre et de le suivre vers des ébats que mon cœur affolé me suppliait d'accepter.

Pas besoin de le demander deux fois. Je me précipitai, fourrant mes clés dans mon sac à main et l'attrapant, puis je fis le tour de la voiture vers lui, étonnée de voir combien il était grand et svelte, comme un corps lyrique de chair. Soudain, une pensée me frappa – Seigneur Darla, peux-tu être encore plus stupide ?

Un rapide demi-tour et mes mains sortirent les clés de mon sac et les insérèrent dans la serrure de la malle. *But !* Une couverture de survie bon marché et mon vieil imperméable acheté au mont de piété de Kent une folle nuit quelques mois auparavant.

La mâchoire de Trevor se décrocha.

— Tu avais ça depuis le début ? haleta-t-il en pointant du doigt l'imperméable.

Une chaleur envahit mon visage alors qu'une vague d'embarras me frappait durement.

— Je n'y avais pas pensé.

Je lui tendis le manteau qu'il tint dans sa main, une expression pensive sur ses traits alors que la lune éclairait son beau visage aux reliefs saisissants. J'attrapais la couverture et commençai à la déplier.

Il saisit ma main et nous courûmes vers un bosquet de pins à une bonne distance du bâtiment de brique, loin des regards indiscrets et des réverbères conçus pour rendre de tels arrêts plus sûrs.

Qui a besoin de sécurité lorsque tout ce que vous voulez est qu'on vous baise jusqu'à ce que votre cerveau ramollisse, jouir sous la lune par vagues d'un plaisir tellement refoulé qu'il était presque douloureux de s'en libérer ?

Pas moi. J'étais la couverture comme si nous allions faire un pique-nique, sur le point de nous régaler de quelques bons petits encas. Ce qui était le cas.

En quelque sorte.

Me tirant vers le sol, Trevor se mit à l'aise, mon imperméable plié comme un oreiller et le clair de lune l'éclairant comme une sorte de tableau dans un musée. Sauf que je ne pouvais pas avoir de relations sexuelles avec un tableau du Louvre (*enfin, pas légalement*) et pourtant j'étais là, sur le point de toucher et d'explorer celui-ci.

Je fis la grimace en voyant ses fesses sculptées se poser sur un lit d'aiguilles de pin, la couverture n'étant pas assez grande pour contenir un tel corps.

— Ça va ? demandai-je.

— Ça ira quand tu seras près de moi, grogna-t-il.

*Grogna !*

— Je n'ai jamais rien fait de tel auparavant, dit-il doucement, sa main caressant ma mâchoire alors que je m'allongeais près de lui.

Cela me fit rire.

— C'est gentil, mais tu n'as pas besoin de mentir. Tu n'as pas à me sortir de salades pour que je couche avec toi, Trevor.

Peut-être étais-je devenue cynique un peu trop tôt dans ma vie, ou peut-être que c'était juste parce que je venais d'une ville où la définition de la sensualité était une barre de pole dancing, mais tout ça était un peu trop sophistiqué pour mes besoins.

Sa main se figea et il fronça les sourcils.

— Ce ne sont pas des salades. Je le pense vraiment. Je n'ai jamais couché avec quelqu'un, dehors, sur une aire de repos, après avoir fait de l'auto-stop complètement nu.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire espiègle.

— Je vais donc S l'autostoppeur nu dans l'Ohio qui est en toi ? riais-je, sa main déboutonnant mon pantalon, son souffle chaud sur mon épaule, l'air de la nuit et son attention focalisée sur moi réduisant le monde à lui et moi, nos corps comme une petite dimension parallèle qui annihilait le bruit des voitures qui passaient à vive allure derrière nous, les lumières de la police dans le lointain, le battement des papillons de nuit qui chevauchaient la légère brise.

— Tu devrais être honorée.

— Oh, je le suis...

Mon jean fut baissé sur mes genoux d'une main puissante et sa bouche fut sur mon ventre, sa langue léchant un chemin vers un endroit où la plupart des hommes se contentaient de labourer mais pas de... eh bien...

Mes doigts coururent dans ses cheveux blonds ondulés et j'avais l'impression de pouvoir rester

comme ça pour toujours, allongée sur cette couverture bon marché sous une couche de branches de pins qui bloquaient la lune, les nuages et le reste du monde. Mes besoins n'étaient pas immenses. Une aire de repos sur une autoroute en Ohio était pour moi à ce moment-là comme le penthouse de l'hôtel Marriott de Time Square. Du moment que j'avais Trevor avec moi, de préférence nu et excité, le monde était à moi.

*À moi.*

Puis une lampe-torche gâcha tout, le rayon de lumière blanche artificielle et aveuglante nous faisant tous les deux reculer en jetant nos bras devant nos yeux comme l'image figée d'un quelconque film de rencontre du troisième type.

À ma grande horreur, j'aurais préféré que ce soient des extraterrestres au lieu de ce qui suivit ; la voix du dernier homme avec qui j'avais baisé qui criait :

— Dégage tout de suite ton cul nul de Darla ou je tire !

## TREVOR

La première fois que je m'étais retrouvé face à une lampe-torche, c'était lorsque les flics de Wayland nous avaient surpris, mes amis et moi, sur le terrain de baseball du lycée, sifflant des bouteilles de bière bon marché que le frère aîné de quelqu'un avait achetées pour nous. Nous pensions être de vrais durs, une bande d'élèves de troisième brisant toutes les règles officielles, nous faisant remonter les bretelles non pas par nos parents mais par un flic qui nous expliquait comment nos dossiers scolaires allaient être à jamais entachés et que nous ne pourrions pas accéder à de grandes écoles. Le putain de *flic* était inquiet que nos chances d'entrer à Harvard soient compromises parce que nous avions bu quelques canettes de bière.

Pouvez-vous me blâmer d'avoir avalé toutes les drogues sur lesquelles j'ai pu poser mes mains au cours des quatre années suivantes afin de trouver une sorte d'évasion face à des officiers de police qui nous surveillaient aussi étroitement que des conseillers scolaires ?

Appelez ça une intuition, mais j'avais le sentiment que ce flic-là se foutait complètement que j'aille à Harvard ou pas. Putain de merde, était-ce un *fusil de chasse* qu'il pointait sur nous ?

Être nu, le visage contre le ventre dénudé de Darla, était la situation la plus vulnérable dans laquelle j'aurais pu me trouver. Ajoutez à cela un fusil de chasse qui transforma mon érection douloureuse en un sac de petites pommes de terre, et les premières vagues de peur parcoururent mon corps. Je pouvais vraiment mourir ici, à ce moment-là, sans jamais revoir ma famille. Sans jamais remonter sur scène.

Sans jamais faire l'amour à Darla. *Jamais.*

Parce qu'un péquenaud de flic pointait son arme sur nous.

— Dieu tout puissant, Davey, arrête de pointer ce putain de fusil sur nous, cria Darla en bataillant pour se lever sur ses coudes tandis que je me retirai d'elle, lentement, ma peau maintenant froide sous l'air de la nuit. Tu as le chic pour casser l'ambiance !

La lumière et l'arme s'abaissèrent lentement, l'homme nous scrutant. Il portait un uniforme et un badge, et avait un ventre bedonnant qui donnait l'impression que sa position debout défiait les lois de la physique.

— Ça va, Darla Jo ? Qu'est-ce que ce type est en train de te faire ?

— Tu le connais ? chuchotai-je.

Elle se tortilla pour remonter son pantalon, le visage rouge avec une touche de colère et



d'embarras pour lesquels je commençais à prendre ombrage – non pas qu'elle n'ait pas le droit de ressentir tout ça, mais l'intrusion fit se serrer mes poings et monter ma colère, m'érigeant en protecteur et défenseur de Darla. Je voulais être celui à qui elle pensait à ce moment-là. Plus encore, je voulais être en elle à ce moment-là. Darla était si réceptive, si désireuse et si consentante – bon sang, si nous avions une nuit entière ensemble et de préférence un vrai *lit*... les endroits où je pourrais l'emmener.

Mes besoins étaient très basiques ces derniers temps. Un pantalon. Un lit. J'aurais aussi bien pu être à des années-lumière de Sudborough, où le camping signifiait pas de bonbons à la menthe sur l'oreiller et où refuser son téléphone portable à un enfant pendant une heure était apparenté à une simulation de noyade.

— Je le connais, en effet, siffla-t-elle furieusement en bataillant pour fermer son pantalon avec des doigts maladroits. Que diable fais-tu ici, Davey ? dit-elle au flic.

— Je viens de finir mon service et je rentrais chez moi quand j'ai vu ta voiture. J'ai supposé qu'elle était encore tombée en panne et que tu avais besoin d'aide.

Davey fronça les sourcils, ses traits exprimant apparemment une mine renfrognée par nature, ce qui signifiait que le froncement de sourcils le faisait ressembler à un fou furieux. Plus grand et plus gros que la plupart des hommes dans ma région du Massachusetts, il avait un ventre proéminent mais ses bras et ses jambes étaient normaux, un peu musclés mais plutôt avachis dans l'ensemble. De la même couleur que moi, mais les yeux bleus étaient chassieux et jaunis, décolorés comme quelque chose qui avait passé trop de temps au soleil en cuvant sa bière. Il était plus vieux que nous – peut-être la trentaine ? – et l'adrénaline qui avait traversé mon corps un peu plus tôt commençait à refluer comme la naissance de ses cheveux, laissant place à un calme placide.

— Rhabille-toi, mec, cracha-t-il en se détournant.

— Je ne peux pas, répondis-je honnêtement en attrapant la couverture et l'enroulant autour de moi.

Avoir enfin quelque chose pour me couvrir était comme une délivrance. Les plaisirs simples. Dépouillé de tout, je me retrouvais à posséder plus que je n'avais jamais eu entouré par tant de richesses. Sérieusement – donnez-moi Darla, un pantalon, un bon steak et quelques préservatifs, et j'aurais trouvé le sens de l'existence.

— Qu'est-ce que tu veux dire par 'je ne peux pas' ? rugit-il en s'avançant vers moi.

La façon dont il marchait m'en apprenait beaucoup ; que je pourrais facilement le distancer et que cette rencontre allait plus se dérouler en utilisant nos cerveaux que notre force.

Sauf pour l'avantage que lui conférait son fusil.

— Davey, fous le camp d'ici, l'apostropha Darla.

À la façon dont elle utilisait sa voix et le bras qu'elle étendait, pointant vers sa voiture, il était clair qu'elle n'avait pas peur du flic, et une partie de moi grimaça avec horreur tandis que je me levai avec admiration. Bon sang, c'était une femme forte et déterminée. Aucune des adeptes de la gym à outrance de l'université ne défierait un flic comme ça. Elles pourraient appeler leur père après les faits et faire en sorte que ses avocats le poursuivent comme les chiens poursuivent les voitures de patrouille, mais une confrontation face à face de ce genre, sans filet ? *Hors de question*.

J'étais charmé et une autre partie de moi – pas la barre dressée qui poussait contre la fine couverture bien qu'elle soit complètement sous le charme de Darla – succomba un peu plus à cette véritable nana étonnamment ouverte en face de moi.

Un demi-sourire étira ma bouche et j'essayai de le supprimer, ressentant un courant alternant entre une luxure exacerbée et une colère protectrice, les deux sentiments comme l'huile et l'eau. Me

rapprochant de lui, je m'assurai que Davey savait que j'étais là et je n'allais pas reculer.

C'est alors que je vis son badge.

— Sécurité ? Tu es un vigile de *supermarché* ? aboyai-je en éclatant de rire. Depuis quand les vigiles ont-ils des fusils ?

Son visage se déforma sous la colère et Darla me jeta un regard qui criait *la ferme*. Oups.

— Depuis que je ne suis plus en service et que je m'en sers comme protection. Et je suis celui qui devrait rire, protesta-t-il en faisant courir le rayon de la lampe-torche de haut en bas de mon corps, le reflet dans la couverture de survie me rendant presque aveugle. Je ne suis pas le mec à poil qui se vautre avec l'ex-petite amie du mec qui tient le fusil, M. L'Extraterrestre.

Merde. Ma grande bouche allait encore m'attirer des ennuis.

Attendez une minute ! *L'ex-petite amie* ?

Les yeux de Darla s'écarquillèrent et elle secoua la tête dans ma direction.

— Ex-petite amie ? articulai-je silencieusement.

Elle haussa les épaules.

— Choix limité, chuchota-t-elle.

*Sans blague*.

— Ce que je fais ne te regarde pas, Davey, cria-t-elle, soufflant pour repousser des mèches de cheveux de son front.

Elle tendit le bras et me prit la main, me tirant vers la voiture.

— Ça me regarde lorsque je vois un inconnu nu t'attaquer, protesta-t-il, se précipitant après nous et s'essouffant déjà après seulement cinquante mètres de marche rapide.

Mes pieds touchaient à peine terre alors qu'elle me tirait, son corps alimenté par une pure colère.

— Le fait que tu ne fasses pas la différence entre m'attaquer et me faire l'amour est une des raisons pour lesquelles je t'ai l'argué, hurla-t-elle en retour.

Je me figeai instantanément.

— Hein ?

Que diable cela voulait-il dire, et pourquoi cela me donnait-il envie de le frapper ? Ne regardant évidemment pas devant lui, il me rentra dedans par derrière puis ricocha quelques pas plus loin, tombant presque sur le cul.

— Darla, dis-je d'une voix basse. Est-ce que ce mec t'a fait du mal ?

— Moi ? couina-t-il, son ton montant tout à coup d'une octave en signe de protestation. Bon sang, non !

— Davey ne pourrait pas me faire de mal parce qu'il ne pourrait pas trouver un endroit où me faire mal, expliqua-t-elle en cherchant ses clés de voiture dans son sac. Il pourrait se servir de cette lampe-torche qu'il a à la main, d'un GPS, d'un iPad avec la fonction Google Maps et d'une lumière rouge clignotante en direction de mon clitoris, et il raterait quand même le coche.

— Hé, qu'est-ce que ça veut dire ? protesta Davey.

— Tu vois ? me dit-elle en souriant, le sarcasme évident sur son visage.

Trouvant les clés, elle ouvrit la voiture, se pencha, déverrouilla le côté passager (pas d'ouvertures des portières centralisées ?) et je grimpai à l'intérieur.

— Et trouve des vêtements ! me cria Davey, impuissant, balançant le rayon de la lampe droit dans mes yeux juste parce qu'il le pouvait.

Le fusil dans son autre main me rendait nerveux, mais Darla n'avait pas l'air de s'en soucier.

— Je vais le dire à ta mère, Darla. Ça va s'étendre dans toute la ville en quelques minutes.

Elle posa sa main droite sur son cœur et se moqua de lui.

— Oh, ma réputation est sur le point d'être *ruuinée* ! Complètement *ruuinée* par Davey qui va dire à tout le monde qu'il m'a surpris en train de baiser un inconnu sur l'autoroute.

La façon bizarre dont elle avait changé son accent, une voix exagérément traînante destinée à se moquer de lui, me monta directement à la tête, mais cela voulait apparemment dire quelque chose pour elle. Et pour Davey, qui lui jeta un regard noir et furieux. Elle mit la voiture en marche, le crachotement du moteur étant un véritable soulagement puisqu'il représentait l'évasion.

— Elle va l'être ! cria-t-il, le visage rouge et les yeux exorbités.

Elle enclencha la marche arrière, recula et mit la voiture en direction de la sortie de l'aire de repos.

— Davey Rockland, je vais te dire quelque chose. Va donc répandre la vérité en ville. Ce que tu dis est vrai, et je n'ai aucun problème avec la vérité. Ce sont les mensonges qui me dérangent.

Il la regarda, médusé.

— Alors voilà une vérité que je serais heureuse de partager avec toute la ville.

Elle leva son petit doigt, haussa les sourcils et fixa son entrejambe.

Il pâlit.

— Tu n'oserais pas.

Son visage était mou et vaincu, le fusil pendant au bout de son bras comme vous tiendriez un sac à main ou un sac à dos, la lampe-torche pointée vers le bas et son ventre encore plus gros alors qu'il s'affaissait.

La tête recouverte de folles boucles blondes se tourna et me fixa, ses yeux reflétant la bataille des émotions qui devaient faire rage en elle – désir, peur, colère, trahison, excitation, mépris, haine et beaucoup plus encore. Sauvage et indomptée, elle se battait pour quelque chose que je ne comprenais pas, et la nature de leurs piques mesquines de cour d'école me donna envie qu'elles se terminent pour que nous puissions revenir dans notre petite bulle et surtout pour que je puisse la prendre et la baiser lentement jusqu'à ce que nous soyons tous deux trop fatigués pour continuer.

Ce qui pourrait tout aussi bien être jamais. Est-ce que '*Ne jamais s'arrêter*' lui conviendrait ?

— Je l'ai déjà raconté, mais il ne le sait pas.

Mon sourire vint sans avertissement, et mes mains se tendirent pour atteindre son cou, étirant mon corps par-dessus le levier de vitesse pour embrasser ces lèvres rouges, savourer son essence, nous connecter et...

*Bip ! Bip ! Bip ! Bip !* Davey était dans sa voiture qui était aussi merdique que celle de Darla, d'une teinte caca d'oie délavé avec un toit de remplacement rouge.

— Je vais le dire à ta mère, Darla. Que tu ramasses des extraterrestres dans les champs de maïs sur l'autoroute 76.

— Fais attention, Davey, lui cria-t-elle en retour. Il a une sacrée sonde anale.

*Screech.* Davey démarra en trombe et Darla commença par de petits gloussements qui se transformèrent en fou rire, puis... exactement ce à quoi je m'attendais.

Des larmes. Je tirai sur le frein à main et l'attirai vers moi, la nichant dans mes bras du mieux que je pouvais par-dessus le levier de vitesse. Son visage brûlant glissa contre ma poitrine alors que ses larmes humidifiaient ma peau, son corps pris de soubresauts sous ses sanglots. Des mots dépourvus de sens furent marmonnés entre deux renflements jusqu'à ce qu'elle se redresse et me regarde, les yeux sauvages et bordés de rouge.

— Bienvenue dans l'Ohio ! Le cœur de tout.

Elle eut un rire hystérique alors qu'elle évitait mes yeux et sembla apaiser un peu sa colère,

profondément embarrassée au sujet de quelque chose que je ne comprenais pas. En ce qui me concernait, elle était incroyable, quelqu'un avec qui j'aimais passer du temps et que je voulais mieux connaître, y compris sa vie bizarre. Une grande partie de ma vie au Massachusetts paraissait robotisée comparée à la sienne, comme si j'étais relié à un poumon d'acier qui respirait pour moi, un ordinateur qui décidait ce que je devais manger, étudier, penser, faire... ressentir. Ici, par contre, je pouvais prendre de grandes inspirations, je pouvais me sentir un peu étourdi mais avoir autant d'air et d'espace que je désirais.

Et je pouvais ressentir ce que je voulais, et pour l'instant, je la voulais *elle*.

Un baiser était la seule réponse que j'avais, et pour Darla, cela sembla suffire. Compte tenu de ce que j'avais sur moi, c'était tout ce que je pouvais vraiment donner. Littéralement, parce que je n'allais pas abandonner la couverture de survie ou mon chapeau. Une fois qu'un homme a goûté au luxe, il s'y accroche. Alors qu'elle fondait contre moi, une faim de tout ce qu'elle était me remplissait de désir, un sentiment puissant me disant que j'en valais la peine.

Et si ce voyage complètement fou n'était que pour que j'apprenne cette leçon, alors Dieu merci pour les peyotls de contrebande et les blondes fougueuses.

La sensation des lèvres douces de Trevor sur les miennes mélangée avec mes propres larmes salées me brisa presque en deux. Maudit soit Davey, maudit soit Maman et maudit soit cette ville fossilisée où rien de bon n'arrivait jamais et dans laquelle je me sentais comme le seul crabe ambitieux dans un seau plein de connards rétrogrades qui s'emparaient de moi avec leurs griffes et me traînaient vers le bas. Encore et encore, chaque fois que j'essayais de faire une chose qui me faisait me sentir mieux dans ma peau, ou que je voulais faire l'expérience d'une vie plus brillante à l'extérieur de ce lieu maudit.

À l'heure actuelle, Trevor était comme un dieu, même si je savais qu'il n'en était pas un. Pas vraiment. Et il disparaîtrait dès que son ami Joe arriverait, donc je devais ignorer les crabes – d'accord, c'était une expression *bizarre*... – et tenter ma chance tant que je le pouvais en savourant chaque seconde de ses douces lèvres, ses mains patientes, son âme bienveillante et son corps très très chaud.

Il était temps que tout cela devienne encore plus réel et que je lui montre où je vivais. La porte de ma chambre avait une serrure, et avec un ventilateur suffisamment bruyant et de la musique assez forte, je pouvais simuler un sentiment d'intimité pour que nous puissions faire l'amour et que je puisse prétendre que ça durerait pour toujours.

Ou au moins une heure. Je pouvais me contenter d'une heure. Est-ce qu'une heure de plaisir avec le chanteur d'Actes Aléatoires de Démence était trop demander ? La langue de Trevor me caressait de façon aléatoire maintenant, ses mains sur mes hanches et une paume glissant sur la peau brûlante de mon...

— Stop, haletai-je. Allons chez moi où nous aurons un... tu sais.

Le mot m'échappait, mon esprit encore sous le choc du plaisir de ce que nous avons presque fait, ses lèvres sur mon nombril, se dirigeant plus bas, ce que je ressentais à être touchée comme si mon plaisir était son seul but. Jusqu'à présent, il n'avait pas dit un mot au sujet de ses propres besoins, et j'imaginai qu'il avait un cas de 'boules bleues' qui ferait paraître minuscule Mystique des X-Men.

Attendez, Mystique n'était pas un *gros* truc bleu. C'était... c'était... cela avait été tellement bon que je n'arrivais plus à penser... Bruce quelque chose. Bruce... Bruce... Le mot. *Secoue-toi, Darla, l'autre mot !*

Le mot. Quatre coins. Un matelas. Un sommier.

— Lee ! Un lit ! hurlai-je. La couverture de survie et les bouffées occasionnelles de toilettes putrides, c'est charmant et romantique et tout, mais un lit serait encore mieux.

Mon esprit bouillonnait alors que les mots sortaient de ma bouche, parce que le mobile home où je vivais avec ma mère et mon oncle ? Je n'étais pas sûre que ce fût mieux qu'une couverture de survie et cette odeur non identifiée après tout.

Beurk.

J'étais partante, cependant, et s'il n'appréciait pas la façon dont je vivais, qui s'en souciait ? Il partirait bientôt et je n'aurais pas à faire face à son jugement, pas vrai ? Rien que ce que j'avais déjà obtenu de lui et ce qu'il m'autoriserait à lui donner permettraient à mon esprit et à mon cœur de rester occupés pendant très longtemps.

Tout le reste ne serait que des extras.

Trevor avait l'air d'aimer les *extras*.

Alors que je sortais du parking, il ne cessait de me regarder, ses yeux parcourant mes traits. Me tortillant soudain pour une tout autre raison, je forçais mes yeux à rester sur la route et mon cœur à se calmer autant que possible, essayant de me laisser admirer. Dire quelque chose maintenant l'interromprait et ce serait la chose à faire pour être plus à l'aise, pas vrai ? Mon autocritique interne avait tendance à me rabaisser, me disant que mes cheveux blonds emmêlés et indomptables ainsi que mon jean trop serré sur mes hanches plus larges que des poteaux de cages de football étaient un véritable tue-l'amour, qu'il ne me fixait que parce qu'il avait été assez stupide pour se retrouver nu sur l'autoroute à des centaines de kilomètres de chez lui ou parce que, parce que, parce que...

Un instinct plus calme en moi me disait de faire taire cette foutue critique interne et de laisser ma déesse intérieure (non, pas celle-là) briller. Peut-être que c'était ce que voyait Trevor alors que nous parcourions l'autoroute 76 jusqu'à ce que nous atteignions ma sortie, les lumières de la station d'essence m'attirant comme un papillon vers une flamme. Ma vie entière consistait à environ huit sorties d'autoroutes, une vingtaine de routes, et tout ce que je connaissais se résumait à ces champs de maïs et l'horizon plat, mes plus grandes aventures étant une excursion au parc aquatique couvert et une balade à Cedar point.

Combien sa vie devait être remarquablement différente de la mienne ! J'avais réussi à suivre quelques cours à l'université d'État, mais la vie et l'argent, et beaucoup de ce genre de choses prenantes s'étaient mis en travers de ma route. Ma tante Josie s'en était sortie, se débarrassant des crabes qui la maintenaient par les chevilles dans le grand seau qu'était Peters en Ohio, son évocation étant un modèle pour trouver mon chemin vers Quelque Chose de Mieux qu'un trois-huit à la station d'essence qui me maintenait enchaînée à notre mobile home.

La chaude main de Trevor était posée sur ma cuisse maintenant, placée là comme si elle avait un droit sur ma peau. C'était une sensation à laquelle je pourrais facilement m'habituer – le fait qu'il me revendique, qu'il agisse comme si j'étais sienne et annonçait au monde que j'étais prise rien qu'en me touchant. Prise. Je me sentais si entière, si complète, riche et vraie. Les hommes dans mon monde ne suscitaient pas de tels sentiments en moi, me donnant plutôt une impression de tolérance, une sorte d'appréciation mitigée lorsqu'ils m'emmenaient manger des côtelettes bon marché le vendredi soir, m'escortaient au cinéma pour voir le dernier film d'action et me chevauchaient à l'arrière d'une voiture ou dans leur appartement en colocation parce que, eh bien – parce que.

Que pouvez-vous faire d'autre d'une vie que vous n'aviez pas choisie et de laquelle vous ne pouviez pas vous échapper ? Vous vous adaptez et prenez toutes les miettes que vous pouvez trouver pour ne pas laisser votre âme et votre corps mourir de faim.

Trevor éclata brusquement de rire, les tons riches de baryton exsudant un mélange de manque de sommeil, d'incrédulité et un brin de folie. Le son me fit sourire et il était contagieux aussi – et cela dégénéra en fou rire jusqu'à ce qu'il hoquète et dise :

— Je suis tellement content que ce soit toi, parmi toutes les personnes qui auraient pu le faire, qui m'aies ramassé sur le bord de la route.

— Eh bien, Jeffrey Dahmer<sup>4</sup> était occupé.

Bon sang, voilà que je recommençais. Changeant de sujet et faisant des blagues idiotes quand il me faisait un compliment. Je le regardai et me demandai ce qu'il pouvait bien voir en moi, avec mon jean sale et la graisse de mes cuisses qui débordait sur les côtés du siège baquet. *Arrête ça, Darla*, me cria mon esprit rationnel. Il t'aime bien parce qu'il t'aime bien, point. Profites-en. Laisse-le faire ses propres choix.

Il te choisit toi.

— Il est mort, dit Trevor en hochant la tête.

— Il est de l'Ohio, jacassai-je.

Tu parles d'un aphrodisiaque, faire référence à un tueur en série cannibale. Peut-être que mes problèmes de rendez-vous n'étaient pas dus aux gènes après tout.

— À quoi ressemble ta maison ? demanda-t-il, changeant le sujet et tournant ce qui avait été une plaisanterie maladroite en un gâchis encore pire.

Ma maison ? Quelle maison ? Je vivais dans un double mobile home qui était plus vieux que moi, avec des souris vivant en dessous et une plomberie aussi fiable que Lindsay Lohan sur un plateau de cinéma.

— Tu es sur le point de le découvrir, balbutiai-je en tournant sur la route qui menait à mon parc à roulettes.

Des voitures accidentées et des morceaux de bois jonchaient les pelouses d'un nombre croissant d'habitations tandis que nous nous approchions de chez moi, comme si le parc à roulettes était un aimant pour les déchets et les débris.

— Waouh. Tornade ? demanda Trevor alors que sa mâchoire se décrochait en regardant le paysage qui défilait, pointant d'un doigt un tas de déchets divers sur la pelouse d'une habitation.

'Pelouse' était un bien grand mot, les touffes d'herbe se contentant de pousser ici et là comme les restes de cheveux sur le cuir chevelu d'un patient de chimio. Un poulailler dans une cour penchait tellement sur la droite qu'on aurait dit qu'il suivait un cours de Pilates, était suspendu dans les airs par une vigne que je suspectais être du sumac vénéneux.

— Mmm, en quelque sorte, répondis-je, d'une voix chantante alors que mon ventre se contractait sous la crainte et le pressentiment que Cela-N'allait-Pas-Bien-Se-Passer.

L'homme auprès de qui j'étais assise était sur le point de recevoir une leçon de vie que vous ne trouviez pas dans les universités du gratin de Boston. S'il pensait que mon téléphone à clapet était démodé, qu'allait-il dire lorsque je me garerai devant le vieux mobile home défraîchi en aluminium avec le porche de travers, la moustiquaire déchirée et le fouillis qui faisaient passer l'émission de télévision *'C'est du Propre'* pour un épisode de *'La vie des Riches et Célèbres'* ?

Vraie vie, je te présente la vie imaginaire. Amener Trevor des Actes Aléatoires de Démence chez moi n'avait jamais fait partie de ma liste d'objectifs à réaliser. J'avais rêvé de le rencontrer, bien sûr, depuis la première fois que j'avais entendu sa voix éraillée se frayer un chemin direct vers mon clitoris et mon cœur. Mais l'inviter dans une maison aux murs jaunes – pas grâce à la peinture ou à la photo d'un magazine de Marthe Stewart, mais à cause des décennies de tabagisme de ma mère et du linoléum qui tenait grâce à de l'amiante et du jus de pomme renversé – ne faisait que souligner à quel point ma vie devait paraître misérable pour quelqu'un de l'extérieur.

À quoi ressemblait le Massachusetts ? Je dépassai l'entrée du parc et lui posai cette même question. Passer un peu plus de temps à errer sur les routes de campagnes sombres voulait dire retarder l'inévitable panique qui ne manquerait pas d'envahir toutes les cellules de mon corps lorsque Trevor rencontrerait ma mère. Je pouvais conduire sans réfléchir, les routes étant imprimées dans mon esprit, leur carte faisant tellement partie de moi que je pourrais partir pendant cinquante ans et toujours arriver à me diriger dans le noir, les yeux bandés. Pour gagner un peu de temps, je me dis que cela ne me ferait pas de mal de prendre un peu la température et avoir une idée de ce qu'était sa vie afin que je puisse comparer.

Et grincer des dents. Savoir est synonyme de puissance, pas vrai ? Si je savais où il vivait, comment il fonctionnait, quel était le niveau de vie familiale alors peut-être je n'aurais pas besoin de

m'inquiéter autant. Il devait y avoir des gens pauvres à Sudborough. Peut-être qu'il était l'un d'eux.

— Je ne sais pas. C'est comme beaucoup d'endroits, tu sais ? Nous ne sommes pas riches.

Il tendit le cou et repéra deux mecs assis sur le capot d'une Cutlass<sup>5</sup> rouillée en train de siroter quelque chose dans un sac en papier.

— Euh, pas pauvre. Seulement, tu sais... classe moyenne. Tout est très Nouvelle-Angleterre et les gens sont superficiels. La moitié des enfants sont des génies et il faut être atteint d'un TDAH et être sous médicaments pour bénéficier de temps supplémentaire lors des examens d'entrée dans les universités élitistes afin de prouver combien nous sommes parfaits. Tu vois ?

*Ha !* Par ici, la moitié des enfants étaient diagnostiqués avec un TDAH<sup>6</sup> et étaient sous médicaments, ce qui donnait droit à leurs parents de bénéficier d'un revenu supplémentaire de l'État pour que leur salaire mensuel atteigne les 700 dollars, ce qui revenait à le doubler. Peut-être que nous n'étions pas si différents après tout.

— Ce que tu appelles superficiel semble mieux que ma *vraie* vie, marmonnai-je alors que je reconnaissais Old Mike, un des ex de ma mère, sur ce capot, se levant et débouclant sa ceinture pour pisser.

J'appuyai sur l'accélérateur et passai en coup de vent devant lui avant qu'il puisse baptiser ma voiture.

— Que veux-tu dire ?

Ses yeux fouillaient mon visage et j'inspirai lentement en faisant tourner la voiture sur une petite route qui, je le savais, nous ramènerait finalement à son point de départ. L'air du début de mai faisait se balancer doucement les arbres, leurs branches parsemées de petits bourgeons verts qui deviendraient bientôt des feuilles luxuriantes, transformeraient cette route sombre en un chemin fertile et agréable et, heureusement, cacheraient une partie des ordures qui jonchaient les premiers mètres de la route. Trevor avait l'air sincèrement perplexe, comme s'il n'avait pas remarqué combien ma vie était merdique, de ma voiture-poubelle à mon stupide ex nous surprenant en train de faire l'amour sur une aire de repos, en passant par les carcasses de voitures qui décoraient la route de ma maison, tous ces indices qui désignaient une classe ouvrière qui n'avait rien de comparable avec lui.

— Je veux dire que tu es quelqu'un qui est clairement habitué à beaucoup plus que ce que j'ai, répondis-je calmement, entrouvrant ma fenêtre et prenant une profonde inspiration, puis timidement, avec espoir, tendant le bras et caressant sa main.

Il me la saisit et la serra avec une pression désespérée qui gonfla mon cœur.

— Quoi ? demanda-t-il, plus naïf que ce que j'avais cru.

— Trevor, tu vas à l'université de Boston, pas vrai ?

Je m'en souvenais pour avoir lu sa biographie encore et encore sur le site internet de son groupe.

Il hocha la tête, son visage détendu et neutre.

— Bien sûr. Dans quelle école vas-tu ?

— Euh, à l'Université des Dépanneurs. Je me spécialise dans la vente d'essence et de cigarettes.

Il me fallut beaucoup d'efforts pour repousser l'amertume de ma voix.

— *U.S. News* et *World Report* la classe... eh bien... ce n'est pas la classe.

Sa mâchoire se serra.

— Je ne suis pas snob, dit-il en me serrant la main avant de la tapoter. Je me moque que tu ne sois pas allée à l'université.

— J'y suis allée en fait, objectai-je, ma voix tellement cassée qu'elle grinça et m'offensa.



Stupide habitude de toujours vouloir plaire à tout le monde – je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Quelques cours. Dans la branche locale du campus.

Son visage s'éclaira.

— Dans quoi t'es-tu spécialisée ?

Oh bon sang. Nous y voilà.

— Mon but était l'anthropologie.

La moitié des gens d'ici ne savaient pas ce qu'anthropologie signifiait, et l'autre moitié m'avait dit que j'étais stupide de me spécialiser dans quelque chose d'inutile et pourquoi n'obtiendrais-je pas plutôt mon diplôme d'infirmière pour pouvoir gagner 10.50 dollars de l'heure à la maison de retraite locale et faire du coup 'quelque chose' de mon éducation universitaire ?

— Je connais quelques diplômés d'anthro. C'est bon pour les études supérieures et un travail au musée, principalement.

Il me jeta un coup d'œil alors que la voiture atteignait la fin de la route en boucle et que nous nous redirigions vers mon mobile home. Si je n'avais pas aussi peur des événements qui allaient se dérouler, je l'aurais pris dans mes bras afin de lui montrer mon appréciation pour ne pas s'être moqué de moi, pour accepter si aisément mon choix d'éducation comme s'il était *normal* et parfaitement *raisonnable*. Il devait vivre dans un sacré monde si les gens savaient ce qu'était l'anthro et respectaient ça comme choix de carrière. Mon cœur souffrait de ne pouvoir y aller.

Plus moyen de reculer ; l'horloge indiquait qu'il était minuit et quart. Et je commençais à être fatiguée. Nous devons nous poser quelque part, alors autant le faire dans un endroit où il y avait un lit et un toit.

Il me regardait avec insistance. Oh. Oui. Une réponse.

— J'ai suivi ces cours parce qu'ils m'ont appris beaucoup de choses sur la raison pour laquelle l'humanité s'est tellement plantée.

— Je me suis spécialisé en science politique pour la même raison, répondit-il.

Je reniflai.

— Non – vraiment ! protesta-t-il. Ça et parce que mes parents ont fait pression sur moi pour que je fasse mon droit, admit-il.

— Et tu vas le faire ?

Ce fut à son tour de renifler.

— C'est ce que tout le monde dit. J'ai été accepté dans beaucoup de bonnes écoles, et je rejoindrais bientôt le club des possesseurs de crédit à six chiffres. Mais...

Sa voix s'estompa.

— Mais tu préférerais partir en tournée, finis-je pour lui.

Quelque chose dans la façon dont ses yeux devinrent mélancoliques, sa main s'enroulant pour former un poing, la manière dont ses yeux s'étaient voilés quand il avait parlé de ses parents – tout ça me fit me demander s'il avait vraiment une vie facile. Peu importe comment était la vie à Sudborough, ce n'était clairement pas ce que voulait Trevor. La musique l'était – alors pourquoi ne le faisait-il pas tout simplement ?

J'étais sur le point de lui poser la question lorsque je ralentis la voiture, prenant le chemin qui serpentait entre les mobiles homes pour atteindre le mien. Trevor fronça les sourcils.

— C'est quoi cet endroit ?

Son visage était un masque de dégoût et de perplexité, une expression que la plupart des gens ne pouvaient pas cacher. Chaque mobile home était différent de l'autre, mais aucun d'entre eux n'était le Taj Mahal, vous voyez ? La nôtre était au plus bas du spectre de la vie ici, mais au moins nous avons

tous les services utilitaires entièrement opérationnels.

Eh bien, ce mois-ci en tout cas. Tout mois qui suivait les deux de la saison de remboursement d'impôt était bon pour avoir de l'eau et du chauffage.

Le reste du temps, c'était un coup de dés, un jeu de chaises musicales pour les factures des services publics. Aurons-nous de l'eau aujourd'hui, ou de l'électricité – ou les deux ? On ne pouvait jamais savoir. Vu la façon dont Trevor avait lorgné mon téléphone à clapet avec un regard qui donnait l'impression qu'il pressait une crotte de chien fraîche à son oreille, je subodorai que sa vie artificielle impliquait beaucoup plus de stabilité financière et de luxe que la mienne.

Et j'étais prête à parier qu'il n'avait jamais, *jamais*, mangé de la viande qui sortait d'une boîte de conserve.

J'avais passé tellement de temps et d'énergie dans ces courtes heures à m'inquiéter ici et là – quand je n'étais pas sur le point de ressentir un immense plaisir sous un pin dans une aire de repos d'autoroute – m'inquiéter de ce que Trevor penserait de ma maison, ma mère, ma vie, quand il était devenu évident que je n'avais pas d'autre choix que de le ramener chez moi. Je n'avais cependant pas vraiment réfléchi à ce que ma mère penserait en me voyant ramener à la maison un jeune homme complètement nu, couvert seulement par une couverture de survie et un chapeau de cow-boy.

Si Davey avait pu joindre la maison avant moi – et je soupçonnais qu'il l'avait fait, il avait un téléphone portable, pour l'amour de Dieu, et même si ce n'était qu'un téléphone à clapet, il pouvait tout de même passer un foutu coup de fil – alors maman était sur le point de rencontrer l'une des choses les plus étranges que sa fille ait jamais ramenées à la maison.

En fait, ne vous en déplaise, j'avais ramené plein de trucs déments à la maison, y compris des frères jumeaux que j'avais gagnés à un concours de tee-shirt mouillé. Ne demandez pas – c'est une longue histoire et pour l'instant, vous voulez entendre la suite de celle en cours. L'autre, je pourrais y revenir plus tard, mais j'en doute. Disons simplement que des agents des forces de l'ordre de trois différents comtés étaient impliqués et que lorsque quelqu'un vous dit qu'il a dix-huit ans, ne me croyez pas. Euh... ne les croyez pas.

Alors que je me garais sur notre emplacement réservé, deux chiens et un chat à trois pattes sortirent en boitant. Trevor se retourna vers moi et me regarda avec un sourire hésitant.

— Ta maison ? demanda-t-il.

— Le Taj Mahal, répondis-je, essayant de la jouer comme si je ne faisais pas partie de cette vie.

Mlle Hypocrite, comme si *Oh, Seigneur – que s'est-il passé ici ? Pourquoi est-ce que je vis là-dedans ?*

— Je ne plaisantais pas.

J'essayai de regarder ça avec les yeux d'un étranger. Par ici, un double mobile home était mieux qu'un simple. Cela vous conférait un statut qui disait, *oui, je suis peut-être une traînée du parc à mobile home – mais au moins, je suis la traînée au double mobile home*. Je me doutais que de telles nuances n'existaient pas sur l'écran du radar de Trevor.

Il me lança un de ces regards que j'avais lu dans des livres mais que personne ne m'avait jamais réellement jeté. Il était légèrement maladif, un regard poli d'une extraordinaire pitié mêlé à quelque chose d'autre qui changeait ses yeux habituellement d'un magnifique bleu océan en une couleur grisâtre délavé, me faisant penser à une veine palpitant sous une peau extrêmement fine.

Sa main qui avait reposé sur ma cuisse la pressa légèrement, puis il la déplaça, posant le bout de ses doigts sous mon menton. Nos yeux se rencontrèrent et je voulais fermer les miens pour m'enfoncer dans ce dernier moment où nous pouvions encore vivre dans cette petite bulle de quelques

heures volées entre un auto-stoppeur et une folle, avant que tout s'écroule comme des pierres polies par le destin.

— Je ne juge pas, dit-il et je ris, des chapelets de gloussements tirés hors de moi comme les perles anales de la strip-teaseuse d'un club modérément hardcore – un peu douloureux, mais un putain de spectacle pour la personne qui regarde.

— Trevor, tout le monde juge, et ça...

Je pointai la maison.

— ... Merde, *je* la juge.

Ses épaules s'affaissèrent un peu et il regarda par la fenêtre, observant les taches de poussière sur mon pare-brise. J'essayai de voir tout ça avec ses yeux. La gouttière qui pendait sur le côté gauche du toit, quatorze ou quinze sacs à ordures remplis, sans doute, avec le recyclage de ma mère. Tous les deux ou trois mois, elle persuadait quelqu'un de la conduire jusqu'à Michigan pour apporter les bouteilles consignées. Ce n'était pas une histoire aussi intéressante que l'épisode de *Seinfeld* à ce sujet.

Des détritrus, de simples détritrus, jonchaient les petites touffes d'herbes qui longeaient l'allée et le porche penchait vraiment de vingt-cinq degrés sur un coin, ce qui voulait dire que vous deviez baisser la tête pour atteindre la porte d'entrée. Nous payons trois-cent-quatre-vingts dollars par mois pour le terrain, et cela comprenait l'eau, les égouts, et soi-disant nos déchets. C'était tout ce que ma mère pouvait se permettre, son chèque d'invalidité ne représentant que le double de cette somme.

J'avais plus ou moins travaillé depuis l'âge de neuf ans, faisant un peu de jardinage pour un dollar de l'heure jusqu'à ce que j'aie quinze ans et mente sur mon âge pour pouvoir toucher le salaire minimum dans une aire de repos de camionneurs à quelques sorties d'autoroute d'ici. J'avais perdu ce travail lorsque ma mère ne put plus payer mon essence et heureusement, j'avais eu seize ans peu après et trouvé le travail à la station d'essence que je tenais maintenant. Lorsque ma voiture était en panne ou celle de ma mère, ou si nous n'avions pas d'argent pour l'essence, je pouvais y aller à pied ou faire de l'auto-stop.

Cela me fit penser qu'à certains égards, j'étais comme Trevor, parce qu'en ce moment, nous faisons tous les deux de l'auto-stop pour traverser la vie et nous étions tous les deux complètement nus. Sauf que lui ? Sa nudité était extérieure.

J'aurais aimé que nous puissions échanger nos places.

## TREVOR

Je savais que des gens vivaient comme ça, mais j'avais toujours cru que cela faisait partie d'un épisode de ces séries 'guimauves' qui passaient à la télévision. Putain de merde ! Non, en fait, merde tout court. Des crottes d'animaux je dirais, éparpillées partout dans la cour du côté des voisins où une clôture avec des chaînes retenait six... sept – j'en perdais le compte – chiens. Y avait-il des pitbulls et des chiots là-dedans ? Mon sexe se ratatina et mes testicules rampèrent dans mon intestin.

Une fois encore, ce sentiment de vulnérabilité s'installa en moi, parce que lorsque vous êtes nu et que la seule chose qui vous protège du monde est un chapeau de cow-boy et une couverture de survie, ce serait une aberration de ne pas se sentir en danger.

Si c'était là que vivait Darla, alors mon admiration pour elle grimpa encore. C'était quelqu'un de drôle et profond, avec un regard sur la vie qui la faisait prendre tout ce qui arrivait et le retournait d'une façon qu'aucune des femmes coincées que je rencontrais généralement chez moi n'était capable

de faire. Même les traînées, les pires des pires, la lie de la société étaient si contrôlées, se servant des règles de vie sociale non écrites qui semblaient être ancrées en nous depuis la maternelle pour anticiper chaque interaction, pour que rien de spontané n'arrive à moins que ne soit impliquée une certaine substance qui altérerait votre conscience.

Je n'avais pas besoin de tout cela ici. En fait, je pense que tout ce que j'avais ingurgité devait avoir disparu de mon sang lorsque nous étions arrivés dans son allée parce que j'étais aussi sobre qu'un juge et j'avais l'impression que c'était la seule façon pour moi de vivre cette prochaine expérience.

Je lui avais dit que je ne la jugeais pas – mais j'avais menti. Cela me faisait avant tout encore plus apprécier les quatre chambres, les trois salles de bain, la pièce supplémentaire qui faisait office de salle de jeux et de bar au sous-sol, de la maison dans laquelle j'avais grandi à Sudborough. Mon père avait passé toutes les semaines et quelques samedis aussi en ville et ma mère avait repris le travail lorsque j'étais rentré à l'école primaire. Ils pouvaient être pointilleux, puritains, pédants, superficiels – mais bon sang, nous avions plus que Darla n'aurait jamais.

Je me sentais mal de m'être moqué de son téléphone à clapet, de lui avoir fait remarquer les trous de rouille sur le plancher de sa poubelle de voiture. Ce que je voyais assis dans le confort de sa voiture ressemblait à quelque chose que nous avions vu dans un documentaire en troisième – un épisode sur la pauvreté en Amérique.

Elle avait dit qu'elle était allée à l'université et une vague massive protectrice me frappa, une volonté de la sauver, de l'emmener loin de tout ça. Et pourtant, elle était là, mon sauveur. Celle qui m'avait trouvé sur le bas-côté, planant plus haut qu'une montgolfière, à plus de neuf cents kilomètres de chez moi. Qui jugeait qui maintenant ?

Et qui *devrait* juger qui ?

Elle ouvrit la portière de sa voiture puis s'arrêta, la fermant à nouveau avant de se tourner vers moi. Sa main recouvrit la mienne qui recouvrait maintenant son genou, la frottant lentement, nous apaisant tous les deux.

— Trevor, dit-elle avec cette voix douce qui parlait de bière, de maïs grillé et de plaisir dans un champ de fleurs sauvages, une sorte de stimulateur d'énergie qui fit que mon érection transforma la couverture de survie en tente.

*Oh Seigneur, non, pensais-je, la dernière chose que je dois faire, c'est entrer dans ce mobile home et rencontrer sa mère avec une putain d'érection pointant dans sa direction.*

— Trevor, il y a quelque chose que tu dois savoir au sujet de ma mère, commença-t-elle et le ton de sa voix fit se ratatiner mon sexe comme un pied de vigne coupé à sa racine.

— Oui ? demandai-je.

— Elle est, euh... soupira Darla. Eh bien, elle est...

*Quoi ?* cria mon cerveau. Elle est quoi ? Ivre ? Folle ? Grosse ? Schizophrène ? Une criminelle ? Une meurtrière ? Un homme ?

— Elle est... elle est... eh bien, bafouilla Darla.

Oh, bon sang. De toutes les choses que je pourrais dire sur Darla au cours des deux dernières heures, bafouiller n'était pas l'une d'elles. Quel que soit ce qu'elle essayait de dire, cela crispait mon corps, me faisait plisser des yeux et chacun de mes os était en état d'alerte, chaque muscle se préparant au pire.

— Elle est très susceptible au sujet de sa cuisine.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Et elle parle aussi non-stop de loteries.

— C'est tout ? dis-je en secouant la tête et en levant les mains, paumes en l'air.

Lorsque je levai les mains, la couverture glissa un peu et les yeux de Darla dérivèrent pour fixer la partie de moi que je n'avais pas réussi à mettre en elle.

— Oui, et, euh... elle va se demander pourquoi tu es nu.

— La plupart des gens le feraient, Darla.

— Non, en fait, tu n'es pas le premier...

La voix de Darla s'estompa.

— Je ne suis pas le premier quoi ?

— Tu n'es pas le premier homme nu que je ramène à la maison.

Elle coupa court à la conversation, ouvrit sa portière et sortit avant de la claquer. Je la suivis me demandant ce que cela pouvait bien vouloir dire, et nous marchâmes jusqu'aux planches de bois pourri qui avaient autrefois été des marches, puis nous entrâmes sous ce porche à moitié effondré qui ressemblait à une grotte. Darla ouvrit la porte d'entrée sans cérémonie. L'odeur de fumée de cigarette me fit presque tomber à la renverse. J'avais joué dans des bars enfumés, dans des caves sans fenêtres avec une mauvaise ventilation, dans des pièces pas plus grandes qu'un mouchoir de poche, mais ici, c'était comme manger de la fumée de cigarette avec une cuillère. Je bloquai instantanément mon nez en collant ma langue contre mon palais et respirai à travers mes lèvres.

— Oh, oui, dit Darla en se retournant, me faisant presque trébucher sur les marches penchées. C'est également une vraie cheminée.

— Ouais, je m'en étais rendu compte, dis-je.

— Pourquoi tu parles bizarrement ? chuchota-t-elle.

— Parce que j'essaie de ne pas respirer par le nez.

— C'est si mauvais que ça ? dit-elle en plissant son nez.

Je hochai la tête.

— Tu ne sens pas ?

— Je suppose que j'y suis habituée, répondit-elle en haussant les épaules.

Tandis que nous entrions dans la cuisine, deux yeux amicaux me regardaient sous des couches et des couches de graisse. Je ne pouvais pas dire si cette personne était un homme ou une femme. Deux chats commencèrent à se frotter contre mes jambes, leurs fourrures si douces que ce devait être des chatons. Un rapide coup d'œil vers eux me dit que j'avais raison. Mon sens du toucher semblait renforcé, comme si être sans vêtements pendant si longtemps avait créé une connexion proprioceptive vers une dimension tactile.

C'était ça, ou alors je planais encore un peu. Mon ventre choisit ce moment précis pour gargouiller bruyamment, un grondement gênant qui me rappela que j'étais plus qu'affamé.

— Tu as ramené à la maison un extra-terrestre de l'aire de repos, Darla Jo ? dit une bouche qui s'ouvrit sous les yeux.

Ces derniers étaient fixés sur Darla qui me saisit la main et la pressa amicalement. La voix était féminine et avait cette texture rocailleuse et bourrue que les gens de la Nouvelle-Angleterre semblaient cultiver.

Puis elle toussa, un son gras et dégoûtant qui donna l'impression qu'elle crachait un poumon et que les chatons allaient se régaler ce soir-là. Ma main se dirigea instinctivement vers ma poche – celle qui n'existait pas – parce que je voulais appeler Joe pour parler à quelqu'un, n'importe qui, faisant partie de ma vie artificielle à Sudborough. Mais une politesse profondément ancrée en moi surgit, la partie de moi qui était gentille avec les enseignants même lorsqu'intérieurement, je criais *Trou du cul !*

La mère de Darla n'était cependant pas un trou du cul. Ses cheveux étaient propres et coiffés dans un style qui me rappelait des photos que ma mère m'avait montrées de ma grand-mère vers la fin des années soixante, vêtue de robes sans manches qui avaient l'air d'avoir été taillées dans des rideaux et avec une coiffure bouffante. Je me rappelais de ma grand-mère portant un de ces bonnets en plastique chaque fois qu'il pleuvait pour protéger ses boucles, et j'étais certain que s'il venait à pleuvoir et que cette femme devait aller à l'extérieur, elle avait un de ces chapeaux en plastique dans son sac à main.

Elle se leva. Je serrai les mâchoires afin de ne pas me retrouver bouche bée. Le boitement était prononcé et son visage était amical, avec la peau pâle de Darla qui rougit facilement sous l'effort et des yeux bruns sous des cheveux bruns. Le père de Darla avait dû avoir les cheveux blonds, comme moi. Je me demandais de qui elle tenait ses yeux verts.

Hmm.

— Il lui manque un pied, me chuchota Darla à l'oreille. Ne regarde pas. Elle n'aime pas qu'on parle de ses affaires.

Mes affaires étaient grandes ouvertes et visibles de tout le monde, alors je la comprenais parfaitement.

— Cathy, dit-elle en tendant le bras pour me serrer la main.

Ses ongles étaient épais, bien taillés, avec une nuance de jaune que je n'avais vu qu'après que mes amis et moi ayons mangé de la nourriture éthiopienne à Cambridge, le bout de nos ongles colorés par le curcuma abondant.

— Trevor.

Je hochai la tête et essayai d'être le plus agréable possible. Garder mon équipement couvert avec une fine couverture de survie sur laquelle se plantaient les minuscules griffes de chatons curieux signifiait que j'étais un peu trop surexposé.

Et épuisé. La réalité commençait à s'installer et je ressentais une profonde irritabilité envers le monde entier en moi. Je revins sur ma liste de choses nécessaires et la modifiai, dans aucun ordre particulier :

1. Des vêtements.
2. Un repas.
3. Baiser Darla.
4. Quelques heures de sommeil.

Darla lâcha ma main pour que je puisse serrer celle de sa mère et être amical, et à ma grande surprise, elle se glissa dans une autre pièce, tordant son corps entre plusieurs piles de journaux qui bordaient le bord de la pièce. Cathy me fit signe de m'asseoir.

Et c'est là que ça commença à devenir bizarre.

— Darla, tu ramènes encore un homme nu à la maison ? Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? cria-t-elle dans la direction où Darla avait disparu.

J'essayai de ne rien regarder, et surtout pas mon propre sexe, tandis que je bataillais pour m'asseoir et garder mon aine complètement couverte avec ce qui semblait s'être transformé en cinq centimètres carrés de tissu. L'instinct que j'avais de prendre mon chapeau pour le mettre devant mon sexe maintenant mou s'évapora rapidement alors que Cathy se contentait de me fixer, la mâchoire détendue, attendant la réponse de Darla. Elle tendait l'oreille d'une manière vraiment évidente ; c'était une caricature de sitcom. Une mauvaise sitcom mettant en vedette Jeff Foxworthy ou Drew Carey.

Attendez. Un *autre* homme nu ? Darla n'avait donc pas plaisanté ?

— Ce n'est pas de ma faute cette fois, Mama. Il se tenait sur le bas-côté de la route.

— Avec son Twinkie<sup>7</sup> à l'air ?

Mon *Twinkie* ? Je baissai les yeux, mes hanches un peu amples alors que je commençais à me pencher pour m'asseoir. *Permettez-moi de vous contredire*, pensai-je. Si on devait le comparer à quelque chose, ce serait à une baguette de pain. Une bonne grosse baguette française.

Je m'assis, raide, et enroulai la couverture autour de moi lorsque Darla me tapa sur l'épaule. Alors que je me retournai, je vis Cathy fixer du regard mon, euh, ma baguette. Le visage de Darla était figé dans un masque, un faux sourire sur les lèvres et des yeux horrifiés brillant, comme des pennies verts au soleil.

— Tiens.

Poussant une brassée de vêtements contre mon abdomen, elle me força à enrouler un bras autour du paquet et tirer plus fort avec l'autre, la couverture s'étirant et se plaquant sans doute si fort contre mes fesses que Cathy pouvait voir où elles étaient séparées.

— Merci, haletai-je, me penchant comme un fou. Où puis-je...?

— Tu peux te changer là-bas, dans la salle de bain.

Darla donnait l'impression qu'elle ne tenait qu'à l'aide de ruban adhésif et de Xanax. Pourquoi agissait-elle si bizarrement ? D'accord, sa maison n'était pas ce qu'on pouvait appeler agréable, mais ce n'était pas non plus la petite maison de l'horreur. Beaucoup de maisons de fraternités ressemblaient à une version juste plus structurée qu'ici. Passez quelques nuits dans un appartement à Allston où huit mecs n'ayant plus accès aux fonds de la famille partagent deux chambres et commencez à nommer les cafards, et vous aurez une idée de ce qu'est la crasse. Le mobile home de Darla était délabré et encombré et il sentait comme si Philip Morris était mort à l'intérieur, mais ce n'était pas si mal que ça.

Quel que soit le peu de fierté qui me restait, je le perdais en entrant dans la salle de bain qui était aussi grande que les toilettes d'un avion, mais avec une baignoire de la taille d'un seau. Les étiquettes sur les vêtements qu'elle m'avait donnés indiquaient une taille XXX pour les hauts, un tee-shirt et une chemise en flanelle, qui ressemblaient plus à des tentes qu'à des fringues. Le pantalon m'allait remarquablement bien par contre, un petit peu lâche, mais c'était faisable. Si elle m'avait donné des sous-vêtements, j'aurais eu l'air de Justin Bieber surpris en train de monter des escaliers, le pantalon si bas qu'il embrassait son anus, mais au moins j'avais quelque chose pour me couvrir. Une paire de tongs avec le drapeau des États-Unis et les mots 'Assurance Jones' apposés dessus complétait le look.

De la gratitude et du soulagement s'infiltraient en moi alors que je retournais vers Darla et la sensation du tissu contre ma peau était un peu irréaliste.

Mais j'étais *habillé*.

Encore trois choses à faire sur ma liste. L'énorme grondement qui sortit de mon ventre m'indiqua quelle serait la suivante.

— Je suppose que tu vas l'amener à l'arrière, dit Cathy, sa voix montant légèrement vers la fin comme une question, mais ses mots établissant un fait.

Darla hocha la tête puis sourit, un éclair surpris de bonheur qui nous prit sa mère et moi au dépourvu. Elle avait semblé si renfrognée depuis que nous étions arrivés, embarrassée et ombrageuse, ce qui ne lui ressemblait pas du tout – pas à la femme que j'avais connue au cours des dernières heures.

Pas à la femme pour qui je commençais à vraiment craquer.

Je sentis ma respiration changer de rythme, chaque inspiration plus profonde, plus forte, plus intense que la dernière alors que le temps s'écoulait seconde par seconde. Darla attrapa ma main et me tira vers la porte d'entrée, sous le porche tordu, puis sur la terre. Les tongs et le pantalon étaient bizarres sur moi. Ma nudité avait duré si longtemps que je m'y étais habitué, et maintenant mes deux mains étaient de nouveau libres, plus besoin de me servir de la couverture comme d'une feuille de vigne.

Elle me fit contourner le mobile home puis marcha jusqu'à un petit appentis, le genre de chose que mes parents auraient retiré de leur propriété depuis longtemps. De la mousse poussait sur le toit, tellement que je commençai à me demander si c'était un de ces 'toits verts' expérimentaux, un projet de biodiversité qu'elle avait peut-être commencé en quatrième.

Non, c'était juste négligé *à ce point*.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchotai-je.

— Attends.

Sa voix contenait une note d'espoir et de fierté qui me rendit encore plus intrigué, et cela me fit me sentir de nouveau bien dans ma peau. Elle sortit une clé de sa poche et la glissa dans un cadenas, le déverrouilla, l'enleva puis ouvrit le loquet. La porte grinça si fort que je me dis que les charnières devaient être plus que rouillées. Alors qu'elle poussait doucement sur la porte, un rayon de lune frappa l'obscurité de la pièce minuscule.

Je m'attendais à des relents de terre moisie comme dans chaque appentis d'empotage dans lequel je n'avais jamais mis les pieds, avec une légère odeur d'engrais et de mildiou, ainsi qu'un tas d'outils et peut-être une tondeuse imbibée d'essence. Elle se retourna, chercha quelque chose sur la droite puis il y eut un petit clic, le son d'un interrupteur. La pièce s'illumina instantanément et révéla quelque chose comme une petite maison de rêve au milieu de tant de désolation.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à nouveau.

Elle me tira à l'intérieur, mes pieds ripant contre la moquette, puis elle ferma doucement la porte grinçante. Il y avait un petit loquet à l'intérieur et elle l'abaissa. L'appentis ne devait pas faire plus de 2,50m sur 2,50m, avec juste une petite fenêtre qui, je le remarquai, était très légèrement entrouverte. Une guirlande de lumière, du genre de celles dont les gens se servaient pour décorer l'extérieur de leur maison à Noël, était soigneusement attachée au plafond, donnant à la pièce son éclat.

Les murs étaient d'une riche couleur pourpre et le sol, recouvert de différents carrés de tapis, était un méli-mélo de couleurs qui le faisait ressembler à un patchwork. Il y avait un petit lit, comme ceux qu'on trouvait dans les chambres de dortoirs doubles, une table de jeu bon marché avec quatre pieds en métal avec une plaque chauffante dessus et un petit réfrigérateur dessous. Il y avait une machine à café également et j'en eus l'eau à la bouche.

Manger.

Je n'avais pas mangé depuis des siècles mais pour l'instant, j'étais affamé d'une tout autre sorte de nourriture. Je tendis le bras vers elle, le petit monde chaud et doux qu'elle avait créé me faisant la vouloir encore plus. Mon ventre me trahit, grondant plus fort qu'auparavant. Elle recula et rit, son visage ouvert et à nouveau excité.

— Trevor, tu dois être affamé, dit-elle, la compréhension apparaissant sur son visage. Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?



Je haussai les épaules.

— Je ne me rappelle déjà pas comment je suis arrivé jusqu'ici et tu veux que je me souviene de la dernière chose que j'ai mangée ?

— D'accord.

Elle me fit signe de m'asseoir sur le lit qui s'avéra être mou comme un matelas en mousse surmonté d'un duvet. Je m'installai et m'étirai, mes chevilles pendant sur le bord du petit lit. Mais j'avais l'impression d'être étendu sur un lit King size dans l'Omni, un hôtel haut de gamme dans le centre-ville de Boston.

Elle sortit différentes choses du réfrigérateur et alluma la plaque chauffante. Le cliquetis d'une poêle me fit m'asseoir.

— Que fais-tu ?

— Aimes-tu les œufs ? demanda-t-elle.

Je gloussai.

— Tu es sérieuse ? Tu vas me faire à manger maintenant ? Ici ?

— Bien sûr.

La chambre sentait l'eucalyptus et la lavande, un parfum luxuriant et enivrant d'évasion, quelque chose de divin. Je la regardai alors qu'elle versait de l'huile dans la poêle puis commença une interprétation intéressante d'une omelette : elle se contenta de casser les œufs, d'ajouter du fromage et quelque chose que je n'arrivais pas à identifier, puis elle saupoudra le tout d'épices.

— Je ne peux pas faire une véritable omelette, dit-elle en tournant la tête pour me parler par-dessus son épaule. Mais je peux au moins te faire une brouillade qui calmera ton estomac.

Je la regardai de dos, ses fesses en forme de cœur renversé, ses jambes solides et fortes, ses épaules bougeant alors que ses bras cuisinaient pour moi. Personne ne cuisinait jamais pour moi. Bon sang, même ma mère ne le faisait pas. Tout était préemballé et précuisiné et si vous vouliez quelque chose fait maison, vous deviez attendre les vacances ou aller chez un ami dont la mère cuisinait.

Quelque chose s'agita en moi – et ce n'était pas seulement mon pénis toujours anxieux. Ce petit appentis que Darla avait transformé en une sorte de sanctuaire pour elle, c'était un peu comme le sous-sol de mes parents pour moi. C'était une pensée tellement stupide parce que sa vie n'avait rien à voir avec la mienne. Je ressentis un pincement d'ingratitude. Quel petit ingrat avais-je été, pensant que la vie superficielle que mes parents m'avaient imposée était quelque chose de douloureux.

Regardez ce qu'elle avait créé pour elle-même au milieu de toute cette misère. Cela me fit sentir pathétique. Cela me fit sentir comme une mauviette. Je ne voulais pas faire du droit. Je voulais chanter, je voulais partir en tournée, voir ce que je pourrais accomplir dans cet univers dont j'aimais le goût et le toucher... Je voulais prendre la musique et la transformer en... ça – une chose qui a l'air minable de l'extérieur, mais qui est belle et parfaite de l'intérieur, tout ce dont j'avais vraiment besoin. Et parce que je ne pouvais qu'être un musicien à temps partiel que mes parents toléraient à peine, je pensais être dans une véritable souffrance, un véritable dilemme. Comparé à ce que Darla avait surmonté, je me rendais compte que je n'étais qu'un imbécile.

DARLA

Laisser Trevor découvrir mon petit havre était pire que de me mettre complètement nue et marcher le jour de l'ouverture de la chasse au milieu de la rue où se trouvaient tous les bars du centre-ville. Dieu merci, il avait réagi de la façon dont je l'espérais – avec un sentiment d'enchantement. J'avais cependant des sentiments mitigés au sujet de cette expression sur son visage, parce qu'elle était tellement différente de celle qui l'avait traversé lorsqu'il était entré dans le mobile home et avait vu

ma mère.

J'avais une relation d'amour/haine avec ma mère. Ce n'était pas la vie que j'étais supposée vivre, et quand le propriétaire du parc à roulettes m'avait dit, il y avait plusieurs années de ça lorsqu'il m'avait surprise en train de fumer de l'herbe dans l'appentis, que je pouvais l'utiliser comme bon me semblait, je l'avais pris au mot. Hé, ne me jugez pas – fumer de l'herbe dans un appentis d'emportage m'avait paru vraiment hilarant à quatre heures vingt du matin, vous savez ? J'avais cependant renoncé à presque tout ce genre de choses au moment où j'obtenais mon diplôme de fin d'études secondaires. Planer était juste un moyen de m'échapper et si vous ne pouviez jamais vous échapper réellement, pourquoi s'embêter avec tout ça ?

Peindre les murs avait été le plus facile. Trouver un pot de peinture mis au rebut mais non utilisé pour cinq dollars au centre de recyclage à quelques villes de là signifiait que je pouvais couvrir les murs d'une couleur vive qui me rendait heureuse. N'importe quoi sauf du jaune. N'importe quoi sauf du jaune conviendrait.

Le lit était un drôle d'engin. J'étais allée sur Internet et j'avais cherché des plans pour un lit, et il s'avéra que je pouvais en faire un avec quelques lattes épaisses, du contreplaqué et beaucoup de cales pour surélever le lit. Puis un rouleau de mousse, et assez étrangement, une couette en duvet que j'avais récupérée dans une petite université à une demi-heure de route où mon oncle avait étudié – pas le frère de ma mère mais celui de mon père.

Il y avait longtemps, Josie m'avait dit que si vous traîniez dans les universités une fois le mois de mai terminé, vous pouviez trouver des trucs vraiment géniaux – et elle avait raison. Si ma Toyota n'avait pas été si petite, je l'aurais rempli avec beaucoup plus de choses, mais au moins j'avais pu récupérer ça, pas vrai ?

J'avais eu assez d'argent pour acheter un certain nombre de choses sympas et pas chères à des vide-greniers et au mont de piété. Voilà comment j'avais acquis ma cafetière, ma table, quelques ustensiles de cuisine, quelques pots et des casseroles. La véritable bonne occasion avait été ce petit réfrigérateur. Cela m'avait pris deux ans de recherche dans les poubelles de l'université locale, mais j'en avais finalement trouvé un qui fonctionnait.

Et maintenant, j'avais mon petit chez moi. Cela ne dérangeait pas ma mère que je fasse passer une rallonge par la fenêtre pour avoir de l'électricité. Et cela me suffisait.

Personne ne savait ce que j'avais fait ici. Pas même ma mère – je ne voulais pas la laisser entrer. Elle ne pourrait de toute façon pas marcher jusqu'ici. Marcher avait toujours été difficile avec son pied en moins, mais son poids avait augmenté avec le temps, la transformant en une personne totalement différente, comme la mousse prenant possession d'un toit jusqu'à ce que ce soit la seule chose qui le tienne.

C'était le vrai moi. Exactement – cette pièce, cette petite chose. C'était là que je venais lorsque je voulais échapper à toutes les conneries des gens comme Davey, où j'avais écouté la belle voix de Trevor maintes et maintes fois. Pas seulement lui – j'avais d'autres favoris, comme les Parlotones, Thermal and a Quarter et d'autres groupes bizarres dont personne dans cette petite ville n'avait jamais entendu parler, à part moi. Donc, tout ça était à moi. C'était à moi de la même manière que beaucoup de souvenirs dont je ne parlais jamais.

Et maintenant Trevor était vraiment à moi, du moins jusqu'à ce que son ami arrive et le ramène avec lui. Jusqu'à ce qu'il retourne dans ce monde où il vivait et qui était si différent du mien. Mama et Davey avaient appelé Trevor l'extra-terrestre, enveloppé dans sa couverture en argent – mais ils avaient tort. Ils avaient tort.

J'étais l'extra-terrestre. Il y avait longtemps que je l'avais accepté.

Alors si j'étais une extra-terrestre et que Trevor était un extra-terrestre, il était l'heure pour ces deux créatures d'avoir du bon temps.

— Ne t'attends pas à quelque chose d'extraordinaire, informai-je Trevor alors que je finissais de cuire les œufs et les faisais glisser dans une de mes deux assiettes.

Je n'avais pas faim, alors je n'allais pas me forcer. Je lui tendais l'assiette ainsi qu'une fourchette et il se jeta dessus comme si je lui avais donné du caviar et un filet mignon.

— Oh mon Dieu, grogna-t-il.

— C'est si mauvais que ça ? dis-je en grimaçant.

— Oh Darla, c'est incroyable. Qu'est qu'il y a là-dedans ?

Il avala la moitié du contenu de son assiette avant que j'aie pu ouvrir la bouche pour répondre.

— Ce ne sont que des œufs, un peu de crème fraîche, du fromage et du jambon et... je ne sais pas... un peu d'ail, d'estragon et de poivre.

— On dirait que c'est un truc de Top Chef, dit-il.

— Alors là, tu me flattes.

Il me fit un sourire mutin, le genre que vous donniez à quelqu'un avec qui vous étiez depuis un certain temps, quelqu'un qui pouvait lire vos signaux, qui pouvait dire à la vue du plus petit pli de peau autour de vos yeux si vous aviez eu une bonne ou une mauvaise journée. Si vous vouliez être baisé ou qu'on vous fasse l'amour. Si vous vouliez être seul ou pleurer sur son épaule.

— Oui, M'dame, c'est exactement ce que je fais, dit-il ensuite.

— Eh bien, dis-je, voulant gagner un peu de temps, mon cœur, ma gorge et mes yeux gonflés d'une profonde émotion que je n'avais pas le droit de posséder. J'ai un secret à te dire, Trevor.

Je m'approchai de lui. Il était assis sur le bord de mon lit, les jambes allongées et croisées aux chevilles, la tête penchée sur l'assiette. Il s'arrêta de manger et il me regarda avec encore une fois un demi-sourire exprimant quelque chose d'intime et de plus que juste du sexe – ou peut-être voyais-je ce que j'avais envie de voir. J'avais tendance à faire ce genre de choses.

— Je te suis toute acquise, chuchotai-je à un millimètre de son visage.

Il déglutit péniblement. Nous nous regardâmes dans les yeux plus longtemps que nous aurions dû. Je rompis le contact la première en riant, un son faible et inconfortable alors que j'avais l'impression que j'étais en train de tout gâcher.

*Bon sang. Bon sang, Darla, pourquoi fais-tu toujours ça ?*

Il avala quelques bouchées – est-ce qu'il lui arrivait de mâcher ? – et se mit à rire, un son rauque exprimant quelque chose de spécial, une vibration que je voulais emprisonner dans mon cœur pour toujours, pour la ressortir lorsque j'en aurai le plus besoin.

— Darla, dit-il en hochant doucement la tête. Je te suis tout acquis aussi.

— Alors il n'y a pas d'urgence, n'est-ce pas ? dis-je en redevenant sérieuse.

— Pas d'urgence, répondit-il en tendant la main pour balayer une mèche de cheveux de mon visage.

La douceur du geste me fit déglutir et reculer, la tendresse fissurant mon bouclier et transformant la nuit entière en beaucoup plus que je ne pouvais gérer.

Il laissa retomber sa main, finit de manger, puis se dirigea vers la table pour y poser l'assiette. Il avait l'air bizarre avec les vêtements de mon oncle, le pantalon descendant si bas sur ses hanches que je pouvais voir le haut de sa raie. Qui était fort belle, avec de petites fossettes en haut de chaque fesse, le bas du dos ferme. Sa colonne vertébrale était clairement visible, pas à cause d'une maigreur malade, mais parce que ses tendons et ses os bien développés et bien formés avaient affiné son corps dû à sa vie privilégiée – tout comme ses paroles affinaient intuitivement l'angoisse, le chagrin

et la douleur en espoir.

Il se retourna et se tint dans la faible lueur des lumières de Noël que j'avais récupérées Dieu sait où. Puis il dit les mots que je ne m'étais pas attendu à entendre.

— Je suis désolé, Darla, mais je dois utiliser la salle de bain.

## TREVOR

Darla éclata de rire et je me sentis un peu ramper dans ma propre peau, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'avais ignoré l'appel de la nature pendant Dieu sait combien de temps, et m'asseoir ici et remplir mon estomac m'avait donné envie d'y aller. C'était la chose la moins romantique que j'aurais pu lâcher mais mec, quand on doit y aller, on doit y aller.

De plus, je savais ce qui allait arriver. Nous le savions tous les deux. Nous étions épuisés, excités, fatigués, excités et frustrés. Et avais-je mentionné excités ? Avec l'inévitable devant nous, je me disais que je pouvais peut-être retourner dans le mobile home, prendre une douche rapide et être au moins aussi prêt et impatient de m'y mettre que possible.

Elle me regarda de haut en bas et secoua la tête.

— Bien sûr, Trevor. Bien sûr que tu peux aller dans la salle de bain. Tu veux probablement aussi prendre une douche, pas vrai ? Depuis combien de temps tu es sur la route ?

Je regardai son petit cabanon, une version hippie de la maison d'un hobbit.

— Eh bien, il n'y a pas d'horloge. Je ne sais pas l'heure qu'il est.

Elle fouilla dans sa poche et sortit son téléphone.

— Presque deux heures du matin.

— Merde, dis-je alors qu'elle ouvrait la porte et me raccompagnait chez sa mère.

— Tout va bien, dit-elle. D'ailleurs, il faudrait que je vérifie la glycémie de ma mère.

— Sa glycémie ?

— Elle est diabétique, dit Darla en détournant les yeux, sa voix flottant à côté de moi dans l'obscurité.

Une brise fraîche glissa sur mon cou, mon corps chaud encore empreint du petit espace que nous venions de partager, de mon estomac plein et des vêtements auxquels je commençais à m'habituer à nouveau.

Le mur de fumée de cigarette me frappa de nouveau lorsque nous ouvrîmes la porte, mais pas tout à fait aussi violemment cette fois.

— Que fais-tu ? demanda Cathy à personne en particulier.

Darla tendit un engin ressemblant à une étiqueteuse vers sa mère.

— Vérifie ton sucre, Mama. Trevor va aller se rafraîchir un peu.

Cathy me regarda de haut en bas et sourit, son visage bouffi mais sa chaleur évidente, me faisant lui sourire en retour.

— Eh bien, je ne sais pas où Darla vous a trouvé, mais il est clair que vous allez être sale.

— Mama, dit Darla d'une voix grondante et un peu honteuse.

Je n'aimais pas ça. Je ne voulais pas qu'elle se détourne de ce que j'avais vu en elle, de cette créature qui avait créé quelque chose de si bien en partant de si peu. Elle était une énigme.

Elle me ramena dans la minuscule salle de bain étroite, me tendit une serviette propre, éloigna le shampoing médicamenteux et m'en donna un à la place pour cheveux colorés. Je ne pus m'en empêcher ; je tendis le bras, fermai la porte et la pris dans mes bras.

Elle fondit contre moi, nos corps séparés par deux couches de vêtements maintenant, la sensation bizarre. Ma bouche trouva la sienne et elle y répondit, ses lèvres s'ouvrant rapidement. Ce à quoi nous nous étions accroché ou qui nous avait retenu, nous lui lâchèrent la bride à ce moment-là, dans cette petite salle de bain étroite, son dos écrasé contre la porte, mes fesses pressées contre le coin d'un lavabo avec plus de brûlures de cigarettes que j'en avais jamais vu dans les toilettes de n'importe quel bar louche.

Je m'en foutais, mes mains parcourant sa chevelure luxuriante puis descendant pour trouver ses fesses. Ses mains glissèrent sous mon inhabituel tee-shirt, atteignant ce point sensible où mes côtes rejoignaient mes épaules, me faisant frissonner, me faisant m'ériger pour la prendre sans plus attendre.

Mais elle décida de se reprendre, se reculant, me poussant doucement jusqu'à ce que je me déplace légèrement sur la droite pour éviter d'être pénétré par le coin de ce lavabo. Elle baissa la tête puis leva les yeux, un air béat et plein d'espoir.

— Va te rafraîchir, Trevor. Retrouve-moi dans ma chambre. C'est là où ça doit se passer, pas ici.

Elle regarda autour d'elle. La douche était recouverte de résidus de savon, mais la pièce sentait l'eau de javel. Elle avait été récemment nettoyée, mais comme tant d'autres choses dans la vie de Darla, elle était fatiguée, négligée, les serviettes vieilles et fanées, les murs grêlés et tachés, la pièce conçue pour sa fonctionnalité et pas pour autre chose. Cette vie qu'elle vivait semblait n'avoir aucune place pour les murs pourpres et les lumières incandescentes qui créaient une autre atmosphère.

Mes bras enroulés autour d'elle, elle se pencha vers moi, sa joue pressée contre mon torse, et elle soupira profondément. Puis elle s'écarta et se retourna. La porte s'ouvrit avant que j'aie pu l'en empêcher.

— Vas-y, Trevor. Prends soin de toi, puis...

Elle verrouilla ses yeux sur les miens, le visage tellement intense que j'aurais voulu plonger dans ses yeux et y vivre pour toujours.

— ... puis viens prendre soin de moi.

— Seigneur Dieu, avec une telle offre...

Détacher mon pantalon ne fut pas une mince affaire car les mots de Darla m'avaient rendu dur comme la pierre en un instant. Je me précipitai pour allumer la douche qui avait aussi peu de pression qu'il était possible, un peu comme un biberon maintenu à l'envers en l'air. Mais bon, je ne pouvais pas faire la fine bouche ces jours-ci, et bien que ce ne soit pas la douche à quatre jets ou la baignoire jacuzzi dont j'avais l'habitude à la maison, c'était quand même une douche et je pouvais laver la saleté de mon pauvre corps qui avait été nu sur la route pendant une journée entière.

Pauvre corps.

*Mais bien sûr.* Mon corps vibrait en ce moment (*sans jeu de mots*) et il était sur le point de faire vibrer le monde de Darla.

Relativement propre en trois minutes, j'enfilai rapidement mes vêtements empruntés et m'arrêtai une minute, fouillant dans les tiroirs fixés au petit lavabo. Si j'avais deviné juste... ouaip, elle était là. Une brosse à dents neuve, toujours dans son emballage.

Cela ne les dérangerait certainement pas si je l'utilisais, pas vrai ? Je la sortis et jetai l'emballage dans la poubelle, puis je dénichai un tube de dentifrice à moitié plein et me brossai les dents pour la première fois depuis des jours. C'était comme planer et se faire masser en même temps. Mais rien n'était mieux que ce que j'étais sur le point de faire avec Darla.

Je fourrai la brosse à dents dans ma poche arrière et ouvris silencieusement la porte. Il n'y avait

aucun signe de Darla alors que je jetais un coup d'œil dans le couloir au-delà des piles de journaux et des magazines et ce qui ressemblait à une boîte entière de maniques décorées sur le thème de Noël avec des étiquettes dessus. Je vis Cathy affalée dans son fauteuil, un léger ronflement s'échappant de ses lèvres.

Faisant une pause, je m'autorisai quelques profondes inspirations et réfléchis à tout cela pendant une minute. Mon sexe ne voulait pas, mais quelque chose au plus profond de moi – la partie de moi où les paroles de chansons se déversaient sans effort, comme la peinture recouvrait un tableau sans y penser – me disait que je devais m'arrêter et réfléchir. *Réfléchis, Trevor*. Tout ça n'était pas vraiment différent de chez moi. Ma mère était vraisemblablement endormie devant la télé en ce moment, son dernier verre de whisky sur la table à côté d'elle dans lequel les glaçons fusionnaient avec les vestiges d'alcool. La maison en désordre jusqu'à ce que la femme de ménage vienne dans la semaine, et la tranquillité et le calme surnaturel qu'on rencontre à deux heures de matin. Je pouvais relier ma maison avec cet endroit et gommer les différences.

Darla était quelqu'un qui voulait plus mais qui avait décidé de – non, qui s'était résignée à – prendre ce que la vie lui donnait. Et d'une façon complètement différente, c'était exactement ce que j'avais fait. Je passai silencieusement à côté de Cathy et me glissai dehors, sur le porche de guingois. Mes pas crissaient sur ce qui recouvrait la cour et transperçait mes semelles, les tongs ne me protégeant les pieds que très légèrement. Ma main trembla – juste un peu – tandis que je tendais le bras pour ouvrir la porte du petit coin de paradis de Darla.

## DARLA

Le taux de glycémie de Mama était normal, ce qui me surprit, mais ses problèmes étaient pour moi secondaires, mon esprit plein de douceurs sucrées, de brouillard et de Trevor – et Seigneur, de tout le reste. Je voulais me débarrasser de toute la folie, la négligence, le train-train quotidien pour me concentrer uniquement sur lui. Je m'étais rendue dans la salle de bain de derrière et m'étais lavée aussi rapidement que possible, un coup de gant, de brosse à dents et un peu de fil dentaire opérèrent comme les potions magiques sorties du sac d'une sorcière.

Je devais retourner dans ma petite cabane avant Trevor pour tout installer et me préparer pour ce qui allait arriver. C'est marrant, lorsque je l'avais ramassé sur le bord de la route et que je me suis mise à le vouloir, c'était tout ce qu'il y avait. Je voulais juste quelques galipettes avec lui, quelque chose de nouveau. Une expérience qui me sortirait de ma tête et de ma vie et qui me donnerait quelques folles munitions, assise à un bar, racontant des histoires stupides à d'autres personnes alors que nous plongerions dans l'ivresse.

Je n'étais pas puritaine au point de ne pas boire une bière ou huit si l'occasion se présentait. Mes jours de fumeuse d'herbe étaient plus ou moins derrière moi et contrairement à beaucoup de gens que je connaissais, je ne me saoulais pas au point d'en devenir complètement stupide. Contrairement aux deux tiers de ma classe de terminale, j'avais d'autres formes de divertissements que Netflix ou me retrouver dans un état second.

Pour moi, c'était la musique – et maintenant, j'avais mes paroles de chanson devant moi dans ma vie réelle, sous leurs formes physiques. L'objet de tant de mes rêves montait les marches de ma petite maison faiseuse de rêves. J'avais transformé cet endroit pour qu'il devienne un refuge. J'avais commencé parce que je ne supportais plus l'odeur viciée de cigarette – c'était du moins ce que je m'étais dit.

Et maintenant que Trevor entraît, le grincement de la charnière de la porte résonnait comme une prière exaucée. Il la referma, glissa le loquet dans le trou approprié puis se tourna vers moi, les cheveux humides et parfaits, plus sombres, plaqués son cuir chevelu. Ces yeux bleus me fixant.

Puis il dit :

— Viens ici.

Je pris la plus grande inspiration dont j'étais capable alors que Trevor m'embrassait, ses mains voyageant sur mes fesses et mon dos, me prenant comme s'il était avide de moi. Mes mains firent de même, trouvant des muscles tendus, des vêtements amples et une mâchoire légèrement mal rasée qui me donna envie de m'y frotter à jamais, inhalant le doux parfum de Trevor, de mon savon et de pureté.

La lavande et l'eucalyptus étaient mes parfums préférés, dispensés généreusement dans toute ma petite maison et envahissant mes sens tandis qu'il m'explorait avec ses mains, sa bouche et une respiration haletante qui parlaient une langue si différente de ce que nous nous étions dit jusqu'à présent, même à l'aire de repos.

Quelque chose avait changé. Quelque chose s'était transformé. Lui montrer ma vie et me mettre à nu devant lui d'une manière complètement différente l'avaient rendu plus présent. *Nous* étions plus présents et il utilisa ses deux grandes paumes pour soulever mes fesses et frotter sa dure érection contre moi.

— Acquise, murmurai-je lorsque nous respirions entre deux baisers, la lueur des lumières de Noël rendant la pièce plus chaleureuse que je l'aurais imaginé.

Il était temps de prendre les choses lentement, de laisser ce petit cocon nous envelopper. Mettre de côté mes inquiétudes à propos de ce qu'il pensait de ma vie était mon plus grand défi jusqu'à maintenant.

Et puis elles se détachèrent et tombèrent comme une pomme qui décide de se libérer de sa petite connexion avec le grand arbre. Le bout de ses doigts effleura mon visage comme s'il voulait mémoriser la ligne de mes pommettes, de mes lèvres, et j'ouvris la bouche pour prendre son index, le léchant et le suçant, son gémissement étant le chant de ma victoire.

Enfin, pas tout à fait. Cela viendrait beaucoup, beaucoup plus tard.

Il me tint et me pencha en arrière, lentement, jusqu'à mon petit lit, ses jambes et ses bras suffisamment forts pour nous étirer tous les deux avec peu d'effort. Si fort, si contrôlé – aucun homme n'avait fait ça auparavant, un mouvement que vous verriez chez un prince reposant sa princesse sur un lit de roses. Tout ce que j'avais, c'était un matelas en mousse et c'était plus que suffisant alors que ses mains touchaient chaque partie de moi, empaumant mes seins et me respirant, paraissant se délecter de ma présence, comme si j'étais suffisante.

Sans demander, il tira sur mon chemisier et je l'aidai, mon *oui* silencieux étant la réponse impatiente à une question qu'il n'avait jamais eu à poser. La confiance était quelque chose de nouveau pour moi – Trevor ne prenait pas et ne considérait pas que je lui devais quelque chose. C'était un partenariat, deux personnes bénéficiant l'une de l'autre, et c'était son sens du respect pour moi qui m'excitait le plus, me faisait palpiter parce qu'au fond de mon être, c'était ce que j'avais toujours voulu. Et voilà qu'il était là, me donnant tout ça sans effort, les yeux braqués sur moi, partageant un sentiment de quelque chose qui nous dépassait tous les deux.

J'aurais pu vivre comme ça pour toujours. Un sanglot remonta dans ma gorge et je le ravalai, la joie que j'éprouvais étant si grande que j'en pleurais presque. Puis une vague d'air froid frappa ma poitrine alors que Trevor me déshabillait, les mains sur ma ceinture, descendant mon pantalon déboutonné.

— Qu'en est-il de toi ? murmurai-je, avide de toucher encore une fois son corps dénudé.

— Tu m'as déjà vu nu, chuchota-t-il, les yeux excités et espiègles. Il est temps d'égaliser les choses.

Le temps semblait s'écouler à la fois à une allure d'escargot et à une vitesse folle avec lui tandis qu'il me débarrassait de mon pantalon avant de faire glisser ma culotte sur mes cuisses comme un homme vénérant une sorte de culte et je me préparai pour le grand dévoilement. Qu'allait-il penser ? Un corps enrobé comme le mien était une chose quand il était compressé dans un chemisier et un pantalon, mais sous la lueur de mes lumières, sur mon minuscule petit lit de Hobbit, me trouverait-il belle ? Son voile de désir était-il tout simplement un mélange de gratitude poli et de reste de peyotl ?

Tout ce que j'eus à faire fut de regarder dans ses yeux pour trouver ce que je cherchais tandis qu'il inspirait brusquement et me livrait sa vérité nue.

— Oh Darla, tu es magnifique.

— Tu n'as pas besoin de dire ça, lâchai-je comme si quelque démon intérieur travaillait pour saboter tout ce qui était bon dans ma vie.

— Je sais que je n'en ai pas besoin. Je *veux* le dire, répondit-il, s'étirant nu, beau, viril et tellement *Trevor*.

Nos corps étaient parallèles maintenant, la chaleur de notre peau formant une ligne mince entre nous, à la fois sur nos côtés et face à l'autre. Mes seins pleins s'évasaient un peu, la gravité faisant son office lorsque vous étiez un peu plus voluptueuse que la plupart. Cela sembla l'exciter, ses mains se remplissant de moi, sa bouche venant goûter mon cou, mon clitoris commençant à répondre. Une chaleur humide inonda mon aine, avide de lui. Enfin, nous allions réellement nous connecter et j'allais pouvoir le chevaucher sauvagement.

Les secondes passèrent et il se recula, une main profondément enfouie dans mes cheveux, l'autre faisant son chemin pour trouver ma douce excroissance sensible et quand il l'atteignit – ah, je faillis jouir rien que pour ça.

Sa bouche était si tendre et inquisitrice, puis ses mains levèrent mes hanches, m'incitant à le chevaucher. Je me penchai d'abord et attrapai mon sac à main. C'était embarrassant, mais une étape nécessaire. Pas de bébés pour moi (pas maintenant en tout cas), merci bien. Je lui tendis l'emballage en aluminium et il hocha la tête avec reconnaissance, déroulant le préservatif avec une grâce respectueuse qui me donna encore plus envie de lui.

Comme si c'était possible.

Le glissement de ses mains sur ma peau, le son de son souffle le long de mon épaule, sa façon d'être lui, tout Trevor et muscles puissants, sa chaleur, sa flamme, ses mains me déplaçant et m'invitant à grimper sur lui, mon corps qui se sentait à nouveau libre – tout cela me fit fermer les yeux et je me contentai de ressentir. Le bout de ses doigts chatouilla mes côtes, me faisant frissonner tandis que je devenais un peu timide, ne voulant pas le laisser entrer tout de suite, voulant étirer le moment suffisamment longtemps pour pouvoir embrasser cette bouche incroyable une fois de plus, nos lèvres s'effleurant puis se dévorant.

Ma tête faillit exploser alors que ses mains glissaient dans mes cheveux et en saisissaient une poignée, tirant doucement mais fermement ma tête en arrière tandis que ses yeux cherchaient les miens. La plupart des mecs n'embrassaient pas beaucoup pendant les rapports sexuels, et vous regardaient encore moins. C'était comme s'il n'y avait que des parties du corps et des mains. *Ça* ? C'était plus comme s'il y avait d'abord nos âmes et la chair ne venait qu'après.

— Darla, murmura-t-il, le mot flottant entre nous comme suspendu à la lune, aux étoiles et à une sorte de force de vie qui régissait l'univers.



Inspirer était comme une forme de supplication et tandis que nos regards se verrouillaient, je me battais contre mon inclinaison habituelle qui voulait que je détourne les yeux, que je sois ébranlée par la profondeur des émotions qui jaillissaient entre moi et une autre personne. Pas d'échappatoire, pas de défense.

Cela nourrissait mon cœur affamé. Chaque inspiration insufflait de l'amour dans mon âme, et même si ce n'était pas le genre d'amour qui durait toujours, il était là à *cette* seconde, pour *cette* inspiration, pour *cet* instant suspendu dans le temps. Si je ne pouvais pas avoir ça pour toujours, je pouvais l'avoir *maintenant* et être nourrie, chérie et appréciée. Combien de gens pouvaient en dire autant ?

— Oui ? répondis-je, soudain incertaine, la tête un peu confuse par tout ça avec un corps impatient et tremblant d'anticipation.

Quelle que soit l'image que j'avais eue de Trevor Connor, cela n'était que la pâle copie de l'homme sous moi, l'homme qui, alors que mes pensées redevenaient claires, me vola un autre baiser.

Ses mains se posèrent sur mes hanches et son visage se fit sérieux.

— Je n'ai jamais ressenti ça auparavant.

*Oh. Oh ! Oh ! Oh ! S'il te plaît, pense-le vraiment, s'il te plaît, pense-le vraiment, s'il te plaît, pense-le vraiment,* criait mon cerveau et priait mon cœur. *Ne m'oublie pas !* hurla ma moiteur, perdue dans la mêlée.

Nous étions sur le point d'y venir.

Ma réponse à ça fut de bouger légèrement, suffisamment pour que son extrémité soit exactement à l'entrée de mon corps, le gémissement de sa bouche sensuelle la seule réaction dont j'avais besoin. À la lumière de la lune et la lueur de tout ce que nous avons créé ici, je baissai lentement mon corps sur lui, enveloppant son offrande dure, puis sombrant dans le plaisir intense de nos corps assemblés, la sensation brûlante de plénitude étanchant la soif de tant de besoins en moi que j'eus l'impression d'être au paradis.

Trevor leva un bras et le cala sous sa tête comme s'il se détendait après une dure journée de travail, le sourire pensif sur son visage tellement gratifiant. Son autre main se glissa entre nos corps, à la recherche de mon – *oh !*

— Que fais... commençai-je à demander et je sus instantanément ce qu'il faisait, touchant, frottant, caressant mon clitoris d'une manière qui contracta mes parois, fortement, la distance entre une excitation accrue et un OHMONDIEU aussi longue qu'un de ses doigts.

Je ne sais comment, il s'assit, ses muscles abdominaux se transforment en de petites vagues délicieuses et dures comme la pierre alors que mes mains s'agrippaient à sa poitrine et ses côtes, mon bassin s'agitant sous ses doigts tandis qu'il les bougeait comme si j'étais une corde de guitare.

— Qu'est-ce que je *fais*, Darla ? demanda-t-il d'une voix râpeuse comme du papier de verre – mais de la soie dans son toucher.

— Tu joues de moi comme d'un instrument, haletai-je.

Aucun homme n'avait fait cela avant – toucher ma petite excroissance tout en étant en moi, faisant crier tous les points de plaisir en même temps. Trevor prit les rênes et, sous moi, balança ses hanches, soulevant et abaissant ses fesses dans une sorte de contrôle physique que je ne pouvais pas concevoir et qui permettait à son corps de se mouvoir avec une grâce incroyablement fluide. C'était divin. C'était surréaliste.

Et cela mettait mon monde sens dessus dessous.

— Non, chuchota-t-il, se glissant en moi puis reculant, parlant à travers ses dents serrées tandis que ses doigts jouaient une magnifique mélodie. Tu joues de moi. Tu es comme un étau brûlant et

humide.

Il retira le bras qu'il avait coincé sous sa tête et caressa mes seins, les pinçant au rythme de ses poussées ascendantes. Je me penchai en avant et appuyai mes mains sur ses épaules. Une mèche de cheveux humides était collée à son front, ses yeux perdant cette lueur intense pour devenir vitreux. Nous étions tous les deux tellement, tellement proches, puis...

Nous basculâmes ensemble. Une lame ardente nous enveloppa, faisant bourdonner le sang dans mes oreilles et réalisant tous mes rêves alors que l'orgasme s'écrasait sur Trevor et moi, vague après vague, ses hanches s'enfouissant si fort en moi que je criai de plaisir et de douleur mêlée d'être pénétrée si profondément, si entièrement. Un gémissement étouffé d'extase fit se tendre son cou et il était oh, si beau durant cette fraction de seconde, une image d'abandon et de jouissance, et c'était moi qui lui faisais ça. *Moi*.

Et puis mon propre orgasme dévastateur traversa mon corps tout entier, du sommet de mon crâne à mes orteils, tous mes muscles se contractant sous une jouissance incessante, mes hanches se déplaçant et exigeant qu'il me remplisse plus, bouge plus avec moi, plus, plus... Je criai et la main qu'il avait utilisée sur mon point sensible caressa mon visage, ses doigts retraçant mes lèvres, me donnant un avant-goût de moi-même, cet acte d'un érotisme sauvage ajoutant à mon apogée, m'éparpillant dans une explosion qui me secouait encore et encore, à l'infini, m'emmenant dans un endroit si pur que je ne pouvais que 'être', vivant en pleine communion avec une sorte d'amour divin qui était un mélange de notre souffle, notre sueur, notre contact, nos gémissements et...

Notre *tout*.

Cependant, comme tout, cela ne pouvait pas durer. Mon corps engourdi sous ces salves de sensualité, l'orgasme de Trevor battant en moi et me faisant sentir honorée, tellement désirée, nos corps bougeant de concert et jouant une musique que nous n'avions pas encore créée. Alors que toutes ces sensations commençaient à refluer lentement, je me retrouvai à écouter notre respiration, mon corps haletant tandis que celui de Trevor prenait de lentes inspirations profondes pour essayer de se stabiliser. Une humidité nous connectait au niveau du bassin, mes hanches et mon entrejambe couverts de ce qui, je réalisai, était ma propre jouissance, la sienne étant contenue en toute sécurité dans le préservatif (Dieu merci), nos corps plus que jamais prêts et réactifs.

Mon âme nue était tellement reconnaissante. Je me penchai sur lui, appuyant mes lèvres sur le point doux sous sa mâchoire mal rasée. Ses mains couvrirent mon dos, puis l'une vint sur mon front et repoussa mes cheveux en désordre de mon visage. Le sourire que nous partageâmes dit tous les mots qui, prononcés à haute voix, auraient eu l'air stupide.

Alors nous restâmes silencieux jusqu'à ce que Trevor dise d'un ton contrit :

— Il faut que je m'occupe de ça.

Et je me levai de son corps. Ne plus l'avoir en moi comme ça me fit immédiatement ressentir un vide que je n'aimais pas mais que je n'avais pas réalisé avoir auparavant. Endolorie et un peu ébahie, je regardai les fossettes de ses fesses tandis qu'il s'éloignait, se débarrassait du préservatif dans la poubelle et revenait au lit, tirant une couverture en coton que nous avions jetée pour nous recouvrir.

Puis nous passâmes un moment à nous contenter de respirer ensemble. C'était tout ce dont nous avions besoin.

Trevor fut le premier à briser le silence, ce qui me convenait très bien parce que je ne savais pas quoi dire. Il n'y avait aucun cours dans mon lycée ou à l'université qui m'avait appris ce que je devais dire après avoir baisé un auto-stoppeur nu dans un apprentis d'emportage.

— Puis-je te poser une question étrange ? demanda-t-il, caressant mon bras de l'épaule jusqu'au coude d'une façon douce et alanguie qui me donna l'impression d'être un petit bébé à qui l'on frottait

le dos pour l'endormir.

C'était divin et il pouvait me demander *n'importe quoi* à ce stade.

— Vas-y, dis-je d'une voix somnolente et repue.

— Qu'est-il arrivé au pied de ta mère ?

Ce n'était pas une question à laquelle je m'attendais et cela me fit sortir de ma transe.

— C'est... c'est arrivé quand j'avais quatre ans, dis-je, mes pieds et mes mains s'engourdisant sous le changement de sujet.

Trevor n'avait aucune idée de ce qu'il venait de demander et s'il continuait à être indiscret, j'allais me recroqueviller de l'intérieur comme un germe de pomme de terre sous le soleil. Il semblait sentir qu'il avait empiété sur un sujet où il n'était pas le bienvenu, mais je voyais qu'il n'allait pas faire marche arrière. Une sensation de chair de poule recouvrit ma peau, comme des soldats avançant vers un combat, sans précipitation mais progressant régulièrement afin de mettre en place leurs défenses.

— Quel genre d'accident, Darla ? chuchota-t-il à mon oreille.

Sa main se figea puis sa paume tout entière se pressa contre mon épaule, chaleureuse et réconfortante de la façon dont on vous traitait lorsque vous aviez perdu quelqu'un que vous aimiez et qu'on ne savait pas quoi dire.

— Voiture.

J'étais réduite à une réponse monosyllabique. Personne ne voulait vraiment parler de ça. Je n'avais que quatre ans lorsque c'était arrivé et même moi je n'avais pas les mots pour dire à Trevor ce qu'il voulait savoir. Couche après couche, il avait pénétré en moi – et non, je ne veux pas dire uniquement sexuellement. Maintenant, il allait plus profond, comme un prince avec un taille-haie, élaguant les épines pour se rendre au château afin de sauver la princesse endormie qui, je suppose, serait moi dans cette analogie.

Ou peut-être ma douleur.

— L'accident, demanda-t-il. Tu étais dans la voiture ?

Oh, comme j'avais souhaité y être, du moins lorsque j'étais petite. Pendant de nombreuses années, je m'étais demandé combien notre vie aurait été différente si j'avais été dans la voiture avec mon père et ma mère, avec tante Marlene et oncle Jeff.

— Non, dis-je en secouant la tête.

Mon cœur se figea et gonfla, et il me fut tout à coup difficile de respirer, de ressentir, de rester ici avec Trevor qui, pour une raison quelconque, ne cessait de demander plus. C'était comme s'il se souciait véritablement de moi et qu'il voulait en savoir plus sur moi parce que – eh bien, bon sang, pourquoi ? Poser toutes ces questions devait bien avoir une signification, pas vrai ?

Il tira doucement mon épaule vers lui et je n'eus pas d'autre choix que d'obéir, le lit étant si minuscule que je ne pouvais pas exactement m'éloigner ou je serais tombée. Il était le seul homme que j'avais amené ici, alors c'était quelque chose de nouveau sur tant de niveaux différents. Tout d'abord, ce n'était pas un lit pour deux personnes. Je tournai mon corps, mes hanches glissant sous l'humidité, une sorte de fier épanouissement se rappelant que c'était là un symbole de ce que nous venions de faire.

Face à face, je ne pouvais plus me cacher, mais je pouvais fermer les yeux parce que les siens étaient scrutateurs, profonds et interrogateurs. C'était ça le problème. Trevor prenait tout cela beaucoup trop à cœur. Ce que je pensais n'être que du plaisir, quelque chose de farfelu, quelque chose à ajouter à ma liste des *Choses Stupides Que Darla A Faite Pour Des Raisons Stupides* et qui devenait rapidement *Quelque Chose Que Darla Avait Toujours Espéré*.

Je savais comment tout cela finirait. Son ami était en route, il allait le ramener et je deviendrais simplement une bonne plaisanterie que Trevor raconterait à ses amis. Une histoire racontant comment il avait plané plus haut qu'une montgolfière et s'était retrouvé en Ohio où une folle l'avait ramassé et l'avait baisé. C'était tout ce que je pouvais espérer être, pas vrai ?

C'était tout ce que j'étais.

Je me fourvoyais complètement si je pensais que ce que je voulais si désespérément voir dans ce regard se trouvait vraiment là.

D'un autre côté, qu'avais-je à perdre en lui donnant ce qu'il demandait ? Bien sûr, je pourrais tout aussi bien enlever un morceau de mon cœur mais bon sang – personne d'autre ne cherchait à savoir. Le pas fut plus facile à franchir que je m'y étais attendue. J'ouvris juste ma bouche et laissai toutes les conneries se déverser. Sauf que cette fois, ce n'étaient pas des conneries.

C'était la vérité.

— Lorsque j'avais quatre ans et ma tante Josie en avait onze, ma mère et mon père, ainsi que la mère et le père de Josie, sont partis pour un double rencard – je ne sais pas comment ça s'appelle quand on est mariés.

Je souris mais je pouvais sentir qu'il n'atteignait pas mes yeux – et il n'atteignit certainement pas le visage de Trevor. Ses traits détendus avaient disparu, ses yeux étaient un peu plissés. Il se concentra attentivement sur mes mots, une main pressée contre ma hanche, attirant le bas de nos corps étroitement l'un contre l'autre.

— Mon oncle Jeff conduisait et il avait probablement bu quelques bières – c'est ce que je pense, je ne sais pas. Nous n'en parlons pas, dis-je, l'estomac serré. Euh...

Je bafouillai en essayant de trouver les mots. On m'avait raconté cette histoire pendant dix-huit ans et je n'arrivais toujours pas à trouver les mots justes.

— Alors... euh... Oncle Jeff conduisait et mon père était devant avec lui, ma mère et tante Marlene étant sur la banquette arrière. Oncle Jeff n'a pas vu le semi-remorque qui faisait marche arrière dans une allée de l'autre côté de la route...

— Oh, mon Dieu, dit Trevor d'une voix rauque et choquée.

— Ouais. Oh, mon Dieu. *Oh, mon Dieu*, c'est exactement ça, Trevor.

— Donc ton père...

Il laissa la question en suspens.

— Il est mort. Et oncle Jeff aussi, sur le coup. C'est du moins ce qu'on m'a dit. Je n'avais que quatre ans, alors je ne connais pas vraiment les détails.

— Et ta mère a survécu, pas vrai ? dit Trevor.

— Eh bien, de toute évidence. Elle n'est pas une apparition.

J'essayai de sourire à ma propre plaisanterie mais nous échangeâmes tous les deux un regard nauséux.

— Et ta tante ?

— Elle a survécu. Elle avait des lésions cérébrales suffisamment importantes pour se retrouver à l'hôpital de Cleveland pendant six semaines. Ils n'étaient pas sûrs qu'elle survive, mais elle l'a fait. Ma tante Josie et moi avons dû vivre avec le bibliothécaire adjoint jusqu'à ce que ma maman sorte de l'hôpital, puis Josie a vécu avec nous pendant un certain temps jusqu'à ce que sa mère soit de retour.

— Pourquoi le bibliothécaire ?

— Oncle Jeff était le bibliothécaire en chef ici.

Il hocha la tête, le menton coulissant le long de la peau entre mon cou et le lobe de mon oreille.

— Et elle va bien ? Ta tante qui était dans l'accident ?

Je songeai à toutes les façons dont je pouvais répondre à cette question, mon esprit flottant parmi elles pendant des nanosecondes, comme si quelqu'un avait pris mon cerveau et l'avait lancé en l'air dans un arc géant. Puis je choisis la réponse la plus facile.

— Elle a survécu. Elle est parmi nous.

Nous poussâmes tous les deux un soupir. Je levai les yeux, m'étant concentrée sur son épaule tout au long de mon explication. Je m'attendais à voir de la pitié dans son regard. Ce que je trouvai à la place fut son visage qui s'approchait du mien alors qu'il plantait le plus doux des baisers sur mon front tout en me caressant la joue.

Quelque chose de trouble dans ses yeux me dit qu'il avait lui aussi une histoire, mais ce n'était pas le moment d'accumuler plus de tristesse en plus de la mienne. Je n'étais pas vraiment surprise. Tout le monde avait une histoire triste – par ici, nous avons plus de tragédies et de misères que nulle part ailleurs, mais personne n'était vraiment pauvre. Si la malchance et les moments difficiles étaient une monnaie, notre parc à roulettes serait chaque année sur le catalogue Forbes. Le temps venu – chose que nous n'avions pas beaucoup – peut-être entendrais-je l'histoire de Trevor.

— Je ne sais pas quoi dire, murmura-t-il.

— Moi non plus.

Dans le silence, tout ce que nous entendions était notre souffle. Je me blottis contre lui, appuyant ma joue contre son cœur, appréciant son battement contre ma mâchoire. Son estomac gargouilla et je marmonnai :

— Ne m'oblige pas à te faire une autre omelette extravagante.

Il rit puis embrassa le dessus de ma tête d'une façon tellement paternelle que j'en eus presque les larmes aux yeux.

— Tu as traversé tellement de choses, dit-il.

— Toi aussi, répondis-je.

Nous savions tous les deux que c'était pitoyable.

Un grondement sourd remonta de son diaphragme jusqu'à moi.

— Darla, je suis un putain de trouillard comparé à toi.

Ses mots étaient marmonnés et un peu empâtés de sommeil, ses bras se relâchant alors qu'il s'installait, se blottissant contre moi et embrassant ma joue.

Avant que je puisse répondre (*là encore, qu'étais-je censée répondre à ça ?*) sa respiration s'apaisa et mon doux Trevor Connor s'endormit, le sommeil le rattrapant suite à nos ébats.

Nous avions dépuclé mon apprentis.

*Tap, tap, tap.* Je regardai la fenêtre et je vis le visage d'un homme étrange, le nez collé à la vitre. Ce n'était pas le premier visage d'un homme étrange que je voyais le nez collé à ma fenêtre mais c'était le premier homme étrange, le nez collé à *cette* fenêtre, car personne, ni Davey ni même Mama n'étaient déjà venus ici. J'avais gardé le secret pendant si longtemps j'avais simplement présumé que personne ne savait que cette cabane existait. Alors, pourquoi cet homme était-il en train de nous lorgner, Trevor et moi ?

Je baissai les yeux. Les fesses nues de Trevor dépassaient, la moitié de son corps couvert par ma couverture et l'autre moitié couverte par rien du tout. Moi, d'un autre côté, je donnais un sacré spectacle avec beaucoup plus de peau dénudée et surtout les parties les plus importantes. Le bras de Trevor couvrait mon ventre, mais mes fesses, mes seins et toutes mes courbes étaient exposés comme une sorte de Peep Show rural pour l'hurluberlu qui articulait maintenant quelque chose que je n'arrivais pas à comprendre.

Plisser les yeux et le fixer plus intensément ne fit aucune différence, je devais donc ramener mes fesses jusque là-bas. Cependant, si je me levais, il me verrait complètement nue. Ce n'était pas comme si peu d'hommes avaient eu ce privilège, dans cette région en tout cas, mais je n'étais pas d'humeur à m'afficher à cet instant. Surtout après que j'ai été dépouillée de toutes les couches de protections de mon corps et de mon âme par Trevor.

*Tap, tap, tap.* Trevor bougea puis ronfla et je fis un geste vers la fenêtre.

— Tournez-vous, dis-je dans un chuchotement rauque en essayant de ne pas réveiller Trevor mais ne réussissant qu'à me rendre ridicule.

Miraculeusement, l'homme comprit exactement ce que je voulais et se retourna, l'arrière de sa tête avec ses cheveux coupés ras offrant un contraste saisissant avec son visage même si je ne l'avais pas vraiment bien vu lorsqu'il me faisait face. Me tortillant pour entrer dans mon jean et mon chemisier, je me dis que je pouvais me passer de sous-vêtements. Je n'avais pas besoin d'un soutien-gorge pour dire à un mec de s'en aller.

Je me dirigeai vers la porte sur la pointe des pieds et l'ouvris. Elle grinça aussi fort qu'une sirène. Bon sang ! Je n'avais pas huilé les charnières, je n'avais rien fait à l'extérieur de ce tas de bois. Je ne voulais pas que quiconque ait vent de mon petit havre. Alors que j'ouvrais la porte et que la lumière brilla, je hoquetai, le souffle coupé en sortant de mes poumons.

Là, devant moi, se tenait l'homme le plus parfait que j'avais jamais vu de toute ma vie. Je ne veux pas dire parfait comme Trevor, qui était, objectivement parlant, l'homme le *plus* parfait. Je veux dire physiquement parfait, comme si la main de Dieu s'était tendue du ciel et avait sculpté le visage, le corps, l'allure, chaque parcelle de lui. C'était comme s'il avait fallu tout donner à cet homme idéal, ne laissant plus rien à ceux de cette partie du centre-nord de l'Ohio, une répartition inégale de qualités exceptionnelles qui avaient toutes été versées dans ce spécimen, faisant ressembler chaque autre homme à un gremlin. Un gros gremlin, par ici.

— Euh... euh... je... bégayai-je. Euh... Oui ? dis-je, ma bouche s'asséchant, ma gorge se serrant alors que je déglutissais.

J'avais trouvé l'homme le plus extraordinaire la nuit dernière alors qu'il se tenait nu sur le bas-côté de la route, et il s'était avéré être l'un de mes plus grands béguins d'internet. Et pourtant, chaque

parcelle de mes reins – encore une fois – était en feu pour ce dieu grec.

— Trevor est-il là ? demanda-t-il.

J'aurais pu regarder le visage de cet homme bouger, les muscles se déplacer et danser en parfaite harmonie avec les mots qui sortaient de ces lèvres pulpeuses parfaitement symétriques, et être heureuse jusqu'à la fin de mes jours dans cette sorte de torpeur, comme si ses traits étaient une drogue qui ne vous coûtait rien d'autre que votre dignité. Comme un enfant qui avait surpris le Père Noël, je restai bouche bée, comprenant que ce que j'avais cru imaginaire était en fait réel, abasourdie et choquée par les conséquences de cette découverte.

— Excusez-moi, dit doucement l'homme, comme si j'étais un peu lente d'esprit.

Ce qui, à ce moment-là, était la vérité.

— Excusez-moi, je cherche Trevor Connor.

Il regarda par-dessus mon épaule en tendant le cou puis fit un pas en arrière comme s'il se reprenait, trop poli pour forcer le passage. Pas un homme de Cro-Magnon donc. Ce n'était pas le genre de macho en puissance plein d'arrogance. Au contraire, c'était comme regarder un mannequin de Calvin Klein ou l'un de ces hommes beaux à couper le souffle que vous trouviez dans Vogue et dont vous saviez pertinemment qu'ils étaient gay – plus gay que gay.

*Oh, s'il vous plaît, faites que celui-là ne soit pas gay, pensai-je.*

*Oh, pour l'amour de Dieu Darla, dit une autre voix. Tu n'as pas le droit de penser à ce que ce type fait avec sa queue quand tu as ta propre queue dans le lit derrière toi.*

*Calme-toi, ma fille.*

— Euh... Oui. Oui, bafouillai-je. Trevor est là.

J'ouvris la porte en grand, le grincement faisant grogner Trevor et il posa un oreiller sur sa tête pour bloquer la lumière. Mes facultés intellectuelles me revinrent et je soupirai bruyamment, mes yeux observant le visage de l'homme alors que je m'exclamai :

— Joe ! Vous devez être Joe.

Ses traits se détendirent sous le soulagement. Je voulais le lécher de partout et faire disparaître tous ses soucis. *Arrête !* me giflai-je intérieurement. *Trevor, Trevor, Trevor, Trevor, Trevor.*

— Oh, Dieu merci il est ici, dit Joe. Parce que je suis allé au 26 Old Farm Road qui est juste là...

Il pointa un doigt en direction du mobil home.

— ... et une fois que je suis arrivé à la porte d'entrée...

Il baissa les yeux sur sa chaussure d'un air consterné. Le bas de son pantalon était déchiré et sa chaussure, qui avait été une belle Nike blanche en cuir était maintenant déchirée sur les bords et elle avait de profondes stries noires.

— Elle est ressortie comme ça après que mon pied soit passé à travers une planche pourrie du porche. Au fait, vous vivez là-bas ? demanda-t-il.

Répondre 'oui' n'était clairement pas la bonne chose à faire alors que son front se plissait et qu'il fronçait les sourcils, prenant l'air renfrogné le plus adorable que j'avais jamais vu. C'était comme regarder un chaton se renfrogner.

— Non, dis-je férocement.

*Non. Non, non, non, non, non,* ajoutai-je dans ma tête. Que diable étais-je en train de faire ? Bien sûr que je vivais là-bas.

— Je vis *ici*, dis-je en me tournant, ma main frappant le côté de l'appentis, un petit morceau du panneau vermoulu tombant et se fracassant sur le sol, ne m'aidant pas dans mon mensonge.

Nous nous regardâmes, aussi embarrassé l'un que l'autre. Sauf que nous étions tous les deux

gênés pour *moi*.

— Oh, alors... euh, une personne là-dedans, je ne suis pas sûr de qui est cette personne, mais la personne...

S'il disait *la personne* encore une fois, je n'aurais pas d'autre choix que de le frapper. Il était évident qu'il ne pouvait pas dire si Mama était un homme ou une femme. Ça arrivait très souvent. C'était probablement dû à sa voix grave de fumeuse combinée avec son poids. Ça et le fait qu'elle n'avait rien fait de spécial depuis la mort de mon père. Dix-huit ans, c'était très long pour une femme qui ne faisait rien de spécial pour elle-même.

Non, pas *ça*. Sortez un peu votre esprit du caniveau. Je veux dire pas de maquillage, pas de beaux vêtements, rien. Elle se contentait de manger, de regarder ses feuilletons à la télé, de surfer sur Internet, de participer à des concours de pâtisseries et de jouer à la loterie. Si ça avait l'air pathétique, c'était parce que ça l'était. D'un autre côté, nous avions plus de lots que vous pourriez imaginer. Des tee-shirts et des bouteilles d'eau avec des logos d'entreprises, de petits animaux en peluche gagnés avec toutes sortes de produits – si vous aviez besoin de quelque chose comme ça, arrêtez-vous au mobile home et prenez ce que vous voulez du moment que Mama a le dos tourné. Nul n'a besoin de trois cents packs de canettes de boisson gazeuse, pas vrai ? À part Mama. Tout ça, c'était ses *gains* comme elle les appelait, encombrant le mobile home mais lui donnant quelque chose à espérer chaque fois que le facteur arrivait.

— C'est ma mère, dis-je doucement.

Ses yeux s'écarquillèrent. Je lui aurais lu le Manifeste communiste dans sa version originale allemande si je pensais qu'il y avait une foutue chance que je puisse continuer à le dévisager. La forme de ses pommettes était envoûtante, la façon dont la peau se plissait autour de ses yeux sombres et sophistiqués, la finesse de l'ondulation de ses cheveux noirs bleutés. Il avait la structure osseuse d'un mannequin et le tout faisait de lui un homme qui était la beauté personnifiée.

Reprenant contenance, les engrenages tournant dans cette tête magnifique, il finit par répondre.

— D'accord, ouais, elle. Bon alors, Trevor est censé être là-bas.

— Non, il est ici avec moi.

— C'est votre maison ? Vous êtes Darla ? demanda-t-il.

Je refermai rapidement la porte et réalisai que mes seins pendaient jusque sur mon nombril. Merde ! J'avais en fait besoin de mon soutien-gorge. Et des chaussures aideraient aussi.

— Donnez-moi une minute, dis-je, mon doigt devant son visage me faisant gagner une seconde alors que je rentrais précipitamment dans ma petite maison.

Tâtonnant pour retirer mon chemisier, je regardai Trevor. Devrais-je le réveiller ? Lui dire que Joe était ici ? C'était bientôt la fin et il pouvait disparaître à n'importe quel moment maintenant. Cela ne pouvait pas finir comme ça. Et pourtant, il fallait bien que ça se termine, pas vrai ?

Je me sentais un peu stupide maintenant - très stupide en fait - de lui avoir raconté l'accident de mes parents. Il n'y avait vraiment qu'une seule personne avec qui je pouvais parler de ça et elle était à Boston en ce moment. Pourquoi pensai-je à tante Josie quand j'avais l'homme le plus incroyable que j'avais jamais trouvé sur le bord de la route – d'accord, le seul homme que j'avais jamais trouvé sur le bord de la route, mais il était quand même sacrément incroyable – dans mon lit, couvert de mon odeur, de mon essence, le parfum de *notre* jouissance flottant encore dans l'air. Et un autre mec, à l'extérieur de ma petite cabane, qui attendait quelque chose.

Quoique ce fût, je devais trouver un moyen de le lui procurer parce que bientôt, les gens allaient commencer à vraiment fourrer leur nez dans mes affaires.

Chaussettes. Chaussures. Soutien-gorge. Un peu de déodorant et un coup de brosse rapide dans



mes cheveux et je sortis, un large sourire sur les lèvres. Je me retrouvai à nouveau bouche bée. C'était comme regarder quelqu'un de pas tout à fait humain. Lorsque Joe me sourit poliment, ses dents étaient évidemment parfaitement alignées et elles avaient même l'air d'avoir été limées. Des fossettes apparurent alors que le sourire s'approfondissait.

— Trevor est K.O ? demanda-t-il.

— Oui, dis-je lentement en hochant la tête.

— Il était encore en train de planer ?

Il y avait de la résignation dans la voix de Joe et je pris un moment pour l'examiner des pieds à la tête ; un polo jaune, un jean délavé, des baskets blanches – rien de spécial du côté vêtements. Il aurait pu être n'importe quel type de Cleveland, Columbus ou Pittsburgh, mais la façon dont il les portait, la façon dont ses vêtements s'accrochaient à ses muscles saillants, c'était... tout ça me faisait baver et soupirer et me transformait en une idiote insipide.

Il était donc temps de n'être qu'une idiote *ordinaire*.

— Non, il ne planait pas. Il est juste fatigué, dis-je.

— Ah...

Les yeux de Joe brillèrent.

— Vous l'avez épuisé.

Je reculai un peu mon visage.

— C'est terriblement présomptueux de votre part.

— Qu'est-ce qui est présomptueux ? demanda-t-il langoureusement, un contraste frappant avec l'homme nerveux qu'il était quelques instants auparavant.

— De supposer que j'ai couché avec Trevor.

— Je ne disais pas ça pour vous, Darla, protesta-t-il en levant une main, la paume en l'air. Je connais tout simplement Trevor. Il est impossible qu'il se fasse ramasser par une femme sur le bord de la route alors qu'il est complètement nu et qu'il ne couche pas avec elle.

## JOE

J'avais passé la plus grande partie des deux dernières heures de la matinée à être cuisiné par la mère de Trevor qui n'avait cessé de me demander où il était et avait exigé que je le fasse venir au téléphone tandis que je me catapultais aussi vite que possible dans ce voyage sur l'autoroute I-76 dans les entrailles de la Pennsylvanie et maintenant de l'Ohio. J'avais récupéré les vêtements qu'il avait abandonnés dans son sous-sol, avec son iPhone et son portefeuille. Idiot.

De toutes les conneries dans lesquelles Trevor avait été impliqué, celle-là était de loin la plus grosse et avait un peu trop le goût de ces films *'Very Bad Trip'* qui étaient très drôles quand on les regardait mais laissaient beaucoup à désirer lorsque vous étiez l'ami qui doit sauver le personnage principal. Si cette femme, Darla, avait un petit singe capucin dans son appartement où Trevor ronflait derrière elle, alors ce serait la fin. J'abandonnerais.

Darla sortit de la remise, ferma la porte et me sourit comme une folle. Dans quoi Trevor s'était-il embarqué ? Cet endroit ressemblait à *My Name Is Earl*<sup>8</sup>. Ce n'était pas drôle. Onze heures de conduite avaient déjà été suffisamment difficiles. Le faire seul en écoutant les cassettes que j'avais enregistrées de tous les cours de droit où il fallait que j'obtienne un A afin d'assurer ma place dans l'université de Boston avait été suffisamment difficile. Mais arriver ici et me faire dévorer

'oculairement' par cette nana toute en courbes qui venait tout juste de se taper Trevor battait tous les records.

Massacrer une de mes toutes nouvelles chaussures sur son porche me faisait haïr encore plus ce voyage. Par-dessus tout ça, je savais que Mme Connor allait me faire un deuxième anus si je ne ramenai pas immédiatement Trevor chez lui. De tous les parents de mes amis, les Connor étaient ceux qui avaient le plus tendance à tout vouloir contrôler. Trevor s'en foutait mais c'était parce que la plupart d'entre nous voulaient ce que nos parents voulaient. Pas lui.

Il était plus simple et plus facile de dire, 'bien sûr, d'accord, que voulez-vous que je fasse ?'. Mais Trevor était différent. Trevor était une bête sauvage. Le genre de mec que j'admirais et à qui j'aurais voulu ressembler. Mais il me faisait peur aussi, parce que je n'arrivais pas à comprendre comment mon ami depuis la maternelle avait pu se transformer en un parfait inconnu dès qu'il s'agissait de musique. À partir du moment où nous avons créé notre groupe, c'était comme si un monstre était sorti de lui et avait décrété que rien n'était pertinent – à moins que ça ait un rapport avec la musique. Notre musique. Jouer de la basse était secondaire pour moi, quelque chose que j'avais inclus dans ma vie afin de traîner avec Trev. Au début, il n'y avait que nous – il jouait de la guitare et chantait pendant que je tâtonnais et apprenais les accords de base. Nous avons ajouté le voisin de Trev, Liam, et un batteur du groupe de discussion du lycée voisin, Sam.

Un groupe était né. Trevor s'occupait de tout, cependant, des répétitions aux concerts jusqu'à simplement être un putain de maniaque à ce sujet. Il était comme Tucker Max<sup>9</sup> à l'affût de vagins – sauf que Trevor voulait des *sons*. Une harmonie. Une grandeur à travers les accords et les paroles. Il était comme un homme possédé. Le faire planer après les répétitions était le seul moyen de le calmer.

Qu'il ait volé tout mon stock de peyotl et fini nu en ne portant qu'une guitare contenait une sorte de symbolisme, mais en ce moment je ne pouvais pas le disséquer. Les essais littéraires n'étaient pas en haut de ma liste de priorités.

Elle n'arrêtait pas de me regarder, cette nana Darla, debout sous le soleil avec la bouche entrouverte, les lèvres scintillantes. Cela m'arrivait souvent. Les femmes n'arrêtaient pas de me donner des surnoms comme le 'nouveau Patrick Dempsey, mais plus mignon', ou 'ce mec italien de Vogue'. Mes parents avaient essayé de me pousser vers le mannequinat mais je n'aimais pas ça. Trop d'attention – ce n'était pas mon style. Toute cette histoire avec Trevor attirait trop d'attention. Darla me fixait ouvertement maintenant, me faisant penser qu'elle était un peu déséquilibrée.

Je pouvais voir ce que Trevor avait vu en elle, cependant. Il y avait quelque chose de magnétique à son sujet. Elle n'était pas vraiment notre type – comme si nous avions un type. Nous n'avions pas vraiment le choix dans les femmes que nous fréquentions – nous prenions plutôt ce que nous avions sous la main, un peu comme manger à un buffet en pensant que c'étaient nos seuls choix. Aucune femme ne lui ressemblait à l'université et lorsqu'elle dit : *Que diriez-vous d'aller prendre une tasse de café ?* Je savais qu'elle ne voulait pas dire aller au Starbucks.

Trevor renifla en se réveillant au moment où elle disait ces mots. Il s'assit, son membre érigé faisant une tente sous la mince couverture. Il était exactement comme la nuit où il avait quitté la fête, complètement nu, une poignée de poils qui descendait de son torse et s'épaississait là où elle s'épaississait sur chacun de nous. Le salaud avait un corps d'athlète parfait sans faire aucun effort, sans jamais avoir besoin de faire d'exercice comme je le faisais. Il pouvait simplement sauter sur un vélo pour une promenade de cent cinquante kilomètres ou prendre un kayak pour un trajet de quinze kilomètres sans préparer son corps au préalable. Cela me remplissait de rage de penser combien tout arrivait à Trevor sans effort – même les femmes sauvages.

— Hé Trev, quel plaisir de te rencontrer ici, dis-je.

Darla ricana.

— Oh Seigneur, Joe, tu *es* là.

Si c'était censé être un ton de gratitude, c'était raté.

— Ouais, à ce propos, dis-je en sortant mon téléphone. Ta mère est psychotique en ce moment.

— *Meeeeeeeeerde*, gémit-il en tenant sa tête dans ses mains.

Darla retourna dans sa... peu importe le nom qu'elle donnait à cette cabane, et me fit signe de la suivre. J'entrai. Elle s'était aménagé un chouette petit coin, en fait. Vivait-elle ici ? Était-ce ainsi que ça se passait au pays des mobiles homes ? Une poule passa en volant à moitié, une sorte de pintade qui avait l'air affamée. Un chaton la suivait. Il lui manquait une patte et il avait un nœud rose autour de son cou blanc pelucheux, comme un certificat de rejet de la part de l'usine d'Hello Kitty.

Darla se tenait dos à nous, sur ma droite, pendant que Trevor se rallongeait et posait sa tête sur l'oreiller, souriant comme un fou. Je levai les yeux au ciel et cherchai un endroit où m'asseoir. Il n'y en avait pas, alors je me contentai d'un coin sur le sol, sur un petit carré de tapis qui me rappelait la maternelle. Elle en avait plusieurs, de différents modèles, parsemés un peu partout sur le sol. Sa petite baraque devait faire quoi ? 2,50 m sur 2,50 m ? Quelque chose comme ça – pas plus grand que l'abri où nous rangions notre tondeuse à gazon à la maison. Si c'était sa maison, alors Trevor et moi étions à des années-lumière de Sudborough.

Elle ouvrit une boîte, le bruit d'un joint d'étanchéité qu'on brisait suivit, puis je la regardai faire quelque chose avec un ouvre-boîte manuel. On fabriquait encore ce genre de truc ? J'entendis le bruit de l'eau qui coule puis un gargouillis lent, un son que j'avais entendu chez ma grand-mère. C'était une machine à café, le genre qui nécessitait un filtre et avait un pot. Pas comme celui à la maison – on utilisait une cafetière Keurig® maintenant ou alors maman sortait la machine à expresso.

— Que diable m'est-il arrivé ? demanda Trevor en me regardant.

— Je ne sais pas, mec, répondis-je.

*Que diable t'est-il arrivé ?* pensai-je.

— Comme je te l'ai dit, tu as pris tous les peyotls.

— Tu es celui qui les a amenés, protesta Trevor.

— Je les ai pris dans la salle des pièces à conviction. Je ne pensais pas que tu allais t'asseoir et *tout* manger.

— *Tout* ? J'ai vraiment tout mangé ? Je croyais que je ne me rappelais pas correctement.

Darla se retourna, les yeux écarquillés de surprise.

— Tu as tout mangé ? demanda-t-elle à Trevor.

Il se contenta de hausser les épaules. Se tournant vers moi, elle demanda :

— Combien y en avait-il ?

— Je ne sais pas.

Je levai mes mains pour indiquer la taille du sac et Darla commença à s'étrangler de rire.

— Bon sang, Trevor ! Pas étonnant que tu planais plus haut qu'une montgolfière quand je t'ai trouvé et c'était... il y a combien de temps ? Douze heures ? Plus ? Après que tu aies disparu. Tu es cinglé.

Le regard qu'il lui lança était plus intime que ce que je l'avais vu lancer à qui que ce soit, y compris moi, son meilleur ami.

— Ça m'a amené jusqu'ici, pas vrai ? dit-il.

Elle s'adoucit et lui rendit son sourire et son affection.

— J'espère qu'il ne te faudra pas un autre sac géant de peyotl pour revenir, dit-elle.

Je n'avais jamais été aussi heureux de voir Joe de toute ma vie – et cela incluait le jour où quelqu'un à l'école m'avait volé mon tee-shirt dans mon sac de sport lors d'un cours pour le remplacer avec un des Yankees le jour du début de la saison. Cette personne m'avait évité de me faire tabasser dans notre banlieue de Boston. C'était insignifiant par rapport à ce que je ressentais aujourd'hui. Vous connaissez beaucoup d'amis qui se taperaient onze heures de route pour venir vous chercher, qui iraient dans un parc à roulottes qui aurait tout aussi bien pu être un quartier mal famé de New Delhi comparé à Sudborough, tout ça pour vous sauver ?

Si j'étais si reconnaissant de le voir, pourquoi étais-je également si triste ? Faire l'amour avec Darla la nuit dernière avait été incroyable, sauvage et insouciant, tendre et puissant. Elle m'avait donné un aperçu de ce qu'on ressentait à briser toutes les règles, à rejeter l'ensemble de directives préprogrammées qui nous faisait avancer en pilote automatique. Je voulais m'enfuir loin de tout, ignorer les examens de fin d'année, mettre de côté mes lettres d'acceptation dans les facultés de droit, rejeter la conviction de mes parents que je devais devenir avocat – leur dire à tous d'aller se faire foutre et prendre la route afin de chanter de tout mon content.

Peut-être que je pourrais convaincre Joe de se joindre à moi. Un rire m'échappa et Joe et Darla me regardèrent à nouveau comme si j'étais un peu déséquilibré, un peu dangereux. Et ils avaient raison – je l'étais. Rien n'était plus dangereux que quelqu'un qui venait de comprendre que la réalité qu'on lui avait inculquée de force toute sa vie n'était pas sa seule option.

— Tu sais, ta queue est assez incroyable, mec, mais je préférerais que tu enfiles quelque chose, dit Joe.

Je lui jetai une chaussette roulée en boule qu'il me renvoya, alors je la glissai sur mon sexe et me levai.

— Nous sommes les Actes Aléatoires de Démence, pas les Red Hot Chili Peppers, me réprimanda Joe.

La cafetière envoyait le parfum du plus délicieux de café de java. C'était très probablement une marque bon marché et pas l'expresso auquel j'étais habitué, mais ça m'était égal. N'importe quoi me permettrait de me réveiller, d'apaiser mon manque de caféine et de faire durer tout cela un peu plus longtemps. J'allais devoir quitter Darla, reprendre ma vie – et j'avais l'impression que quelque chose m'était arraché fibre par fibre, broyant mes os au passage.

Darla fronça les sourcils et regarda plus attentivement Joe, puis moi, puis mon érection, puis de nouveau Joe.

— Oh mon Dieu, vous êtes Joe Ross, pas vrai ?

Elle le fixa, la bouche ouverte, provoquant un sentiment un peu tordu de jalousie en moi. Les femmes regardaient Joe comme s'il était une sorte d'homme sorti d'un musée, une sculpture animée de l'époque grecque ou romaine. Venant de n'importe quelle autre femme, cela m'aurait été égal.

Venant de Darla ? Pour une raison que j'ignorais, ça me dérangeait.

Il haussa les épaules.

— Ouais.

— Vous êtes le bassiste d'Actes Aléatoires.

— Ouais, répéta-t-il en bougeant nerveusement son pied et en baissant les yeux.

De nous quatre, Joe était le plus humble, le mec qui pensait qu'il n'était avec nous que parce qu'il était mon meilleur ami. Il était également le moins convaincu que nous pourrions percer en tant que groupe de rock. Je ne pense pas, cependant, que c'était parce qu'il ne pensait pas qu'il avait ce

qu'il fallait, ou qu'il pensait que nous n'avions pas ce qu'il fallait pour réussir. C'était plus parce que Joe était l'un des plus grands conformistes, le genre de mec qui vivait cette vie préprogrammée parce que c'était ce qu'on attendait de lui.

Les Peyotls volés exceptés. Cela avait été un moment d'aberration pour lui, la première fois qu'il avait, à ma connaissance, agi avec autant d'audace. Il avait haussé les épaules comme si cela n'avait pas d'importance, mais ça m'avait donné matière à réflexion.

— Donc, vous êtes en train de me dire que deux des membres de l'un de mes groupes préférés sont assis ici, dans mon petit nid de passion pourpre...

Joe fit un petit bruit, un reniflement choqué.

— ... et nous sommes sur le point de boire une tasse de café comme des étrangers bien élevés ?

Je fis deux pas vers Darla et pressai mon sexe 'enchausseté' contre sa hanche en me penchant, respirant tranquillement dans son oreille.

— C'est ton nid de passion rose que je préfère. Et nous ne sommes plus des étrangers, sifflai-je. Elle s'appuya contre moi et j'entendis Joe s'éclaircir la gorge.

— Hum... Prenez une chambre, les mecs, dit-il.

— Nous y sommes, annonça Darla en attrapant mes testicules et en les pressant doucement.

## DARLA

Si vous m'aviez dit il y a une semaine que j'aurais Trevor Connor et Joe Ross d'Actes Aléatoires assis dans mon petit nid de passion pourpre, je vous aurais dit que vous étiez fou. Beaucoup de choses m'auraient fait dire que vous étiez fou.

La plupart d'entre elles m'étaient arrivées dans les dernières douze heures.

Mais celle-là ? Les deux mecs les plus sexys de mon groupe favori ? Incroyable. C'était comme si le continuum espace-temps avait été déchiré en lambeaux et avait déversé tout l'espoir et la joie de l'univers dans mon petit coin de l'Ohio et avait ajouté un énorme pot de Nutella par-dessus. Servir une tasse de café à ces deux hommes avait une résonance si... domestique pour moi. Je n'avais que deux tasses chez moi parce que je n'avais jamais vu l'intérêt d'en avoir plus puisque je ne recevais jamais personne ici. Juste moi. Que ferais-je d'une troisième tasse ? Pour un chat errant ou le poulet du voisin qui s'invitait partout ?

Les deux hommes, Joe sur le sol, Trevor à demi allongé sur mon lit avec la chaussette de mon oncle qui couvrait toujours son pénis maintenant mou, formaient un tableau irréel. Si j'avais été du genre à aller sur Facebook et enregistrer chaque pet, soupir ou insulte, qui photographiait chaque instant de sa vie comme si la seule façon de s'en souvenir était de les capturer comme quelqu'un qui avait le cerveau altéré et avait besoin de ça pour pouvoir en faire la chronique, alors j'aurais appuyé sur le déclencheur comme une malade. Il était regrettable que je ne sois pas ce genre de personne, vraiment – et de toute façon, mon téléphone bon marché n'avait pas cette application – parce que cela aurait été une photo d'enfer.

Au lieu de ça, je clignai lentement des yeux comme s'ils étaient un obturateur de caméra, pour pouvoir imprimer cette photo dans mon cerveau et l'extraire de ma mémoire lorsque le besoin s'en ferait ressentir. Tante Josie n'allait pas y croire. Elle ne croyait déjà pas la moitié des choses qui sortaient de ma bouche, et elle ne croirait définitivement pas que j'avais pu avoir un moment de rêve devenu réalité comme celui-là. Nous avons toutes les deux renoncé à rêver, probablement depuis la nuit où nos pères étaient morts.

Elle me suppliait d'emménager avec elle depuis qu'elle avait quitté ce trou, mais j'avais été retenue par Mama et tous ces besoins. Il était agréable d'avoir *mes* besoins satisfaits pour une fois.

— Qu'en est-il de toi, Darla ? demanda Trevor en me jetant un regard perplexe alors qu'il sirotait son café

Oh mon Dieu, cet homme pouvait-il lire dans mes pensées ? Étais-je à ce point transparente ?

— Qu'en est-il de moi ? répondis-je d'un ton évasif.

Joe posa sa tasse, regarda Trevor puis moi.

— Il a raison, dit-il. Où est votre café ?

— Oh, c'est bon, dis-je, ne voulant pas admettre que je n'avais pas d'autre tasse.

Trevor se leva, retira la chaussette et commença à s'habiller.

— Il était temps, dit Joe en prenant une autre gorgée.

— Hé mec, j'ai passé vingt-quatre heures cul nul à faire Dieu sait quoi.

— Je sais ce que tu as fait, déclara Joe en me faisant un petit sourire désinvolte, légèrement coquin et incroyablement sexy.

— Nous n'avons fait ça que la moitié du temps, dis-je d'un air innocent en battant des cils. Je ne sais absolument pas ce qui lui est arrivé avant que je le trouve.

— Peu importe, interrompit Trevor. Je m'habille maintenant, mais ce n'est plus mon état naturel.

Joe renifla, renversant presque le café mais le retenant, une politesse et un décorum teintant tous ses gestes. Alors que je passais plus de temps avec eux, même si cela ne faisait qu'une vingtaine de minutes, je me rendis compte que Trevor avait lui aussi de bonnes manières. Il y avait une noblesse innée en eux – ou peut-être qui leur avait été inculquée de force, ou les deux. C'était ce que les gens d'ici appelaient du snobisme – ou, d'une manière plus argotique, ils diraient : *tu crois être meilleur que nous ?*

Il y avait cette attitude chez les deux hommes, ce genre de politesse, cette espèce de polissage des mots, une grammaire parfaite (*à part lorsqu'ils employaient un langage plus trivial à dessein*), un contact quasi impeccable des yeux, des gestes bien réfléchis et sophistiqués. Agissant toujours d'une manière minutieuse et élégante. Personne dans mon entourage n'agissait de la sorte – et surtout aucun *homme* dans mon entourage n'agissait de la sorte. J'adorais les regarder tous les deux ensemble, et plus particulièrement le corps de Trevor alors qu'il se glissait dans les vêtements mal ajustés – ce qui poussa Joe à finir son café, me donner la tasse et sauter sur ses pieds pour se diriger vers la porte.

— Attends, ne t'habille pas tout de suite.

Il leva un doigt et se précipita dehors.

— Il faut savoir, râla Trevor. Tu veux que je m'habille. Tu ne veux pas que je m'habille. Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

— Peut-être qu'il veut un plan à trois, plaisantai-je en faisant un clin d'œil à Trevor – qui se figea.

Il se tourna vers moi avec une clarté exquise, les narines dilatées, les yeux écarquillés et les mains tendues vers moi.

— Est-ce une option ? dit-il.

Dieu sait ce que j'aurais laissé échapper – ma bouche semblait possédée par le diable la moitié du temps et un canal pour Dieu l'autre moitié – alors je fus reconnaissante lorsque Joe fit irruption dans la pièce en tenant un petit sac en papier, le genre que vous trouviez dans des épiceries vraiment sympas que nous n'avions pas par ici.

— Je t'ai apporté des vêtements de rechange, dit-il en tendant le sac à Trevor.

Me fixant toujours, Trevor semblait hésiter à mettre fin à notre conversation. J'étais quant à moi soulagée que l'intervention de Joe m'ait sauvée d'avoir à répondre à une question qu'aucun homme ne m'avait posé et que j'avais pensé ne *jamais* entendre. Par ici, un trio signifiait qu'un gars du coin s'était tellement saoulé qu'il avait engagé deux femmes pour le 'servir' parce qu'il avait oublié qu'il en avait déjà engagé une, puis s'était retrouvé trop ivre pour satisfaire aucune des deux et leur devait une partie de jambes en l'air et un paquet d'argent.

L'idée qu'en avait Trevor, par contre, avait une autre signification, quelque chose qui nous ferait pencher dans une autre dimension. Je voulais m'assurer avant de répondre qu'il pensait ce que je pensais qu'il pensait. Et même si ce n'était pas le cas, la meilleure réponse était de ne rien dire du tout. Alors *merci Jésus, merci mon Dieu, merci Joe*.

Rompant le contact visuel, Trevor regarda dans le sac.

— Génial, dit-il en hochant la tête.

Il en sortit un tee-shirt en coton qui avait une sorte de blague dessus que je ne compris pas, un jean qui glissa sur lui comme une deuxième peau, ses propres chaussettes et une paire de baskets.

Il s'habilla avec une familiarité et une grâce inconsciente. Maintenant, il ressemblait à n'importe quel étudiant.

Fouillant sous le lit, il trouva ce qu'il cherchait et mit le chapeau de paille sur sa tête.

— D'où est-ce que ça sort ? demanda Joe en riant.

— Aucune idée.

— C'est ce qu'il avait sur lui quand je l'ai rencontré, dis-je. Enfin... pas sur lui. Tout ce qu'il portait c'était une guitare et un collier.

Joe me regarda bouche bée.

— Une guitare ?

— C'est ça. Il se tenait simplement sur le bord de l'autoroute I-76 avec son pouce levé et un sourire idiot sur le visage.

— Dit comme ça, qui ne se serait *pas* arrêté pour lui ?

J'ouvris la bouche pour répondre mais Trevor me stoppa dans mon élan.

— Hé, chuchota-t-il, sa main se posant sur ma hanche.

La façon dont il me touchait, comme si je lui appartenais – j'aimais ça. Ses lèvres étaient près de mon oreille et je frissonnai.

— Merci pour la nuit dernière.

Je me tournai et me retrouvai dans ses bras, levant les yeux vers lui.

— Non, tout le plaisir était pour moi, dis-je en souriant.

Joe s'éclaircit la gorge et sortit.

— Nous devons vraiment nous mettre en route, cria-t-il. Désolé.

— C'est moi qui suis désolé, dit Trevor, les yeux pleins de tristesse.

Les miens devaient être pires. Il m'embrassa doucement puis tout à coup, comme un homme affamé, ses mains parcourant tout mon corps, attrapant mes fesses, glissant le long de mes côtes, empaumant mes seins. Sa passion était identique à celle d'un homme condamné à mort qui se jetait sur son dernier repas. Je le ressentais aussi, ce désespoir, mais les mots qui tournaient dans ma tête n'allaient pas sortir de ma bouche.

Non, ils ne sortiraient pas, bon sang.

Je n'allais pas demander, je n'allais pas dire : *nous nous reverrons* ou *tu peux toujours revenir* ou n'importe laquelle des milliers de choses qui me passaient par la tête parce que je ne voulais pas être ce genre de fille. Je n'allais pas supplier. Je n'allais pas implorer. Si quelqu'un comme Trevor

Connor me voulait, il savait pertinemment où j'étais et il pouvait venir me retrouver. La souffrance que je risquais à poser la question balaierait tout le plaisir et le bonheur du jour précédent. Je pouvais risquer d'avoir le cœur brisé en le laissant partir, mais je ne pouvais pas risquer qu'il me brise le cœur en *disant* qu'il ne reviendrait pas.

— Attends, dit-il en s'écartant, à bout de souffle.

Puis il trotta à l'extérieur et dit quelque chose à Joe.

Ce dernier revint en disant :

— Puis-je avoir une autre tasse de café avant de reprendre la route ? Je suis épuisé. Trevor peut conduire mais...

— Oui, oui, l'interrompis-je au beau milieu de sa phrase en lui servant une autre tasse. C'est bon. Tout va bien. Où est Trevor ?

— Il est juste sorti pour parler à sa mère.

— Oh, d'accord, dis-je doucement.

Pour je ne sais quelle raison, j'arrivais à avoir une certaine contenance lorsque Trevor était dans la pièce, à côté de moi, son odeur remplissant l'air. Mais Joe était un étranger. Il s'assit en silence. Je ne connaissais pas beaucoup de personnes qui pouvaient faire ça, moi y compris. Son corps était tendu, un peu nerveux, comme s'il n'était pas vraiment à l'aise dans sa magnifique peau. Je me demandai pourquoi. Si j'étais aussi parfaite qu'il l'était, je passerais ma journée à m'admirer et serais la personne la plus à l'aise dans la pièce.

Mon esprit s'accrocha à ce bref intermède pour pouvoir maîtriser mes larmes. Trevor partait, la folie était finie et ma vie... eh bien, le truc cliché à dire serait que ma vie ne serait plus jamais la même, mais c'était une grosse connerie et je le savais. Ma vie reviendrait à ce qu'elle était auparavant. La même chose tous les jours, le même boulot où, soit dit en passant, je devais être aujourd'hui à seize heures pour faire mon stupide quota de travail de seize à vingt-et-une heure. Le même *tout*. Trevor était venu dans ma vie – un auto-stoppeur qui m'avait à son tour emmené en voyage. Et maintenant Joe était là pour ramener Trevor dans son monde et me laisser mijoter dans le mien.

Je parcourus des yeux ma petite chaumière et elle me parut tout à coup tellement ridicule, tellement infantine. La tentative d'une petite fille pour fuir une réalité trop sombre. *Peut-être que c'est ça*, pensai-je alors que je laissais les larmes remplir mes yeux, parce que, putain, qu'est-ce que ça pouvait faire si Joe me voyait pleurer ? Lorsque Trevor reviendrait, il trouverait une Darla au visage rouge et si je n'allais plus jamais le revoir, pourquoi cela devrait-il me contrarier ?

J'avais l'impression d'avoir à nouveau quatre ans, désorientée et ne sachant pas pourquoi j'étais si triste. Sauf que maintenant, j'avais vingt-deux ans et je savais *exactement* pourquoi j'étais triste. Parce que j'étais en train de perdre le seul mec qui ait jamais répondu à toutes mes attentes et qu'il fallait que je fasse comme si j'allais bien.

Mais je n'allais pas bien.

— Alors vous jouez avec Actes Aléatoires de Démence, dis-je à Joe en entendant le tremblement dans ma voix et espérant qu'il serait suffisamment poli pour prétendre ne pas l'avoir entendu.

Ce visage à la beauté aveuglante se tourna vers moi. Il se pencha en arrière sur sa chaise, un peu maladroit maintenant mais essayant de donner une impression impossible de désinvolture.

— Ouais.

Oh bon sang. C'était un bavard.

— Et vous allez partir en tournée avec Trevor ? dis-je lentement, essayant de comprendre ce



mec.

*Respire Darla, respire, m'encourageai-je. Passe ce moment et tout ira bien. Trevor sera de retour dans une minute. Laisse sa mère lui remonter les bretelles. Laisse-le revenir pour faire ses adieux.*

Joe eut l'air complètement déconcerté par cette question.

— En tournée ? Nous ne... nous ne faisons pas ça sérieusement, dit-il en haussant les épaules.

— Vraiment ? dis-je avec incrédulité. Vous vous rendez compte du nombre de gens qui vous suivent sur internet ?

Bah, ce n'est qu'internet, se moqua Joe en agitant la main.

Il prit une gorgée de son café et me regarda comme s'il était complètement inconscient de la force qu'étaient devenus ces hommes dans les cercles de la musique indépendante. Nos yeux se croisèrent et se verrouillèrent pendant quelques secondes de plus que nécessaire, puis je détournai le regard parce que c'était bizarre. Vraiment bizarre. Il n'y avait aucun moyen qu'un mec comme *lui* veuille quelqu'un comme *moi*.

*C'est ce que tu as dit au sujet de Trevor, chuchota une voix dans mon oreille.*

*Ouais, dit une autre voix, et il s'en va.*

## JOE

Eh bien, c'était gênant. Encore plus gênant que de tomber sur Trevor et Darla nus – ou pratiquement nus. Je pouvais voir ce que Trevor voyait en elle, même si cette femme n'était en rien comme l'une des nanas qu'il se tapait normalement. Elle était grande, toute en courbes et avait ce que les gens appelaient une forme '*génereuse*' du temps de ma grand-mère. Dans le Massachusetts, les autres femmes de notre âge diraient qu'elle était grosse et peut-être l'était-elle, un peu - mais il y avait une profonde confiance dans la façon dont elle déplaçait son corps qui la faisait paraître plus substantielle, plus présente - plus *là*. Comme quelqu'un de réel et les pieds sur terre.

Personne chez nous ne l'aurait regardée à deux fois. Nos amis se seraient contentés de passer devant elle, alors je me demandais pourquoi Trevor l'avait prise. Plus je la regardais, puis plus j'essayais de ne *pas* la regarder, et plus je me sentais attiré par quelque chose.

Mais où diable était Trevor ? Cela prenait trop de temps et j'étais fatigué de m'être fait remonter les bretelles par sa mère. Nous devons prendre la route pour que je puisse le ramener à une heure suffisamment raisonnable pour que tout ça disparaisse. En plus, nous devons bientôt passer les examens finaux. Il était hors de question que je rate ma dernière année et que je ne sois pas en mesure d'entrer à la fac de droit à l'automne. Ce serait le plus grand putain de cauchemar de toute ma vie et les retombées avec mes parents seraient... eh bien, même Trevor n'en valait pas la peine.

Quelque chose dans la façon dont Darla décala sa tête me fit me retourner et la regarder, et je vis des larmes dans ses yeux. *Oh merde*. Bien sûr, elle était bouleversée. Trevor était le genre de mec qui bouleversait les gens. Ou du moins, les nanas. Il avait quelque chose chez lui qui faisait que les gens se sentaient plus grands, meilleurs, plus intelligents et plus sauvages que ce qu'ils étaient vraiment. C'était exactement la raison pour laquelle je devais être prudent en sa compagnie – parce que si je ne faisais pas attention, je pourrais me retrouver à conduire presque mille kilomètres dans la nuit pour aller le chercher sur l'un de ses projets fous.

Oh. Attendez. C'était exactement ce qui s'était passé.

Mon instinct voulait que je tende le bras et que je dise ce qu'il fallait dire dans ces cas-là, que je

la reconforte, mais qu'était-on censé dire exactement ? *Hé, c'était sympa de rencontrer la fille que Trevor s'est tapée la nuit dernière et euh... à... jamais ?* Il n'y avait pas de script pour ça. Aucune classe de perfectionnement professionnel offerte par le centre de carrière du campus ne vous enseignait ce que vous devez faire lorsqu'un membre de votre groupe prenait trop de peyotl et s'envolait pour un état dont vous aviez à peine entendu parler avec une fille qui vivait dans un appartement d'empotage. Ou, s'il y en avait, ma mère et mon conseiller pédagogique ne m'y auraient jamais inscrit.

En parlant de mères, celle de Trevor devait être en train de lui faire un nouveau trou de balle en ce moment. Mec, cette femme savait crier. Tout le monde s'était demandé ce qui était arrivé à Trevor. Je ne m'en souvenais toujours pas. Je m'étais réveillé après m'être évanoui dans le sous-sol de sa maison et il était parti. Tout ce qui restait, c'était ses vêtements et Dieu merci, il m'avait enfin appelé, parce que mentir à sa mère était devenu de plus en plus difficile.

Judy avait été la seule à comprendre qu'il était *vraiment* parti. Ses chaussures étaient toujours là, ainsi que ses vêtements, son téléphone, son portefeuille, tout, et la seule chose qui manquait, c'était sa guitare acoustique. Et Trevor. Lui et moi avions onze heures de route devant nous, alors je supposais que j'entendrais toute l'histoire. Ce serait sans doute encore une histoire à la Trevor, quelquefois foireuse, moitié fiction, moitié réalité qu'il arrangerait de façon à ce que tout le monde ait le beau rôle et qui faisait que sa propre folie avait toujours l'air amusante.

Il avait un peu de Tucker Max et de Jack Kerouac, le tout avec un soupçon de Gordon Gekko. De tous les mecs que je connaissais et avec qui j'avais été à l'école au fil des ans, chacun destiné soit à la fac de médecine, de droit, un MBA et en de rares cas un doctorat, Trevor était le seul qui pouvait aspirer à toutes ces choses – mais il était également celui avec le plus grand côté rebelle. En voyant ce que ça donnait maintenant alors que nous étions sur le point de nous lancer pleinement dans nos carrières était un peu effrayant.

## TREVOR

Sortant de la petite maison de Darla, je me retrouvai dans la lumière, sentant la chaleur sur ma peau, me faisant réaliser combien les - je ne sais combien - jours avaient été fous. Cela ne faisait vraiment que trente-six heures que j'avais quitté mon sous-sol à Sudborough ? Je n'avais aucun souvenir des deux tiers de cette période mais je me rappelais chaque seconde du dernier tiers. J'avais l'impression que les dernières douze heures passées avec Darla avaient duré toute une vie.

Comment pouvais-je quitter tout cela ? Je sentis mon estomac se contracter, ma poitrine se serrer ; mes muscles revenant à la vie avec le besoin d'être ici, de s'entraîner et de pousser jusqu'à une sorte de limite. Je voulais aller courir cent cinquante kilomètres, parcourir le pays à vélo, traverser un grand lac à la nage, faire n'importe quoi sauf la quitter.

Une image fugace de mon retour à la maison avec Darla me fit rire d'une façon un peu trop maniaque. Ma mère tomberait raide morte si je ramenais quelqu'un comme elle, et mon père me tapoterait probablement la tête puis il pincerait ses lèvres en signe de désapprobation en se versant un 7&7<sup>10</sup> lorsqu'il réaliserait que j'étais sérieux.

De toute façon, elle avait sa vie ici, pas vrai ? S'ouvrir à moi la nuit dernière, se blottir dans mes bras et me raconter ce qui lui était arrivé m'avait fait me sentir complètement idiot. Mais sa vie n'était pas la mienne et la mienne n'était pas la sienne, alors tout ceci devait se terminer. Je devais

partir, pas vrai ?

Faisant quelques pas à l'extérieur, je composai le numéro de ma mère sur mon téléphone et elle répondit à la deuxième sonnerie.

— Il vaudrait mieux que ce soit toi, Trevor, résonna sa voix forte dans l'iPhone.

— Non M'man, c'est Whitey Bulger<sup>11</sup>.

— Haha, très drôle. Si c'est ta façon de me dire que tu es un criminel en fuite, alors tu vas avoir de gros problème, jeune homme.

Je fermai les yeux et sentis mes testicules ramper à l'intérieur de moi.

— Non. Pas de crime, M'man. À part celui de ne pas être à ta disposition tout le temps.

— Qu'est-ce que tu insinues ? me demanda-t-elle sèchement.

— Rien d'autre que ce que tu veux que j'insinue, M'man.

— Où es-tu ?

— Je traîne avec Joe.

*En Ohio.*

Un reniflement se fit entendre à l'autre bout du fil. On aurait dit un pet.

— Joe Ross m'a menti effrontément. J'en ai parlé à sa mère et...

— Et quoi ? répliquai-je. Elle va le mettre au lit de bonne heure ce soir ? Lui interdire de jouer avec sa Nintendo pendant une semaine ? Allez, M'man. Nous sommes des hommes. Avec nos propres vies.

La forte inspiration d'un halètement choqué fut tout ce que j'entendis pendant un long moment.

— Contente-toi de rentrer à la maison, dit-elle finalement.

Elle n'était pas du genre à y aller par quatre chemins et l'acier dans sa voix me fit serrer les dents. Si ma mère disait '*Saute*', j'étais censé répondre '*À quelle hauteur ?*'. Pas '*Va te faire voir*'.

— Je finirais par rentrer.

— Rentre aussi vite que possible, dit-elle. Ton père est vraiment inquiet à ton sujet et moi aussi.

— Je sais.

J'aurais dû ressentir une véritable affection et une gratitude au fait qu'elle s'inquiète pour moi, mais pour l'instant j'étais très énervé et je me foutais de ce qu'elle pensait. Elle voulait toujours savoir exactement où j'étais et ce que je faisais. J'étais un homme de vingt-deux ans qui était sur le point d'entrer en fac de droit. Quand aurais-je le droit de faire ce que je voulais, *quand* je le voulais et *comme* je le voulais ?

J'entendis des chuchotements puis deux voix qui se disputaient à l'arrière-plan, puis celle de ma mère revint dans le combiné, un peu plus forte qu'elle aurait dû l'être.

— D'accord chéri, à tout à l'heure. Sois à la maison dans une heure.

*Click.*

Une heure. *Ouais, c'est ça.* Ma langue glissa le long de l'intérieur de ma mâchoire et je pouvais sentir les muscles de mon cou se contracter, l'éclair familial de la brûlure de la colère me glaçant et me brûlant l'arrière du crâne, l'alternance de sensations me poussant à faire quelque chose de ridiculement inapproprié.

C'était sa phrase : *C'est ridiculement inapproprié.* Elle l'utilisait si souvent que j'avais failli appeler notre groupe Ridiculement inapproprié. Si elle m'avait autorisé à avoir un chien, il aurait été appelé 'RI'.

Quelques inspirations profondes me permirent de me calmer. Regarder la petite mesure de Darla le fit également. Dans la lumière du jour, elle paraissait encore pire. Il n'y avait pas de véritable herbe à proprement parler sur le côté de sa maison et le mobile home avait en fait trois ou quatre tons

différents d'un gris terne à l'extérieur, avec des sections du revêtement en aluminium bosselées comme si quelqu'un avait frappé partout sur le côté, faisant des trous à environ cinquante centimètres du sol, des mottes de gazon poussant dans le métal.

Une poule, une petite créature maigrichonne avec des plumes rouges et brunes, passa en caquetant. Probablement la même que celle qui avait été prise en chasse par le chaton à trois pattes un peu plus tôt. Je me tins là, laissant la brise flotter sur ma peau surchauffée, le parc à roulettes s'éveillant tandis que des gens passaient devant moi et me regardaient d'un air curieux – j'enregistrai tout cela.

Ma vie sur l'iPhone – tous les contacts, les appels téléphoniques, les messages, le plan de données où je téléchargeai et créai une existence électronique – ce n'était pas réel. Cela l'avait *semblé* pendant si longtemps, à la maison et à l'école, que je me retrouvai surpris par la façon dont je me souciais peu de tous ces messages électroniques.

Ce qui était vrai en ce moment était en face de moi, une sorte de création existentielle que j'avais évoquée dans une brume de peyotl. Ce qui m'avait amené du Massachusetts à l'Ohio, cul nul avec une guitare et un chapeau, était plus puissant que n'importe quel décret que ma mère voulait me transmettre, plus fort que n'importe quelle chanson que je chantais dans les bars universitaires d'une banlieue superficielle d'une région superficielle pour une vie superficielle qui avait été programmée pour moi.

Une source inépuisable de faim pour plus, plus de saleté, plus de pintades, plus de revêtements bosselés, plus de soleil, plus de vent monta en moi comme de la bile coincée au fond de ma gorge. Alors que je me redirigeai vers l'appentis de Darla, je vis la voiture de Joe. La voiture dans laquelle j'étais supposé monter dans quelques minutes pour qu'elle me ramène à ma mère, à ma semaine d'examens, à mon stage d'été et à ce sous-sol sanctuaire où, trente-six heures plus tôt, quelque chose de profond en moi m'avait dépouillé jusqu'à la moelle et m'avait fait agir à un niveau complètement différent.

Y retourner maintenant serait admettre la défaite, dire que l'impulsion qui m'avait conduite jusqu'ici était irrationnelle, que c'était aberrant, anormal. Et si c'était faux ? Si tout ce que j'avais appris, tout ce qu'on m'avait dit ; tout ce que j'avais était anormal et qu'*ici...* ici s'avérait être la vérité ?

Je retournai prudemment vers le mobile home, ayant besoin d'une douche de deux minutes pour nettoyer mon corps et mes pensées. Cathy n'était pas assise à la table, ce qui était un soulagement. Avec précaution, j'empruntai le petit couloir qui conduisait à la salle de bain où une douche rapide me ramena sur terre même si elle n'apaisa pas vraiment ma colère. Sortant par la porte donnant sur la cour, la lumière aveuglante du soleil refléta ma rage aveugle intérieure.

Comme si mes mains étaient possédées par le même esprit qui m'avait fait trouver mon chemin jusqu'ici, quelque chose en dehors de moi et pourtant profondément guidé par une volonté interne qui savait exactement ce qu'elle faisait, j'ouvris le capot de la voiture de Joe et commençai à tirer au hasard des petits tubes et des petits fils, arrachant non pas avec abandon mais avec une précision qui démentait mon ignorance au sujet des voitures. Je camouflai avec soin les petits tubes et les petits fils pour ce que je venais de faire ne soit pas trop évident puis refermai doucement le loquet.

Si je m'étais bien débrouillé, je venais de me faire gagner quelques heures de plus ici, mes mains ayant fait le sale boulot de mon âme. Le fait que j'aie besoin de voler quelques heures en détruisant le seul moyen de me ramener à la maison frappa mon esprit comme une balle qui ricochait dans une chambre d'écho.

— Hé Trevor ! cria Joe. Viens !

Un sourire chatouilla mes lèvres mais je le réprimai. Mes mains s'enroulèrent en poings si serrés que les petits muscles de mes articulations me firent mal. *Je viens*, pensai-je, *mais selon mes termes*.

## JOE

Trevor me sauva de mes propres pensées en bondissant dans ce... peu importe comment vous l'appeliez... cet apprentis violet.

— C'était désagréable, dit-il.

— Quoi ? demanda Darla en essuyant une larme de son œil droit.

Il l'ignore, ce que je trouvais un peu brutal, et me regarda.

— Je viens de parler à ma mère. Elle me déteste.

— Ce n'est pas une surprise.

— Elle te déteste aussi.

— Moi ?

— Ouais. Elle dit que tu lui as menti toute la nuit.

— Je lui ai *vraiment* menti toute la nuit.

Darla cligna furieusement des yeux, encore et encore, de la façon que vous faisiez lorsque vous aviez du mal à contenir des émotions qui étaient si fortes que vous ne vouliez pas les afficher et être vulnérable. Elle me considérait peut-être comme un connard prétentieux du Massachusetts mais cela ne voulait pas dire que je ne pouvais pas comprendre combien il était difficile de faire bonne figure quand votre cœur vous disait de faire tout autre chose.

— Ouais. Elle s'en est rendu compte.

— Sans blague, bien sûr qu'elle s'en est rendu compte, Trevor. Ils le font toujours, et nous leur mentons parce que c'est *notre* rôle, et ils nous hurlent dessus parce que c'est *leur* rôle.

— Merci de m'avoir couvert.

— Je t'en prie. Maintenant, pose ton cul dans la voiture et rentrons à la maison.

Une part compatissante en moi voulait tendre le bras pour tapoter la main de Darla ou lui assurer qu'elle irait bien après que nous soyons partis. Une autre part s'en fichait et était plus inquiète par la colère de nos parents. La semaine d'examens arrivait à grands pas et cette déchirure dans le tissu de notre vie devait s'arrêter. Maintenant.

Je me levai et me dirigeai vers le seuil puis je me dis qu'il fallait que je leur donne quelques minutes pour qu'ils se fassent leurs adieux. Je jetai un regard dur à Trevor.

— Je vais dans la voiture, lui dis-je. Je t'attends dans une minute.

Puis je regardai Darla, son visage détourné de moi alors que Trevor se tenait à côté d'elle, les mains sur ses épaules, un regard doux sur le visage qui était différent de tous ceux que je l'avais vu adresser à une nana.

— Ouais. Je te rejoins dans une minute, répondit-il distraitement.

Puis Darla se retourna et me regarda.

— Ravie de vous avoir rencontré, Joe, dit-elle.

Elle ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose puis la referma.

— De même, répondis-je en hochant la tête avant de me précipiter dehors pour attendre dans la voiture.

Je savais qu'elle mentait – elle était tout *sauf* ravie de m'avoir rencontré. Elle voulait que je

parte et j'étais sur le point de la satisfaire.

Trevor était celui qui nous retardait.

Alors que Joe sortait, je réalisai que le moment était arrivé. Je devais m'endurcir pour l'affronter, je devais être forte, je devais m'assurer de ne pas me rendre ridicule comme j'avais l'habitude de le faire en ouvrant ma grande bouche et en laissant échapper la plus stupide des choses possibles.

— J'adorerais te revoir Trevor, dis-je. La prochaine fois que tu décideras d'ingurgiter une quantité monstrueuse de psychotrope et de parcourir un millier de kilomètres, nu comme un ver, passe me voir.

Clin d'œil. Oh mon Dieu. J'aurais pu tout aussi bien dire *'T'as intérêt à revenir, compris ?'* avant de lui jeter un pain de maïs.

Il sourit gentiment, ses doigts touchant mes pommettes, voyageant sur ma nuque, ce qui me donna envie de laisser échapper des mots encore plus stupides comme *'je t'aime'*, comme *'reste'*, comme *'fais des bébés avec moi'*, comme *'amène-moi avec toi'*, comme *'écris une chanson sur moi'* – et j'étais sacrément proche de dire toutes ces choses, mais il se pencha et ferma ma bouche en appuyant la sienne contre elle.

Le baiser n'était pas un baiser d'adieu. C'était plus chaste que tout ce que nous avons partagé au cours des quelques heures que nous avons passées ensemble et ce fut ce qui me fit finalement pleurer parce que c'était moins une question de passion – que nous avons eu en abondance et à flots (*sans jeu de mots*) – mais c'était un baiser de chagrin, un baiser de regret, un baiser si doux, attachant et nostalgique que je pourrais encore le ressentir dans dix ans.

À quoi jouait Trevor en me donnant un tel baiser ? Mettant son âme à nu pour moi avec ses lèvres et sa langue, le bout de ses doigts touchant toutes les parties en moi qui pleuraient, toutes les parcelles de ma peau douloureuses et endeuillées, mon cœur accablé de tristesse qui ne battait que pour lui en ce moment. Tout ce que je ressentais était si mélodramatique, si peu comme la Darla qui – j'aimais le prétendre – n'existait pas. Trevor me faisait me sentir vraie. Trevor me faisait sortir de ma coquille. Le moi que j'avais toujours imaginé était là, intact, épargné par les années passées à se demander 'et si ?'. Et si mon père n'était pas mort ? Et si ma mère allait bien ? Et si j'étais allée à l'université ? Mais je n'avais jamais pensé – merci au Pastafarisme<sup>12</sup> – qu'un de mes 'et si' serait : *et si je croisais une rock star nue sur le bord de la route ?*

J'étais peut-être stupide et j'avais peut-être fait de mauvais choix dans ma vie, mais celui-là... celui-là, je ne le regretterais jamais.

La bouche de Trevor s'éloigna et ses yeux cherchèrent les miens.

— Tout va bien se passer, dit-il. Et de toutes les personnes et de tous les endroits dans le monde, Darla...

Il se pencha et embrassa mon front avant de reculer, arborant ce sourire désinvolte et sensuel comme du chocolat chaud.

— La prochaine fois que je déciderai de m'échapper de ma vie, nu et prêt pour n'importe quoi, je m'assurerai de me diriger vers l'ouest.

Joe ruina ce qui aurait pu être un moment parfait de cartes de vœux Hallmark – si Hallmark avait une ligne de cartes démentes pour les situations de ce genre – en faisant irruption et en hurlant :

— Ma putain de voiture ne démarre pas !

Quelque chose apparut dans les yeux de Trevor, une lueur un peu trop espiègle pour que je crois

que ce n'était qu'une coïncidence, mais je gardai ma bouche fermée. Ses yeux s'écarquillèrent - vraiment beaucoup - comme un enfant essayant de mentir, puis il laissa ses muscles se détendre. C'était intentionnel, comme s'il essayait de ne pas ressembler à un menteur, chose que j'étais en mesure de repérer depuis que j'étais petite.

— Vraiment ? Eh bien, c'est bizarre, dit-il.

— Merde ! s'exclama Joe. Merde, merde, merde.

— Eh bien, pourquoi n'allez-vous pas tous les deux regarder sous le capot ? demandai-je.

Quatre yeux me transpercèrent comme si je leur avais proposé de pratiquer une résection intestinale.

— Regarder sous le capot ?

— Oui. Il suffit d'aller voir. Peut-être que quelque chose est débranché ou... je ne sais pas.

Trevor me regarda en penchant la tête et en écarquillant les yeux. Je ne savais pas ce qu'il essayait de me faire comprendre, mais je décidai d'arrêter d'en parler parce que, comme Mama disait toujours, j'ouvrais la bouche et des conneries s'en échappaient. Donc, si c'était un de ces moments, à part faire en sorte qu'il m'embrasse pour me faire taire, il valait mieux que je le fasse moi-même.

Pas la partie du baiser, mais celle où je gardais ma bouche fermée, ce qui était beaucoup plus difficile à faire que pour la plupart des gens. Vous voyez, je ne peux même pas arrêter de parler en ce moment.

— Y a-t-il un mécanicien par ici ? demanda sèchement Joe en agitant furieusement les bras comme si 'par ici' était une sorte de champ géant où les seules choses que vous pouviez voir étaient des agroglyphes et des techniciens automobiles certifiés.

— Oui, il y en a beaucoup, répondis-je. Chaque gars dans ce parc à roulettes est un mécanicien. Ou du moins un mécanicien amateur parce que par ici, vous ne prenez pas votre voiture sauf si c'est d'une nécessité absolue et...

Je fis une pause.

— Bon sang, si mon oncle était là, je lui dirais de jeter un œil.

— Il n'est pas là ? demanda Joe en regardant nerveusement vers le mobile home.

— Non. C'est un routier. Il est sur la route et il ne sera pas de retour avant...

Je sortis mon téléphone de ma poche et le regardai – il affichait 11:19.

— Pas avant beaucoup plus tard dans la journée, dis-je. Et le premier endroit où il se rendra, c'est au bar de Jerry.

— Super ! cria Joe. Alors que suis-je censé faire ? Que sommes-nous censés faire ? Ta mère va nous tuer, Trev.

Le visage de Joe montrait une sorte d'horreur, comme une personne très guindée qui réagissait à une situation en essayant de rester dans les limites de la bienséance mais qui était en fait en train de se décomposer à l'intérieur. C'était étrange à regarder, car ici personne ne muselait ses émotions quand il était question de colère. De toutes les choses que nous nous sentions en droit de ressentir, la colère était numéro un dans cette ville.

Trevor glissa sa main dans ma poche arrière et se pencha vers moi.

— Je suppose qu'on ne va pas se dire au revoir tout de suite, chuchota-t-il.

Je lui jetai un regard suspicieux en haussant les sourcils.

— Hmm, dis-je.

Il sourit et sortit pour aller jeter un œil à la voiture de Joe.

Mon esprit élaborait un plan : je jetterais un œil sous le capot pour comprendre exactement à quel genre de gâchis nous avions affaire, puis je trouverais quelqu'un ici qui pourrait être en mesure de



jeter un coup d'œil à son tour. Là encore, celui qui allait jeter un œil à la voi...

*Oh bon sang de bonsoir !*

Alors que nous arrivions en vue de la voiture de Joe, je réalisai à quel point cela allait être difficile. C'était une BMW et je ne connaissais rien aux voitures neuves de marque comme ça, mais cette chose avait l'air si propre, si brillante et si neuve qu'elle aurait tout aussi bien pu être dans un cocon.

— Putain ! dis-je. C'est quoi ça ?

Je crois que je n'avais jamais vu une voiture qui n'avait pas de taches de rouille, encore moins une qui ressemblait à un vaisseau spatial extraterrestre. Et ça pouvait très bien en être un - eh oui, je sais, c'est hyperbolique. Mais c'était comme si Joe avait atterri ici avec une nouvelle technologie que les gens ne comprendraient pas avant les vingt prochaines années.

Vous voyez, nous conduisions tous des épaves, sauf si vous étiez quelqu'un qui conduit un camion pour gagner sa vie, auquel cas votre contremaître vous procurait une Ford décente. Donc le parc à roulettes était rempli avec de vieilles Cadillac DeVilles rouillées, des Chevrolet d'âges variés qui allaient de la Chevette à la Caprice, beaucoup de pick-up Ford F10 et absolument aucune voiture étrangère de quelque sorte que ce soit, sauf si vous comptiez le vieux van VW rouillé dans la cour de M. Jenkins qui servait actuellement de poulailler.

Aider Joe à trouver quelqu'un pour réparer sa BMW allait être aussi facile que de trouver quelqu'un en ville qui parle couramment le croate. Cela ne signifiait pas que nous ne trouverions personne, cela voulait juste dire que ça allait prendre du temps, que nous allions devoir élargir notre champ de recherche – et ça, quel que soit le résultat, ne rendrait personne heureux. Sauf Trevor qui était en train de réprimer un sourire et qui me touchait les fesses comme si c'était une denrée en rupture de stock et qui ne serait plus disponible pendant des siècles.

Joe grimpa sur le siège avant, enfonça la clé dans le contact et se retourna. *Ruur ruuur ruuur rur*. Ça ne voulait pas démarrer. Il allait vider la batterie s'il continuait. Il claqua ses mains contre le volant et lança un grondement guttural rageur qui me fit presque rire parce que la combinaison de son visage parfait et de son magnifique corps gracieux avec ce cri était vraiment comique. Je ne pouvais pas le prendre au sérieux. Trevor commença également à rire. Joe se mit à marmonner, saisit son téléphone et envoya un texto à quelqu'un.

— Que faites-vous ?

— Une recherche.

— Oh. Sur quoi ?

— Je cherche un vendeur de BMW dans le coin.

Je reniflai.

— Vous devrez aller à Cleveland ou Pittsburgh pour en trouver.

— C'est à quelle distance ? demanda-t-il, si naïf et innocent.

— Je... Euh... bafouillai-je.

Comment pouvais-je lui annoncer que nous parlions d'un trajet d'au moins quatre-vingts kilomètres ?

— Une bonne heure.

— Merde ! hurla-t-il. Il n'y a personne en ville qui peut réparer ça ?

Mon cerveau tria les options qui se présentaient à nous. Qui pourrait... ? Puis tout d'un coup, je réalisai que la réponse était en fait évidente.

— Il n'y a qu'un homme, dis-je. Ce n'est pas un mécanicien spécialisé dans les BMW, mais si quelqu'un peut la réparer, c'est lui.

— Qui est-ce ? cria Joe avant de regarder son téléphone. Merde, vous avez raison. Bon sang ! Le concessionnaire BMW le plus proche est à quatre-vingt-treize kilomètres virgule neuf. Merde, merde, merde, merde, merde !

— C'est mon oncle, dis-je.

Joe pâlit.

— Mais vous avez dit qu'il ne rentrerait pas à la maison avant ce soir.

— Oui, c'est le cas. Il ne sera probablement pas à la maison avant vingt-et-une ou vingt-deux heures.

Comme Trevor quelques instants auparavant, Joe sembla laisser échapper toute la tension de son corps et força ses muscles à se détendre comme s'il avait une sorte d'interrupteur à l'intérieur de lui. Il prit quelques inspirations profondes, s'appuya sur le dossier du siège conducteur et fixa le rétroviseur en soupirant.

— D'accord. Il n'y a rien que je puisse faire à ce sujet.

Il fouilla dans la boîte à gants, sortit un petit sac en plastique et commença à bourrer du tabac dans une pipe.

Attendez une minute – ce n'était pas du tabac.

— Que faites-vous ? sifflai-je en courant à la fenêtre.

— Juste une petite fumette, dit-il. Je dois faire quelque chose pour me détendre. Tout ça, c'est... je n'arrive pas à y croire.... ma mère va paniquer. Je suis déjà...

— Vous ne pouvez pas faire ça ici. Pas en public, dis-je. Si vous voulez faire ça, venez chez moi.

Il regarda le mobile home.

— Hors de question d'aller là-bas avec votre mère à l'intérieur.

— Non, je veux dire mon petit chez moi.

— L'appentis ?

— Oui.

— Pourquoi ne puis-je pas le faire ici ? C'est parfaitement légal.

— Quoi ? croassai-je.

Puis son visage se décomposa et il fourra le petit sac sous ses bijoux de famille, quelques petits bouts d'herbe s'éparpillant sur le plancher.

— Oh merde, c'est vrai. Nous ne sommes pas dans le Massachusetts.

— Non Dorothy, tu n'es plus au Kansas, dis-je. Et qu'est-ce que le fait de ne plus être au Massachusetts a-t-il à voir avec tout ça ?

Trevor vint derrière moi et chuchota à mon oreille.

— Dans le Massachusetts, c'est dépénalisé si tu as moins de trente grammes sur toi.

Je tournai la tête pour regarder tour à tour les deux hommes.

— Combien d'États avez-vous traversés ? Le Massachusetts, la Pennsylvanie, l'État de New York et maintenant l'Ohio avec de l'herbe dans votre boîte à gants ? Est-ce que vous êtes complètement fou ? Et vous comptez tous les deux devenir avocats ? *Pfft*. Je ne sais pas quel genre d'éducation on vous donne dans le Massachusetts, mais vous avez tous les deux un F pour le bon sens de base.

Joe fourra tous ces accessoires dans le sac en plastique d'un air penaud et mit le tout sous le siège.

— Désolé, grommela-t-il.

— Par ici, cela vous vaudrait de perdre votre libération conditionnelle.

Secouant la tête, je vis une confusion coupable se dessiner sur le visage de Trevor.

— Soyez juste discrets et ne laissez pas ça près du mobile home. Mama me tuerait.

Joe éclata de rire.

— Chez nous, cela nous coûterait une amende d'environ cent vingt dollars.

Tout était plus facile pour lui, pas vrai ? Dans le Massachusetts, même les drogues n'étaient pas un gros problème.

Tout cela était en train d'échapper à tout contrôle. Ha ! *Commençait* ? Je voyais bien qu'il fallait que je reprenne les rênes. J'avais deux hommes étonnants et virils devant moi et j'étais celle qui devait exercer son autorité. Mais je devais faire ce qu'il fallait faire, pas vrai ?

— Écoutez, laissez-moi prendre mon pathétique petit téléphone à clapet...

Trevor leva les yeux au ciel et Joe eut un regard perplexe sur le visage.

— ... et appeler la personne qui, je sais, pourra nous aider. Le problème c'est qu'en effet, il ne sera pas de retour avant la fin de la soirée, mais il peut vous aider. Ça vous va ?

Je fixai Joe. Il était évident que la seule réponse ne pouvait qu'être positive.

— Oui, dit-il.

Bon garçon.

Je m'éloignai, sortis le téléphone de ma poche, composai son numéro et attendis.

C'était un grand homme calme qui avait aidé à m'élever... quand il était à la maison. Étant un camionneur sur de longs trajets, il n'était pas souvent chez nous ; une nuit de temps en temps, les week-ends, et sur de plus longues périodes lorsqu'il était entre deux jobs. D'après ce que m'avait dit Mama, il n'était pas vraiment comme mon père, qui avait été un peu plus cultivé et même un peu sauvage – elle disait toujours que j'avais hérité de mon père mon côté sauvage et d'elle mon intelligence. Je ne savais pas si c'était vrai parce que je ne me souvenais pas de mon père.

Ou du moins, je ne me rappelais rien qui n'avait pas été contaminé par les histoires que me racontaient les gens sur lui, comme si les répéter à l'envi allait les faire rentrer dans ma tête, les rendre réelles. Peut-être était-ce pour cela qu'il était étrange d'avoir Trevor ici, parce que si je me sentais plus réelle quand j'étais avec lui, alors qu'est-ce qui était réel ? Mais je n'avais pas le temps pour ça pour l'instant.

Oncle Mike répondit au téléphone.

— Ouaip.

— Comment ça va ? C'est Darla.

— Ouaip, je sais, j'ai un identifiant d'appels.

— Euh... j'ai des amis ici qui ont des problèmes avec leur voiture et je me demandais quand tu allais rentrer.

— Je serais de retour ce soir vers vingt-et-une heures.

— Eh bien, je finis mon service à vingt-et-une heures. Tu peux nous retrouver à la maison pour jeter un œil ?

— Ouais. Quel genre de voiture ?

— Euh... c'est une... de quelle année est votre voiture, Joe ? criai-je.

— 2013.

— C'est une BMW de 2013.

Silence. C'était la réponse à laquelle je m'étais attendue.

— C'est quel genre d'amis que tu as là, Darla Jo ? demanda-t-il lentement.

— De nouveaux amis, dis-je en faisant ma meilleure imitation de Chippie Pete. De nouveaux amis.

— Darla, les seules personnes dans notre région qui conduisent une BMW de 2013 ne font que la *traverser*.

— Oui, dis-je. Mais ce sont des amis et leur voiture est en panne. Alors est-ce que tu peux les aider ou pas ?

La douleur de ce qu'il venait de dire était comme un coup de poignard dans mes côtes. Je dus me forcer à respirer comme pour un point de côté qui finirait par disparaître si je l'ignorais assez longtemps.

— Bien sûr. Je serai là, dit-il en bâillant.

— Tu es fatigué ? demandai-je.

— Je suis toujours fatigué, ma chérie, mais je t'aiderai.

— D'accord, merci.

*Clic*. Il raccrocha avant que je puisse le faire et je me retournai.

— Il sera là vers vingt-et-une heures ce soir, dis-je.

Joe regarda son téléphone et vérifia l'heure.

— C'est dans presque dix heures.

— Ouaip.

— Il n'y a pas d'autres options ?

— Non. Bienvenue dans l'Ohio, le cœur de tout, dis-je.

Trevor passa un bras autour de mes épaules. Je pourrais m'y habituer.

— Qu'allons-nous faire pendant les dix prochaines heures ?

— Eh bien, dis-je à contrecœur. C'est plutôt pendant les cinq prochaines heures. Je dois aller travailler à seize heures.

— Où travaillez-vous ?

— À la station d'essence.

— Quelle *belle* carrière, murmura Joe.

— Par ici, ça l'est, dis-je.

Le garçon riche et guindé ressortait, tout comme l'avait fait Trevor avec mon téléphone, et je n'allais pas encore supporter cette merde.

Trevor le poussa du coude, puis secoua légèrement la tête. Joe se reprit.

— Très bien. Qu'y a-t-il à faire par *ici* ?

Il regarda autour de lui et repéra un gamin de deux ans tout nu en train de courir en descendant les marches d'un mobile home, suivi par un autre d'un an qui trébuchait derrière lui tandis que leur mère les poursuivait avec des serviettes de bain.

Trevor les pointa du doigt en riant.

— J'ai déjà fait ça. Trouvons autre chose à faire.

— Qu'est-ce que *vous* faites habituellement ? me demanda Joe.

Ce que j'avais pris pour de l'indifférence, réalisai-je rapidement, était en fait une sorte d'insécurité qu'il masquait avec un snobisme irritant. Du moins, j'espérais que c'était ça, parce que sinon c'était tout simplement un trou du cul. Je réfléchis à ce sujet – cinq heures à tuer, un jour du début de mai.

Il était temps de trouver une piste de bowling.

— Au bowling ? Vous voulez aller au bowling ?

Était-elle folle ? Elle devait se moquer de moi. Ma voiture était tombée en panne au milieu du plateau de *My Name Is Earl* et Trevor et Darla voulaient aller jouer au *bowling* ? Pourquoi diable voudraient-ils jouer au bowling ? Je jetais un autre coup d'œil autour de moi. Des enfants nus errant sur la terre battue ? Fait. Des poules qui courent sans but ? Fait. Des bâtiments tombant en ruine et la pauvreté endémique persistante d'un parc à roulettes ? Fait. Darla vivant dans un appentis pourri qui serait condamné par le service sanitaire de Sudborough en moins de trois secondes ? Fait.

Va pour le bowling. J'imaginai que c'était probablement la seule chose que faisaient les gens par ici à part boire. Si personne ne pouvait s'occuper de ma voiture pendant les dix prochaines heures, alors ils avaient besoin de trouver quelque chose pour les tenir occupés.

— Tu n'as pas l'air bien, mec, dit Trevor.

Je jetais un autre coup d'œil à l'heure – 11:31. Une vague d'épuisement me frappa alors que je me rappelais que j'avais conduit toute la nuit, puis des nausées s'infiltrèrent dans mes os, remontant de mes testicules jusqu'à mon intestin. Ma vie n'était pas censée être comme ça. J'aurais dû être de retour à la maison en train de commencer à réviser pour mes examens, m'assurant que les étoiles étaient correctement alignées pour que je puisse remonter l'allée avec honneur, obtenir un diplôme dans les bonnes matières et décrocher mon stage d'été dans le bon cabinet d'avocats. Ensuite je pourrais faire une fête d'enfer qui inclurait Trevor et les autres gars du groupe. Mais le temps de se lâcher n'était pas encore venu, et conduire un millier de kilomètres pour venir chercher un Trevor défoncé ne faisait pas partie de mes plans. Et maintenant, ils voulaient jouer au *bowling* ?

— Amusez-vous bien avec vos boules, dis-je, la bouche soudain pâteuse et la tête bourdonnante.

Son petit appentis était minuscule et je ne savais pas très bien ce que nous pouvions faire. J'étais debout depuis presque vingt-quatre heures, j'avais conduit pratiquement la moitié de ce temps et j'étais plus épuisé qu'autre chose.

— Eh bien, le bowling a des boules. Pas moi, dit Darla.

Elle fit un sourire narquois à Trevor. Je levai les yeux au ciel.

— Haha, très drôle.

La dernière chose que je voulais faire était un bowling, mais il semblait que nous étions coincés ici pour les dix prochaines heures et je ne savais pas quoi faire.

Puis j'eus une idée.

— Darla, votre voiture est en état de marche, pas vrai ?

Je regardai ce que je pensais être sa voiture. Il avait plus de rouille que de bleu et elle avait l'air d'avoir été une Toyota dans une vie antérieure. Nous nous dirigeâmes vers elle, nous tenant maintenant devant son appentis, la porte ouverte, la lumière du soleil éclairant l'intérieur miteux. C'était mignon – un peu comme une version bon marché de ces petits chalets de princesse qui parsemaient l'arrière-cour de mes amis lorsque nous étions à l'école maternelle.

— Elle vous amènera où vous voulez. Pas à Sudborough, mais... à la station d'essence locale ou un endroit où manger quelque chose.

— Et un hôtel ?

— Un hôtel ?

Trevor et elle dirent les mots à l'unisson d'un air sceptique.

— Oui, un hôtel. Je suis épuisé et si nous devons rester ici au moins jusqu'à vingt-deux heures ce soir, j'aimerais au moins dormir un peu.

Darla désigna le lit dans sa cabane.

— Vous pouvez dormir ici.

Et c'est là que mon cerveau se mit en veille.

— Euh... Oui, mais non.

Je regardai la chambre, le lit, deux hommes qui se tenaient devant le porche cassé de Darla en fumant une cigarette et en ayant l'air d'avoir environ huit dents à eux deux.

— Je ne peux pas vous mettre dehors, dis-je.

Ce que je voulais vraiment dire, c'était : *je panique et j'ai besoin d'un lit confortable sans l'odeur de Darla et Trevor et sans l'impression de franchir la frontière que tout ce monde représente*. Tout ceci m'était aussi étranger que si j'avais été parachuté à Pékin. Et encore, je connaissais au moins quelques mots en chinois.

— Pourquoi gaspiller de l'argent, déclara Darla, quand vous avez un endroit parfaitement bien ici ?

Quelque chose dut transparaître sur mon visage pour la faire taire parce que c'est exactement ce qu'elle fit. Le visage de Trevor passa de perplexe à neutre – il savait ; il comprenait. Je me doutais qu'il était secrètement soulagé que je suggère d'aller à l'hôtel. Nous étions tellement hors de notre élément ici que je suspectais que maintenant que l'effet du peyotl s'estompait, il devenait de plus en plus mal à l'aise.

Les yeux de Darla se plissèrent et je vis que je l'avais offensée. C'était une femme qu'il ne fallait pas contrarier.

— Je vois, dit-elle. Joe, mon ami, laissez-moi vous diriger vers le Waldorf Astoria. C'est là-bas, au-delà de la ferme du vieux Jenkins, derrière les dépendances. Par contre, le Biltmore est deux rues plus loin, après l'usine d'abattage de porcs. Et puis bien sûr, nous avons les Suites Marriott qui sont à Cleveland. Pour vous, monsieur, dit-elle d'une voix sirupeuse qui rendit mon cœur lourd.

Un mince filet de culpabilité sortit de nulle part – pourquoi diable devrais-je me sentir coupable de vouloir prendre soin de moi, de vouloir prendre soin de Trevor et moi ? Vouloir nous éloigner de cette pétasse blonde était naturel. Si ma voiture n'était pas tombée en panne, nous serions déjà partis d'ici, pas vrai ?

Trevor posa une main sur son bras et chuchota quelque chose à son oreille. Une flamme de colère et de rage prit naissance en moi et je la tempérâi instantanément. Ce n'était pas le moment de laisser mes émotions me submerger. C'était le moment d'être raisonnable, rationnel et logique. La logique nous dictait de trouver une chambre afin de nous débarrasser de cette femme, cette... groupie ? Actes Aléatoires avait des groupies en Ohio ? C'était cool. Elle avait l'air de savoir qui était Trevor et d'aimer sa musique. Cette partie était terriblement bizarre.

— Laissez-moi vous dire quelque chose, Joe, dit-elle. Il n'y a vraiment qu'un seul hôtel à proximité – c'est un routier. La chambre sera un peu plus grande que la mienne et oui, vous aurez votre propre salle de bain. Vous n'aurez pas à discuter avec Mama de ce qu'elle a gagné en ligne cette semaine. Et les chambres sentiront la cigarette froide, mais pas autant que dans mon mobile home. Rien ne sera comparable à mon petit appartement. Et vous pourrez récupérer votre petite vie calme pendant quelques heures où vous n'aurez pas à compter sur l'hospitalité de gens qui vous effraient.

— Putain, non. Vous ne m'effrayez pas, rétorquai-je.

Elle haussa les sourcils, regarda Trevor puis me regarda. Quelque chose dans la façon dont elle étudiait mon visage rendit mon pantalon plus étroit. Il y avait quelque chose de désinvolte dans son attitude. La façon dont elle bougea sa hanche, le renflement de sa poitrine contre sa cage thoracique, son sourire détaché – et puis il y avait le fait qu'elle avait raison – elle avait tapé dans le mille. Ces gens m'effrayaient. Beaucoup de choses m'effrayaient. Comment quelqu'un que je ne connaissais pas

pouvait-t-il me déchiffrer aussi vite ?

Si *elle* pouvait faire ça, au milieu de nulle part, alors qu'est-ce que le monde saurait sur moi le jour où j'y entrerais ? Il fallait que je sois un vrai pitbull si je voulais réussir en tant qu'avocat. C'était le but de mes parents et le mien, pas vrai ? Le mien - mon but. Je décidai d'essayer d'être un pitbull à mon tour.

Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, Trevor nous interrompit.

— Amenons-le simplement où il veut aller, dit-il à Darla.

Elle fit mine de protester mais il l'en empêcha en posant le bout de ses doigts sur ses lèvres. C'était un geste que je n'avais jamais vu quelqu'un faire à une femme et je m'attendais à ce qu'elle le rabroue, mais au lieu de ça, elle prit un doigt dans sa bouche et le suçà en souriant. Bon sang. Si j'avais été mal à l'aise une minute plus tôt, maintenant j'étais si dur que je rampai littéralement hors de ma peau - pour une bien meilleure raison.

Trevor recula et un regard passa entre eux, qui me donna l'impression d'être de trop.

— En outre, s'il a sa propre chambre, nous récupérons celle-là pour nous, dit-il doucement en faisant un signe de tête vers son petit appentis.

## DARLA

— Je vous laisse discuter de ce que vous voulez faire pendant que je vais prendre une douche, dis-je en m'échappant de leur échange.

Mon corps avait encore le goût de la bouche de Trevor, sentait comme nous deux, et j'avais besoin de me nettoyer à grandes eaux. Un peu comme être plongé dans une piscine baptismale. Ma nouvelle existence nécessitait ce genre de réinitialisation et mon cœur avait besoin de ce genre de pureté parce que, même si ces quelques heures supplémentaires nous avaient été accordées, c'était *fini*. Après cela, ma nouvelle vie me laisserait dans une mare de tristesse et de nostalgie.

Cependant, ce serait toujours mieux que ce que j'avais avant d'avoir ramassé cette âme nue. En revenant dans le mobile home, je vis où Joe avait mis son pied à travers le porche pourri. Merde ! Je savais que les planches allaient céder, je ne pensais pas qu'elles cèderaient aussi vite. Une créature à fourrure d'origine indistincte se précipita là-dessous et je priai le Bon Dieu pour que ce ne soit pas un rat des marais arrivant des terres humides à proximité.

Lorsque j'entrai dans le mobile home, Mama était à sa place à la table de la cuisine et elle leva les yeux en secoua lentement la tête.

— Deux hommes maintenant, Darla ? Vraiment ?

— Pas en même temps, Mama, dis-je en me moquant d'elle et en agitant la main comme si cette idée était tellement extrême que je n'aurais jamais pensé faire une telle chose.

*Menteuse*, murmura une voix dans ma tête. Oh mon Dieu, à cette cadence, j'allais avoir plus de voix dans ma tête que lors d'une épreuve de sélection de la *Nouvelle Star*.

Le jet de la douche fut inexistant. La pression de l'eau était basse ce qui voulait dire que quelqu'un lavait des vêtements ou utilisait le lave-vaisselle au même moment. Si c'était Mama, cela m'étonnait. La majorité du nettoyage qui était fait ici l'était par moi ou oncle Mike quand il était en ville. Peut-être était-elle dans un de ces bons jours. Ce serait bien. Lorsque Mama passait par une bonne phase, cela voulait dire que le monde était plus facile à appréhender.

Alors que je lavai les parties de mon corps que Trevor avait touché le plus, le savon effaçant son essence mais pas son souvenir, je ressentis un pincement de regret. Son parfum était gravé dans

mon cerveau, la pression de ses doigts et la friction de sa peau contre la mienne étaient un souvenir sensuel. Il n'était pas nécessaire que ce soit *seulement* un souvenir. Bien sûr, ce que nous avons fait était bien à l'abri dans un compartiment de mon cerveau et je pourrais l'en sortir chaque fois que j'en aurais besoin. Mais de nouveaux souvenirs pouvaient être créés durant les quelques prochaines heures et je ne pensais pas que jouer au bowling en ferait partie.

Lavant mes cheveux, découvrant que nous n'avions plus d'après-shampooing et me maudissant pour ne pas avoir vérifié avant, je réalisai que lorsque j'utiliserais mon sèche-cheveux, j'allais ressembler à un *Chia Pet* géant, ces petits animaux en terre cuite dans lesquels on faisait pousser des graines. Il valait mieux que je les laisse sécher naturellement et boucler selon leur envie au lieu de me transformer en une boule frisée. Je trouvai des vêtements propres dans le tiroir de la commode de ce que vous pourriez vaguement appeler ma chambre – elle était surtout remplie avec les bibelots que Mama avait gagnés au cours des cinq ou six dernières années à ses jeux en ligne qui la tenait occupée.

De temps en temps, elle gagnait quelque chose de chouette. Une année, elle avait gagné deux cents dollars et une nuit dans l'hôtel de son choix. Elle avait choisi le parc aquatique et m'y avait envoyée avec quelques amis. Une autre fois, elle avait remporté un très beau voyage de deux semaines en Italie, tous frais payés, mais il s'était avéré que lorsque vous gagnez des choses à un tirage, vous devez payer les taxes sur la valeur de la chose – ou du voyage – et nous ne pouvions pas nous le permettre. Quelqu'un d'autre avait récupéré le voyage de Mama en Italie et nous n'avions eu qu'une histoire à raconter.

Je revins propre et prête à affronter le reste de la journée pour trouver Trevor et Joe chuchotant furieusement, Joe me lançant des regards qui n'avaient pas l'air d'être très amicaux.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Trevor glissa son bras autour de ma taille et sentit mes cheveux mouillés.

— Tu sens bon, chuchota-t-il.

— C'est de la noix de coco chimique, chuchotai-je en retour.

Cela fit passer Joe d'un air renfrogné à un sourire narquois. C'était une petite victoire, mais je l'acceptais.

— Joe veut absolument aller à l'hôtel, déclara Trevor en fronçant les sourcils.

Lorsque j'établis un contact visuel avec Joe, ce fut comme tomber dans une piscine de beauté. Je voulais y nager pour toujours. Je n'aurais pas dû avoir ces pensées, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. C'était comme si je trompais Trevor devant lui, mais pas vraiment. Je n'étais pas intéressée par Joe. Je voulais juste m'émerveiller devant lui. Personne ici ne lui ressemblait. *Personne*.

Par ici, les cicatrices à l'âge adulte résultaient d'acné juvénile, les dents tordues étaient tout simplement tordues, et marcher avec ce genre de fluidité et de grâce... eh bien, vous ne l'acquériez pas en travaillant sans une station d'essence, en remplissant des sacs à l'épicerie ou en construisant la charpente d'une maison. Et vous ne l'obteniez certainement pas en conduisant un camion, passant soixante-dix à quatre-vingts heures par semaine sur la route, penché sur un volant.

— Je peux vous y emmener, dis-je. Pas de problème.

Trevor me regarda et ses yeux s'écarrillèrent un peu, puis il sourit.

— Allons-y.



— Très bien, dit-elle en se tournant vers moi. Allez dans la voiture. Je vais vous amener à l'hôtel. Voulez-vous venir au bowling avec nous d'abord ?

Je bâillai. Je jure devant Dieu que je ne faisais pas semblant. L'épuisement de gérer la disparition de Trevor, avec sa mère, le trajet, la panne de ma voiture, tout cela pesait sur moi.

— Vous n'aviez pas besoin de faire ça, dit-elle tandis qu'elle se dirigeait vers la voiture et ouvrait la portière arrière.

Je pouvais voir l'asphalte sous nous dans la voiture et je demandai si j'allais devoir y passer mes pieds pour faire avancer cette chose, comme dans les dessins animés. Elle mit le moteur en marche et il était étonnamment silencieux. Trevor rampa sur le siège avant.

— Oh, j'ai une drôle de sensation sur les fesses, dit-il en s'asseyant.

— Qu'avez-vous *fait* hier soir les gars ? demandai-je.

Darla laissa échapper un éclat de rire qui me fit commencer à l'aimer un peu.

— Nous n'avons utilisé le gode-ceinture qu'une fois, dit-elle.

Trevor la frappa légèrement sur l'épaule alors qu'elle faisait avancer la voiture. Il se retourna vers moi.

— Non, je veux dire que je suis monté à l'avant de cette voiture uniquement nu. Ne pas être écorché par le vinyle déchiré est un luxe.

Se tournant complètement pour attirer mon attention, Trevor me lança un regard qui disait clairement qu'il pensait que j'étais insensible – mais Darla semblait avoir compris mon point de vue. Quel plaisir d'être pris en compte pour une fois ! L'égoïsme de Trevor avait entaché toute cette expérience, à partir du moment où il avait disparu - non, en fait dès le moment où il avait mangé tout mon peyotl - jusqu'à la seconde où Darla était réapparue. Tout ce que je voulais en ce moment, c'était ma propre chambre, mon propre espace, mon propre lit. Plus tard ce soir, si la voiture était réparée, ou demain matin – Seigneur, j'espérais que ce ne serait pas demain matin – nous pourrions alors partir et je pourrais échapper à ce chaos.

Que Trevor aille se faire foutre. Qu'il aille se faire *foutre, foutre, foutre, foutre*. Il s'était tenu là, arguant que je devais le protéger de sa mère, que je devais rester un peu ici, dans le petit... peu importe comment vous appelez cette chose dans laquelle vivait Darla... et que je devais arrêter de me comporter en trou du cul snob. Je ne pensais pas que j'étais snob. Je veux dire – regardez cet endroit. J'étais tout simplement réaliste.

La petite poubelle de Darla nous amena sur la route et nous prîmes l'autoroute jusqu'à une sortie. Elle se gara devant un de ces bâtiments qui auraient pu être une usine, un hôpital ou un hôtel – il était tout à fait quelconque. Les hôtels ne ressemblaient tout simplement pas à ça chez moi. Du moins pas dans l'est du Massachusetts. Ou alors peut-être dans la brousse de l'ouest.

Oh, bien sûr. J'étais dans la brousse. Le point Zéro de la brousse. Le prototype de...

— C'est là. Le luxueux hôtel cinq étoiles du nord de l'Ohio.

— Vous n'avez pas besoin d'insister autant. J'ai reçu le message.

J'étais fatigué et énervé, et elle continuait d'agir comme si j'étais une sorte de snob et je commençai à en avoir sacrément assez.

— Je ne crois pas que vous ayez compris le message, Joe, répondit-elle sèchement.

Maintenant, c'était au tour de Trevor de nous regarder comme s'il regardait un match de tennis à Wimbledon.

— Vous êtes jalouse, rétorquai-je vertement. Je conduis une belle voiture, nous venons d'un endroit beaucoup plus beau qu'ici, j'ai de plus belles choses, *bla bla bla*. Ce n'est pas de ma faute si vous vivez de cette façon.

Je pouvais dire face à l'expression sur le visage de Trevor que j'avais dépassé les bornes - et je pouvais dire face à la façon dont son visage à elle rougit que j'avais touché un point sensible.

— Tu viens tout simplement de prouver qu'elle a raison, connard, grogna Trevor.

— Je pense qu'au contraire, elle a prouvé que c'est moi qui ai raison.

Je sortis de la voiture aussi vite que je le pus, deux paires d'yeux me lançant un regard mauvais comme s'ils pouvaient en quelque sorte effacer le fait qu'ils avaient tort avec la seule force de leur colère. Je m'en fichais. Tout ceci était tellement à des années-lumière des choses dont j'avais toujours voulu faire l'expérience que j'avais l'impression que Trevor était devenu à moitié fou. Nous n'étions pas dans une sorte d'émission de télé-réalité. Ce n'était pas *Secret Story – Version Ohio* ou un épisode de *Stupide Touriste – Version Américaine*. C'était moi en train de me faire traiter comme de la merde pour être venu jusqu'ici afin de sauver Trevor.

Quoi que j'aie pu faire pour endosser le rôle du méchant, je ne savais plus quoi penser. Je ne savais pas pourquoi ils agissaient tous les deux aussi bizarrement. Je claquai la portière de la voiture et quelque chose de nettement métallique résonna dans l'air, comme si une pièce de la carrosserie était tombée. Darla ne broncha pas alors je ne le fis pas remarquer.

— Merci pour la balade, dis-je.

Juste parce qu'ils pensaient que j'étais un connard ne voulait pas dire que je n'avais pas un minimum de politesse. Je n'allais pas leur donner plus de munitions contre moi.

— Je vous en prie, dit-elle avec aigreur alors qu'elle passait la marche arrière afin de sortir du parking.

Je les regardai s'éloigner jusqu'à ce que la voiture disparaisse puis je jetai un coup d'œil autour de moi. Au bout du parking immense, il y avait un bâtiment qui aurait pu abriter le KGB... ou la garderie pour enfants la plus triste du monde. Ce devait être l'hôtel. À ce stade, tant qu'il y avait un lit, une salle de bain et une machine à café, ça m'était égal.

## DARLA

— Waouh, tu sais vraiment les choisir, hein ? dis-je alors que nous sortions du parking.

Trevor secoua la tête et ouvrit la fenêtre, juste assez pour que le vent s'engouffre et fasse sécher mes cheveux en boucles sauvages et crépues, m'obligeant à lâcher le volant d'une main pour pouvoir repousser les mèches rebelles de mon visage.

— Il n'est pas comme ça d'habitude, Darla, insista Trevor. Je jure devant Dieu que je ne l'ai jamais vu comme ça.

— L'as-tu déjà vu hors de Boston ?

Cela fit réfléchir Trevor.

— Bien sûr. Oui. Nous sommes allés en... tu sais, voyages scolaires... nous sommes allés à New York, aux chutes du Niagara, et ses parents ont une maison de plage au Cap.

Je reniflai.

— Et où d'autres ?

— Eh bien, ils nous ont emmenés skier à Vail dans le Colorado, et nous avons fait quelques voyages en Martinique...

Sa voix s'éteignit lorsqu'il réalisa ce qu'il disait.

— Aucun voyage humanitaire avec votre église à New Delhi pour laver les pieds des pauvres ?

Je ne pouvais pas empêcher l'acidité de ma voix. Trevor eut l'air de se dégonfler avec chaque

mot que je lui crachais. Ce n'était pas ainsi que nos dernières heures ensemble étaient censées se dérouler et pourtant, je le faisais, je faisais ça. Bon sang. La "Maîtresse du Sabotage" m'avait appelée une fois Mama. Je détestais quand ma mère avait raison.

Il poussa un profond soupir dans lequel je pus entendre tant de mes émotions : la colère, la frustration, la confusion, l'incertitude – et une touche d'espoir. Joe s'était transformé en paratonnerre pour beaucoup de sentiments que nous ressentions tous les deux mais refusions d'en parler. Du moins était-ce vrai pour moi – et bien que retourner la pierre qu'était Joe mettait à jour un nombre impressionnant de bestioles effrayantes et rampantes, elles étaient maintenant confrontées à la lumière froide et dure du soleil. La lumière du soleil tuait les germes. C'était le plus grand désinfectant et je suspectais que nous avions tous les deux énormément de dégâts en nous qui nécessitaient un bon nettoyage.

— Il a raison, admis-je.

Voilà – le désencombrement de mon état émotionnel avait commencé.

— Il a tort, protesta Trevor en secouant la tête tout en s'asseyant bien droit et en me tapotant le genou. Il n'y a absolument rien qui nous rende meilleurs que toi.

— Oh, je ne voulais pas parler de cette *partie*, dis-je beaucoup plus fort et impétueusement que je l'aurais voulu.

Mais c'était moi, pas vrai ? Si Trevor n'aimait pas ce que j'étais, il pouvait toujours partir, non ?

— Je ne veux pas dire que vous êtes meilleurs que moi parce que vous avez de l'argent. Je veux dire que vous avez une vie complètement différente que...

J'agitai la main en direction des vitrines le long de la route. Une boutique de spiritueux, un magasin de munitions et de feux d'artifice.

— Ce n'est pas un Gucci, ce n'est pas une boutique de poupées en porcelaine, et ce n'est certainement pas un Starbucks, lui fis-je remarquer et un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

Nous commençons à être vraiment sérieux et je ne gérais pas très bien le sérieux. Ni les sarcasmes qui essayaient de couvrir les émotions que je n'arrivais pas à traiter correctement. Peut-être que j'avais besoin de penser à Trevor comme un à entraînement - un mec sur lequel je pourrais m'entraîner à déverser ces sentiments profonds, quelqu'un qui comprendrait la nuance et même qui s'en soucierait. Mais là encore, peut-être que ça serait faire travailler un muscle dont je ne me servais plus jamais après, de l'énergie gâchée.

Il fallait tout d'abord que je découvre si je possédais ce muscle, alors je pris une décision sur un coup de tête tandis que nous dépassions le bowling. Trevor le montra du doigt, sa main s'agitant dans le vent.

— Mais que... attends... que ? demanda-t-il avant de se tourner vers moi avec un sourire perplexe.

— J'ai une meilleure idée, dis-je.

Sa main se resserra sur mon genou avant de glisser vers le haut.

— Quelle que soit ton idée, commença-t-il, sa main remontant pour maintenir mes cheveux en arrière, ses phalanges effleurant doucement mon cou, me faisant frissonner. Cela peut-il impliquer des boules ?

TREVOR

Elle passait si bien de la colère à la raison puis à la plaisanterie que j'avais l'impression d'être avec

une adulte. Comme si j'en étais un et elle aussi, et que nous étions liés l'un à l'autre à ce niveau de maturité incroyablement excitant qui me faisait durcir et me donnait encore plus envie d'elle. C'était un peu comme jeter un coup d'œil et surprendre vos parents dans un moment intime par accident ou les voir aux prises d'un problème d'éthique difficile – mais le gérant avec une telle grâce que vous vouliez être comme eux.

Sauf que, pour l'instant, je ne voulais pas être – je n'avais pas besoin d'être - comme n'importe qui à part moi. Le moi qui était avec Darla. Était-ce ce que l'amour...

Elle m'interrompit.

— J'espère que tu n'es pas allergique aux fleurs sauvages.

Son sourire était impertinent, espiègle et sexy comme l'enfer. Je me demandai ce qu'elle avait en réserve pour moi. Nous tournâmes sur une route de campagne poussiéreuse. De gros nuages beiges flottaient dans le ciel alors que sa petite voiture cahotait et tressautait sur le chemin de terre défoncé.

L'endroit devenait de plus en plus isolé, comme une zone protégée... sauf qu'ici, tout semblait être parcs à roulettes, bars, relais routiers et zones protégées. J'eus le sentiment qu'ici, ils n'avaient pas besoin de préserver vingt, cinquante ou cent acres de terres humides parce que la terre était la *seule* chose qu'ils semblaient avoir en abondance.

C'était magnifique, cependant, alors que la poussière retombait et que je pus voir le champ où elle m'avait amené. Il s'étendait sur ce qui semblait être des kilomètres, une couverture de fleurs du printemps et d'herbes hautes, certaines encore tachetées par les feuilles mortes de l'année précédente. Un chemin étroit nous conduisit à un parking sauvage et je pouvais voir à sa base une mince bande de terre qui en émergeait. Cela devait être une sorte de chemin sur lequel les gens venaient se promener lorsque les conditions météorologiques étaient meilleures et nous découvrions un nouveau territoire vierge alors que le printemps commençait.

Nous pouvions traverser. Nous pouvions ouvrir la voie. Nous pouvions revendiquer pour nous-mêmes cette belle saison et construire un souvenir qui, je le savais, devrait être suffisant et qui, je l'espérais, s'attarderait assez longtemps. Dans la réalité et dans ma mémoire.

Darla sauta hors de la voiture, fit le tour par l'arrière et ouvrit ma portière avec une telle force que je crus qu'elle allait me tirer par le col et me traîner dans ce champ. Cela ne m'aurait pas dérangé. Au lieu de cela, elle me laissa sortir par moi-même et je tendis le bras vers elle, le vent fouettant nos cheveux alors que je l'entourais de mes bras et l'embrassais, la lumière du soleil brillant sur nous comme pour dire *oui, oui, oui*. Puis autre chose en moi dit oui, se mettant au garde-à-vous, pointant vers le soleil, un durcissement et un sentiment d'étroitesse dans mon jean trop familiers qui devaient être soulagés, et qui ne pouvaient l'être que par Darla.

Elle prit ma main et, riant comme une enfant, avec joie et des fourmillements dans les pieds et le corps, elle me tira vers le canal d'herbe étroit. Elle m'arrivait à la hanche et je m'y enfonçais, mes mains frôlant la cime des fleurs et de l'herbe, la tête et les épaules de Darla devant moi, mes genoux et mes pieds ayant du mal à la suivre sans nous nous faire tomber. Puis, une clairière – et je souris. Elle était complètement cachée du monde, de tout. Personne ne pouvait nous trouver ici et l'herbe avait en quelque sorte diminué. Des couches de mousse et d'herbes courtes recouvraient la zone avec grand bosquet boisé dans le fond.

— Comment connais-tu cet endroit ? demandai-je.

On aurait dit qu'elle était la gardienne de ces lieux sacrés, recherchant l'asile dans l'inconnu, se taillant une place dans un monde hostile face à ce qu'elle avait à offrir.

— C'est mon coin de lecture, dit-elle. C'est ici que je viens lorsque je veux être seule et plonger dans un livre.

Son visage devint troublé pendant une seconde fugace puis elle se décida à dire quelque chose qu'elle semblait avoir du mal à confesser.

— Et c'est ici que je viens pour penser à mon père.

Je l'embrassai légèrement sur le nez puis sur les lèvres, un geste tendre qui était plus une reconnaissance que quelque chose animé par la passion. Elle leva les yeux et son visage était ouvert pour moi, offrant plus que n'importe quelle partie de son corps durant nos ébats et lorsque je regardai dans ses yeux, c'était comme si elle avait également ouvert son cœur. Et ce fut là que j'eus mon premier aperçu de son âme nue.

## DARLA

Une urgence. Une vague d'un besoin avide et pressant s'abattit sur nous, pénétrant tout. J'avais besoin de Trevor maintenant, je le voulais en moi maintenant et je voulais me sentir choyée, revendiquée et désirée retour. Ce n'était pas le même feu qui m'avait consumée la nuit dernière dans mon petit coin de passion pourpre. C'était quelque chose de frénétique et d'intense.

Je voulais qu'il connaisse mon corps de la façon dont j'imaginai que les gens le faisaient lorsqu'ils pouvaient vraiment s'adonner à la luxure, lorsqu'ils pouvaient tout simplement se lâcher et s'amuser et ne se soucier que de la libération de toutes leurs pulsions, les cochant une par une. Nous avions une autre chance de le faire aujourd'hui. Je déboutonnai son pantalon alors qu'il m'embrassait, ouvris sa braguette et l'exposai, tombant à genoux et...

— Oh, mon Dieu, gémit-il alors que ma bouche recouvrait son érection rigide.

Il était déjà prêt pour moi ; ma bouche chaude et accueillante put jouer avec lui et le taquiner, ma langue léchant la partie inférieure de sa hampe ce qui rendit ses genoux légèrement flageolants, ses mains se glissant dans mes cheveux comme un homme à la recherche de la grâce. Ses ongles frôlèrent mon cuir chevelu, la sensation si érotique que mon propre orgasme vint à la surface comme un tsunami, se retenant juste un instant avant de s'écraser sur le rivage.

Je décidai qu'il en valait la peine – les deux autres mecs sur qui j'avais essayé ça avaient réagi comme des connards, poussant ma tête sur eux et rendant difficile le fait de respirer, sans aucune considération pour moi. C'est ça le truc – parfois, lorsque vous donnez à quelqu'un, ce n'est pas vraiment désintéressé. C'est égoïste. Vous en retirez du plaisir parce que vous donnez librement. Le moment où ce n'est pas donné librement est le moment où tout s'écroule.

Les gémissements de Trevor et ses petits tremblements d'abandon me remplirent de fierté – et d'excitation. Je ne voulais pas que ce soit *tout* ce que nous ferions et apparemment lui non plus, car je me retrouvai soudain dans ses bras, ses mains tirant sur mon pantalon, sa bouche contre la mienne, cherchant et prenant frénétiquement. Il le ressentait lui aussi – cette sensation que nous devons nous joindre aussi vite, fort et intensément que possible, que nous devons viser la lune avec le peu de temps précieux qui nous restait.

Bientôt, mes fesses nues touchèrent la mousse qui recouvrait le sol et Trevor se retrouva sans pantalon, se débarrassant de sa chemise, revenant à l'état dans lequel il était lorsque je l'avais rencontré. Mes yeux ne se lasseraient jamais, *jamais* de ce corps, et il voulait me voir lui aussi. Le chaud soleil ne me permettait pas vraiment de me cacher et un éclair de timidité me frappa. D'où cela venait-il ? Je repoussai ce sentiment et, tandis qu'il me dépouillait de mon soutien-gorge – le dernier bout de tissu qui couvrait encore mon corps – il m'allongea gentiment sur le sol, les bras dessus de ma tête.

— Je veux juste te regarder, Darla, dit-il, un sourire émerveillé étirant ce visage pensif. Tu es si belle.

Une chaleur envahit tout mon corps, y compris mon cœur. Des réparties sarcastiques remplirent mon esprit et s'éteignirent en quelques secondes, une partie plus profonde de moi acceptant ses paroles – les acceptant vraiment. Les intégrants.

Parce que j'*étais* belle. Qu'il puisse le voir me le fit encore plus ressentir, me fit m'épanouir sous l'attention et la reconnaissance que peu importe combien de gens essayaient de me faire croire le contraire, ou combien la vie m'envoyait de messages négatifs, cette divinité de l'amour que j'avais toujours espéré avoir en moi était réellement là.

Et elle m'avait conduit à Trevor.

Ou peut-être en avait-il une en lui, lui aussi, et elle l'avait conduit à *moi*.

Une de ses mains descendit pour me trouver lisse et humide, et l'autre fouilla dans son jean et en sortit un préservatif.

— Où as-tu trouvé ça ? demandai-je en embrassant son nez.

— Dans mon portefeuille. Joe l'a apporté avec mes vêtements et mon téléphone.

Un papillon de nuit vola au-dessus de nous et le ciel était d'un bleu inhabituel avec de petites traînées de nuages, la seule preuve que nous n'étions pas confrontés à une chaîne ininterrompue de l'espace menant aux cieux. C'était le genre de journée de printemps dans l'Ohio qui faisait sentir béni. La longue étendue de chair que nos corps formaient, enterrés dans la clairière sous les fleurs, l'herbe et un nouvel espoir, me fit ressentir un sentiment de paix et d'excitation je ne voulais jamais, *jamais* laisser partir.

Puis la bouche de Trevor fut sur mon mamelon durci, sa main se déplaçant le long de mon humidité, altérant mon souffle et faisant poindre mon apogée, si proche et fructueuse, avant qu'il s'installe au-dessus de moi, sa hanche pressant mon bassin. Il se pencha pour lécher le lobe de mon oreille puis traça un lent chemin de baisers jusqu'à mon aine.

Oh ! *Là et là et ici* et... sa langue magique, celle qui créait ces chansons qui résonnaient comme des rêves liquides, taquinait en ce moment mes points les plus sensibles, caressant et léchant dans le seul but de me faire me sentir bien. Sa main me guida pour que je m'allonge contre le sol doux et je basculais mon visage en arrière pour regarder le soleil, observant la lumière changeante tandis qu'il faisait à mon corps le plus grand don d'attention, d'excitation et d'affirmation, le faisant palpiter et se contracter alors que l'air quittait mes poumons et que la grande vague d'un orgasme en attente commençait à titiller mon âme.

Mon âme nue.

— Oh mon Dieu, murmurai-je en levant les hanches, les mots sortant en tremblant.

Tremblant pour Trevor. Mon esprit vagabondait jusqu'à ce qu'il me ramène avec sa langue de velours. Elle s'installa sur mon clitoris impatient, un contact doux comme une fleur qui s'épanouit et fleurit sous la chaleur du soleil, si époustouflant que je faillis exploser sur ses lèvres. Ce contact était comme quelque chose que j'avais lu et que je savais exister, mais que j'avais toujours soupçonné n'être qu'une sorte de fiction.

La réalité, cependant, était extraordinaire et très, *très* réelle.

Trevor, c'est incroyable, murmurai-je, sentant ses mains sur mes fesses, me posséder, la chair frémissante d'excitation alors qu'il les prenait à pleines mains. En utilisant ces bras musclés, il souleva mon aine jusqu'à sa bouche, le changement d'angle me faisant grincer des dents et bouillir la tête sous les petites étincelles annonciatrices d'un orgasme intense. Si vite, si proche, je sentis mes hanches commencer à bouger en rythme avec lui, voulant rattraper la douce douleur qui était sur le

point d'être étirée et soignée par un baiser.

Ce changement donna à Trevor la possibilité de me rendre folle alors qu'il glissait un doigt en moi et le recourbait afin qu'il déclenche des vagues inattendues de plaisir, le bruissement des feuilles au loin et la légère brise ajoutant à ma sensation d'abandon complet, comme si Trevor me donnait accès à un moi primaire que je ne savais pas posséder. C'était ce que je voulais, ce que j'avais espéré pendant des années mais que j'avais imaginé ne jamais pouvoir avoir, encore moins le partager avec un quasi-inconnu que j'avais rencontré le jour précédent. Le sentiment de connexion, de liberté, de compassion et de communion avec lui n'était pas seulement époustouflant pour mon corps (bien qu'il fasse un travail fabuleux dans ce domaine).

Cela soufflait également complètement mon *esprit*. Les gens ne passaient pas comme ça dans ma vie, attirant mon attention puis faisant serpenter leur langue sur mon clitoris pour me donner ce dont j'avais besoin. Absorber ce fait brûla mon âme, sa bouche chuchotant et soufflant contre ma peau maintenant échauffée alors que je m'épanouissais avec luxure, toute la chaleur convergeant sur mon point sensible tandis qu'il léchait, augmentant lentement la libération en mon sein, glissant son doigt dedans et dehors, me faisant en vouloir plus. Plus ? Pouvait-il y avoir plus ?

*S'il vous plaît, faites qu'il y ait plus !*

Mes jambes commencèrent à trembler et je savais que j'allais jouir comme un bordel du Nevada pendant la foire aux orgasmes. Mes mains le cherchèrent, s'accrochant à lui comme si ma vie en dépendait, glissant et le guidant pour trouver le rythme qui...

— Oh Trevor, m'entendis-je siffler, aimant sa langue qui me léchait là où j'en avais besoin.

La chaleur de son corps nu musclé pressé contre mes jambes et mes hanches, la façon dont il me poursuivait lorsque je bougeais, tellement déterminé à s'assurer que j'avais ce dont j'avais besoin - cette seule pensée me fit basculer, me fit me contracter, crier et gémir, chuchotant et m'agitant contre lui alors qu'il me donnait le (s) meilleur (s) orgasme (s) de ma vie, des larmes emplissant mes yeux en constatant qu'un homme puisse ne serait-ce que vouloir me faire ça.

Et encore moins le faire *réellement*. Les groupies de sa musique ne connaissaient pas cette facette de lui. Trevor devrait avoir des groupies de sa *langue*, pour l'amour de Dieu. Et je serais la présidente permanente du fan-club.

Sa langue m'ouvrit, chair brûlante contre la mienne alors qu'il me couvrait de caresses ciblées et approfondies. Sentir à la fois ses doigts et sa langue sur mon nœud de plaisir lancinant ajouta à mon orgasme alors que mon corps tout entier devenait une masse de muscles raidis. Il y avait vraiment plus ? Putain de merde. J'étais en train de rêver. Et depuis quand un rêve comme celui-ci se réalisait dans ma petite vie pathétique abandonnée de Dieu ?

Aujourd'hui apparemment. Et hier. *Qu'en est-il de demain ?* se demanda mon esprit.

— D'où diable viens-tu ? haletai-je, mes mains se serrant en poing sous l'orgasme et mon sexe enduisant sa langue de mon essence tandis que je gémissais.

Il se recula et me tapota avec ses doigts, ses callosités de guitariste agissant comme un jouet sexuel organique, mes replis roses dégoulinants et la pulpe de ses doigts glissant contre mes lèvres inférieures.

— Ne te soucie pas d'où je viens, chuchota-t-il, les mots roulant comme des petites répliques sismiques sur ma peau gonflée tandis que je sentais mon orgasme décliner et qu'un immense sentiment de gratitude et de joie me remplissait. Ne te soucie que d'où tu vas.

Du Paradis. Il venait du *paradis*.

Se concentrant sur mon orgasme et ma peau comme si me mener au terme de ma jouissance était son travail, la mission de sa vie et son seul vrai objectif, il suivit mon corps alors que je convulsais,

me drainant et jouant de moi comme si j'étais un morceau de musique qu'il produisait, tous les crescendos et légatos se mélangeant dans les muscles de sa bouche.

Quelques petites vagues s'attardèrent et mes gémissements ralentirent. Je n'avais jamais couru sur une plus grande distance que de la porte de l'épicerie à ma voiture sous une pluie battante. Alors je ne pouvais pas le dire par expérience, mais je supposais que l'adrénaline d'un coureur de compétition était ce qui se rapprochait le plus de ce que Trevor venait de susciter en moi, les endorphines sur le point d'entrer en course, mais en suspension pendant ce moment où un afflux de sang bourdonnait à vos oreilles et tout ce que vous pouviez entendre était l'air entrant et sortant de vos poumons.

Il sourit puis remonta le long de mon corps en rampant comme si j'étais un sommet à conquérir. Et je l'étais, pas vrai ? Et que je sois damnée s'il n'avait pas reçu la médaille d'or pour ça. Le goût de mon essence m'excita de nouveau, la vague me frappant si soudainement que je jouis encore une fois sous ce baiser simple mais voluptueux, sa bouche chaude et humide m'apportant un tel bien-être que tout mon corps frissonna de bonheur et d'excitation, mon clitoris menant la danse.

— Tu as mis mon âme à nu, Trevor, haletai-je, sachant que les mots étaient inadéquats, mais hé — j'avais essayé.

Mes doigts parcoururent ses cheveux blonds ondulés et j'avais l'impression que je pourrais faire ça pour toujours, simplement me reposer sur le matelas de Mère Nature et dormir dans ses bras. Mes besoins n'étaient pas grands. Un champ de fleurs sauvages près d'une autoroute en Ohio était comme la suite du Penthouse du Marriott de Times Square en ce moment. Tant que j'avais Trevor avec moi, de préférence nu et excité, le monde était à moi.

En parlant d'excitation, il m'embrassa, son goût n'étant en fait que le *mien*, un choc et un hoquet se transformant en gémissement et un rugissement de quelque chose de plus à l'intérieur de moi.

— Es-tu... ? demanda-t-il, sa voix s'élevant sous le désir.

— Je te veux, Trevor Connor. Tu es la réponse à mes prières chuchotées.

Il comprit l'allusion à sa chanson et la peau autour de ses yeux changea, plissée avec une sorte de gratitude humide, d'acceptation, de reconnaissance et de détente. Nous avions l'un l'autre, à la fois dans le corps et dans le cœur.

— Tu me fais croire à quelque chose de tellement plus, murmura-t-il alors qu'il me pénétrait, tout en puissance et mouvement félin.

Tandis que nous terminions notre connexion, sa chair installée dans la mienne, mes mains parcouraient son dos, mes doigts s'y plantant et sentant les petites lignes des tendons qui se contractaient pour être en moi, pour me faire ressentir du plaisir, pour me faire comprendre que ce que nous ressentions était beaucoup plus que du sexe. Une fine couche de sueur se forma sur sa poitrine et je tendis le cou pour le lécher, pour mordiller son mamelon ce qui fit se raidir son corps puis bouger plus vite en moi, l'angle de nos corps juste parfait pour qu'un mur rouge de passion prenne le pas sur mon existence.

Une fine brise fit frissonner ma peau alors que mes mains empoignaient ses fesses de marbre si dures tandis qu'il se reculait puis me remplissait de nouveau, nos corps bougeant avec un rythme délicieux. J'ouvris plus largement mes jambes et les enroulaient autour de ses hanches, ses lèvres embrassant mon oreille puis mordant désespérément mon épaule alors qu'il frémissait et se tendait, perdu dans son propre plaisir, mon corps se précipitant pour le rattraper afin que nous puissions plonger dans une autre dimension qui n'était que pour nous.

Nous le fîmes.

La sensation de la mousse verte se pressant sur mes cuisses, le début de barbe de Trevor jouant



sur ma pommette, ses halètements feutrés dans mon oreille, mes propres gémissements de libération et nos corps s'arquant sous la jouissance – tout cela créa un état de béatitude qui me fit sentir plus en harmonie avec son torse glissant sur ma poitrine gonflée et nos petits sons d'amour que je l'avais été n'importe où, n'importe quand.

Il finit puis s'effondra sur moi, son poids comme la couverture d'une victoire, un cérémonial de reddition qui disait, *tu as fait ça pour moi. Tu m'as fait sortir de mon propre esprit et tu as utilisé mon corps pour faire quelque chose de nouveau avec toi. Tu l'as fait, Darla.*

Mon corps sentit les contrecoups de l'explosion s'apaiser, un picotement imprégnant chaque parcelle de mon corps, mon visage enfoui dans son épaule – eh oui, je le léchais maintenant.

Un grondement sourd de gloussements m'emplit alors qu'il se mettait à rire de l'intérieur et glissait hors de moi avant de se blottir contre mon flanc. D'une main experte, il se débarrassa du préservatif et je haussai un sourcil alors qu'il me regardait.

— Quoi ?

— Tu es plutôt doué pour ça.

— Je l'ai appris à l'école des dames de petite vertu.

— Dans quelle matière t'es-tu spécialisé ?

— Éviter de devenir un animal écrasé sur le bord de la route.

Il se pelotonna contre moi et se redressa sur un coude, me défiant de le regarder en retour tandis que mes jambes commençaient à tressauter à la suite de nos acrobaties. Une de ses paumes apaisantes sur ma cuisse arrêta les tremblements.

— Que vais-je faire de toi, Trevor ? demandai-je en tendant le bras pour repousser une mèche de cheveux de l'arête de son nez.

Son visage changea, attristé, et il laissa échapper un long soupir.

Je savais ce que cela signifiait. Il n'avait pas besoin de dire quoi que ce soit. Partir ne serait pas agréable et cela se rapprochait de plus en plus. Mais il y avait quelque chose... de plus. Comme s'il voulait dire quelque chose mais n'y arrivait pas. Je ne lisais pas dans l'esprit des gens (bon sang, ce que j'aurais aimé pouvoir le faire) et je ne savais pas si je devais lui demander. Ce genre de question était difficile à poser lorsque vous étiez habillé. Nus dans un champ ? Euh... non.

— Darla, tu m'as parlé de l'accident de tes parents la nuit dernière.

Je me raidis. Peut-être n'avait-il pas de problèmes pour poser ces questions après tout.

— Oui.

— J'ai l'impression que... ça pèse sur moi, en quelque sorte. Alors je veux te dire quelque chose.

Son visage était un masque de lutte émotionnelle. Que voulait-il donc me dire ?

— Vas-y.

Je passai en mode 'double mots'. Comme ça. Et ça. Pour sûr. Vous voyez ?

— Ce n'est pas comparable à ce que tu as vécu, commença-t-il d'un air contrit.

— Mama dit que tout le monde doit affronter des coups durs. Tout le monde.

Je caressai légèrement son dos de manière encourageante.

— Ce n'est pas à propos de moi, en fait. C'est mon frère. Il est autiste.

— Et... ?

Je dis le mot comme si ce fait à lui seul n'était pas grand-chose. Beaucoup d'enfants par ici avaient des problèmes. Il semblait que tous les deux jours, un gamin rentrait de l'école avec un diagnostic d'autisme ou d'hyperactivité, et quelqu'un trouvait en travail en tant qu'aide. Beaucoup de mes amis avaient passé leur diplôme d'assistant dans cette branche et avaient trouvé des emplois

décents comme ça.

— Mes parents l'ont envoyé dans une institution quand j'avais huit ans. Il est plus âgé – cinq ans de plus – et après ça ma mère est devenue un peu cinglée.

Trevor rompit le contact visuel et roula sur le dos, sa hanche touchant encore la mienne mais mettant ses mains derrière sa tête et regardant le ciel. Une nuée d'oiseaux vola au-dessus de nos têtes, ressemblant à un nuage brun tellement ils étaient regroupés et en synchronisation.

Un léger sifflement sortit de ma bouche. *C'est si mauvais que ça ?* voulais-je demander avant de rapidement réaliser que j'avais de la chance d'avoir pour une fois réfléchi à deux fois parce que cela aurait été une chose horrible à dire.

— Il avait treize ans quand il est parti ? demandai-je. Cela signifie que tes parents ont vraiment essayé.

C'était la bonne chose à dire parce qu'il se détendit et se tourna sur le côté de nouveau.

— En effet. Rick était trop difficile à gérer. C'était... eh bien, je ne veux pas rentrer dans les détails maintenant. C'était juste trop difficile. J'ai détesté ma mère et mon père pendant très longtemps. Et maman s'est effondrée et a été internée dans un hôpital psychiatrique pendant quelques semaines.

— Aïe.

Mama avait raison. Nous avons tous nos coups durs dans la vie. Même les garçons bon chic bon genre de Boston.

— Lorsqu'elle est revenue à la maison, elle n'était plus la même. Elle était cassée en quelque sorte. Toute l'attention qu'elle avait portée sur Rick pendant des années s'est brusquement redirigée sur moi. Il fallait soudain que je sois parfait. Le meilleur élève, le meilleur athlète, le meilleur musicien - un exemple parfait qu'elle pouvait avoir un enfant qui n'était pas... tu vois...

Je le pris dans mes bras et il me laissa faire.

— Est-ce pour cela que tu as pris tous ces peyotls ? Pour arrêter d'être parfait ?

— Non, dit-il en éclatant de rire. J'ai pris tous ces peyotls parce que je suis un abruti.

Nous avons tous deux rigolé, le son semblant voyager à travers le vaste champ vers le ciel bleu, les oiseaux entendant notre musique amusée. Il y avait un grand réconfort dans notre partage et dans le fait de mettre nos âmes à nu. Peut-être que nous étions tous endommagés. La question était : à quel degré ?

— Le vois-tu toujours ? demandai-je.

L'air devenait frais alors je m'assis et il me prit dans ses bras, mon dos appuyé contre sa poitrine.

— Chaque semaine, sans exception. Il est plus stable maintenant et dans une maison avec cinq autres gars. Il a un travail et tout. C'est juste – quand il est devenu violent et qu'il a grandi, mon père et ma mère n'arrivaient pas à gérer son agressivité.

Je pouvais le sentir secouer la tête.

— Du moins, c'est comme ça qu'ils l'ont décrit. Ma mère a essayé tout un tas de docteurs, de médicaments et de traitements. Nous avons eu cette étrange chambre à oxygène pendant un moment, puis il a reçu tous ses médicaments par intraveineuse et ma mère a envoyé toute la famille faire des tests génétiques. Personne n'avait de réponse.

— Cela arrive parfois, dis-je simplement.

Quelque chose de dur contre mes fesses (et non, ce n'était pas Trevor) commença à me faire mal alors je me redressai et je l'attrapai.

Mon téléphone. 3:21.

— Merde ! Merde, merde, merde, merde ! criai-je en enfilant mon chemisier et en essayant d'attacher mon soutien-gorge en dessous, réalisant que j'étais stupide et enlevant tout avant de les remettre dans le bon ordre. Je vais être en retard au travail.

Les mots sortirent plus sèchement que je le voulais et surprirent Trevor mais il comprit rapidement le message, se leva d'un bon et commença à s'habiller. Ces magnifiques courbes bronzées – quelle honte de les couvrir avec quelque chose d'aussi banal et ennuyeux que des vêtements.

Nous avions l'air de deux personnes qui venaient d'avoir des relations sexuelles en plein air. Je passai une main sur l'arrière de ma tête... mes cheveux étaient décoiffés comme si j'avais dormi dessus, sauf qu'au lieu de les frotter contre un oreiller, ils l'avaient fait contre un énorme tas de mousse. Je pouvais la sentir s'emmêler dans mes frisottis et je me mis à les secouer comme un petit animal pris au piège.

— Que fais-tu ? dit Trevor en riant.

— J'ai de la mousse et de la terre dans les cheveux et je ne peux pas aller travailler comme ça.

*Encore une fois*, pensai-je. Je n'avais jamais amené d'homme ici. C'est réellement un endroit sacré pour moi, mais j'avais... certainement eu ma part d'amusement en plein air. Pas aussi *amusant* que cette fois-ci, ne vous en déplaise.

Nous traversâmes péniblement le champ en sens inverse pour rejoindre ma voiture où je savais que personne ne serait. Je voulais dire quelque chose – *Merci ? Je suis désolée ?* Qu'étiez-vous censée dire à quelqu'un qui venait de vous confesser ses secrets ? Peut-être que je ne devais rien dire ou que je devais l'entourer de mes bras, caresser ses cheveux et embrasser ses épaules comme il l'avait fait pour moi la nuit où je lui avais raconté mon histoire comme une adolescente à qui on avait injecté un sérum de vérité. C'était une chose de lui raconter mes secrets, mais de découvrir qu'il avait lui aussi ses propres gros problèmes familiaux m'avait fait réfléchir.

Je n'avais ni frères ni sœurs - Josie avait sept ans de plus que moi et elle était ce qui se rapprochait le plus d'une sœur - donc je ne pouvais pas imaginer ce que la vie de Trevor avait été, ayant un frère autiste et le voyant disparaître quand il était petit. Je comprenais cependant ce qu'était la disparition d'un proche, malheureusement. Aller voir son frère chaque semaine en s'efforçant d'avoir une relation, utiliser la musique comme un pont qui montrait une sorte d'empathie bienveillante me donnait envie d'*être* avec Trevor.

Pour toujours.

— Trevor ?

— Oui ?

— Pourquoi ne pas inclure Rick dans ton groupe ?

Il fronça les sourcils en essayant de cacher sa déception, je pouvais le voir.

— Il ne peut pas. Je veux dire...

J'agitai ma main ; j'avais clairement franchi une ligne et maintenant j'avais l'impression d'avoir piétiné un de ses points vulnérables.

— C'est une idée idiote. Je suis désolée. J'ai juste pensé que peut-être si tu avais une chanson avec un passage au clavier, tu pourrais lui apprendre au piano et l'intégrer par images interposées à un concert ou l'utiliser dans un enregistrement ou...

Alors que les mots se déversaient de ma bouche comme un robinet dont la poignée serait tellement rouillée qu'elle serait tombée, répandant un débit d'eau non régulé, j'avais envie de mourir sur place.

Trevor se racla la gorge puis pencha la tête en ressassant mes paroles.

— Je vais y réfléchir. Merci.

La réponse définitive était ce que je pouvais espérer de mieux. Sur un terrain glissant à nouveau, j'eus l'impression de ne plus pouvoir respirer. Mais pourquoi ? Sujet délicat, semblait-il.

Une poignée de personnes utilisaient probablement ce petit sentier dans la nature et aucun d'eux ne serait ici au début du mois de mai. Trevor m'arrêta alors que je me dirigeais vers la portière du côté du conducteur avec l'intention de rentrer à la maison et prendre une douche rapide afin d'être à l'heure au travail. Si j'étais encore en retard... eh bien, il n'y avait pas vraiment de grosse pénalité. Ce n'était pas comme s'ils allaient aller me licencier et trouver quelqu'un d'autre pour faire le travail. J'étais là depuis quoi – six ans ? Mais je ne me sentais toujours pas le droit d'arriver en retard, même si cela représentait une perte de cinq heures avec Trevor.

De plus, j'avais besoin du salaire.

— Hé, dit-il doucement en refermant ses bras autour de moi, nous enveloppant dans un petit cocon alors qu'un minuscule papillon blanc passait près de nous, frôlant nos têtes. Merci, continua-t-il, ponctuant le mot avec un doux baiser qui était plus calme et maîtrisé, mais tout aussi sensuel que ceux que nous avions partagés.

Je soupirai et m'appuyai contre sa poitrine, écoutant les battements de son cœur, le tambourinement profond résonnant comme le battement d'une de ses chansons.

— Chante quelque chose pour moi, dis-je et un petit rire remonta de ses côtes, le son vibrant et étouffé à la fois, et d'une certaine manière incroyablement délicieux.

— Ici ? demanda-t-il.

— Oui, ici.

Je me reculai et le regardai d'un air incroyablement sérieux.

— Chante-moi une chanson.

Son visage devint rouge.

— Ma tête est complètement vide, répondit-il. Tu... tu m'as pris au dépourvu.

— Voilà ce que je te propose, dis-je en me hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser, appréciant la liberté de pouvoir le faire, la facilité qui existait maintenant entre nous comme un privilège que je ne savais pas que les gens pouvaient avoir. Tu dois me promettre qu'avant de partir, tu me chanteras une chanson.

— Quelle est ta préférée ? demanda-t-il alors que je le poussais gentiment dans le dos pour qu'il monte dans la voiture.

— 'I Wasted My Only Answered Prayer' – 'J'ai Gâché Ma Seule Prière Exaucée', criai-je.

Il grogna.

— Celle-là ?

— Oui, celle-là, répondis-je.

Nos portières claquèrent à l'unisson et je mis le moteur en marche avant d'enclencher la marche arrière. Il resta silencieux pendant plus ou moins cinq cents mètres jusqu'à ce que nous rejoignons la route principale.

— Celle-là est très dure à chanter, dit-il. Surtout sans mon groupe.

— N'as-tu jamais essayé de la chanter en acoustique ?

— Je l'ai écrite en acoustique, je ne l'ai simplement jamais chantée ni enregistrée en acoustique, expliqua-t-il.

Son front se plissa alors qu'il se plongeait dans ses pensées ; il semblait que j'avais touché un point sensible.

— Fais-le pour moi ? demandai-je. Je ne demande pas grand-chose.

Il éclata de rire.

— Tu ne demandes rien, Darla. C'est ce que j'aime chez toi.

— Que veux-tu dire ?

— Tu n'as pas toutes ces règles que je suis censé suivre, de donner, donner et donner encore plus pour satisfaire une structure - quelle qu'elle soit - qui me dit ce que je suis censé faire pour prouver que je suis un bon soldat.

— Ça ne marche pas comme ça, tu sais, dis-je en faisant un geste de lui à moi de la main droite, gardant la gauche fermement sur le volant.

— Oh si, dit-il en imitant mon geste. Les femmes que j'ai fréquentées...

Il fit une grimace.

— ... les filles que j'ai fréquentées – c'est comme ça qu'elles fonctionnent. Fais-moi ce cadeau, donne-moi ce statut symbolique, emmène-moi à cet endroit, fais ce que je te dis, laisse-moi montrer au monde que je fréquente un musicien, un chanteur, ou quoi ce soit d'autre. Tu n'es pas comme ça.

— Je suis aussi éloignée de ça qu'on peut l'être, répondis-je.

Que voulait-il dire ? Bien sûr, je voulais qu'il me donne des trucs, mais pas... des *trucs*, vous voyez ? Je n'avais pas besoin de babioles, de bijoux, de voyages ou quoi que ce soit d'autre que les gens attendaient d'une relation dans le monde des vingt-deux ans de Trevor.

Je n'avais même pas l'impression d'avoir le droit d'utiliser ce terme. Avions-nous une relation ? Ou n'était-ce qu'une baise d'un jour ? J'avais le sentiment que c'était quelque chose entre les deux, mais il y avait une très grande distance entre l'un et l'autre et dans cette continuité, nous nous éloignons légèrement plus de la *baise d'un jour*.

— Alors donne-moi une chanson, Trevor, demandai-je.

Ce que je voulais dire c'était '*Reste s'il te plaît, reste*' et ensuite '*Emmène-moi avec toi*', mais si je pouvais obtenir une chanson, une représentation acoustique de ma chanson préférée d'Actes Aléatoires de Démence – s'il pouvait me donner ça, je pouvais me donner la permission de le demander.

— Voilà ce que je te propose, dit-il alors que nous entrions dans le parc à roulettes. Trouve-moi une guitare et une scène, et je te chanterai ce que tu voudras, Chippy Pete.

Je quittai Trevor avec un baiser rapide et le regardai partir dans mon petit appartement, la porte cliquetant en se fermant, suivi du bruit d'un corps qui s'écroulait sur le lit. Je l'avais épuisé. Un sourire de victoire étira mes lèvres tandis que je marchais avec précaution sur le porche et me baissai pour entrer dans le mobile home. J'étais éreintée et j'avais besoin d'une douche avant d'aller au travail.

Ce dont je n'avais *pas* besoin était d'un tas de questions de Mama. Comment pouvais-je expliquer tout ça ? Trevor était encore là, il n'était plus nu, ou du moins il avait ses propres vêtements. La partie la plus difficile serait de lui donner une explication cohérente pour la BMW flambant neuve, une voiture qui coûtait probablement plus que trois ou quatre de nos mobiles homes combinés. Je devais m'assurer que personne ne la désosse ou ne vole quoi que ce soit, alors je fis la seule chose à laquelle je pus penser – je jetai une vieille bâche miteuse dessus, espérant que tant que le regard d'aigle de Mama serait aussi opérationnel et perçant qu'il l'était depuis des années, la voiture ne Joe ne risquerait rien.

— Mama ? appelai-je.

Elle leva les yeux du vieil ordinateur de bureau qu'elle utilisait pour jouer en ligne depuis des années. Quand je dis jouer, je ne veux pas dire au poker, blackjack ou quoi que ce soit de ce genre – je veux dire les loteries en ligne. Si vous vous demandez ce que cela signifie, laissez-moi vous le dire – il y a tout un monde, là dehors, sur Internet, qui fait des choses que vous ne pourriez même pas

imaginer. Et je ne parle pas de porno.

Mama avait découvert ces loteries en ligne il y avait à peu près cinq ans, lorsqu'elle avait acheté un livre sur Internet pour 19,95\$ qui expliquait qu'elle pouvait se faire 1000\$ par mois tout en restant chez elle. N'importe quoi aurait été plus conséquent que son chèque d'invalidité, alors Mama s'y était mis et avait trouvé des forums dédiés aux loteries en ligne. Sur ces forums, les gens échangeaient des conseils et des informations sur les loteries – vous savez, des choses comme *gagnez l'un des cinq paniers du jardin* ou *entrez le code qui se trouve sur la canette de votre boisson gazeuse pour avoir un coupon de cinq dollars sur votre prochain achat*.

C'était ce que faisait Mama, toute la journée et tous les jours. Elle passait probablement cinq ou six heures par jour rien que pour entrer son nom, son adresse et son numéro de téléphone. Certaines de ces personnes étaient très malignes. Ces collègues de loteries (ils s'appelaient eux-mêmes les *loteriers*) avaient toute une culture en ligne où ils utilisaient des formulaires remplis automatiquement afin de participer plus rapidement aux loteries, et ils avaient même des concours entre eux pour savoir qui réussirait à participer au plus grand nombre de loteries en une heure. Cela donnait à Mama quelque chose à faire et ça remplissait le mobile home.

Je savais que je devais attendre qu'elle ait fini de s'inscrire avant de l'interrompre, aussi m'arrêtai-je, parfaitement formée pour patienter jusqu'à ce qu'elle ait atteint la page de confirmation. Elle se tourna vers moi et sourit.

— Oui ?

— Comment ça va ?

— Aucun gain instantané aujourd'hui.

Un gain instantané signifiait qu'elle s'inscrivait à une loterie et recevait instantanément une notification lui indiquant qu'elle avait gagné quelque chose qui allait du téléchargement gratuit d'une musique à une nuit d'hôtel - nous n'utilisons jamais ces derniers parce qu'aucun des hôtels ne se trouvait à proximité, mais elle les troquait souvent sur ces forums pour avoir un peu d'argent en retour.

Au fil des ans, je dirais que maman avait probablement gagné en moyenne un dollar de l'heure - elle dirait plutôt trois. Je ne sais pas, il y avait toujours un gobelet avec un logo, un chapeau et tellement de tee-shirts qu'elle avait commencé à en faire don au refuge des violences conjugales local. Nous avions des chèques-cadeaux de cinq dollars pour des fast-foods qui n'étaient pas à proximité et Mama les échangeait, mais si c'était quelque chose de bien ou que nous pouvions utiliser pour récupérer un peu d'argent, où était le mal ? Nous avons goûté beaucoup d'aliments au fil des années que nous n'aurions jamais achetés, en partant du bacon au chocolat aux pancakes sans gluten qui s'étaient avérés n'être pas mauvais du tout.

— Ce garçon est encore là ? demanda-t-elle en se levant et boitant vers le pot de café.

Elle fit un geste vers la cafetière qui disait *Tu en veux ?* Pourquoi pas. Je hochai la tête et elle versa deux dosettes dans la machine pour faire deux tasses.

— Lequel ?

J'étais rapidement à court de mots et ce n'était pas mon genre.

— Que fais-tu, Darla ? demanda-t-elle, son visage crispé dans une expression de dégoût. Tu trouves un auto-stoppeur nu sur le bas-côté de la route et tu l'emmènes dans un endroit que tu ne me laisses même pas voir.

Ses yeux parcoururent mon corps et j'en ressentis une sensation désagréable. Nous ne parlions plus comme ça – je pensais que j'aurais réussi à détourner la conversation à ce stade. Nous ne parlions plus du tout sauf de loteries et de tirages au sort. C'était bizarre de la voir s'inquiéter comme

si elle endossait le rôle parental qu'elle avait abandonné dix-huit ans plus tôt. Mais que la seule partie qui subsistait était la critique.

— Je ne fais que m'amuser un peu. C'est le chanteur d'un groupe que j'aime beaucoup.

— Et comment le connais-tu ?

— J'écoute de la musique en ligne et il se trouve que c'est la sienne.

Ses yeux se plissèrent, la peau au-dessus de sa lèvre se fronça en un rictus que je ne lui avais jamais vu auparavant.

— Quelle coïncidence.

*Sans blague*, pensai-je.

— Oui, c'est une drôle de coïncidence, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête, les lèvres serrées et fixa le café qui gargouillait comme si elle accomplissait un sort.

— Qu'en est-il que la belle voiture là-bas ? Est-ce à un autre garçon du groupe ?

Merde.

— Euh... oui.

Elle tourna brusquement la tête.

— C'était une plaisanterie, Darla, aboya-t-elle.

— Eh bien, je ne plaisante pas Mama. Il est venu pour ramener Trevor chez lui en toute sécurité.

— Alors pourquoi ne sont-ils pas partis ?

— La voiture est en panne.

Cette conversation était rapidement en train de changer de main et je n'aimais pas être au bas de l'échelle de l'évolution, ou du moins de notre relation. Un mince filet de colère s'agita en moi, se tortillant et mettant à jour quelque chose de si profondément enfoui en moi que je n'avais pas de nom pour elle, mais si Mama continuait à me parler sur ce ton, j'étais sûre de bientôt lui trouver plusieurs noms.

— Je vais prendre une douche.

— Et qu'en est-il du café ?

— Je le prendrai en sortant. Cela va être très rapide.

Je quittai la pièce d'un pas décidé, sachant qu'il fallait que je parte avant de dire quelque chose que j'allais regretter. Cela ne serait pas la première fois - dire quelque chose de méchant, je veux dire. Alors que je prenais de l'âge, je m'étais améliorée en m'éloignant d'elle lorsque les choses arrivaient à ce stade. Toutefois, c'était la première fois que j'avais affaire à un auto-stoppeur nu et son ami avec la BMW en panne – alors peut-être n'y avait-il pas de règles pour gérer ça.

Le jet de la douche aida à laver un peu de ma colère et je me dépêchai, sachant que je serais en retard si je tergiversais. Personne à la station d'essence ne se souciait que j'arrive les cheveux mouillés, alors je fis rapidement une queue de cheval, attrapai ma chemise de travail, m'assurai que mon jean était propre et que mes chaussures n'étaient pas autre chose que des baskets avant de me diriger vers la sortie.

Mama m'avait déjà servi une tasse de café et y avait versé un peu de crème, exactement de la façon dont je l'aimais. Ce geste m'adoucit. Je savais qu'elle posait toutes ces questions parce qu'elle s'inquiétait.

— Mama, j'ai mis une bâche sur la voiture de Joe. Peux-tu garder un œil sur elle ?

— C'est comme me demander de protéger le diamant Hope, Darla.

Nous éclatâmes toutes les deux de rire.

— Essaie. Je ne pense pas que quelqu'un viendra y faire quoi que ce soit, pas avec cette vieille bâche miteuse.

— S'ils viennent, je t'appellerai, dit-elle.

Elle tendit la main et recouvrit la mienne alors que je prenais une gorgée de ma tasse avec l'autre. Le geste me fit sursauter. Nous n'étions pas du genre affectueux – aucun genre d'ailleurs – quand il était question d'émotions.

— D'où viennent-ils ? demanda-t-elle. Cleveland ? Pittsburgh ?

Je secouai la tête.

— Boston.

— Boston ! s'écria-t-elle. Si loin ? Que diable font-ils ici ?

*Oh Mama, si tu savais*, pensai-je.

— Ils ne font que passer.

Ce n'était techniquement pas un mensonge alors je ne me sentis pas coupable.

— Boston est où se trouve Josie, dit-elle avec suspicion. Ne trouves-tu pas ça un peu pratique ?

*Oui, ça l'est*, pensai-je. Je bus autant de café que je pus, le liquide juste assez chaud pour me réchauffer la gorge et remplir mon ventre, mais pas suffisamment pour me brûler.

— Merci, dis-je.

— Sois prudente, dit-elle.

— Je suis toujours prudente, Mama, plaisantai-je.

— Tu es toujours quelque chose, plaisanta-t-elle en retour.

Je lui fis un signe de la main et sortis dans la lumière du soleil. Un rapide coup d'œil par la fenêtre de mon petit appartement me montra un Trevor endormi, recroquevillé sur mon lit, l'air tellement innocent que mon cœur se serra sous une émotion tendre que je n'étais probablement pas censée éprouver pour lui. Je voulais ramper dans ce lit avec lui, me blottir derrière lui et respirer quand il respirait... mais je ne pouvais pas.

Alors je fis ce que je faisais toujours, je pris sur moi et allai à la station d'essence pour vendre des cigarettes et de l'alcool, encaisser les pompes et passer cinq heures à gagner autant d'argent que le prix de la chemise de Joe.



Jane avait été ma meilleure amie depuis, eh bien, je ne m'en souvenais pas exactement, mais elle devint certainement une bien meilleure amie lorsque Josie eut son baccalauréat et ne fut plus très présente. Les gens nous appelaient Darla et Jane comme si ce n'était qu'un seul mot – DarlaetJane – et pendant des années nous étions... inséparables. Vous ne pouviez pas nous séparer, vous ne pouviez pas nous dissocier. Il n'y avait aucun espace entre nous ni division possible jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte deux ans plus tôt.

Vous devez comprendre que par ici, vingt ans est en fait plutôt jeune pour tomber enceinte. Je n'avais jamais critiqué le fait qu'elle tombe enceinte. Beaucoup de gens l'avaient fait – qu'ils l'aient fait exprès ou non – mais c'était plutôt par rapport au mec qui l'avait mis enceinte. Elle avait choisi ce crétin de Jared. Il avait cinq ans de plus que nous et c'était le frère de quelqu'un de notre classe. Tout ce que je savais, c'était que je ne l'avais jamais aimé, même lorsque nous étions enfants et je n'avais certainement pas aimé qu'il devienne le père du bébé de Jane. Puis, peu de temps après la naissance, il devint encore pire. Il devint son mari.

D'une certaine manière, Jane avait réussi à tomber enceinte, tomber amoureuse de Jared et trouver Jésus, le tout en même temps, bien que je ne pensais pas que la partie de Jésus ait été la plus facile. Elle y avait plutôt été conduite par Jared qui était devenu une sorte de prédicateur itinérant. Il avait convaincu un tas de gens de louer un vieux magasin désert d'une petite chaîne de trois ou quatre boutiques rattachées à une maison. Les trois autres commerces étaient un orthopédiste, une sorte de magasin de nutrition et articles de compléments alimentaires dans lequel je n'avais jamais mis les pieds et bien sûr, une boutique de spiritueux. Il l'appelait *l'Église de la Communion du Renouveau* et il était dehors tous les dimanches, prêchant dans le vent alors que les voitures passaient.

Comprenez-moi bien, je n'avais rien contre les gens qui trouvent leur religion – j'étais encore en train de chercher la mienne – mais j'avais un problème avec l'hypocrisie. Lorsque Jane commença à venir au travail avec des petites ecchymoses ici et là, ce fut à ce moment-là que je perdis la foi – ou plutôt, que je perdis ma foi en Jared.

Lorsque j'arrivais au travail, elle était là, stockant les sodas, les mettant un par un dans les vitrines réfrigérées, un mouvement automatique tellement ancré en nous que nous pourrions probablement décharger une cargaison sur notre lit de mort. Nous travaillions ici depuis le lycée. J'avais eu ce job en premier puis, lorsqu'une place s'était libérée quelques mois plus tard, j'avais aidé Jane à obtenir le poste. Nous ne travaillions presque jamais en même temps ; le propriétaire était avare et essayait de n'avoir qu'un seul employé à la fois. Nous n'étions ensemble que lors des services de nuit, ainsi, au cas où nous serions cambriolées, il y avait au moins un minimum de sécurité mise en place. Aujourd'hui, je prenais le relais après elle – nous avions une heure ensemble – et elle n'avait pas l'air bien. Elle n'arrêtait pas de cacher son visage.

— Hé, Darla, se contenta-t-elle de dire.

Je rangeai mon sac, lissai la chemise de mon uniforme et attendis qu'elle récupère sa caisse pour mettre la mienne afin que tout ce qu'elle avait encaissé durant son service ne se mélange pas avec ce que j'allais encaisser sur le mien. Et ce fut là que je le vis - un autre bleu, mais celui-là allait pratiquement depuis l'arête de son nez jusqu'à son oreille. Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration parce que la dernière fois que je lui avais demandé ce qui lui était arrivé, elle s'était

énervée et ne m'avait plus parlé pendant presque six mois. Six mois sans parler avec votre meilleure amie, c'était long. Mais là encore, elle n'était plus ma meilleure amie. Cependant, l'écho de toutes ces années passées ensemble n'arrêtait pas de tourbillonner dans ma tête, me laissant déchirée.

— Est-ce que tu vas bien ? demandai-je, ne sachant pas ce que j'étais autorisée à demander.

— Oui... Oh, ça ? dit-elle en touchant son visage et agissant comme si nous parlions de sa nouvelle coiffure ou d'un chemisier qu'elle aurait acheté pour une occasion spéciale. Oh, le bébé laisse ses jouets de partout et il était...

Sa voix mourut. Nous savions toutes les deux qu'elle mentait.

Je n'allais pas la traiter de menteuse.

— Tu devrais dire au bébé qu'il ne devrait vraiment pas faire ça.

Nous nous regardâmes en silence. *Je* savais que j'étais peu convaincante et *elle* savait qu'elle était peu convaincante. Nous étions embringuées dans une conspiration de non-dits et de dénégations indicibles, et malheureusement, la *seule* personne qui n'était pas engagée dans cette bataille était celui qui allait gagner. Ce fils de pute.

Elle tira sur le bord de sa chemise et mon cœur se serra tout comme mon estomac. Le gonflement de son ventre était indubitable – un autre bébé. Le petit Lucas avait quoi ? Dix-sept mois maintenant ? Je supposais que deux ans n'étaient pas trop mal entre deux enfants, mais... un autre avec ce fils de pute ? Il l'avait vraiment piégée maintenant. *Elle s'est piégée elle-même*, pensai-je. La vérité se situait sûrement entre les deux.

Je pensai à Trevor, endormi comme un petit garçon dans mon petit appartement entre vérité et déni. Je suppose que nous avons tous des choses que nous nous cachions et que nous essayons désespérément de dissimuler au monde. C'était juste que Jared faisait en sorte que Jane ne puisse pas le cacher et en même temps, il la forçait à essayer. Je ne comptais pas dire un mot sur sa grossesse jusqu'à ce qu'elle m'en parle en premier, mais elle me fixait avec des yeux si tristes et si honteux que je voulus la prendre dans mes bras. Alors je le fis.

Elle se raidit dans mes bras alors je me reculai et lui lançai le sourire le plus faux et hypocrite que je pus faire.

— Il faut que l'on se voie plus souvent, dis-je.

Repoussant une mèche de cheveux de son visage, toutes les pointes abimées et crépues, elle me fit un sourire blême et fade. Elle paraissait si fatiguée, si abattue et *littéralement* battue.

— J'aimerais beaucoup, dit-elle en haletant comme si c'était quelque chose de totalement nouveau de ma part, comme si nous étions de toutes nouvelles amies et que nous apprenions à nous connaître. Laisse-moi voir quand ce sera possible, ajouta-t-elle, un sourire sincère caracolant sur ses lèvres alors qu'elle se tournait et écrivait quelques chiffres au bas d'une fiche d'inventaire.

La demi-heure suivante fut remplie de lycéens entrant et sortant, achetant des sodas, des bonbons et toutes sortes de sucreries qui joncheraient le plancher de leurs voitures, faisant des virées parce que c'était plus ou moins tout ce que vous pouviez faire par ici si vous ne pratiquiez pas un sport après l'école. Quelques années auparavant, nous étions ces adolescents et cela me peina de savoir que nous ne pourrions plus jamais être comme ça à nouveau. Je me jurai de ne jamais me retrouver piégée et misérable comme l'était Jane.

Alors qu'elle allait partir, je tendis la main et touchai son avant-bras. Ses cheveux brun filasse flottaient devant son visage et elle les repoussait sans arrêt avec une main, ses yeux bruns entourés de cernes et sa peau plus pâle que le souvenir que j'en avais. Elle était un peu enrobée autour de ses hanches, mais sinon elle était plus mince qu'elle l'avait été au lycée, ce qui me surprit. Je la regardai vraiment pour ce qui semblait être la première fois depuis une éternité.

— Dis à Lucas que sa tante lui dit 'bonjour'.

— Je le ferai. Prends soin de toi, Darla.

— Toi aussi, Jane.

Ma bouche était sur le point de tout cracher au sujet de Trevor, de lui dire à propos de Joe, de la BMW cachée dans le parking de mon mobile home, de mon petit coin de passion pourpre dont elle serait ravie de connaître l'existence. J'avais parlé de faire quelque chose comme ça pendant des années et je ne l'avais fait que récemment. Il y avait tellement de choses que je voulais partager avec elle, tellement de choses que je voulais explorer avec une amie et l'impact du choix d'être autosuffisante commençait à peser sur moi. Si ma seule amie pouvait s'évaporer aussi vite dans l'ombre de Jared, me laissant recluse et sans confidente, alors peut-être que cela disait plus sur moi que sur Jane.

Jared, d'un autre côté... Je savais que deux coups de téléphone, un à mon oncle Mike et un à n'importe quel mec qui avait apprécié Jane au lycée, pourraient faire en sorte qu'il apprenne une leçon, ce qui donnerait au moins un peu de temps à Jane pour traverser sa grossesse sans être frappée comme un punching-ball. Je savais également que cela pourrait avoir un effet boomerang. Si Jared se faisait refaire le portrait par des mecs au bar, il était assez intelligent, assez futé – vraiment assez sociopathe – pour savoir comment tourner ça à son avantage.

Il devait y avoir une façon différente de le déshonorer, pour soit le faire partir, ce qui était presque aussi susceptible d'arriver que moi quittant cette ville, soit faire en sorte que Jane le quitte. Je ne pensais pas qu'elle le ferait. *La Bible dit, la Bible dit, la Bible dit* était devenu son mantra dernièrement et la Bible semblait être Jared. Quoi qu'il dise que la Bible disait, elle le prenait à cœur et avait décidé qu'elle n'était tout simplement pas assez soumise. Du moins, c'étaient les rumeurs que j'avais entendues. Je n'aurais su dire si c'était la vérité parce que Jane n'était plus que l'ombre d'elle-même. Était-ce mon avenir si je restais ici ?

Au cours des heures suivantes, des clients entrèrent, des clients sortirent, et je fonctionnais sur pilote automatique, connaissant si bien mon travail que j'aurais pu le faire dans mon sommeil tout en me masturbant en regardant Magic Mike... Beurk, c'était une sacrée image, pas vrai ? J'avais besoin de revoir le contenu de ma tête. De toute façon, vous comprenez ce que je veux dire. Ce travail était terne, robotisé et il ne fallait pas plus de trois neurones pour l'accomplir – ce qui décrivait à peu près toute ma vie en ce moment... sauf pour Trevor.

Je finis mon service, tendis les clés à mon patron qui était venu pour s'assurer que tout se passait bien. Alors que nous échangeons nos caisses, je souris lorsque mon téléphone sonna.

— Allô ?

— Salut. Darla ?

C'était Joe. C'était la dernière voix que je m'attendais à entendre dans mon téléphone.

— Comment avez-vous eu mon numéro ? demandai-je, confuse.

— Trevor m'a appelé de votre téléphone, dit-il lentement.

— Oh oui, c'est vrai. Quoi de neuf ?

— Pouvez-vous venir me chercher à l'hôtel ?

Je n'avais pas pensé à ça, mais c'était logique.

— Bien sûr. Je viens de finir mon service. Donnez-moi dix minutes.

— Parfait. Merci. Au revoir.

C'était probablement la conversation la plus superficielle que j'avais jamais eue avec un être humain depuis des années. C'était à peu près tout ce que nous avions à nous dire. Je grimpai dans ma voiture, déboutonnai ma chemise d'uniforme, la jetai sur le siège arrière et m'assurai que j'avais l'air

présentable, car après avoir récupéré Joe, je rentrerais à la maison pour rencontrer oncle Mike et retrouver Trevor.

La fin était vraiment proche maintenant. Je pensai à Jane et Jared tandis que je me dirigeais vers le relais routier. Si je pouvais juste éviter d'être prise au piège, alors je... je quoi ? Je vivrais comme ça. Merde. Peut-être étais-je piégée moi aussi et je ne le savais pas. Pas besoin d'un bébé ou deux ou d'un mari violent pour vous faire sentir que vous n'aviez pas d'options. Pas besoin d'une mère handicapée ou d'un manque d'argent non plus. Il ne s'agissait que de votre moi profond, ce que vous pensiez pouvoir faire. Trevor et Joe étaient tout aussi piégés que moi. La question était : comment pourrions-nous nous libérer ?

\* \* \*

Je n'étais pas impatiente de faire le trajet entre l'hôtel de Joe et l'endroit où nous attendait Trevor. La dernière chose dont j'avais besoin était dix autres minutes d'agonie dans ma vie, et plus particulièrement d'une agonie snob. Donc, tandis que je conduisais en direction de l'hôtel, je m'arrêtai et je réalisai que ce dont j'avais vraiment besoin était une conversation téléphonique rapide avec ma tante. Le numéro de tante Josie était en numérotation automatique et Dieu merci elle répondit après la deuxième sonnerie.

— Darla, pourquoi donc m'appelles-tu ? l'entendis-je dire.

— Oh, je voulais juste m'encanailler.

Elle rit.

— Tu vas bien ? Tu vas finalement accepter mon offre et venir t'installer ici ?

— Non, dis-je.

*Oui*, pensai-je. D'où diable cela venait-il donc ? Il était impossible que je déménage à Boston. Elle essayait depuis des années de me sortir d'ici. Mama avait besoin de moi, mais maintenant, avec Trevor qui habitait juste en dehors de la ville et Joe...

— Ce n'est pas ce dont je voulais te parler.

— Alors parle-moi de ce dont tu veux me parler.

— Je veux te parler d'un homme.

— Un homme ? Comment pourrais-tu me parler d'un homme ? Il n'y a aucun homme où tu te trouves.

— Sans blague, murmurai-je. Mais en fait, je me suis débrouillée pour en trouver un.

Peut-être deux.

— Alors qui est cet homme que tu as trouvé ?

— Je l'ai littéralement trouvé, Josie. Il était nu, ne portant rien d'autre qu'une guitare sur le bord de la route.

Silence.

— Quoi ?

— Je ne plaisante pas.

Pourquoi avais-je toujours besoin de lui dire ça ainsi qu'à Mama ? 'Je ne plaisante pas' est devenu aussi banal dans mon vocabulaire quotidien que 'Bien sûr, laisse-moi t'aider'.

— Il se tenait là, sur l'autoroute 76, portant une guitare et un collier et levant le pouce, alors je me suis arrêtée.

— Tu l'as baisé ?

— Waouh, pourrais-tu être encore plus directe, Josie ? Oui, bien sûr.

— Comment puis-je être trop directe si je suis dans le vrai ?

— Tu peux être les deux à la fois.

— Je le suis souvent, mais ne m'accuse pas d'être trop directe quand, à la fin, la question directe que je pose relate exactement ce que tu as réellement fait.

— Je ne veux pas parler de *ça* non plus, répondis-je sèchement.

— De quoi veux-tu parler alors ?

— Je veux te parler de cet homme.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Trevor.

— Trevor comment ?

— Trevor Connor, dis-je luttant pour ne pas laisser transparaître le sourire dans ma voix.

— Trevor Connor... Où ai-je entendu ce nom ? Pourquoi est-ce qu'il semble si familier ? dit-elle.

Je me tus, lui donnant un avant-goût de son propre silence.

— Attends une minute ! cria-t-elle pratiquement. Trevor Connor ? D'Actes Aléatoires de Démence ?

— Oui.

— Darla.

Un calme s'infiltra dans sa voix, le genre de voix placide et suave que vous utilisiez avec un schizophrène ou un plouc ivre.

— Oui ?

— Est-ce que tu as pris quelque chose ? Parce qu'on ne peut tout simplement pas conjurer un homme nu sur l'autoroute, ne portant rien qu'une guitare, et qui se trouve être le chanteur de votre groupe préféré. Chérie, as-tu besoin que j'appelle quelqu'un ?

— Je jure devant Dieu, Josie, je n'invente rien.

— D'accooooord, dit-elle, sceptique. Et tu l'as baisé ?

— Ouaip.

— C'était bien ?

— Oh bon sang, dis-je.

— À ce point ?

— Ouaip.

— Alors quel est ton problème ?

*Quel est mon problème ?* pensai-je. Quel était mon problème ? Bonne question. C'était pourquoi je l'avais appelée, pas vrai ? Elle savait toujours aller au cœur des choses. Le problème, c'était que je ne savais pas quel était mon problème. Alors ce fut ce que je lui dis.

— Mon problème est que je ne sais pas quel est mon problème et Trevor va partir d'une minute à l'autre et je suis en route pour aller récupérer son ami Joe qui...

— Joe ? Comme Joe Ross, le bassiste ?

— Ouaip.

— Arrête de dire *ouaip*.

— Oui m'dame. C'est mieux ?

— En fait, oui.

— Très bien alors, m'dame.

— Es-tu en train de me dire que tu traînes avec le bassiste et le chanteur de ton groupe préféré au milieu de Peters ?

— Ouaip... euh, je veux dire, oui, m'dame, me corrigeai-je.

— Tu sais qu'ils sont de Boston, pas vrai ?

— Eh bien, pas de Boston même, d'une banlieue appelée Sudborough.

Josie renifla.

— Plutôt de Snob-borough.

— À qui le dis-tu, m'exclamai-je tandis que je me garai devant l'hôtel, juste devant la chambre de Joe.

— Ce sont des connards ? demanda-t-elle froidement. Parce que si tu as besoin de moi pour...

— Quoi ? Que vas-tu faire, Josie ? Tu fais quarante-cinq kilos toute mouillée. Tu vas leur tirer la langue jusqu'à ce qu'ils tombent raide mort ? Agiter ton doigt devant leurs visages super énergiquement ?

Silence.

— C'est juste, dit-elle.

Sa voix se radoucit.

— Bon, que se passe-t-il réellement ?

— Eh bien, tu sais déjà que j'ai un gros béguin pour Trevor, alors le problème c'est que maintenant que j'ai passé la plupart des dernières vingt-quatre heures avec lui, je ne veux pas le laisser partir.

Je pouvais entendre le ton lugubre de ma voix et je me forçai à ravalier les larmes salées qui remplissaient ma gorge.

— Alors ne le fais pas.

— Ne fais pas quoi ?

— Ne le laisse pas partir. Viens à Boston. Viens vivre avec moi à Cambridge.

— Tu sais bien que je ne peux pas faire ça, dis-je, les dents serrées.

Sa réponse était le meilleur antidote pour mes larmes et je sentis une tension défensive se former dans mon cou et le haut de mon dos.

— Ta mère va très bien, dit-elle d'un ton apaisant. Tu peux venir ici, tu peux partir, Darla. Tu peux vivre ta vie.

— Je ne veux pas parler de ça.

— Eh bien, moi je le veux, insista-t-elle. Et maintenant, tu as un endroit où vivre, tu as un mec...

— Deux mecs, l'interrompis-je.

Je pouvais tout aussi bien changer de sujet.

— Deux mecs ? Tu les sautes tous les deux ?

— Non... non, protestai-je.

*Pas encore*, pensai-je. D'où diable cela venait-il ?

— Écoute, c'est compliqué, dis-je.

— C'est toujours compliqué, répondit-elle sur ton acide.

— Non, en fait, ça ne l'est pas, répondis-je, perplexe. Ma vie est plutôt simple, Josie. Je vais travailler à la station d'essence, j'aide Mama à contrôler son sucre et j'essaie de trouver quelqu'un avec qui passer du temps qui ne pense pas que *Killer Karaoke*<sup>13</sup> est représentatif de la culture américaine. À part ça, je n'ai pas une vie compliquée et maintenant, brusquement, en vingt-quatre heures, c'est devenu plus tordu et confus que toute autre chose depuis mes quatre ans.

Quelque chose dans mes paroles ou mon ton lui fit changer complètement son approche et sa voix devint douce et gentille.

— Je suis désolée, dit-elle. Je ne sais pas exactement par quoi tu passes, mais ça a l'air plutôt important.

— Ouaip... euh, oui, m'dame, dis-je.

— Comment puis-je t'aider ?

— Dis-moi ce que je dois faire, plaisantai-je. Je ne veux pas que Trevor s'en aille - Joe est sur le point de l'emmenner. Oncle Mike va réparer sa voiture.

— La voiture de Joe est en panne ?

— Oui, il est arrivé ici puis est venu dans mon petit coin de passion pourpre et...

— Ton petit quoi ?

— Oh, oublie ça.

Je ne lui avais pas parlé de l'appentis, elle n'avait aucune idée de ce à quoi je faisais référence.

— Si tu as une partie de ton corps qui devient pourpre sous la passion, Darla, il y a des remèdes pour ça.

— Je ne parle pas de ça.

— D'accoooooord.

Encore une fois, elle étira le mot pour bien montrer son scepticisme. Cela commençait à sérieusement m'énerver.

— Je ne veux pas que Trevor s'en aille et Joe est un vrai connard, mais un connard très, *très* séduisant et je....

*Ah*, soupirai-je.

— Je suppose que je dois me débrouiller seule, pas vrai ?

— Oui, dit-elle. C'est à toi de régler ça. Je ne peux pas vraiment t'aider. Je ne suis là que pour t'écouter. Je suis là pour te donner des conseils si je le peux, et je suis là pour te rappeler – s'il te plaît – d'utiliser des préservatifs.

— Nous l'avons fait, dis-je. Pas d'inquiétudes.

— D'accord. Bien. Parce que la dernière chose dont tu as besoin c'est d'ajouter un bébé dans l'équation.

— Je sais. Je sais, Josie. J'ai l'exemple de Jane sous les yeux. Crois-moi, je ne veux pas ajouter de bébé à quoi que ce soit pour le moment.

— Brave fille. Je vais commencer à débarrasser ma chambre d'amis juste au cas où tu voudrais, tu sais, venir me rendre une visite. Ou si tu comptais déraciner ta vie entière et t'installer ici.

Je reniflai.

— Il y a peu de chances.

— Oh, je pense que les chances sont bien meilleures que tu le penses, Darla, dit-elle.

Je levai les yeux et vis Joe sortir, la lueur des lampadaires illuminant sa chevelure parfaite et toute ébouriffée, son visage reposé et neutre, son corps se déplaçant avec une grâce languide qui me donna envie de...

— Je dois y aller, Josie, dis-je. Les choses sont sur le point de devenir encore plus compliquées.

— Rappelle-toi d'une chose, Darla, dit-elle avant que je raccroche.

— Quoi ?

— Quoi que tu fasses, c'est ta vie – et pas celle de n'importe qui d'autre. C'est à toi de choisir ce que se passera après.

\* \* \*

Les cheveux sur la nuque de Joe étaient humides et il sentait le savon industriel, le parfum que

vous obteniez après avoir passé la nuit dans un hôtel avec un soupçon d'eau de Javel.

— Hé, dit-il.

— Hé, l'imitai-je et, alors que je reculai sur le parking, il n'y eut que le silence entre nous jusqu'à ce que je tourne sur la route principale en direction de la maison.

C'était bizarre, je n'allais pas le nier, mais je ne voulais pas être celle qui le romprait en premier. C'était lui qui avait été un vrai trou du cul et il pouvait être sûr que je n'allais pas la jouer sympa et prétendre que sa muflerie était justifiée et légitime, et que nous étions également responsables. Qu'il aille se faire foutre. C'était lui le connard et si quelqu'un devait dire quelque chose, cela devrait être lui.

Cela faisait trois minutes de silence tendu si épais que j'eus l'impression de nager dans le cerveau de Davey. Finalement, Joe craqua.

— Écoutez, je suis désolé, dit-il.

Je laissai les mots flotter dans l'air parce que je voulais les savourer. Combien de fois, dans ce monde, aviez-vous raison et quelqu'un le reconnaissait réellement ? Si je répondais par un 'c'est bon', je mentirais parce qu'il agissait comme si ce n'était pas bon. Si je disais 'je comprends', ce serait également un mensonge parce que je ne comprenais pas. Le snobisme était tellement ridicule pour moi, parce qu'à moins de gagner vous-même votre argent, vous profitiez juste de la bonne fortune de quelqu'un d'autre et regardiez les autres de haut. Pour moi, cela faisait de vous un connard. Finalement, j'optais pour un grognement.

— Hum.

Il sourit un peu.

— Bien dit.

— Je ne suis peut-être pas très éloquente, mais j'arrive à me faire comprendre.

Il m'étudia ; je pouvais sentir ses yeux ramper sur mon profil alors que nous roulions, les phares éclairant un opossum qui échappa de justesse à mon pneu, les panneaux de signalisation brillant brièvement tandis que les phares rebondissaient sur eux. Juste hors des faisceaux, les fines brindilles et les branches grêles des arbres, la plupart encore nus avant l'apparition de leurs bourgeons de printemps, donnaient à la nuit l'impression d'un film d'horreur, sauf que j'étais plus incertaine qu'effrayée quant à ce que le reste de la nuit nous réservait.

— Ça aide d'avoir dormi quelques heures et d'avoir pris une douche rapide, dit-il d'un ton sympathique que je ne lui avais pas encore entendu.

M'adoucissant un peu, je me détendis et souris en me tournant vers lui et hochant la tête.

— Je vais supposer qu'il n'y a pas de cours à votre fac qui vous explique quoi faire lorsque votre meilleur ami disparaît et réapparaît à un millier de kilomètres... nu.

— Si un tel cours existait, ce serait à l'université du Hampshire, dit-il en riant.

L'expression perplexe sur mon visage dut lui faire comprendre que je n'avais aucune idée de ce que signifiait sa plaisanterie car il ajouta :

— Vous avez bien une fac Oberlin<sup>14</sup> par ici, non ?

— De l'autre côté de l'État, oui.

— Eh bien, celle du Hampshire est similaire, dit-il.

Je comprenais la blague sur les drogues, la nudité et l'hédonisme en général, alors je ris poliment. Je pouvais avoir des manières si frustes que si vous me brossiez dans le sens contraire du poil vous pouviez saigner en frottant un bord tranchant, mais je savais également quand pardonner à quelqu'un qui tendait un rameau d'olivier.

— Pourquoi êtes-vous si gentille avec Trevor ? demanda-t-il.



Ce n'était pas une accusation ; je pouvais entendre l'intonation sincère dans sa voix un peu inquisitrice. Il était curieux et essayait de déterminer ce qu'il pouvait ou pas dire au sujet de Trevor. Il fallait que je sois sur mes gardes, mais ouverte en même temps. Bon sang, ces mecs 'm'étiraient' de toutes sortes de façons.

— Au début, c'était juste parce que c'était si bizarre de le voir se tenir là, pris dans mes phares, totalement nu avec ses cuisses fléchies et la guitare qui couvrait ses parties inférieures.

Je ralentis la voiture et roulai à quarante, cinquante kilomètres/heure, ne ressentant pas le besoin d'aller trop vite. En fait, je voulais faire durer cette conversation. Elle était agréable et je n'avais pas encore fait l'expérience de 'l'agréable' avec Joe. Il était temps de voir où cela nous mènerait.

— Et puis ? demanda-t-il.

— Et puis je me suis dit, voilà un mec vraiment sexy et il a l'air de m'apprécier, alors...

Je haussai les épaules.

— Pourquoi pas ? ajoutai-je.

— Pourquoi pas... répéta-t-il.

— Et puis, continuai-je en secouant un peu la tête, il avait besoin d'un endroit où se poser, des vêtements, de la nourriture, et une fois qu'il vous a appelé, tout s'est enchaîné à partir de là et nous savions ce qui allait arriver. Nous n'avons rien fait de spécial, je ne savais pas qu'il était Trevor Connor des Actes Aléatoires de Démence.

— Cela aurait-il changé quelque chose ? demanda Joe. Si vous l'aviez su ?

Je mordis ma lèvre inférieure et y réfléchis pendant une minute. Je fronçai les sourcils et secouai la tête, mes mains fermement plantées à dix et deux heures sur mon volant tandis que nous roulions maintenant à une trentaine de kilomètres à l'heure. Il n'y avait personne derrière moi alors je n'avais pas à m'inquiéter.

— Euh... non.

Ma réponse fut indécise au début puis affirmative à la fin, l'hésitation portant plus sur le besoin de réfléchir que sur un impact émotionnel dû à la question. Sur ma gauche, j'avais la possibilité de prendre une route qui allongerait notre trajet sans trop nous éloigner de la maison, alors je saisis ma chance. Cela pouvait me donner cinq à dix minutes supplémentaires.

— Pourquoi pensez-vous que Trevor a atterri ici ? demandai-je.

— Parce que c'est un imbécile fini.

— Eh bien, il y a de ça, dis-je en riant. Mais pourquoi s'être mis dans cet état et puis quoi – avoir pris la route tout nu ? Je ne comprends pas.

— Moi non plus, répondit Joe.

— Pourquoi s'être mis dans cet état en premier lieu ?

— Vous voulez dire à la maison ? Je ne sais pas. C'est ce que nous faisons, c'est ce que fait Trevor plus particulièrement. Manger tout le sac de peyotl par contre...

Joe siffla doucement.

— ... c'était vraiment quelque chose de débile. Je n'ai jamais vu qui que ce soit faire ça auparavant.

— Pensez-vous qu'il essayait de se mettre dans les problèmes jusqu'au cou pour que quelqu'un vienne le sauver ?

Joe se frappa la poitrine avec le plat de sa main.

— Ça a marché, non ? dit-il.

Je souris et nous partageâmes un sourire complice, puis je repris mon sérieux.

— Non, je ne veux pas dire dans ce sens. Je veux dire plus... peut-être que c'était un appel à

l'aide.

Joe releva le menton, une expression choquée sur le visage. Ses yeux parcoururent le tableau de bord puis se dirigèrent vers le plancher où il fixa ses pieds avant de regarder droit devant lui et observa l'horizon où le faisceau de mes phares semblait forcer les arbres nus à se séparer pour nous.

— Ce n'est pas Trevor, dit-il. Ce n'est pas qui il est. Il n'a jamais été comme ça. S'il voulait faire quelque chose comme ça, il le ferait, il n'irait pas...

Il sembla lutter pour trouver ses mots puis il dit simplement :

— Non.

Un énorme soupir de soulagement interne sortit de moi, mais je ne pouvais pas y faire allusion.

— Bien, dis-je en hochant lentement la tête.

Nous roulâmes dans une sorte de camaraderie calme, aucun de nous ne ressentant le besoin de parler jusqu'à ce que Joe pose une main chaude sur mon épaule pendant la plus brève des secondes avant de la retirer.

— Je vois pourquoi il vous apprécie, dit-il.

Quelque chose dans mon ventre se contracta et ma gorge se noua, mon cœur claquant contre ma cage thoracique tandis que les paroles de Joe déclenchaient une réaction qui me fit me lécher les lèvres et essayer de réprimer les papillons qui s'agitaient dans mon bas-ventre. Ce n'était pas censé se passer comme ça. J'aurais dû être excitée de retrouver Trevor pour profiter de chaque seconde que nous avons, et les presser jusqu'à la dernière goutte lascive. Il pourrait alors retourner à Boston et vivre sa vie, et je pourrais rester ici et vivre la mienne.

Et la façon dont la présence de ces deux hommes avait changé le cours du temps arriverait à son terme.

## JOE

C'était tellement bizarre que je ne puisse pas détourner mes yeux d'elle. Nous étions là, parcourant ces étranges routes de campagne dans sa petite boîte rouillée qu'elle appelait voiture. Cela ressemblait à ces films de l'ère soviétique que nous étions obligés de regarder dans les cours d'histoire du monde, mais seulement avec un caractère sinistre et aucune fascination. Elle avait une aura, un but et une sorte de sens des réalités qu'elle n'était même pas consciente de posséder.

À la maison, tout le monde, les mecs comme les filles, était tellement occupé à contrôler autant que possible ce que les autres pensaient d'eux et en même temps, ils étaient tous soigneusement manipulés par ce que les autres pensaient d'eux. La congruité de cette opinion était ce qui vous aidait à rester populaire, ou du moins ce qui vous permettait de ne pas être impopulaire. En fait, je ne connaissais pas le nom de quelqu'un qui ne faisait pas partie de mon cercle. Nous étions tous les capitaines d'une équipe sportive, les dirigeants de clubs de débats, de clubs de plein air, et de clubs d'un quelconque parti politique de jeunes. J'étais le rédacteur en chef du journal universitaire et je faisais partie de l'équipe de décathlon. Trouver une réponse à 'Que faites-vous ?' était ce que nous faisions. C'était qui nous étions, franchissant ces étapes, luttant pour obtenir un curriculum vitae à la fin de nos études secondaires qui montrerait au monde que nous n'étions pas aussi inadéquats que ce que nous l'étions à l'intérieur.

Puis vint Darla. *Vraiment ?*

C'était le genre de fille... non, c'était une femme. Le genre que nous n'avions pas à la maison

ou, si nous l'avions, elles ne vivaient pas à Sudborough. Je pouvais voir pourquoi Trevor était envoûté par elle, je comprenais et pourtant, cela ressemblait un peu trop à de l'encanaillement. Si nous savions que nous devions rester pendant des mois ou même des années, je comprendrais davantage parce que ce n'était pas quelqu'un que vous baisiez et quittiez. C'était le genre de personne qui vous donnait envie de rester.

Un mince tremblement de peur traversa mon bras droit et je saisis la poignée de la portière de la voiture pour me stabiliser. Trevor avait-il envisagé de rester ? Était-ce la raison de sa réticence lorsqu'était venue l'heure de partir ? Je ne voulais pas être le porteur de *ce* message auprès de Mme Connor.

L'air était suffisamment chaud pour que Darla laisse les fenêtres baissées ou peut-être étaient-elles tout simplement bloquées. Ses boucles blondes, de petites mèches, volaient devant son visage, sa queue de cheval était lourde et épaisse et ses yeux animés et un peu sauvages. Son excitation était pour Trevor, je le savais. J'avais été le deuxième meilleur choix derrière Trevor depuis si longtemps. Il disait qu'il ne comprenait pas pourquoi, que j'étais comme quelque chose tout droit sorti d'*Esquire*<sup>15</sup>. Mais Trevor avait quelque chose qui me manquait et que franchement, je ne voulais vraiment pas parce que c'était un peu trop indompté pour moi. Et cela attirait les femmes à lui – les mauvaises femmes, bien sûr. Aucune d'elles ne voulait vraiment être léchée par les flammes de l'incendie qui rugissait dans le ventre de Trevor. Darla, elle, avait l'air de vouloir lentement s'y consumer.

— Darla ? demandai-je calmement, ma voix à peine plus qu'un murmure.

Cela me fit me sentir faible et je m'éclaircis la gorge avant de continuer avec une voix plus grave et autoritaire. Son dos se raidit tandis que j'ouvrais la bouche et disais :

— Comment est-ce ?

Elle tourna la tête et fronça les sourcils en me regardant. Puis ses yeux se reportèrent sur la route.

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce qui est comment ?

— Vivre ici. Votre vie, votre avenir.

Elle renifla.

— Mon avenir ? Quel avenir ?

— Vous avez cinquante ou soixante ans devant vous. Qu'allez-vous en faire ?

Elle expira et ses épaules s'affaissèrent juste un peu. Son pied se déplaça sur la pédale alors qu'elle ralentissait la voiture et tournait sur une autre route. Je ne me souvenais pas que le trajet entre son mobile home et l'hôtel était aussi long, mais je ne m'en souciais pas beaucoup non plus. C'était la conversation la plus agréable que j'avais eu depuis longtemps et pour une fois, l'accent n'était pas mis sur mon apparence ou mes résultats scolaires.

— Par ici, Joe, les gens ne...

Elle hésita, serra les dents puis se détendit un petit peu.

— Les gens ne pensent pas de cette façon. Si vous allez à l'université, c'est soit parce que vos parents ont suffisamment d'argent pour vous y envoyer, soit parce que vous voulez devenir infirmière ou obtenir un diplôme en justice pénale pour devenir flic, ou peut-être une formation spécialisée dans les ordinateurs ou les avancées techniques. La plupart de ces choses peuvent être faites au lycée cependant, gratuitement. Les gens d'ici... nous travaillons dans la construction, nous faisons le ménage dans les maisons de gens comme vous bien qu'il n'y en ait pas beaucoup par ici. Nous ne pensons pas en termes d'avenir ou de carrière à part comme 'Oh, je veux avoir une famille un jour', bien que ce soit plus souvent comme 'Oops, je suppose que je vais avoir une famille maintenant'.

Cela me fit rire, et pas d'une façon qui voulait dire que je trouvais ça drôle. Cela me rendit nerveusement malade. Le peu de filles de notre âge que je connaissais qui étaient tombées enceintes s'étaient tout simplement faites avorter. Je n'allais cependant pas le dire à haute voix devant Darla. Elle s'ouvrait à moi et je ne le méritais pas après m'être conduit comme un tel connard avec elle. Ouvrir ma grande bouche encore une fois ne m'aurait pas valu de seconde chance.

Je hochai la tête.

— Je crois que je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas.

— Ce n'est pas une question de chance.

La voiture tourna sur la route de gravier menant à son parc à roulottes et immédiatement, un sentiment d'urgence déferla dans tout mon corps, me faisant me raidir, mais sans l'irritabilité habituelle.

— Votre vie entière n'est qu'abondance, même si elle est remplie de choses que vous n'aviez pas réalisé vouloir. Vous avez beaucoup de nourriture, beaucoup d'espace dans votre maison, beaucoup de belles voitures, beaucoup de bons cours particuliers, beaucoup d'orthodontie.

Elle pointa un doigt sur ses dents tordues. Elles étaient droites sur le dessus, mais la mâchoire inférieure était un méli-mélo de dents jetées çà et là sur sa gencive.

— Vous avez *beaucoup* de choses – mais vous avez aussi beaucoup de règles, et par ici, nous avons nos propres règles. L'une d'entre elles est de ne pas faire trop de plans parce que les gens qui n'ont pas d'argent n'arrivent pas à avoir ce genre de contrôle sur leur vie.

— Alors c'est une question d'argent ?

La chose polie à faire aurait de dire 'non'. Chez moi, si j'avais posé cette question, quelqu'un aurait répliqué par une diatribe socio-économique qui aurait expliqué que non, cela n'avait rien à voir avec l'argent, que c'était une question de culture et que la classe ouvrière était un morphisme et bla, bla, bla, bla.

La réponse rafraîchissante de Darla me fit me plier en deux de rire.

— Putain, bien sûr que ça l'est !

Lorsque je finis de rire, je levai les deux paumes en l'air, sachant qu'elle serait offensée si je ne m'expliquais pas tout de suite.

— Je ris parce que vous êtes tellement honnête.

— Et c'est drôle ?

— C'est génial.

Elle gara sa voiture sur la place de stationnement à côté de son petit appartement et nos yeux se verrouillèrent. Avant que je puisse y réfléchir, je commençai à me pencher en avant, voulant seulement un peu de sa truculence. Elle était la personne la plus vraie que j'avais rencontrée. Son visage s'adoucit et j'aurais juré qu'elle avait commencé à se pencher vers moi elle aussi.

Puis... *toc, toc, toc* ! Trevor était à la vitre.

## DARLA

— Alors, où est votre oncle ? demanda Joe en se reculant et en agissant comme si nous ne venions pas tout juste d'avoir un 'moment'.

Trevor s'agitait et souriait comme un maniaque là-bas, les épaules levées et les mains enfoncées dans ses poches. Un léger frisson me fit me sentir un peu désolée pour lui. Peut-être que je devrais lui

donner une chemise en flanelle de Mike pour le garder au chaud.

Ou peut-être que je pourrais me contenter de le garder moi-même au chaud.

Je regardai autour de moi – pas de camion. Hmm... C'était bizarre. Parfois, Mike le ramenait à la maison sans remorque bien que le gérant n'aimait pas trop ça. Il soulevait beaucoup trop de poussière et défonçait la route, donc je savais qu'il avait pris l'habitude de le garer plus loin puis prenait son vieux pick-up et le conduisait jusqu'ici, mais aucun des véhicules n'était en vue.

— Attendez, je vais l'appeler, dis-je.

Je pouvais voir le niveau d'agitation de Joe augmenter. Je ne savais pas quelle part était due au fait que nous avions été interrompus par Trevor et quelle part était due au fait que Mike n'était pas là. Une petite partie de moi espérait que c'était plus dû à la première raison qu'à la deuxième.

Comment pouvais-je faire cela ? Qui se retrouve attiré par deux mecs à la fois comme ça et ne s'en sent pas coupable ? C'était la partie que je ne comprenais pas. Je ne me sentais pas coupable du tout – je me sentais euphorique, comme s'il y avait plus de possibilités que ce que j'avais imaginé. Je l'avais déjà ressenti rien qu'en rencontrant Trevor, cela avait été pilonné en moi – littéralement – au cours du temps que nous avons passé ensemble, mais maintenant, ici, je m'étais penchée pour recevoir un baiser de son meilleur ami et... non, pas une pointe de culpabilité. Rien. En fait, il semblait que je *pensais* que je devrais me sentir coupable plutôt que de *réellement* me sentir coupable, et c'était complètement fou.

— Allô ? Oncle Mike ? Où es-tu ?

— Je suis ici.

— Où ? À la maison ?

Tendant le cou, je regardai de nouveau autour moi, cherchant un signe de lui.

— Non. Ici, chez Jerry.

Je gémissais.

— Oh bon sang, combien as-tu bu ?

— Laisse tomber, Darla. Pas tant que ça. Quoi de neuf ?

— Te rappelles-tu de la voiture de mon ami ?

J'entendis les sons étouffés du bar, le cliquetis des verres contre des verres, une queue de billard tapant dans les boules.

— Ah, merde, murmura-t-il. Chérie, j'ai oublié. Ça a été une *longue* journée. Euh... bon sang.

— Tu as trop bu pour pouvoir conduire.

— Ouais.

Une règle dominait dans notre famille. Vous ne buvez jamais, jamais plus d'un verre pour ensuite conduire. Même Mama détestait cette règle, mais l'oncle Mike et moi, elle nous convenait – nous buvions, mais nous attendions au moins une heure avant de prendre le volant.

— Bon, on va le faire, dis-je en regardant le visage de Joe passer de la confusion à une fureur à peine réprimée tandis que Trevor m'observait avec une expression neutre. Trevor, Joe et moi allons venir chez Jerry pour te prendre et te ramener ici. Pendant ce temps, bois beaucoup d'eau et de café parce que mes amis ont vraiment besoin de ton aide.

— Pas de problème, dit-il.

— Mike, dis-je alors que j'entendais des voix en arrière-plan. Je suis sérieuse, tu ferais mieux de commander de l'eau et du café.

— C'est ce que je fais, baby girl, répondit-il d'une voix un peu pâteuse. Ne t'inquiète pas.

*Clic.*

Joe passa une main rageuse dans ses magnifiques mèches noires.

— Laisse-moi deviner, dit-il d'un ton acerbe qui contracta mon estomac. Il est dans le bar local, ivre.

— Pas vraiment ivre, répondis-je en balançant ma tête d'avant en arrière tout en réfléchissant quel mot convenait le mieux.

— Putain ! cria Joe en frappant sa main contre le mobile home.

Un morceau tomba et il donna un coup de pied dedans aussi fort qu'il le put. Il atterrit dans une immense ornière de la route poussiéreuse.

— La seule personne en ville qui peut réparer ma voiture est un ivrogne.

La réponse à cette question devait être pragmatique, pas vrai ? À cette heure de la nuit, tous les gars de la ville capables de réparer la voiture de Joe en étaient à leur troisième bière. Au moins.

— Oui, dis-je. Ou vous pourriez attendre jusqu'au matin et peut-être que je pourrais trouver un mec qui...

— Non. En aucune façon. Si votre oncle est le seul qui peut aider, alors allons simplement le chercher. Plus vite je pourrais sortir de ce merdier géant, mieux ce sera.

Joe se tourna vers Trevor, mains sur les hanches, ses abdos dessinant un schéma rythmique contre sa chemise alors qu'il respirait fortement.

J'étais plus excitée que j'étais en droit de l'être, rien qu'en le regardant digérer tout ça. Trevor posa une main amicale sur son épaule.

— Je suis désolé, mec, mais nous allons nous sortir de cette merde. Nous allons te ramener chez toi.

Joe soupira.

— Ta mère va être méchamment énervée quand tu l'appelleras.

— Je ne vais pas l'appeler.

Joe regarda son téléphone.

— J'ai dix-neuf messages là-dessus. Combien penses-tu sont de ta mère et combien sont de la mienne ?

— La seule façon de le savoir est de regarder, dis-je.

Il commença à les faire défiler.

— La plupart d'entre eux sont de ma mère. Voyons...

*Joe, rappelle-moi immédiatement.*

*Joe, Susan Connor dit que tu ne réponds à personne au sujet de Trevor. Appelle-moi.*

*Joe, je suis à deux doigts d'appeler la police pour qu'ils te recherchent.*

*Joe, réponds à mon message pour que je sache que tu es vivant.*

*Joe, nous te reprenons la BMW.*

*Joe, nous ne paierons pas la fac de droit.*

Oh, bon sang.

Alors qu'il récitait, Trevor secouait la tête avec une expression horrifiée mélangée à une sorte de camaraderie. C'était difficile à comprendre, mais il semblait que les parents faisant ce genre de choses étaient une partie de leur monde. Bon sang. Mama ne se souciait pas de ce que je faisais du moment que je ne me faisais pas arrêter. Ces mères-là les traitaient comme s'ils avaient douze ans.

— Est-ce la façon dont vous vivez ? demandai-je.

Les deux hommes levèrent les yeux sur moi d'un air surpris. Le réverbère les éclairait et ils avaient une sorte de crainte, une colère, mais aussi quelque chose de plus, comme s'ils n'avaient pas compris ma question ou pourquoi je la posais. Comme si *j'étais* l'imbécile ici.

— Que voulez-vous dire ? demanda sèchement Joe.

— Vos mères font ça ? Elles sont sur votre dos comme ça tout le temps ?

— Ce n'est pas comme si j'avais l'habitude de parcourir mille kilomètres pour aller chercher

Trevor, me contra Joe.

— L'avez-vous dit à votre mère ?

Joe recula comme si je l'avais frappé.

— Non. Je lui ai juste dit que je traînais avec mes amis.

— D'accord. Donc, vous traînez avec vos amis. Elle ne sait pas où vous êtes, mais elle sait que vous êtes en sécurité. Vous êtes resté en contact avec elle, pas vrai ?

— Ouais.

— Alors pourquoi la laissez-vous vous mater comme ça ?

— Je ne la *laisse* rien faire du tout, fit valoir Joe.

— Bien sûr que si. Contentez-vous de lui dire que vous êtes un homme de vingt-deux ans et que vous pouvez faire ce que vous voulez et qu'elle doit simplement vous laisser vivre votre vie.

Joe renifla.

— Comme si ça passerait bien.

— Quel est le problème ici ? demandai-je. Pourquoi n'essayez-vous pas ? Ce n'est pas comme si vous vouliez qu'elle vous traite comme ça.

Il déglutit péniblement. Je pouvais voir sa pomme d'Adam monter et descendre et Trevor me sourit, un genre de sourire un peu fou.

— Elle a raison, Joe. Détends-toi, mec.

— Quoi ? Je suis censé manger un sac de peyotl et finir complètement nu sur le bord de la route ? C'est ce que tu veux, Trevor ?

— Non, mais regarde-toi. Tu es devenu un vrai toutou et elle te menace de te reprendre ta caisse et les frais de scolarité de la fac de droit parce qu'elle n'a pas de nouvelles de toi depuis deux heures.

— La seule raison pour laquelle tu n'es pas dans la même situation que moi c'est parce que je suis ton tampon.

— Et tu m'as *laissé* te transformer en tampon.

— Va te faire foutre.

## TREVOR

Je regardai alors que Joe envoyait frénétiquement un texto à sa mère, essayant de s'assurer qu'elle ne serait plus sur son dos et espérant l'empêcher d'appeler la police. Tout ce que disait Darla avait du sens, ce qui m'énerva encore plus que je l'étais déjà lorsqu'il était question de mes parents.

Ceux de Joe étaient pires – sa mère appellerait *vraiment* la police s'il ne répondait pas, en fait, elle l'avait peut-être déjà fait. Ma mère se contenterait d'appeler tous mes amis et râlerait jusqu'à ce qu'elle obtienne ce qu'elle voulait. Bien que, si je venais à vraiment disparaître pour plus de vingt-quatre heures, je suppose qu'elle appellerait les autorités. Cette pensée me reconforta même si elle m'énervait en même temps.

Quelque chose crépitait dans l'air entre nous trois. C'était une tension, une poussée et une attraction qui n'avaient pas de sens. Cela allait au-delà de Darla et ses fines observations à propos de nos parents, de la façon dont ils dirigeaient nos vies, de la façon dont ils nous infantilisaient. Cela me fit me sentir petit et – je détestais l'admettre à moi-même, mais – faible.

Lorsque j'étais sur scène, j'étais fort. J'étais un foutu dur à cuire. J'utilisais ma voix comme un instrument, quelque chose de développé, poli et chevauché durement par personne d'autre que moi et ma propre volonté de réussir. Maman et papa ne pouvaient pas se targuer d'être responsables de ça, peu importe à quel point ils avaient essayé. C'était moi qui avais insisté pour apprendre à jouer de la guitare afin de pouvoir jouer d'un instrument à côté de Rick quand il jouait du piano pendant des heures et des heures, sans faille, pratiquant la même chanson. C'était *moi*.

La première fois que j'avais essayé d'approcher les touches pendant qu'il jouait, il m'avait frappé et jeté à travers la pièce. Je ne m'en souvenais pas, mais c'était ce que ma mère m'avait raconté. Je me rappelais avoir encore essayé de me joindre à lui quand j'avais quatre... cinq... six ans, jusqu'à ce que finalement, lorsque j'eus six ans, mon père me donne une petite guitare et, comme de vrais parents de Sudborough, ils m'avaient payé des leçons avec un professeur.

Rick avait souri, tellement heureux que je rejoigne son monde lorsque je jouais avec lui, et cela le calmait quand je m'asseyais sur une chaise à côté de son banc, que nous improvisions et trouvions de nouveaux accords, de nouvelles notes, de nouveaux rythmes. Nous avons même écrit des chansons ensemble. J'en avais quelques-unes d'enregistrées quelque part, gravées sur un CD. C'était probablement la seule chose que j'avais partagée avec lui, un domaine où Rick et moi pouvions nous retrouver et être familiers l'un avec l'autre en utilisant le langage mélodique, même lorsqu'il ne pouvait pas parler.

Il n'était pas verbal ; parfois il grognait et il utilisait un système d'images sur un ordinateur pour 'parler'. Il n'avait jamais été très bon dans ce domaine même s'il était intelligent et un prodige – je le comprenais maintenant – au piano. Lorsqu'il a eu treize ans et que j'en avais huit, ils l'avaient envoyé dans l'établissement où il avait vécu jusqu'à ses dix-huit ans, et il avait arrêté de jouer du piano pendant très longtemps. Je crois qu'il ne s'était pas assis devant un clavier jusqu'à ce que j'entre à l'université et qu'il s'installe dans une nouvelle maison de transition.

Dans les années qui ont suivi, nous allions le voir tous les dimanches et papa m'exhortait à apporter ma guitare. Je jouais et je pouvais voir le corps de Rick se détendre visiblement, voir ses yeux s'éclaircir et son cerveau s'ajuster. Lorsque je m'arrêtais et que la musique finissait, il pointait son doigt dans ma direction en grognant et en souriant. Pour je ne sais quelle raison, cela déplaisait à ma mère. Je pouvais voir sur son visage une expression déchirée, mais mon père comprenait. C'était ainsi que nous parlions à Rick – c'était ainsi que *je* parlais à Rick. Je parlais couramment son langage. J'avais trouvé un petit morceau de lui dans la musique qui le rendait un peu plus 'entier'.

Ou était-ce moi ?

Peut-être que c'était nous deux.

La suggestion parfaitement innocente de Darla d'inclure Rick m'avait pris par surprise. Personne n'avait jamais envisagé d'inclure Rick. Lorsqu'on parlait de lui, la conversation se limitait aux thérapies qui pourraient *le* changer. Aux façons de créer un monde autonome pour *lui*. À la nécessité que *son* comportement change.

Qu'elle recommande de l'inclure dans mon groupe m'avait laissé titubant. Putain ! Comment quelqu'un que je connaissais depuis seulement deux jours pouvait-il être plus en phase avec ce que je ressentais à propos de Rick que mes propres parents ou l'une de ses personnes de son centre de soutien ?

Son idée était tout simplement géniale. *Géniale*. Et compatissante et bienveillante. Alors qu'elle en savait si peu sur lui, sa première impulsion avait été de m'aider à l'atteindre. *Qui fait ce genre de choses ?*

Darla le faisait.



Joe continuait de taper furieusement son message, son visage penché sur la lueur de son écran de téléphone et Darla se tourna vers moi, incertaine et un peu hésitante.

— Que fait-on ?

— Attendons qu'il ait fini, dis-je en secouant la tête pour sortir de mes propres pensées.

— Tu devrais envoyer un message à ta mère, dit-elle.

J'acquiesçai. Elle avait raison.

Alors j'envoyai un texte simple : *Joe et moi sommes chez un ami. Je rentrerai plus tard.*

Dix secondes après avoir appuyé sur 'envoyer', mon téléphone sonna. Darla éclata de rire. Ma sonnerie était une vieille chanson de Zappa et tout mon corps s'échauffa sous une puissante poussée qui me donna encore plus envie d'elle. Qu'elle en sache suffisamment pour rire à cette sonnerie particulière, qu'elle sache même qui était Franck Zappa ressemblait pour moi à un miracle qu'une puissance divine en laquelle je croyais ou ne croyais pas pouvait offrir.

— Merde ! cria Joe. Elle est super énervée et maintenant elle veut reprendre la voiture.

Darla pointa un doigt en direction de la BMW.

— Elle va reprendre cette voiture ?

— Elle le fera lorsque je rentrerai.

— Joe.

Elle tendit le bras et posa une main sur son épaule, m'imitant.

— Chéri, il n'y a rien que vous puissiez faire à ce sujet maintenant. Vous arriverez chez vous quand vous arriverez chez vous.

— Ce n'est pas censé se passer comme ça. Nous ne devrions pas être encore là, insista Joe.

Son visage s'adoucit et quelque chose passa entre eux qui me fit me demander, encore une fois, ce que j'avais raté.

— Vous pouvez paniquer sur la façon dont les choses devraient être ou vous pouvez les accepter telles qu'elles sont, expliqua-t-elle.

Joe lui lança un regard sceptique. Je savais qu'il retenait les mots qu'il voulait dire qui étaient quelque chose comme *Accepter les choses comme elles sont ne vous mènera jamais nulle part.*

C'était notre mantra. Il nous avait été seriné depuis le moment où nous avons été choisis pour recevoir les honneurs au lycée. Il ne s'appliquait pas vraiment dans la vraie vie cependant, n'est-ce pas ? Pas de la façon nous avons été endoctrinés.

*Si vous faites toujours ce que vous avez toujours fait, vous aurez toujours ce que vous avez toujours eu*, en était un autre que nos entraîneurs nous avaient inculqué – et ils avaient raison. Mais ce qu'ils ne voulaient pas, c'était que nous l'appliquions pour contrer l'autorité de nos parents, pour remettre en question au lieu de suivre ce que nos parents nous avaient toujours dit être pour notre intérêt. Et qui décidaient ce qui était 'notre intérêt' ? Ne faudrait-il pas que ce soit nous, maintenant que nous étions des adultes ?

Et si nous prenions cette philosophie et la retournions en notre faveur, disant à nos parents, 'Si nous faisons toujours ce que vous nous dites de faire, alors nous obtiendrons toujours ce que vous voulez'.

Un message apparut sur mon téléphone. *Rentre maintenant*, disait-il. Mes doigts tremblèrent. Il y avait tellement de choses que je voulais écrire en retour, comme *Va te faire foutre*, ou *Domage*, ou simplement *Non*. Au lieu de cela, je tapai rapidement une réponse et appuyai sur 'envoyer' avant de pouvoir changer d'avis : *Je suis en train de commettre un acte aléatoire de démente. Je vais bien. Ne t'inquiète pas. Ton jeune HOMME, Trevor.*

— J'ai gagné un peu de temps, dit Joe. J'ai dit à ma mère que la voiture était tombée en panne

chez un ami.

— Où lui as-tu dit que tu étais ? demandai-je, sceptique quant au succès de cette excuse.

— À Hampton Beach.

Nous allions là-bas occasionnellement avec le groupe. Les locations étaient bon marché et c'était un endroit sympa pour faire la fête.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Ses mots exacts sont...

Joe jeta un coup d'œil à son téléphone.

— *Pourquoi gaspiller ton argent quand nous avons une superbe maison à la plage à Truro ?*

— Qu'est-ce que Truro ? demanda Darla.

— Une ville au Cap Cod.

— Oh.

Elle fit une pause.

— Allons au bar de Jerry, dit-elle enfin. Et essayons d'arranger tout ça.

Le bar de Jerry était conforme à l'idée que vous pouviez vous faire d'un endroit appelé *Chez Jerry* perdu au milieu des terrains vagues de l'Amérique. À la minute où nous ouvrîmes la porte en acier, l'odeur putride de la bière, de l'eau de javel et de la fumée de cigarette s'infiltra dans toutes les fibres de mes vêtements ainsi que dans mon nez et mon cerveau. C'était le genre de puanteur qui resterait pendant les trois prochains jours. Je le savais parce que j'avais fréquenté suffisamment de bars louches à Boston pour que cela reste dans ma mémoire, une sensation olfactive qui provoquait plus de regrets que la pire des gueules de bois.

Les lumières des néons des logos de bières parsemaient le mur derrière le comptoir du bar, entre fanions de Cleveland et équipes sportives de l'Ohio, leurs trois coins en feutre horriblement cornés et les bandes autrefois blanches à l'avant jaunies par le trop grand nombre de Camel sans filtres. L'endroit donnait l'impression d'un lieu de rencontre de quartier pour les personnes trop stupides pour se rendre compte qu'elles buvaient un énorme pourcentage de leur valeur nette.

*Valeur nette* était peut-être un terme un peu trop généreux. Les hommes ressemblaient à l'idée que je m'étais faite des hommes vivant ici, issus de la classe ouvrière, épuisés et très *très* mal dégrossis. Ils me rappelaient le concierge de l'hôtel dans lequel je m'étais installé. Le mec m'avait demandé pendant combien d'heures j'avais besoin de la chambre – puis avait renflé lorsque je lui avais demandé d'être réveillé le matin. Je l'avais fait au cas où, supposant que nous serions partis ce soir, mais on ne savait jamais. Toujours être préparé, toujours avoir un coup d'avance.

Darla marcha directement vers le bar, héla le barman et installa ses fesses rebondies sur un tabouret. Le fait d'être assise accentuait la forme en cœur de ses fesses qui imploraient qu'on y pose les mains. J'étais de plus en plus excité par elle, rempli d'un désir d'empiéter sur le territoire de Trevor. Je n'avais jamais fait ça. Trevor m'avait volé une ou deux petites amies, bien que le terme 'petite amie' soit un peu exagéré. Plus des copines de baise dont je m'étais lassé et que Trevor avait facilement récupérées. Ce n'était pas important.

Darla pouvait très bien être la copine de baise de Trevor, mais j'avais l'impression qu'il y avait plus à son sujet et que Trevor l'avait compris ; cela me rendait perplexe et me faisait souhaiter avoir plus de temps pour découvrir ce qu'il y avait sous la surface. J'avais essayé de l'embrasser et elle avait voulu m'embrasser en retour. Compte tenu de ce qui se passait avec Trevor, je ne pensais pas que me désirer était un signe de rejet vis-à-vis de lui. Et si j'avais vu juste, alors que diable était-ce ?

Ce n'était rien.

*Ce n'est rien*, essayai-je de me convaincre. Cela ne pouvait pas être quelque chose. Il n'y avait aucun avenir ici. Les femmes comme Darla ne s'intégraient dans aucune partie de mon monde – et pourtant, j'étais là, à y penser. Ce que Darla avait dit, ce que Trevor avait dit – ils avaient raison. C'était une chose que je disais souvent dans cette aventure surréaliste. Dans une heure ou moins, je l'espérais, nous serions sur la route et au matin, Trevor et moi pourrions mettre tout ça derrière nous.

Darla me demanda ce que je voulais boire, les yeux brillants, le visage charmeur et confiant, offrant un grand sourire à la fois à Trevor et à moi, puis un sarcastique au barman. Je commençai à penser que mettre Darla derrière nous allait être plus difficile que je ne l'avais jamais imaginé.

— Je vais prendre une Sam Adams, dis-je.

— Une quoi ?

— Une Sam Adams.

— On n'a pas ça ici, dit le barman.

— Hé, Mac, dit-elle en hochant la tête dans sa direction et il sourit, un sourire tendu qui passait pour de la convivialité. Qu'est-ce que tu as ?

— Les classiques. Nous avons des Rolling Rock...

— Donne-lui une Rolling Rock.

— Une Rolling Rock ? dis-je, perplexe.

— Rolling Rock, Busch, Miller – vous voyez.

— Pas de bières étrangères ?

Darla se contenta de lever les yeux au ciel en articulant 'snob'. Elle regarda Mac, qui avait ce corps musclé d'un ex-joueur de football transformé en graisse quinze ans plus tard. Je connaissais beaucoup de mecs comme lui. Ils s'entraînaient à la salle de sport que Trevor et moi fréquentions, se contentant de traîner et parler de leurs jours de gloire lorsqu'ils faisaient du football. Mac prit une longue bouffée de sa cigarette, puis la reposa sur le bord du bar. Une série de petites brûlures sur le bois étaient le témoignage de l'acceptation de cette pratique. Ma sensibilité d'un mec du Massachusetts fut un peu choquée et j'eus l'impression d'être une chochette. Bien sûr, des gens vivaient de cette façon. Bien sûr, des gens fumaient dans les bars dans les États où être surprotecteur n'était pas élevé à une forme d'art.

— Va pour une Rolling Rock, soupirai-je juste pour clore le débat.

Nous attrapâmes nos bières et nous nous dirigeâmes vers un petit box au vinyle bordeaux déchiré et scotché tant de fois que tout se mélangeait en une couleur que je n'arrivais pas à définir, même avec les néons et une poignée de spots blancs intégrés dans le faux plafond. Cela me rappela ce restaurant à Boston qui avait le décor le plus laid, mais les meilleurs desserts que l'argent pouvait acheter. Il y avait un juke-box dans le coin, mais personne n'avait mis de musique, et à deux tables de billard un groupe d'hommes frappait des boules sans enthousiasme, l'air ennuyé et au début d'un voyage d'ivresse qui durerait toute la nuit.

Il n'était que vingt-deux heures. Le mec le plus imposant de la pièce vint d'un pas décidé à notre table avec un énorme sourire sur le visage et des yeux qui flottaient pratiquement, un peu comme des balles de ping-pong dans un aquarium.

— Darla, dit-il d'une voix pâteuse.

Elle s'était assise de l'autre côté du box, à côté de Trevor, mais pas contre le mur et l'homme se glissa à côté d'elle, écrasant Trevor comme un insecte. Ce devait être l'oncle Mike.

Darla le confirma.

— Mike, qu'as-tu bu ? dit-elle avec un gémissement de familiarité devant son ivresse évidente.

— De l'eau et du café. De l'eau et du café comme tu me l'as dit.

— Et qu'as-tu mis dans ton eau et ton café ?

— Du Gin et du tonic, et du Bailey dans le café.

— Oh Seigneur, murmura-t-elle. Ce n'est *pas* ce que je voulais dire, ajouta-t-elle en haussant les épaules d'un air d'excuse dans ma direction.

Il tendit la main à travers le box et je la regardai d'un œil noir, mais je la serrai. Ce type était la seule personne en ville capable de réparer ma BMW ? Il ressemblait à Al de la Ferme aux jouets d'Al dans le film Toy Story, chauve sur le dessus, ses cheveux bruns se parsemant, et un corps aussi large que haut. Il était très imposant aussi, ce qui voulait dire qu'il était sacrément large et diablement grand. Il portait des lunettes, ce qui m'étonna – je ne m'imaginais pas un routier long trajet avec des

lunettes – et une chemise en flanelle avec un tee-shirt dessous sur lequel était écrit : quelque chose... quelque chose... boules... quelque chose. Je n'arrivais pas à lire entre les pans du tissu en flanelle et les plis de graisse.

Trevor avait l'air d'avoir besoin d'être intubé pour pouvoir respirer jusqu'à ce que Darla pousse Mike aussi fort que possible pour lui donner un peu d'espace.

## TREVOR

Je donnai un coup de pied sous la table à Joe en essayant de respirer. L'oncle de Darla, Mike, était en train de me tuer et lorsque Darla nous obtint quelques centimètres d'espace, je fus enfin en mesure de reprendre une respiration appropriée.

Joe me regarda et articula '*Quoi ?*'.

'*Ne t'inquiète pas*', articulai-je en retour.

Je fis un mouvement de tranchage avec ma main sur mon cou. Lever mon bras et le mettre sur les épaules de Darla me procura quelques centimètres de plus et elle se blottit contre moi. C'était agréable – tout ça était agréable. Je savais que ce bar miteux dégoûtait Joe, mais moi, je l'aimais bien. Quelques-uns des meilleurs concerts avaient lieu dans des endroits comme celui-ci où les gens se réunissaient pour boire, se détendre, s'amuser et écouter de la musique. À Sudborough, vous alliez à un spectacle de musique pour être vu, pour écouter de la musique 'appropriée', ou pour un événement caritatif.

Les bars en sous-sols de Cambridge et Charlestown, et les petits endroits miteux sur la côte sud m'avaient donné un aperçu de ce que c'était de ne pas être parfait, d'être suffisamment bon pour redonner le sourire à quelqu'un, une légèreté dans leur démarche, une chose sur laquelle danser ou fredonner, ou tout simplement s'asseoir et être avec eux. Darla était comme ça pour moi, mais pour l'instant, son oncle Mike allait devoir se déplacer un peu plus ou j'allais m'évanouir. Elle poussa durement sa hanche contre la sienne et il cria :

— Hé !

La salle était devenue étrangement calme et alors que je regardai autour de moi, les gens s'étaient regroupés autour d'une petite estrade que je n'avais pas remarquée quand nous étions entrés.

— Que se passe-t-il ? demanda Joe en pointant un doigt dans cette direction.

Les gens se tenaient debout avec leurs bières ambrées, les sifflant et déposant les bouteilles vides sur de petites tables dressées stratégiquement pour les recueillir. Une serveuse sautillait littéralement, bougeant, se balançant et faisant glisser des bouteilles à des clients dans un schéma rythmique qui était un peu artistique à regarder, et sachant exactement quelle bière donner à quel corps.

— Soirée 'micro ouvert', dit Mike en riant.

— Si tu bois plus de bières, oncle Mike, ils vont devoir t'ouvrir pour te réparer, plaisanta Darla en lui donnant un petit coup dans les côtes.

Il grogna, finit le reste de sa bière puis fit un signe à la serveuse.

— Une tasse de café.

Une main remonta le long de ma cuisse. Nous étions tellement serrés sur cette banquette que je me penchais pour m'assurer que c'était bien celle de Darla.

— C'est la soirée 'micro ouvert' ? Tu vas chanter ?

— Quoi ? grognai-je. Tu te moques de moi. Ici ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ici ?

— Rien qu'une tonne d'eau de javel ne pourrait arranger, dit Joe.

Darla le frappa sous la table.

— *Aïe !* cria-t-il.

Je levai les mains.

— Je n'ai pas de guitare.

Je ne voulais pas chanter, aucune de ces personnes ne connaissait ma musique et en plus, je n'étais pas préparé, j'étais épuisé, à nouveau affamé – je n'avais pas beaucoup mangé. En fait, j'attrapai la serveuse qui passait.

— Qu'avez-vous comme plats ? demandai-je.

— Si ça peut se frirer, nous en avons.

Je commandai un panier de frites au fromage, des ailes de poulet et des bâtonnets de mozzarella. En quelques minutes, un immense plateau de nourriture était posé devant nous et durant ces cinq minutes, Darla m'avait persuadé d'au moins être ouvert à l'idée d'aller chanter. Mais je lui posai une condition – qu'elle me laisse regarder quelques performances avant de décider de capituler.

Nous mangeâmes la nourriture qui aurait fait paniquer ma mère si elle l'avait su – des aliments qui n'étaient pas organiques et dans lesquels il y avait assez de graisse pour boucher mes artères à cinq reprises. Cela avait meilleur goût, sachant qu'elle n'approuverait pas. Les types qui passèrent sur scène étaient remarquablement talentueux. Il y en avait quelques-uns qui boxaient dans la même catégorie que William Hung<sup>16</sup>, mais il y avait pas mal d'éléments grunge rock, beaucoup de gars avec des voix qui auraient pu concourir avec les meilleurs au début des années 90. Je les observai, leurs ventres gonflés de bières, mais les bras et les jambes encore fermes, leurs visages congestionnés par l'âge et la boisson, et je réalisai que la plupart d'entre eux avaient la trentaine ou la quarantaine – un peu plus jeunes que mes parents – et que c'était ce qui arrivait aux gens qui étaient nourris de l'intérieur par la musique, mais qui n'avaient jamais osé sauter le pas pour devenir pro.

Finirai-je moi aussi dans un endroit reculé du Massachusetts équivalant à cette petite ville de ploucs, chantant à cœur perdu lors de festivals d'été sur l'herbe, à des réunions d'anciens élèves ou à des ventes aux enchères de l'église de la congrégation Unitarienne Universaliste ? Non pas qu'il y avait quelque chose de mal à ça si c'était ce que vous vouliez. Ce n'était pas mon cas. Ce que je voulais était à la fois ici et ailleurs, et tandis que je croisais les yeux de Joe, nous partageâmes un regard qui semblait dire, *Pas ça, pas ici, et pourtant, n'est-ce pas fabuleux... Quelle aventure.*

Toutes les limites de ma vie furent repoussées par ma détermination croissante à faire exploser celles que ma mère et mon père avaient mises en place et comprendre où étaient vraiment les limites réelles.

## DARLA

Trevor devait chanter. Il *devait* chanter. Tous ceux que je connaissais dans cette salle devaient voir son éclat, ce qui m'avait attiré en lui via l'Internet. Le destin, la bonne fortune et un heureux hasard l'avaient mis sur mon chemin, d'abord par l'intermédiaire de Josie, puis par celui de la main de Dieu – ou du moins, celle du Dieu peyotl.

— S'il te plaît, sifflai-je. Fais-le pour moi. Tu as dit que je ne demandais rien – eh bien je te demande ça.

Il planta un baiser sur ma joue puis se recula, regarda Joe avant de revenir sur moi en soupirant.

— Trouve-moi une guitare et je le ferai, dit-il.

Joe le fixa d'un air interrogateur puis haussa les épaules avant de plonger de nouveau dans ses ailes de poulet.

La serveuse apporta son café à oncle Mike. C'était une nouvelle fille que je n'avais jamais vue auparavant – il n'y en avait pas beaucoup. Dans quelques jours, je connaîtrais son nom et le nom de tous les mecs avec qui elle avait couché, tout ce qu'elle avait fait pour énerver quelqu'un en ville ; et si elle était vraiment nouvelle et que personne ne la connaissait, alors elle aurait disparu assez rapidement parce que la seule raison pour laquelle vous séjourniez ici était si vous aviez une raison de rester ici.

La première personne monta sur scène. Nous n'avions pas terminé notre nourriture alors nous restâmes assis en regardant. C'était Steve Keenan. Il avait cinq ans de moins que moi ; il était encore au lycée et il se leva et il interpréta une chanson qui aurait pu être de Jason Mraz ? Pas sûr – Bruno Mars ? Parfois, les deux se mélangeaient dans ma tête. Quoi qu'il en soit, il était pas mal, pas génial, mais il était clair que c'était sa première tentative et nous l'applaudîmes à tout rompre quand il eut fini parce que pourquoi pas ? Pourquoi ne pas encourager quelqu'un quand il essaie de faire ce que son cœur lui dit de faire ?

Deux types d'à peu près une vingtaine d'années de plus que moi – pas assez vieux pour être mes parents, mais sacrément proche – se levèrent et interprétèrent un tas de chanson des années 90 que j'avais entendues au fil des années et que j'écoutais sur une radio spécialisée dans le rock de ces années-là. C'était ce rythme de Seattle, profond, grognant et semblant émerger de l'ombre. Sur la musique grunge, les types pouvaient grogner facilement avec leurs gorges marquées de presque trente années de tabagisme, de bières, de construction et de la dure réalité de simplement respirer dans un endroit qui pouvait vous étouffer si vous ne pouviez pas en sortir.

Ils étaient bons – Trevor me le murmura à quelques reprises à l'oreille et je pensais, *mais tu es meilleur*.

Finalement, je réussis à pousser Mike de mon chemin et je me dirigeai vers Steve.

— Hé, dis-je. J'ai un ami là-bas qui est un musicien professionnel. Puis-je t'emprunter ta guitare ?

Steve était le genre de grand geek dégingandé. Il me rappelait Josie par certains aspects et j'espérais qu'il aurait une bourse suffisante pour partir de cette ville. C'était comme ça que cela se passait ces temps-ci – vous espériez que les gens qui vous apportaient le plus de joie puissent partir d'ici.

— Bien sûr, dit-il en mettant la visière de sa casquette sur l'arrière de sa tête. Assure-toi seulement qu'il ne la casse pas.

— Oh, je vais m'en assurer. Au fait, Steve, ajoutai-je, tu devrais rester et écouter ça.

Je retournai triomphalement à la table et levai la guitare au-dessus des restes de notre dîner comme un trophée après une bataille.

— Haha, dis-je et Trevor leva les yeux en secouant la tête, mais avec un sourire qui me disait qu'il allait le faire.

Joe se pencha en arrière et s'étira en tapotant son ventre.

— Gonflé ! dit-il.

— Oh, maintenant tu as les couilles de le dire à haute voix ? dit Trevor. Tu l'as articulé silencieusement pendant les trente dernières minutes.

Mike bougea à nouveau, son grand corps charpenté comme bloc en mouvement se déplaçant par à-coups. Trevor se faufila hors du box et j'installai la guitare sur lui avant de me lever sur la pointe des pieds pour lui embrasser la joue.

— Bonne chance.

— Merci.

## JOE

J'allais attraper une maladie contagieuse dans cet endroit, pas vrai ? Pourrais-je m'en sortir en demandant une paille pour ma bière ? Poser ma bouche sur quoi que ce soit dans ce lieu me fit frissonner – et croyez-moi, j'avais posé ma bouche sur certaines personnes assez effrayantes auparavant. Vous fréquentez certaines de ces chiennes de l'Art Institute à Boston et vous découvrez très rapidement où sont vraiment vos limites.

Trevor me frappa sous la table, ou peut-être était-ce Darla. Par l'enfer, ça aurait pu être son géant d'oncle, Mike, qui ressemblait – toujours – à Al de la ferme aux jouets d'Al. Quand il parlait, quand il riait, il avait les mêmes manières et c'était comme regarder un de mes personnages de films d'enfant venir à la vie. Tout ce qui lui manquait, c'était une poupée de Woody et de Buzz et il aurait eu le tiercé gagnant pour un article dans [Cracked.com](#)<sup>17</sup>, une combinaison tellement bizarre que vous ne pouviez pas détourner les yeux, vous ne pouviez pas vous empêcher de regarder avec fascination.

Darla disait quelque chose à Trevor à propos de la soirée 'micro ouvert'. Dieu merci, je n'étais pas le chanteur. Je pouvais jouer de la basse et de la guitare si je le devais, mais je ne voulais rien de cela. Pas question que je monte sur une scène devant un groupe de mecs qui, chez moi, m'auraient battu comme plâtre à une fête du hayon pour les avoir regardés bizarrement.

Trevor avait l'air d'avoir été convaincu cependant, et tandis que la serveuse nous apportait la nourriture et que j'y plongeais tête la première, affamé à cause de privations et de distractions, je secouai lentement la tête.

— Dégonflé, articulai-je silencieusement dans sa direction.

Il me fit un doigt d'honneur en réponse.

Nous mangeâmes gaiement.

Darla poussa Mike et tout à coup l'énorme homme se tint debout alors qu'elle se faufilait hors du box pour se diriger vers un panneau sur lequel on pouvait lire 'toilettes'. Ne sachant absolument pas quoi dire à ce gars-là, je me dis que parler de ma voiture serait un bon début.

— Darla dit que vous pouvez m'aider avec ma voiture. Merci, dis-je en hésitant et en me détestant pour cela.

Il leva les yeux de ses ailes de poulet, ses doigts recouverts de sauce barbecue.

— Oui, je vais essayer, dit-il avant de baisser son visage.

S'il avait grogné en mâchant, il n'aurait pas eu l'air plus bestial qu'à cet instant. Les gens comme lui me rendaient mal à l'aise. Je ne savais pas comment agir, de quoi parler ou comment me comporter en leurs présences. Il y avait un décalage culturel qui me donnait envie de m'éloigner d'eux.



Trev, d'un autre côté, avait l'air détendu et confiant.

— Alors, vous venez souvent ici ? demanda-t-il en se tournant vers Mike.

Mike laissa échapper un petit rire étouffé.

— Ouais, tu sais, quand je ne suis pas sur une croisière Carnival ou à traîner chez Starbucks pour boire un café plus grand que ma tête.

Ils partagèrent tous les deux un rire facile et je fus instantanément vert. Non pas que je m'intéressais à ce que Mike pensait ou que je voulais être son ami, c'était plutôt, *C'est quoi ce bordel ?* C'était voir Trevor être capable de s'adapter comme ça, de passer de notre monde à ce monde et de s'y mouvoir avec une sorte de compréhension sur la façon de parler à ces gens, de savoir quoi dire et comment se rapprocher. Comment faisait-il cela ? Comment arrivait-il à faire tout et n'importe quoi ?

Cela me fit le haïr et l'aimer encore plus en même temps. Même si j'essayais, même si je me 'déstressais' et laissais mon corps se relâcher, mon cerveau continuait à être en ébullition, essayant de comprendre ce qu'il fallait dire à des personnes si différentes de moi. M'man et P'pa avaient dépensé tellement de temps et d'argent pour m'offrir des cours particuliers, des leçons de musique et pour cultiver deux langues, mais alors que j'étais assis là, regardant Trevor plaisanter avec ce mec, les deux parlant de football maintenant, j'avais l'impression d'être l'inculte du groupe.

Puis Darla trouva une guitare et Trevor se leva pour prendre place sur la scène.

## DARLA

Les yeux de Joe et les miens se verrouillèrent alors que Trevor s'éloignait et que la foule s'écartait pour le laisser passer. Je pouvais le voir du coin de l'œil alors que je me concentrais sur quelqu'un de complètement différent. Il y avait la queue, Trevor était le troisième et il attendait patiemment tandis qu'une personne montait sur scène pour faire un karaoké.

— Excuse-moi, dis-je en regardant oncle Mike, brisant le contact visuel avec Joe. Je dois aller aux toilettes.

Je me précipitai, mon cœur battant dans ma poitrine, mon estomac se tordant en un nœud nauséeux et mon clitoris gonflé et excité pour un homme qui *n'était pas* sur le point de monter sur scène. Je fis ce que j'avais à faire dans les toilettes, prenant soin de tout nettoyer le mieux possible, me préparant au cas où j'aurais la chance d'un dernier face à face avec Trevor. *Avec Joe*, pensai-je. Pourquoi mon esprit me faisait-il ça ? Tout était si naturel, si facile avec ces deux hommes. Étais-je la part inconsciente d'un trio que nous formions sans que je le sache ? Ces deux-là avaient-ils déjà une sorte de relation ? Cette pensée semblait si farfelue que cela me rendit presque folle, parce que Dieu le savait, j'étais connue pour mes pensées folles. Mama m'avait répété pendant des années que je pouvais prendre un morceau de ficelle sale, deux bâtons et une tomate cerise et transformer le tout en un palais de chocolat avec comme seul outil mon imagination.

J'avais des lectures à remercier pour cette pensée-là. Mme Humbolt à la bibliothèque m'avait présenté les livres d'une manière qui en avait fait mon premier amour. Le père de Josie avait été le bibliothécaire de la ville et Mme Humbolt nous avait prises toutes les deux sous son aile après que nos parents... eh bien, après l'accident. Mama avait besoin de séances de rééducation pour son pied et

tante Marlene... eh bien, ce qu'elle a traversé était une tout autre histoire.

Alors lire deux, trois, quatre livres par jour avait rempli mon subconscient de tant de mondes, avec des photos, des faits, des émotions et des aperçus de la façon dont les gens interagissaient dans ces mondes. Depuis lors, j'avais vécu dans ma tête, l'utilisant comme un outil d'évasion. Mais tandis que je me nettoyais, séchais mes mains et prenais une profonde inspiration, fixant mes propres yeux dans le miroir sale et fissuré, je réalisai que ma tête ne me sortirait jamais de ce monde.

Cela allait détruire mon cœur.

Mes réflexes étaient un peu émoussés par la bière que j'avais ingurgitée quelques minutes auparavant, je ne m'attendais donc pas à trouver Joe juste devant la porte des toilettes.

Je fis un son aigu de surprise.

— Waouh, désolé. Je ne voulais pas vous faire peur, dit-il.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Nous étions dans le couloir étroit où se trouvaient les toilettes et une vieille machine à cigarettes, l'une des rares dernières qui restaient dans les bars de la ville. Deux chaises hautes pour enfants étaient empilées, le genre en bois avec les sangles qui semblaient ne jamais fonctionner et des plateaux de service sur des supports couverts de verres propres.

— Vous pensez vraiment que c'est une bonne idée que Trevor chante ? demanda Joe en se rapprochant de moi et en parlant d'une voix étouffée.

L'air crépitait entre nous avec une vibration qui me donnait envie de me pencher vers lui et l'embrasser, le toucher, de découvrir ce que c'était de communier avec ce corps parfait et ce visage sculpté. Je me léchai les lèvres et déglutis, écarquillant mes yeux, faisant tout pour apaiser mon état interne avant que l'excitation qui fredonnait en moi m'envahisse complètement. C'était comme coller votre langue dans une prise électrique et se faire électrocuter, sauf que je voulais coller ma langue dans Joe.

— Que faites-vous, Joe ? demandai-je, sachant très bien ce qu'il essayait de faire.

— Je ne sais pas, répondit-il simplement.

Un voile embrumé et sombre dans ses yeux obscurcissait ce qu'il ressentait et en même temps en révélait suffisamment pour que je sache que nous pensions à la même chose. Il se pencha et en quelques secondes, ses bras étaient autour de moi et j'embrassais le visage d'un dieu. Qu'il ait été un tel connard avec moi s'estompa, pas parce que j'étais une fille intéressée – bien que... hmm, en voilà une idée – mais parce qu'il avait l'air tellement perdu, confus et en lambeaux de l'intérieur, utilisant la colère pour couvrir tout ça.

Sa bouche était plus exigeante que ce que j'avais prévu ; je l'avais cru plus hésitant et avec un peu trop de TOC à mon goût. Mais il y avait un homme sauvage à l'intérieur de Joe et il sortait centimètre par centimètre par sa langue, par ses mains et par la façon dont ses cuisses se pressaient contre les miennes, ses hanches me poussant contre son excitation évidente. Alors que ses lèvres quittaient les miennes, mon abandon presque complet et ma trahison en bonne voie, nous entendîmes un faible raclement de gorge.

Trevor se tenait là, la guitare en bandoulière autour de son cou, pendant et couvrant son corps vêtu. Cela semblait incongru, comme si la seule raison pour laquelle il devrait porter une guitare était comme un morceau de vêtement, l'instrument maintenant redondant pendait alors que ses mains étaient baissées et lâches à ses côtés, son visage interrogateur – pas en colère, pas énervé comme il serait en droit de l'être, juste... curieux.

— Je ne savais pas qu'ils donnaient des cours de réanimation ici, chez Jerry, dit-il calmement.

Joe ne me lâcha pas et je me sentis étonnamment bien. Il ne s'écarta pas, ses mains restèrent

fermement en place sur mon dos et mes fesses, sa tête ne se tournant que pour regarder Trevor. Il ne répondit pas à l'observation manifestement rhétorique et Trevor me regarda, une expression perplexe sur le visage le faisant froncer les sourcils.

— Je suis vraiment désolée, dis-je, les mots sortant comme un halètement, surprise autant par mon propre comportement que par le fait d'avoir été prise la main dans le sac, pour ainsi dire.

Ses yeux nous observèrent, couvrant chaque centimètre carré de la tête aux pieds, puis un faible sourire apparut sur ses lèvres.

— Tu n'as pas à t'excuser, dit-il.

Il tendit le bras et posa une main sur l'épaule de Joe. Ce dernier tressaillit, mais Trevor ne broncha pas.

— Je ne sais pas pourquoi, chuchota-t-il, mais cela ne me dérange pas du tout.

Mon corps tout entier était engourdi sous la peur et l'humiliation. Je n'étais pas du genre à tromper les gens ; cela n'avait jamais été mon style. Une sorte de force surnaturelle m'avait attirée vers Joe et pas une comme dans *Buffy, la tueuse de vampires* ou dans ce film stupide, *Twilight*, mais plus comme des âmes sœurs qui auraient été ensemble dans une autre vie. Trevor aussi – c'était comme si, en nous tenant ici tous les trois, nous touchant, nous formions une entité plus puissante que chacun de nous séparés, comme si nous étions des individus de moindre importance lorsque nous n'étions pas connectés et ensemble.

Joe avait l'air d'être sur le point de vomir – pas parce qu'il me touchait puisqu'il maintenait ses mains bien en place – mais à cause de ce que cela générerait en lui, quoi que ce fut.

— Tu vas bien ? demandai-je en faisant glisser ma paume contre sa joue. Tout va bien.

Ses yeux étaient ombrageux et regardaient de partout pour finalement se poser sur Trevor.

— C'est vrai ?

— Je ne sais pas, répondit honnêtement Trevor. Je sais juste que je ne suis pas jaloux et que je ne suis pas méchamment énervé. J'ai l'impression que je devrais l'être... mais je ne le suis pas, alors je ne vais pas faire semblant de ressentir quelque chose que je ne ressens pas.

— Pourquoi pas ? C'est ce que je fais tout le temps, se risqua Joe. C'est comme ça que j'arrive à traverser les journées.

— Tu n'as pas besoin de faire ça ici, dit Trevor en pressant son épaule.

Il regarda le couloir miteux à l'arrière du bar, le néon 'sortie' cassé, les toiles d'araignées dans les coins et quelques taches d'origine indéterminée sur le faux plafond qui semblaient se développer comme des moisissures ou un cancer.

— Ici, Joe, qui aurait pu penser ? Ici, tu n'as pas besoin de ressentir quelque chose que tu ne ressens pas, et ici, tu n'as pas à rejeter quelque chose juste parce que tu penses que tu es censé suivre une sorte de règle qui te dit de le faire.

Un nuage de magie remplit l'air, nous enveloppant en lui – pas littéralement, bien sûr. Si c'était le cas, nous serions dans une histoire d'*Harry Potter*, mais avec beaucoup de sexe.

— Trevor. Hé, Trev ! résonna la voix avinée de Mike dans le couloir. C'est à toi.

Nous nous séparèrent et Trevor me regarda solennellement, puis Joe.

— Nous allons trouver un moyen pour que ça fonctionne, dit-il.

Que voulait-il dire ? Nous donnait-il, à Joe et moi, la permission de coucher ensemble ? Nous proposait-il une sorte de ménage à trois ? Je suppose que certaines personnes faisaient ça, mais par ici... j'essayai de garder l'esprit ouvert. Je ne pouvais pas savoir ce qu'il pensait et pour l'instant, Jerry était sur scène en train de crier :

— Dernier appel pour Trevor !

Trevor sprinta, bondissant sur les marches pour prendre place au centre de la scène avec une légèreté dans sa démarche que je n'avais jamais vue. Joe respecta le fait que j'étais venue ici en tenant la main d'un homme et que je ne devrais probablement pas partir en tenant celle d'un autre. Cela arrivait souvent ici – mais pas tout à fait de la même façon. Oncle Mike serait soupçonneux et je n'avais pas besoin que Mama me pose plus de questions ou essaie de prétendre être un parent à nouveau.

## TREVOR

— Comment allez-vous ce soir ? criai-je.

Darla et Joe applaudirent, mais le reste du public resta plutôt discret. Je continuai sans me décourager. Réchauffer une foule mitigée n'était pas un gros problème. La scène ressemblait à celle d'une salle de réunion du lycée, bruyante et craquante sous mes pieds. L'acoustique ici était absolument déplorable, mais il y avait un micro de base et je pouvais gratter la guitare empruntée. Deux chansons et Darla serait heureuse.

En plus, j'avais une surprise pour elle.

— Mon nom est Trevor Connor et je fais partie d'un groupe à Boston, dans le Massachusetts.

Silence froid.

— Nous nous appelons les Actes Aléatoires de Démence.

*Yeux au ciel.*

— Je sais que vous n'avez jamais entendu parler de moi, et c'est très bien. Donnez-moi une chance, cependant – au moins je suis un fan des Red Sox, pas des Pirates.

Quelques ricanements. C'était mieux que rien.

— Bon, je vais me taire et chanter, même si je ne suis pas une nana de Dixie.

Un grondement sourd de gloussements et d'autres corps vinrent s'asseoir sur les chaises parsemées autour des tables à l'avant de la scène.

— Ceci est notre chanson la plus populaire, ce qui signifie que sept personnes l'ont entendue. Elle s'appelle 'J'ai Gaspillé Ma Seule Prière Exaucée'.

Les accords d'ouverture me firent me sentir chez moi. Ma gorge fonctionnait bien - j'avais un peu travaillé ma voix lorsque Darla était allée travailler – et cet endroit n'avait pas de lumières éblouissantes, aucun opérateur sonore, rien. C'était génial – moi, ma voix et ma guitare.

Cela – et Darla – était tout ce dont j'avais besoin en ce moment.

*Oh, j'ai gaspillé*

*Ma seule prière exaucée*

*Pour une femme*

*Qui ne croyait pas en Dieu...*

Le premier couplet sortit lentement avec une touche de country que je n'avais jamais ajoutée auparavant, plus une ballade qu'un hymne rock. Joe se redressa sur son siège et se concentra sur moi, comme un animal entendant quelque chose de nouveau dans un champ, s'harmonisant avec lui pour comprendre ce que c'était. Le visage de Darla exprimait un ravissement complet, ses cheveux encadrant son visage en boucles souples, ses yeux fixés sur moi et son corps décontracté et détendu. Le flux et le reflux de sa poitrine alors qu'elle montait et descendait sous sa respiration me

captivèrent alors que j'arrivais au refrain.

*À un elle se détourna  
À deux elle dit 'non'  
À trois elle dit 's'il te plaît'  
À quatre elle dit 'encore'*

Les lèvres de Darla mimaient les paroles, chantant avec moi pendant que le pied de Joe tapait la mesure. Ses doigts connaissaient la partition de la basse et je me surpris à souhaiter que tout le groupe soit ici. La foule grandit lentement autour de moi et bientôt, les gens hochaient la tête, frappaient du pied et tapotaient leurs bouteilles de bière du bout des doigts.

*Je vous ai eus.* Cela me fit creuser plus profondément pour trouver un peu plus de mon âme à déverser dans la chanson, mes doigts sur les barrettes du manche et mon cœur sur la scène. J'étais là, le véritable Trevor Connor, la véritable âme qui se mettait à nu pour être dévorée et partagée afin d'être assimilée dans leur conscience et les amener dans un endroit où les notes et les accords combinés créaient une pure félicité.

Alors que la chanson se terminait et que j'allongeais les derniers mots, '*...ne croyait pas...*', la foule devint hystérique. D'accord, aussi hystérique qu'une cinquantaine de ploucs en chemises de flanelle pouvaient l'être pour un punk sur-éduqué du Massachusetts.

C'était plus que génial.

— Encore ! Encore ! cria quelqu'un.

C'était Mike, levant sa tasse de café et en réclamant plus. Mike ! J'avais rallié le plus gros morceau. Putain, oui ! Darla frappait dans ses mains, sautait et rebondissait dans tous les bons endroits, le visage radieux. Pour moi. Pour ma musique.

Pour nous.

J'avais quelque chose pour elle aussi. Alors que la foule se calmait, je levai les mains et dis :

— Très bien, d'accord. Vous m'avez convaincu. J'ai une chanson inédite que je vais interpréter pour la première fois, ici et maintenant.

Un froncement de sourcils traversa le visage de Darla.

— Je l'ai écrite aujourd'hui, expliquai-je. C'est un conte au sujet... eh bien, il parle de lui-même.

Joe regarda Darla puis moi, et une sorte de sourire étrange changea son visage. Je ne pouvais pas dire s'il était heureux ou triste. La plupart du temps, il était irrité, mais cela ne ressemblait pas à une expression que j'avais déjà vue sur son visage.

Attrapant une chaise, j'ajustai le micro pour que je puisse interpréter celle-là assis. Quelques personnes sortirent leurs smartphones et Joe se précipita pour sortir le sien de sa poche. Cela me rendit nerveux – une toute nouvelle chanson que je n'avais jamais répétée avec une guitare ? Je pris quelques accords de base et m'en tins à eux, espérant que les paroles soient assez bonnes pour ne pas m'humilier.

Pourquoi étais-je si inquiet ?

Elles étaient bonnes. Je commençai donc :

*Ta maman t'a dit de te méfier de moi  
Ton Dieu t'a dit de te détourner de moi  
Ton papa n'a rien dit car il a disparu  
Et toi, tu ne savais pas quoi dire*

*La nuit où tu m'as trouvé errant et perdu  
Nu sur le bord de la route  
Ma guitare brisée, mon corps dépouillé  
Tu as combattu tout ce qu'on t'avait dit*

Puis le refrain :

*Quand une âme nue te trouve  
Tu n'as pas le choix  
Tu dois t'arrêter et faire une pause  
Tu peux tourner le dos et ne jamais regarder en arrière  
Mais cela te ramènera en arrière, parce que  
Les actes aléatoires de démente t'attirent  
Les actes aléatoires de bonté t'attirent  
Les actes aléatoires d'amour t'attirent*

Un silence feutré et émerveillé remplit la salle, les couples s'appuyant l'un contre l'autre, quelques personnes allumant leurs briquets comme lors d'un grand concert, des gens se balançant au rythme de la musique. J'avais le cœur au bord des lèvres. Je me sentais plus nu maintenant que je l'avais été deux jours plus tôt lorsque Darla m'avait trouvé.

Et lorsque je regardai son visage alors que je grattai quelques accords pour donner à ma gorge quelques secondes de repos, je vis tous les actes aléatoires d'amour dont j'avais besoin.

## DARLA

*Respire. Respire. Respire.* Trevor chantait à propos de moi. À propos de nous. Il avait écrit une chanson pour moi. *Pour moi !* 'Chez Jerry' se transforma en un pays des merveilles, quelque chose de si familier et si surréaliste. Mon chanteur préféré, et l'homme dont j'étais en train de tomber amoureux, m'avait écrit une chanson d'amour et la chantait – pour la première fois – dans notre petit bouge local et il l'avait écrite pour moi !

Avais-je mentionné le fait qu'il m'avait écrit une putain de chanson ?

Joe tendit le bras et serra ma main, nos doigts s'entrelaçant. Ce n'était pas un avertissement ; les larmes dans ses yeux me disaient qu'il était ému lui aussi par la chanson de Trevor et qu'il cherchait une sorte de connexion, peut-être pour un peu répandre l'émotion. C'était une chanson d'amour émouvante qui changea l'atmosphère de la pièce, qui me changea – me donnant l'impression que tout ce que j'avais vécu au cours des deux derniers jours avait été guidé par la main du destin.

Trevor le ressentait lui aussi. Et maintenant, Joe ressentait quelque chose qui lui faisait combler le fossé entre nous, qui le poussait vers moi pour une rédemption émotionnelle.

Trevor termina le refrain et tout le monde chanta avec lui, la salle remplie de mecs de la classe ouvrière chantant tous *Attiré par des actes aléatoires de démente...* Et lorsque Trevor chanta la dernière phrase, ses yeux se fixèrent sur les miens sur le mot *amour*, ouvrant un millier de dimensions et des dizaines de milliers de possibilités, le rugissement de la foule en délire et le parfum de la bière, des lotions après-rasage et des cigarettes s'estompant dans un nuage pour ne laisser que Trevor et moi.

Joe serra ma main et sourit, son visage si ouvert et différent de l'homme qu'il avait été il y a quelques heures. La salle était comme un festival d'amour, un groupe heureux et tapageur des gens que j'avais connu toute ma vie, charmés et impressionnés par un homme que je connaissais depuis deux jours – et que j'aurais voulu connaître toute ma vie.

Un souffle chaud sur mon oreille fit battre mon cœur encore plus vite, ma gorge se serrant sous la soudaineté de la présence brûlante de Joe contre mon cou.

— Il a raison. Nous sommes attirés par les actes d'amour aléatoires.

Son pouce commença à effleurer le dos de ma main, chaque caresse me faisant l'effet d'un raz de marée sur toutes les terminaisons nerveuses des parties nouvellement gonflées en moi.

— Et tu es l'acte aléatoire de tout, Darla.

Trevor commença à descendre de la scène, trouva Steve et lui rendit sa guitare. Je vis le jeune homme lui parler avec enthousiasme et cela fit tellement gonfler mon cœur que j'en étouffais presque, sachant que Steve avait appris de Trevor et qu'il le considérait maintenant un peu comme un modèle à suivre. Toutes ces différentes parties de ma vie étaient des pierres de touche dans un incessant (*je l'espérais, viscéralement, brusquement, à bout de souffle*) jeu de 'chat', chaque personne responsable du passage d'un autre petit morceau d'amour et d'espoir qui résonnerait dans les moments difficiles, donnant de la lumière à l'obscurité.

## TREVOR

*Darla.* J'avais besoin de Darla *maintenant*. Le pouvoir électrique d'être sur scène était comme un aphrodisiaque qui me faisait aimer la foule, mais les paroles que j'avais écrites et interprétées étaient pour elle, et elle était tout ce que je voulais maintenant. Embrasser cette bouche et adoucir sa langue acérée avec la mienne, les mains pleines de ses fesses généreuses, nos corps en sueur écrasés l'un contre l'autre, repoussant la peur, l'hésitation et la...

Elle était assise, tenant la main de Joe qui avait le visage près de son oreille, lui chuchotant quelque chose.

Deux Trevor différents répondirent, les deux démons en moi.

L'un dit : *Il est en train de te la voler.*

L'autre dit : *Tu peux la partager.*

Aujourd'hui encore, je ne sais pas ce qui m'avait fait écouter le deuxième, ignorant le premier avec une facilité qui semblait fausse, comme si je sublimais cette pensée parce qu'il était trop difficile de l'analyser. Conneries.

Joe lâcha sa main et se leva, et Darla se jeta sur moi, criant comme une groupie. Ses paroles étaient inintelligibles, mais je réussis tout de même à comprendre des mots comme *Je n'arrive pas à y croire* et *C'était incroyable* et *Bon sang tu m'as écrit une chanson*.

Mes jambes étaient fatiguées et ma gorge desséchée, alors nous nous glissâmes dans le box en face de Mike tandis que Joe attrapait judicieusement une chaise d'une table abandonnée et se positionnait en bout de table. Il me regarda avec une expression méfiante, essayant de comprendre ce que tout cela signifiait.

— Tu es le gars nu qui était sur le bas-côté de la route, me dit Mike alors que nous nous installions.

J'attrapai ce que je pensais être ma bière abandonnée et bus avidement, remerciant silencieusement le liquide tiède qui aidait mes pauvres amygdales desséchées.

— Ouais. Je suis le gars de la chanson.

Darla serra ma cuisse et n'arrêtait pas de sourire. J'adorais ça.

— Non, je veux dire que tu es l'auto-stoppeur nu que j'ai ramassé à Albany.

Ma mâchoire se décrocha.

— Quoi ?

Darla fixait Mike, bouche bée. Nous devions avoir l'air de jumeaux.

Il éclata de rire.

— Tu te tenais sur le côté de la route où l'autoroute 90 et la 87 se rejoignent, ne portant qu'une guitare et quelque chose autour de ton cou, suçant une tétine d'enfant et tenant un poulet sous le bras.

— Un poulet ? Un poulet en caoutchouc ? Un poulet rôti ? demanda Joe en se penchant avec désinvolture et posant un coude sur la table pour appuyer son menton sur une main.

— Non. Un poulet vivant. Je ne voulais pas le laisser entrer dans ma cabine - les poulets peuvent être de vrais connards quand ils sont enfermés comme ça - alors tu l'as embrassé sur les lèvres et tu l'as appelé Mavis. Tu as commencé à pleurer et tu lui as dit que tu reviendrais un jour pour l'épouser.

Mike ignorait complètement Joe.

— Les poulets n'ont pas de lèvres, souligna Darla.

— Ne cherche pas la petite bête. Ce type a embrassé un putain de poulet et l'a demandé en mariage devant moi, Darla.

Mike vida son eau et la serveuse apparut avec un nouveau verre comme si elle était télépathe.

— Épouser un poulet n'est pas légal à New York. Pas même dans le Massachusetts, répondit Joe d'un air impassible.

— Pas encore, ajouta Mike.

Joe recracha la moitié de la bière qu'il buvait, sa poitrine ravagée par une toux insistante. Darla se glissa hors du box et commença à le frapper entre les omoplates. Cela n'aida pas. La repoussant, il se leva et emplit ses poumons, essayant d'obtenir un certain soulagement.

La serveuse passa par là et Joe lui commanda une autre Rolling Rock. Le visage rougi d'avoir toussé, cela ne l'empêcha pas de finir la bière qui lui restait alors qu'il récupérait un peu et s'asseyait, sauf que cette fois il se glissa sur la banquette du box juste à côté d'où je me tenais au cas où il aurait besoin d'aide.

Darla se glissa entre nous, transformant ça en un sandwich à la Darla tandis que Joe nous poussait pour s'installer confortablement.

— Une fois que vous m'avez ramassé, est-ce que j'ai dit quelque chose ? Comme d'où je venais et ce que je faisais ?

C'était putain d'incroyable. Comment étais-je allé de Sudborough à Albany ? Cela voulait dire prendre l'autoroute 495 vers le pic du Massachusetts, puis vers Albany – un trajet d'à peu près cinq/six heures. Puis arrivée dans l'Ohio à la nuit tombée. Waouh !

— Tu étais nu et tu pleurais sur la perte de l'amour de ta vie. Bon sang, au début, je pensais même que ton nom était Mavis, mais ensuite tu m'as dit, les larmes coulant sur tes joues et un chapeau de paille sorti de nulle part couvrant tes...

Mike fit un geste vague en direction de mon entrejambe.

— ... parties privées, que Mavis était le meilleur coup que tu avais jamais eu et que tu ne pouvais pas vraiment parler maintenant.

— Le meilleur coup ? Je n'aurais jamais appelé ce... et je ne baise pas les poulets !

Nous éclatâmes tous de rire même si le mien s'éteignit rapidement.



— Baiseur de poulets, haleta Joe.

Darla essuya les coins de ses yeux avec le dos de ses mains et prit une gorgée de soda.

— J'espère que tu l'as invitée à dîner d'abord !

— Et quelque chose de plus classe que KFC, ajouta Mike.

Nouvelle série de fous rires. Bon. Laissez-les rire à mes dépens. Ce n'était pas la première fois. Je voulais juste savoir ce qui m'était arrivé.

— Lâchez les baskets de ce pauvre homme, dit Mike en buvant son café. Il était prêt à faire d'elle une poule honnête.

— Ne lui cassez pas d'œufs sur le dos, ajouta Joe.

— Peut-être que Trevor est parti sur la route parce qu'il ne voulait pas être enfermé dans le poulailler, s'étrangla Darla.

— Comment étaient ses escalopes, Trev ? postillonna Joe.

Cela suffisait. Aucun d'eux ne pouvait parler pendant plus de trois minutes.

— D'accord, d'accord, calmez-vous, dis-je à tout le monde à la table en abaissant les mains, paumes vers le bas, dans un geste d'apaisement. Vous avez suffisamment ri à mes dépens.

— Oh, nous sommes loin d'en avoir fini, dit Darla. Nous allons te pondre encore plus de calembours.

Cela provoqua un nouveau cycle de postillons et de ricanements. Que pouvais-je faire ? Je me contentai de hausser les épaules et attendis qu'ils aient fini.

Mon corps bourdonnait de l'injection de pouvoir que me procurait le fait d'être sur scène. Cette fois cependant, c'était différent. C'était plus doux que lorsque je me produisais avec le groupe au complet. Juste moi, une guitare et un rythme, un public concentré une fois que j'avais vaincu leur scepticisme initial. C'était agréable – c'était *génial*, une victoire que vous ne pouviez pas quantifier avec un test ou un entretien d'habiletés sociales, ou une sorte de galop d'essai au cours d'une journée de stage d'entreprise que l'on vous faisait faire à la fac de droit pour décider s'ils vous permettraient de rejoindre l'équipe ou non.

Toutes ces choses, maintenant, pâlissaient en comparaison du fait qu'avec ma voix, ma présence et ma capacité musicale, j'avais obtenu qu'une buvette pleine de gens qui ne m'auraient pas regardé à deux fois dans les rues du sud profond en vienne à m'acclamer. Et je devais tout cela à Darla. Je ne voulais pas aller sur cette scène et elle m'avait cajolé, poussé, presque fait du chantage. Alors que nous étions assis là, la moitié de mon corps sur la banquette, ma jambe dépassant du box, tout mon côté gauche était pressé contre son corps, Joe de l'autre côté ayant l'air décontracté, un peu ivre et très, très calme.

Une fissure en moi s'élargit. D'un côté, il y avait la personne que mes parents voulaient que je devienne, et de l'autre côté se trouvait la personne que mon âme suppliait de se lâcher. Au milieu de cette fissure se tenait Darla, poussant aussi fort que possible sur chaque bord. Cependant, à un certain moment, elle avait faibli et s'était laissée glisser vers le bas alors il m'avait fallu prendre une décision sacrément rapide pour pouvoir la faire remonter et la sauver tout comme elle-même me sauvait.

Par contre, j'en avais assez de cette discussion sur les poulets.

— Je n'ai pas baisé de poulets, déclarai-je.

— Comment le sais-tu ? Tu ne te rappelles de rien, me contra Mike.

— Je sais juste que je ne baiserais jamais un poulet. C'est anatomiquement impossible !

— Je n'ai pas vu de griffures sur ses hanches, ajouta Darla.

Mike plissa les yeux et elle sourit plus largement en haussant les sourcils.

— Parce que je ne baise pas les poules !

Je commençai à être énervé et désespéré, me tournant vers Darla avec un regard l'implorant de croire que je n'étais pas un baiseur de poules.

— Tu me crois, pas vrai ? Je ne ferais jamais ça.

Un frisson me parcourut teintée de dégoût, de colère et d'un soupçon de peur.

— Laisse-moi reprendre mon histoire, insista Mike.

Il se dégrisait visiblement tandis que Joe finissait sa bière et en commandait une autre. Je décidai de passer au soda comme Darla parce que si cette BMW pouvait être réparée ce soir, quelqu'un devrait la conduire et il était hors de question que Joe le fasse.

— Abandonner Mavis, éventuellement enceinte et une poule en disgrâce...

La déclaration de Mike ne pouvait pas rester sans réaction.

— Enceinte ! criai-je.

Joe vint à mon aide. Ou du moins, c'était ce que je pensais, au début.

— Trevor ne ferait jamais ça ! insista-t-il.

— Exactement ! confirmai-je.

— Il met toujours un préservatif, ajouta Joe.

Un coup de poing dans la gorge, voilà ce qu'il méritait, mais il se servit de Darla comme bouclier humain. Connard.

— ... n'était que le début de l'aventure de Trevor, fini Mike avec un sourire narquois.

— Alors que s'était-il passé ensuite ? demanda Darla en me poussant du coude.

Je détestais tout le monde à la table en ce moment, à l'exception d'elle.

— Eh bien, nous avons repris la route et je t'ai dit que j'allais jusqu'à Chicago, dit Mike avant de regarder Darla. Tu sais, cette longue route de New York à Chicago qu'ils me font prendre parfois.

Elle hocha la tête.

— Donc, je venais de la ville de New York et j'atteignais cette jonction quand je t'ai trouvé. Je t'ai dit que je me rendais à Chicago quand tu m'as demandé où j'allais et tu as dit... bien, en fait, tu n'as rien dit. Tu as commencé à chanter. Une chanson à propos d'une vieille Lady Leary et d'une lanterne ?

— *Old Lady Leary left the lantern in her shed*<sup>18</sup>, chanta Joe en caquetant.

Oh bon sang, il avait bu beaucoup de bières.

— Ouais, celle-là, dit Mike en hochant la tête. Puis je t'ai dit que c'était le plus loin que je pouvais t'amener et t'ai supplié de ne pas mettre de fluides corporels sur mon siège. Tu m'as laissé te donner une serviette que tu as mise sous tes fesses, laissant ton corps complètement nu, ne comprenant rien de ce que je te demandais de faire, mais j'ai apprécié que tu sois suffisamment poli pour t'assurer que tu ne déposais aucun fluide corporel sur mon siège.

Darla commença à trembler sous un rire silencieux, faisant tressauter sa poitrine et un peu rebondir mon corps aussi ; c'était à la fois agaçant et érotique. J'essayai de me concentrer sur Mike, léchant mes lèvres qui étaient sèches. J'avais bu presque tout mon verre d'eau et la serveuse arriva avec un pichet, remplissant les verres de façon désordonnée, de petites flaques d'eau parsemant maintenant la table abîmée.

Mike appréciait visiblement l'attention et il continua.

— Donc, nous avons traversé Syracuse et nous dirigeons vers Erie lorsque tu as annoncé que tu avais faim. Bon, il était évident que tu n'avais rien sur toi, complètement nu avec seulement un chapeau de paille, un collier et une guitare... et c'était tout. Le seul argent que tu aurais pu avoir était sous la forme de Mavis que tu aurais été en mesure d'échanger contre une tasse de café et un

sandwich quelque part ; en somme, je t'avais non seulement fait abandonner l'amour de ta vie sur le bord de la route, mais je t'avais également fait perdre toute monnaie d'échange.

Joe éclata de rire.

Les yeux de Mike se posèrent sur Darla et moi.

— À Erie, nous nous sommes arrêtés dans un relais routier et je t'ai pris un sandwich au fromage avec une vinaigrette Mille Îles et des cerises au marasquin.

Cela me fit m'étouffer. La gorge de Darla émit un gargouillement et Joe était béatement inconscient.

— Des cerises au marasquin et de la vinaigrette Mille Îles ? me demanda Darla. Beurk !

— Je ne me rappelle pas.

Mon estomac choisit ce moment pour gargouiller ce qui fit rire tout le monde, encore une fois. Il fallait croire que mon estomac avait aimé.

— Alors, qu'est-ce qui t'a fait t'arrêter ici, à Peters ? demanda Darla. Ce doit être le seul moyen pour que Trouduc ici présent...

— Quoi ?

Je lui lançai un regard qui disait *Pourquoi m'insultes-tu ?*

— Tu ne te rappelles pas ? C'est le premier surnom que je t'ai donné.

Elle frappa légèrement mon biceps en plaisantant.

— J'étais Chippy Pete et tu étais Trouduc.

— Nous avons déjà des petits noms l'un pour l'autre ?

— Ils ne sont pas très bons, dit Joe. Vous pouvez faire mieux.

Il se tourna vers moi.

— Quel petit nom avais-tu donné à Mavis ?

Gémissement. Toute la table résonna à l'unisson.

Mike leva les yeux au ciel.

— Donc, je me suis arrêté à Peters parce que j'avais besoin d'aller aux toilettes et tu m'as annoncé que tu devais aussi y aller et tu as arrosé le périmètre du relais routier pour pouvoir te déclarer empereur et je t'ai dit que je ne pensais pas que c'était une bonne idée. Mais je devais toujours aller aux toilettes, alors j'y suis allé et quand je suis revenu, tu étais parti. Tu avais disparu.

Darla tendit le bras à travers la table et couvrit la main de Mike de la sienne.

— Oncle Mike, à quel moment as-tu pensé lui donner des vêtements ou lui demander son numéro de téléphone ?

— Je lui ai demandé son numéro de téléphone et il s'est contenté de chanter 8-6-7-5-3-0-9.

— *Eight-six-seven-five-three-oh-ni-e-ine*, chanta Joe.

— Oui, cette vieille chanson des années 80, confirma Mike. Et pour les vêtements, je lui ai offert certains des miens, mais il n'arrêtait pas d'insister qu'il était un nudiste professionnel et que les vêtements étaient un... comment il a dit ça ? Une construction socialement amorphe du paradigme dominant conçu pour opprimer et asservir les humains à...

Mike ferma un œil et se concentra très fort.

— ... à faire... quelque chose, je ne me souviens pas de ce que c'était. Tu as dit beaucoup de choses comme ça, Trevor.

Mike secoua la tête.

— C'était un putain de long voyage avec toi à bord. Je suis resté dans le camion pendant quoi... huit heures avec toi ? Quelque chose comme ça. Tu planais très haut.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas viré ? demandai-je.

— Tu étais inoffensif. Je n'étais pas inquiet que tu tentes quelque chose. Tu étais tellement loufoque et puis, où aurais-tu caché une arme ?

— C'est exactement ce que je me suis dit, déclara Darla. Quand je l'ai ramassé.

— Tu l'as ramassé ? demanda Mike en la regardant en plissant les yeux.

Oh... Je n'avais pas réalisé que Darla ne lui avait pas expliqué cette partie-là. Son visage prit une teinte vert pâle et elle détourna les yeux.

Joe avait une main sur sa cuisse gauche, une copie conforme de celle que j'avais sur sa cuisse droite. C'était symétrique, comme si cela devait l'être. L'expression sur le visage de Mike exprimait exactement ce qu'il pensait du fait que Darla m'avait pris en stop.

— Oncle Mike, il se tenait là, nu, sur le bas-côté de la route, ne portant rien d'autre qu'une guitare et un collier, alors qu'étais-je censée faire ?

— Tu étais censé continuer ton chemin et ne pas agir en stupide petite fille et ramasser un homme nu sur le bord de la route.

— Cela n'aurait pas été très amical, contesta-t-elle. Cela aurait été prudent, mais pas amical.

Mike et Darla s'affrontèrent pendant que Joe et moi jouions à *celui qui pourrait prétendre le plus longtemps que la main de l'autre n'était pas sur la cuisse de Darla*. Pour l'instant, le bâtard gagnait. Il ne me laisser pas croiser son regard – ou peut-être qu'il ne le pouvait pas. Combien de bières avait-il ingurgitées ? Sept ? Huit peut-être ? Cela dépassait de loin les deux que j'avais bues.

— Alors c'est tout ? demandai-je. Je suis sorti du camion et je me suis retrouvé ici ?

— Ouai, c'est tout.

— Et qu'en est-il de la tétine ?

— La quoi ?

— Vous avez dit que je suçais une tétine quand vous m'avez ramassé.

— Oh, oui. Tu n'arrêtais pas de parler au sujet d'un truc... 'Il' et comment 'il' signifiait que tu devais avoir une tétine et que 'il' ceci, 'il' cela.

— Ce n'était pas 'il', dit Joe d'une voix un peu pâteuse. C'était le peyotl.

Mike émit un sifflement bas et ses yeux passèrent de Joe à moi.

— Des peyotls ? C'est ce qui te faisait planer ? Eh bien, vous les mecs du Massachusetts faites des trucs que je n'ai jamais vus.

— Mais vous en avez entendu parler cependant ?

— Ouais, j'en ai entendu parler. C'est cette merde que les Amérindiens utilisent quand ils veulent avoir leurs visions.

— Ça colle parfaitement, non ? Je veux dire, il était sur le point d'épouser un poulet et prévoyait de signer le registre matrimonial avec lui, commenta Darla.

— Mavis Connor sonne plutôt bien, ajouta Joe.

## DARLA

J'étais censée me sentir mal, compétitive, comme si je ne pouvais pas plaire aux deux à la fois, comme si j'étais censée me consacrer à Trevor et repousser les signaux que Joe m'envoyait. Et au lieu de ça, c'était comme si aucune de ces règles ne s'appliquait. Comme si les règles sociales – le peu que j'en avais – ne s'appliquaient pas à cette relation particulière. Nous avancions à l'aveuglette, chacun de nous trois faisant un tout petit pas en avant pour voir si les autres feraient de même.

Pour l'instant, nous le faisons tous et j'étais le singe au milieu et leurs mains étaient les boules –

non, leurs boules étaient les boules, mais... eh bien, cette métaphore ne fonctionnait pas non plus parce qu'ils ne jetaient pas leurs boules par-dessus ma tête. Attendez, cela pourrait arriver plus tard donc... apparemment je ne pouvais plus faire de plaisanteries structurées et littéraires dans ce contexte, car la femme avant moi, celle que Trevor avait aimée, était un poulet.

Un putain de poulet.

Et lorsque vous appreniez ce genre de choses d'un des mecs avec qui vous aviez des relations sexuelles, toute capacité à organiser vos pensées s'en allait par la fenêtre. Surtout lorsque vous aviez deux hommes sexy vous caressant les cuisses avec des mains qui brûlaient d'aller plus haut. Ils tâtaient mes jambes comme deux proxénètes pour ressentir ce que nous voulions tous ressentir.

Je savais très bien que Trevor n'avait pas réellement baisé un poulet, mais c'était amusant de le taquiner avec une frénésie de jeux de mots. Je pouvais penser à plein d'autres délires avec lesquels j'aimerais le taquiner et qui n'impliquait pas parler de sexe avec un poulet.

Beurk, c'était aussi tordu en le disant qu'en le pensant, hein ? Raturons tout simplement cette dernière blague. Vous avez saisi ? *Raturer* ? D'accord. J'abandonne.

Mike était complètement inconscient de ce qui se passait de l'autre côté du box, pensant que le sujet le plus important en ce moment était ce qui était arrivé à Trevor et l'histoire selon laquelle Mike avait été, à bien des égards, son sauveur. Si la dynamique de ce tableau en avait fait une priorité, nous serions tous encore en train de rire au sujet de Mavis le poulet. Au lieu de cela, une sorte de drame social se déroulait avec des doigts, des paumes et le tissu d'un pantalon qui ressemblait à du papier de verre contre ma peau surchauffée alors que chaque homme réclamait une partie de mon corps.

Et puis je vis ma tante Marlene. La sœur de Mama. La mère de Josie. Marlene portait un caleçon long avec de faux diamants noirs autour des chevilles, des chaussures rouges avec des talons de quinze centimètres de haut et un de ces débardeurs transparents que vous étiez censée porter sous une chemise opaque. Elle se décolorait les cheveux dans une teinte presque blanche depuis aussi longtemps que je pouvais m'en souvenir et sa bouche avait les mêmes sillons profonds du fumeur qu'on voyait sur Mama, ridée comme les plis de ces petits chiens à la mode qu'on voyait à la télévision. Un épais trait d'eye-liner noir donnait l'impression que ses yeux étaient encore plus jaunes et ses doigts tenaient une cigarette ou une bière. Toujours. Même quand elle venait à la station d'essence pour acheter un paquet de Marlboro Light, elle en avait une allumée dans sa main gauche, la main droite plongeant dans son sac gigantesque pour attraper son argent.

Vous voyez, j'appelais Josie 'tante Josie' parce qu'en grandissant, c'était l'impression que j'avais – elle avait pris soin de moi comme une tante l'aurait fait. Pas comme une cousine. Une *cousine* est un peu comme une égale. Josie n'était pas mon égale. Lorsque sa mère était revenue de l'hôpital 'pas tout à fait comme il faut' comme Mama le disait, Josie s'était installée avec nous. Mme Humbolt avait été super en nous laissant vivre avec elle après que nos pères soient morts, mais Mama voulait que nous restions ensemble. Je pense que c'était en partie parce que Josie jouait avec moi. Elle me tenait occupée. Elle faisait en sorte que je ne pose pas trop de questions. Apparemment, j'avais la langue bien pendue à l'âge de quatre ans.

Tante Marlene était une femme brisée lorsqu'elle revint à la maison et elle était ce que l'oncle Mike appelait le 'pilier de bar de la ville'. Et elle lui donnait raison, assise au bar et se blottissant contre un gars qui lui payait bière après bière. Si quelqu'un pouvait enchaîner les cigarettes et la bière, c'était bien elle, vidant l'une et allumant l'autre dans les quelques soixante secondes où je la regardais.

Mama avait dit que Marlene était gentille et douce et très amoureuse d'oncle Jeff *avant*. Notre vie avait été divisée en deux : il y avait l'*avant* et l'*après*. La transition était si simple que même une

enfant de quatre ans pouvait le comprendre. Je me souviens avoir pensé que j'avais de la chance parce que ma mère avait perdu un pied, mais la maman de Josie avait perdu l'esprit. La petite fille que j'étais pensait qu'elle avait littéralement perdu la tête, comme si elle l'avait laissée derrière elle dans la cour de l'école et qu'elle l'attendait dans une boîte en carton portant l'inscription 'Objets trouvés', reposant là-bas avec une écharpe, quelques cahiers et des mitaines orphelines.

Lorsque j'avais dit ça à Josie – j'avais six ans et elle treize – elle était restée silencieuse un moment puis avait dit :

— C'est très proche de la vérité, Darla.

Si j'ignorais ma tante, elle m'ignorerait aussi et la nuit pourrait continuer à bien se dérouler. Même quand j'étais petite, c'était comme ça que ça fonctionnait. Elle ne s'intéressait à moi que si elle pouvait en obtenir quelque chose ou si je pouvais l'aider d'une manière ou d'une autre, mais sinon, je n'existais pas pour elle, comme une sorte d'outil dans une boîte à outils qu'elle sortait seulement lorsqu'elle en avait besoin.

Peut-être était-ce la façon dont les parents de Trevor le voyaient ? Comme un outil. Quelque chose à utiliser pour mettre sur pied un assemblage de pièces qui répondait à une sorte de but qui n'avait de sens que pour l'utilisateur. Voir Marlene me rappelait que je devais appeler Josie pour avoir quelques conseils sur cette situation qui évoluait à la vitesse grand V.

Dans l'intervalle, cependant, je devais composer avec le fait que les deux hommes étaient en ce moment même en train de me transformer en leur outil.

## JOE

Quelques personnes dans la foule venaient vers nous pour féliciter Trevor et pour avoir le nom du site d'Actes Aléatoires de Démence. Apparemment, ils avaient Internet ici : qui l'eut cru ? Ces sept bières m'aidaient à faire face, mais elles me rendaient également aussi dur que de la pierre de désir pour Darla. Elle était si heureuse et radieuse en ce moment, dégageant un sentiment de plénitude que je ne pourrais jamais ressentir – *jamais* – dans ma propre vie. Peut-être que si je pouvais la toucher suffisamment, un peu de cette plénitude déteindrait sur moi.

Peut-être que j'avais juste besoin d'aller me frotter pour me soulager.

Ma tête tournait et Trevor était, une fois de plus, le centre d'attention. Je ne lui en voulais pas (trop) – cela demandait des couilles de monter sur scène et de chanter une chanson que personne ici n'avait jamais entendue, puis interpréter une nouvelle chanson sans aucune répétition avec la guitare. Il était tellement naturel à ce jeu-là, capable d'improviser dans des circonstances extraordinaires. Jouer de la basse, pour moi, signifiait un entraînement sans fin et la nécessité de jeter de rapides coups d'œil sur la partition. Je n'étais pas mauvais – j'avais juste besoin de beaucoup de répétitions tandis que Trevor pouvait trouver son chemin pour une performance exceptionnelle.

— Je suis désolée que nous n'ayons pas trouvé un moyen de t'inclure sur scène, chuchota Darla.

Mon cerveau explosa sous le double sens et mon filtre social disparut.

— Je suis sûr que tu peux trouver un moyen de m'inclure, murmurai-je.

Trev nous regardait avec un regard pensif, comme s'il observait sans jugement. Cela m'énerva et me rendit plus fort dans le même temps. L'audace m'était venue facilement lorsque j'avais volé des drogues dans la salle des pièces à conviction, ou lorsque j'avais planté la voiture de mon père juste pour obtenir un peu d'attention.

Mais ça ? Être avec quelqu'un de si différent ou flirter avec celle que je commençais à

considérer comme la petite amie de mon meilleur ami ? Je ne faisais pas ce genre de conneries.

Maintenant, cependant, il apparaissait que je le faisais. Tout semblait possible ici, comme si nous étions dans un pays débauché où notre culture ne s'appliquait pas. Ou peut-être que nous étions les débauchés. Peu importait. Plus grand-chose n'avait de sens.

Sauf la cuisse de Darla. Trevor semblait avoir la même idée ce qui créa une boule de plomb brûlante dans mes tripes, me réchauffant et me faisant bander en même temps. Laissez-moi éclaircir cela : ce n'était pas Trev qui me faisait bander. C'était Darla.

Et la pensée de Trevor, Darla et moi – faisant quoi ? Aucun cours d'éducation sexuelle progressive, même pas celui auquel mon père et ma mère m'avait fait assister à notre église Unitaire Universaliste locale ne m'avait appris comment gérer la situation lorsque la pensée d'avoir des rapports sexuels avec une femme pour laquelle je commençais à avoir des sentiments était *renforcée* par l'idée qu'un autre homme soit avec nous.

Sur le plan opérationnel, je savais ce que deux hommes pouvaient faire avec une femme. J'en avais vu suffisamment sur les vidéos amateurs de YouPorn pour que mes yeux saignent (et parfois, j'aurais préféré ça plutôt que voir ce que je voyais). En de rares occasions, nos amis dans les dortoirs ou dans les appartements que nous avons partagés, cherchaient sur internet et trouvaient une vidéo intime pleine d'amour avec deux hommes et une femme, et inévitablement, quelqu'un criait 'Trop guimauve !' et nous nous dirigeons alors vers *Two Girls, One Cup*<sup>19</sup> ou une femme baisant un *Sybian*<sup>20</sup>.

Après cependant, je retournais pour regarder le portrait plus intime. C'était là que mon esprit vagabondait depuis longtemps, mais à qui pouvais-je parler de ça ? *Hé, M'man, je suis attiré par l'idée d'un ménage à trois. Tu te rappelles que tu m'as dit que je pouvais parler de tout avec toi ? M'man ? M'man ? Non, je n'ai pas de Valium. Quoi ? Un bol ? Pour que tu puisses vomir ? Oh. Euh...*

Vous ne le faites pas. Parler, je veux dire.

Vous ne le faites tout simplement pas.

## DARLA

Deux hommes. Deux mains.

Deux Darla luttant pour prendre le contrôle.

Oncle Mike vint à ma rescousse.

— Bon, les enfants, nous allons rentrer à la maison et regarder cette voiture.

— Quelle voiture ? demanda Joe.

*Houlà.* Était-ce la huitième bière qu'il sirotait ? Pour un gars qui snobait la bière américaine, il avait une sacrée histoire d'amour avec ses Rolling Rocks.

Trevor se leva afin que je me puisse me glisser hors du box, un regard brûlant sur son visage et sa main sur mes fesses. L'empreinte de ses doigts mettait mon corps en feu. Je me dégageai de la banquette et le corps alangui et décontracté de Joe suivit le mien, son bras enroulé autour de mes épaules. Nous suivîmes Mike à la porte, plusieurs gars arrêtant Trevor pour lui serrer la main et hocher la tête. C'était un très grand compliment ici.

— Je conduis, déclarai-je.

Les effets de la seule bière que j'avais bue avaient depuis longtemps disparu et je me sentais

bien.

— Moi aussi, ajouta Mike.

— Non. C'est moi qui vais conduire, déclara Trevor. Je n'ai bu qu'une bière et c'était il y a un moment déjà. Darla pourra vous ramener demain, Mike, pour récupérer votre camion.

Je me figeai. Contredire Mike était risqué. Cela pouvait aller dans les deux sens. Mike était le frère de Mama et il avait traversé le gâchis de la mort de mon père et le rétablissement de ma mère. Il savait, de source sûre, que conduire sous influence n'était pas quelque chose que nous faisions. Pourtant, cette connerie de machisme sortait parfois de lui et supplantait son côté raisonnable.

— Je vais conduire, déclara Joe.

— Et je vais poser pour *Playgirl*, répondit oncle Mike en frottant son ventre proéminent et en prenant la pause d'un mannequin.

Nous éclatâmes tous de rire et sortîmes dans l'air frais de la nuit, la brise recouvrant ma peau de chair de poule. Joe m'enveloppait comme un chiffon de soir, appuyé contre mon épaule et ses muscles réchauffés par le flux régulier de la bière ingurgitée. Il n'était pas complètement imbibé, mais il était certainement plus détendu.

Trevor gagna, mais seulement parce que je lui tendis ostensiblement les clés et que Mike se contenta de hausser les épaules. Un à zéro pour les ovaires. Je rampai à l'arrière avec Joe et Mike s'installa à la place du mort. L'arrière de ma voiture était un endroit que j'avais beaucoup fréquenté au fil des ans, mais jamais avec quelqu'un sur le siège avant. C'était presque aussi étrange que ces deux derniers jours, mais une fois que vous aviez quitté votre zone de confort, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ?

Le trajet jusqu'à la maison se déroula sans incident, Mike et Trevor parlant des Patriots et des Browns, un tas de discussions sur leurs projets et les trois numéros choisis. Cela ressemblait à une langue étrangère ou une équation de chimie, mais au lieu de dire méthamphéquelquechose, ils parlaient de lignejenesaisquoi de défense et de plafonds de salaire.

J'aimais que Trevor ait trouvé des points communs avec Mike. Joe, d'un autre côté, était à la recherche de points communs avec moi. Et par points communs, je voulais dire peaux que nous pourrions frotter l'une contre l'autre. Ses mains étaient sur ses propres cuisses, mais si les yeux pouvaient baiser, ses globes oculaires seraient déjà à moitié en moi à l'heure qu'il était.

Trevor se gara parfaitement à côté de la BMW couverte et nous évacuâmes la voiture. Joe sortit ses clés de sa poche et les tendit à Mike qui fit des bruits appréciateurs lorsque la Beemer fut découverte.

— Sacrée belle voiture.

— La meilleure que la culpabilité de mes parents a pu acheter, acquiesça Joe.

Mike grimpa à l'intérieur et on pouvait entendre le soupir de plaisir qu'il poussa en s'asseyant dans le luxe, dans une voiture propre qui n'était pas tachée de café sur les sièges, de graisse, de boue, de crasse, d'eau et de larmes. C'était une machine bien huilée conçue pour le standing et le prestige. Par ici, une Dodge avec une grande cabine ou une Toyota Tundra pouvaient vous accorder ces choses. Mike pouvait cependant apprécier une culture différente et il caressa le volant de la façon dont un garçon de dix-sept ans appréciait la première fois qu'il posait les mains sur une poitrine nue.

Mike essaya de démarrer la voiture. Rien. Trevor fut tout à coup un peu nerveux, s'excusant pour aller aux toilettes dans le mobile home. Joe s'appuya contre mon appentis et me fit un sourire de guingois. Mike trifouilla les commandes devant le siège avant et finit par trouver le loquet du capot, tira dessus puis sortit à contrecœur de la voiture pour se diriger à l'avant et passer un doigt dans la petite fente du capot afin de trouver le levier pour l'ouvrir entièrement. Il souleva et fixa le capot en



position ouverte.

— Jésus-Christ. Quelle blague ! murmura-t-il. Rien n'est en panne sur ta voiture, Joe. Est-ce que vous tous m'avez fait une blague ?

— Que veux-tu dire, Mike ? demandai-je.

La disparition de Trevor m'avait laissée perplexe et avait mis mon indicateur de choses louches en état d'alerte. Avait-il saboté la voiture ? Pourquoi ?

— Quelqu'un s'est contenté de tirer un tas de fils et a dévissé une bougie d'allumage. Rien n'est cassé sur cette voiture. Donnez-moi une minute et je vais tout remettre en place.

Les mains dodues de Mike travaillèrent avec une précision habile qui me laissa admirative. Je voulais me tourner vers Joe et lui dire, 'Tu vois ? Même dans cette ville du bout du monde je t'ai trouvé quelqu'un pour réparer ta belle voiture'.

Alors je le fis.

Joe se contenta de m'ignorer et s'avança vers Mike.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

Sa main gauche se leva pour s'appuyer contre le bord du capot, mais les réflexes de Mike furent plus rapides ; il lui saisit le poignet avant qu'il puisse mettre tout son poids sur le rebord. C'était une erreur de débutant et un moyen des plus rapides pour blesser un mec qui travaillait sur un moteur. Joe recula docilement et enfouit ses mains dans ses poches alors qu'une mèche de cheveux tombait sur ses yeux, lui donnant l'air d'être sur une séance photo de minuit pour le magazine Vogue.

— Ta voiture va très bien, Joe. Quelqu'un a arraché des fils pour s'amuser. Des gosses du voisinage, je suppose.

— Pas du voisinage, marmonna Joe. Un gosse du Massachusetts, ajouta-t-il d'une voix étonnamment joviale par rapport à la tempête de fureur que j'imaginai bouillir en lui.

## TREVOR

Entrer dans le mobile home était un peu comme esquiver des mines terrestres. J'avais échappé à un tas en m'éloignant de Joe ; à la seconde où Mike regarderait sous le capot, il saurait ce que j'avais fait. Prétendre devoir aller aux toilettes était ma seule échappatoire.

Cathy était assise à la table encombrée de la salle à manger, me jetant ce regard que les mères semblaient cultiver au fil du temps, faisant du jugement et de la déception une langue qu'elles aiguisaient sur la Pierre de Rosette de la même façon qu'elles nous faisaient polir notre Espagnol.

— Bonsoir, Cathy, dis-je poliment en pointant le couloir en direction de la salle de bain.

Elle se contenta de hocher la tête, un geste de compréhension, et je courus pour utiliser les commodités et rassembler mes pensées qui étaient un méli-mélo de confusion à ce moment-là. Que diable étions-nous en train de faire ? Joe avait ses mains et sa bouche partout sur Darla et je... ne m'en souciais pas ? Pas exactement. Je m'en souciais. Seulement, je ne m'en souciais pas comme j'étais censé le faire. Pas plus que Darla et Joe, semblait-il. C'était un peu comme un téléfilm familial compliqué de Disney à l'eau de rose, sauf que cela m'impliquait moi et des problèmes de la vie réelle avec de très gros enjeux.

Continuer et se brûler ?

Ne pas essayer et le regretter ?

Alors que je me lavais les mains et faisais courir mes doigts mouillés dans mes cheveux, me rafraîchissant et essayant de faire ralentir mon cerveau, je surpris mon visage dans le miroir. Les

mêmes yeux bleus. Les mêmes cheveux blonds. Le même sourire sarcastique et le même corps.

Un homme différent. Comment avais-je pu changer aussi radicalement en deux jours ?

En sortant de la salle de bain, Cathy me sourit et me fait signe de m'asseoir à la table en face d'elle. Oh, oh. Cela allait être une de ces sessions où les parents vous mettaient sur le grill, n'est-ce pas ? Étouffant un gémissement, je fis ce qu'elle demandait. Je couchais avec sa fille, après tout. Elle avait le droit de me poser quelques questions, je suppose. De plus, cela me faisait gagner un peu de temps avant de me faire engueuler par Joe qui devait être méchamment énervé en ce moment puisqu'il devait avoir appris que j'avais fait.

— Votre séjour parmi nous vous plaît-il, Trevor ?

Sa voix était une version graveleuse de Darla et ses mains étaient très bien entretenues, comme celles de ma mère.

— Oui, Madame.

D'où cela venait-il ? Nous n'utilisons pas le 'Madame' et 'Monsieur' en masse. Tous les parents étaient appelés par leur prénom. Aucun d'eux ne voulait se sentir vieux.

— Mais vous êtes sur le point de partir.

Aïe.

— Oui.

— Vous savez, Darla a une cousine qui vit près de Boston.

— D'accord.

Où cela nous menait-il ?

— Et sa cousine essaie de la faire déménager là-bas depuis longtemps.

*Voilà* où cela nous menait. Cathy était-elle inquiète que j'essaie d'éloigner Darla ? Je veux dire, deux jours n'étaient pas suffisant pour que je demande à Darla de *déménager*. Rester silencieux semblait être la chose la plus sûre à faire dans cette situation. Les yeux de Cathy étaient fixés sur les miens. Qu'étais-je censé dire ? Choisisant l'approche de Joe, je laissai ma propre gêne remplir les blancs en espérant qu'elle parlerait en premier.

Comme tous les parents, elle le fit.

— J'aime avoir Darla ici. Elle aide beaucoup.

Un sourire peiné se répandit sur ses traits larges alors que mes poings se serraient à mes côtés et que mes dents se mettaient à grincer. Nous n'étions pas vraiment si différents, n'est-ce pas ? Des parents qui voulaient nous dire quoi faire, même alors que nous étions adultes. La mère de Darla était handicapée et avait besoin d'elle comme béquille. Ma mère était handicapée à sa manière – le cœur brisé et convaincue qu'elle avait besoin de me transformer en Superboy.

Que se passerait-il si nous nous libérions ?

Comme tant d'autres leçons de vie, vous deviez simplement essayer et voir ce que vous ressentiez. Comment pourrais-je le faire avec un calendrier super contrôlé de 'Comment Être Parfait, un spécimen de projets maîtrisés qui prouvent que mes parents peuvent produire un enfant qui n'a pas besoin d'être institutionnalisé' ?

Ce qu'ils ne réalisaient pas, c'était qu'au rythme où ils allaient – et M. et Mme Ross aussi – Joe et moi allions nous retrouver dans un genre d'institution très différent.

Ou pire, comme des clones de nos parents.

Hors. De. Question.

Et Darla ? Si Cathy ne lui donnait pas une chance de déployer ses ailes et d'aller là où le vent la mènerait, elle finira tout aussi étouffée. Un éclair de colère me fit commencer à parler, mais Cathy m'interrompit avant que j'aie eu la chance de le faire.

— Mais je pense qu'il est temps qu'elle aille rendre visite à sa cousine Josie à Cambridge.

— Mama !

Je n'avais pas entendu Darla entrer dans le mobile home, mais alors que je me tournais et suivais sa voix, elle se tenait là, son visage figé en un masque choqué et ses cheveux sauvages éclairés par la lumière de l'entrée.

— De quoi parles-tu ?

— Il est temps que tu t'en ailles, Darla.

Cathy croisa sagement les mains sur le dessus de la table, tordant un morceau de papier qui avait les mots 'GAGNANT DU GRAND PRIX !' dessus. Je regardai plus attentivement la mère de Darla et je me rendis compte qu'elle avait fait l'effort de soigner son apparence ; du rouge sur ses lèvres et quelque chose sur ses yeux. Son expression était plus animée tandis qu'elle tapotait le papier.

Darla s'avança et se tint à côté de moi, sa chemise s'ouvrant alors qu'elle se penchait, me donnant une bouffée de son parfum capiteux et une belle vue de son échanture. J'aurais dû être capable de supprimer ça maintenant, dans les circonstances actuelles, mais j'étais excité comme un diable et frustré au possible sachant que nous étions sur le point de partir et de la laisser derrière. Quelques heures de plus, une poignée de jours... plus. Je voulais plus.

Cathy remit à Darla le papier ainsi qu'un deuxième formulaire dessous. Alors qu'elle lisait les deux, les yeux de Darla s'écarquillèrent, son visage s'éclairant avec une expression amicale et fervente de promesses exaucées, d'espoirs accordés, de quelque chose qu'elle n'avait pas eu – jamais, si l'on devait en croire son visage. Cela me donna envie de la prendre dans mes bras et l'emmener loin, pour lui donner cette sensation d'avoir suffisamment, d'être suffisamment désirée, d'être – oserais-je le dire ? – suffisamment aimée pour que ce soit quelque chose que je lui donne tous les jours.

— Tu as tes heures d'aide à domicile ? s'exclama Darla.

*Des heures d'aide à domicile ?*

— Ouaip. Quinze heures par semaine. Payées par l'État et je peux embaucher qui je veux. Devine qui vient travailler pour moi ?

— Qui ?

Darla secoua la tête encore et encore tandis que Cathy tendait le bras vers un étui à cigarettes. Bon sang, je n'avais pas vu ce genre de truc depuis que j'étais un petit et que grand-mère Connor fumait encore. C'était un étui en vinyle beige bon marché et ressemblait à un porte-monnaie capricieusement allongé. Elle sortit une cigarette et la pinça entre ses lèvres, l'allumant avec un briquet vert fluo qui était dans la poche extérieure de l'étui.

— Jane !

Cathy tira une longue bouffée de la cigarette nouvellement allumée, les yeux fixés sur Darla pour voir sa réaction.

— Jane ?

— Elle a obtenu son diplôme il y a quelques mois et a besoin d'un emploi. Je lui ai parlé aujourd'hui – je l'ai toujours bien aimée, Darla, et je ne comprends toujours pas pourquoi tu ne traînes plus avec elle.

— Ce n'est pas de ma faute si...

— Attendez. Attendez, dis-je en tenant mes mains dans un geste qui les fit s'arrêter. Que sont les heures d'aide à domicile ?

Cathy tira une longue bouffée et souffla de parfaits 'O' de fumée loin de moi. Subjugué, mes yeux se fixèrent sur eux alors qu'elle m'expliquait.

— J'ai perdu mon pied il y a dix-huit ans, Trevor. J'ai du diabète. Je suis handicapée depuis des années et j'ai quelques problèmes qui nécessitent des soins médicaux et une assistance quotidienne. Darla m'aide depuis des années sans être payée.

— L'État vient d'accorder que quelqu'un vienne ici et fasse tout ça pour Mama dorénavant. Et Jane était ma meilleure amie...

— *Est* ta meilleure amie, corrigea Cathy.

— Peu importe.

— Est, Darla Jo. Ce n'est pas parce que tu ne supportes pas ce connard qu'elle a épousé...

— Mama !

Darla semblait choquée d'entendre la grossièreté sortant de la bouche de sa mère.

Je décidai qu'elles devaient terminer cette conversation en privé, alors je me glissai à l'extérieur alors que j'entendais Cathy dire :

— En plus, j'ai gagné un grand prix, Darla ! La valeur d'une année de lessive de...

## JOE

Le moteur rugit alors que Mike évoquait sa magie et faisait démarrer ma BMW. J'adorais Mike. Mike était mon nouveau meilleur ami en ce moment, et Trevor pouvait aller sucer le Santorum<sup>21</sup> sur le cul d'une star du porno en ce qui me concernait en ce moment. L'enfoiré. Il avait saboté ma voiture et nous le savions tous les deux.

Et j'adorais ce connard pour ça.

Il descendit les marches du porche, avançant avec précaution pour s'assurer qu'il n'allait pas être massacré, et tandis qu'il approchait de la voiture qui ronronnait maintenant, je trottai vers lui et jetai mes bras autour de lui pour lui faire un gros câlin.

— Trouduc, dis-je. Tu as cassé ma voiture, pas vrai ?

— Juste désactivé, répondit-il.

— Merci, murmurai-je.

Je le pensais vraiment, à mon plus grand choc. Putain, je le pensais. Nous nous tenions là, dans l'obscurité, la lune nous procurant un peu de lumière, Mike assis dans ma voiture touchant les sièges en cuir et les commandes comme un adolescent qui baisait une fille avec son doigt pour la première fois, et le chaton à trois pattes qui boitait en passant devant nous comme une sorte de symbole superstitieux que je ne pouvais pas comprendre.

Nous pouvions partir maintenant. Sauf que j'étais trop défoncé pour conduire, alors je dis :

— C'est une bonne chose que j'ai loué cette chambre d'hôtel.

Les yeux de Trevor se verrouillèrent avec les miens alors que Mike arrêta le moteur de la voiture et en sortait, se dirigeant vers moi. Je savais que des gens étaient autour nous, la silhouette de Mike étant l'un d'eux, et j'entendais des pas venant du mobile home, la cadence de la voix de Darla mélangée avec celle d'une autre femme. Sa mère peut-être. Mais dans cette fraction de seconde, tout ce que je voyais c'était le regard placide et puissant que Trevor me transmettait, un calme et une concentration en lui qu'il implantait en quelque sorte en moi, envoyant des molécules de son être dans le mien, me faisant me sentir plus centré, plus les pieds sur terre et plus réel que je ne l'avais jamais été. Nous étions amis depuis dix-sept ans et je n'avais jamais ressenti ça.

Il avait suffi d'une journée ici, au milieu du pays 'survolé<sup>22</sup>' et j'avais exactement ce dont j'avais

besoin.

La voix de Darla me sortit de ma transe.

— Les gars, vous allez bien ? Vous me faites peur. C'est quoi ce regard d'un autre monde ?

— Joe m'a simplement inséré ma puce et nous nous calibrons, dit lentement Trevor, un sourire narquois étirant sa bouche.

— Si 'calibrer' est un euphémisme pour quelque chose d'autre, alors je ne veux pas le savoir.

Elle enroula un bras autour de la taille de Trevor et il murmura à son oreille. Renversant la tête en arrière, elle éclata de rire dans le ciel de nuit.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? demandai-je alors que Mike jetait les clés dans ma direction, pressait deux doigts sur la visière de sa casquette et se dirigeait vers le mobile home avec la mère de Darla.

— Il a dit, 'Si tu veux savoir, viens dans la chambre d'hôtel de Joe'.

— Et ? demandai-je.

— Et quoi ? interrogea-t-elle.

Ses yeux étaient voilés par l'ombre et l'hésitation.

— Quelle est ta réponse ? C'est une invitation.

Secoué par mon propre courage, je laissai la question flotter dans l'air et je grimpai sur le siège passager de ma voiture. Trevor pouvait conduire - j'étais suffisamment lucide pour savoir que je n'avais rien à faire derrière un volant et encore suffisamment défoncé pour ignorer mes inhibitions et proposer une chose pour laquelle je n'avais même pas le vocabulaire pour l'expliquer.

Des voix étouffées me parvinrent par la fenêtre jusqu'à ce que Trevor ouvre sa portière, jette son corps à l'intérieur, claque la porte et démarre la voiture. Quelques secondes de pause et nous reculâmes lentement, les faisceaux de la voiture éclairant une large portion de la route, des petites bestioles s'enfuyant alors que nous roulions lentement sur l'allée défoncée.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demandai-je, incapable de me contenir.

Je me sentais libre et prêt pour ce que la vie mettrait sur mon chemin et j'espérais que Darla serait une de ces choses.

— Elle m'a donné un baiser et a dit que si nous la voyons, nous la voyons. Et sinon, il ne fallait pas le prendre personnel.

— Personnellement. Pas personnel.

— *Je* le sais. Je te répète seulement ce qu'elle a dit.

Trevor maniait la voiture comme un pro et alors que nous nous éloignons, je réalisai que nous pouvions tout simplement aller directement à la maison. Je n'avais rien laissé d'important dans cette chambre. Absolument rien. Tout ceci pourrait n'être qu'une plaisanterie que nous raconterions pendant des mois, une histoire loufoque que nous embellirions, nous moquant des ploucs édentés qui avaient ramassé Trevor, les transformant en une caricature, un dispositif narratif qui nous ferait paraître plus intelligents et plus sophistiqués, renforçant les stéréotypes et nous moquant de nos propres transgressions avec une belle touche classieuse.

Et un jour plus tôt, c'était exactement ce que j'aurais fait.

Plus maintenant.

Je regardai les feux arrière rouges disparaître alors que Trevor et Joe s'éloignaient. Leurs pneus soulevaient des nuages de poussière et une lune pâle brillait à travers les branches d'arbres, piquetant d'éclats de lumière la peau de mon bras exposé. La scène entière avait un air étrange et mystérieux, leur retraite sonnait comme une sorte de condamnation d'un acte dans lequel j'avais trop peur de m'engager.

Parce que ça l'était.

Pourquoi les avais-je laissé partir ? Sur le moment, dire 'peut-être' avait semblé être la meilleure option, mon cœur tapant si fort contre mes côtes que j'avais eu l'impression qu'il allait se libérer et descendre dans la gorge dorée de Trevor pour essayer de battre en synchronisation avec le sien au fond de lui. Joe n'avait même pas osé me regarder, et je savais que ce n'était pas pour les mauvaises raisons.

Oh, non – c'était pour de très, très bonnes raisons. Qui se trouvaient être très, très débauchées.

Cela m'arrivait-il vraiment ? À moi ? Darla Josephine Jennings, la fille qui a essayé et échoué d'entrer à l'université, qui se présentait fidèlement à la station d'essence avec un sourire et un commentaire sarcastique, qui était fiable, qui vivait trop dans sa tête et qui pensait qu'elle était un peu trop différente pour vraiment s'intégrer ici, mais qui avait dû trouver des débouchées privées pour tout cela ?

Tout le monde en ville me connaissait. Je connaissais tout le monde en ville, aussi. Pas un jour ne passait sans que je voie quelqu'un que je connaissais depuis la maternelle, ou un enseignant ou un bibliothécaire, ou le gars qui avait réparé notre four cassé. Si j'étais rancunière, je ne parlerais pas à la moitié des gens que je rencontrais tous les jours – alors je ne pouvais pas avoir de rancunes en vivant ici. Séjourner toujours au même endroit signifiait trouver des moyens de mettre de côté ce que vous pensiez et ressentiez vraiment et ne pas s'y accrocher afin de pouvoir passer la journée avec un certain niveau d'harmonie.

Trevor et Joe devaient probablement connaître ça dans leur ville natale. Peut-être pas. Cela semblait si... froid. Implacable. Calculateur et étouffant. Une forme différente de conformité, mais quand même – à bien des égards, la même.

Tous les trois, par contre, nous n'étions conformes à *rien*. Pas en tant que... trio. Seigneur, même ne faire que penser à ce mot semblait tellement dépravé, tellement anormal, tellement sale. Trois personnes ensemble. En même temps.

Il n'y avait personne aux alentours alors je m'assis sur le capot de ma voiture et laissai l'air de la nuit me purifier, mon esprit me donnant la permission de penser à ça sans jugement, repoussant ma réaction instinctive d'étiqueter comme mauvaise action le fait même de considérer cette idée. Qui avait planté ces jugements dans ma tête ? Mama ne m'avait certainement jamais dit, '*Au fait Darla, ne te fais jamais deux hommes à la fois. Ce n'est pas bien et tu seras toujours considérée comme une cochonne après ça, et ton minou virera au violet et tombera*'.

Personne ne m'avait jamais dit ça – et encore moins Mama, dont le discours sur le sexe avec moi s'était résumé à me donner la direction du Planning Familial quand j'avais seize ans et me dire que ma virginité valait mieux que d'être perdue sur le siège arrière d'une voiture. Dommage qu'elle ait eu un an de retard.

Et pourtant, il était là, ce sentiment omniprésent que je ne devais même pas *penser* à Trevor et Joe en même temps.

Et merde ! Mon esprit était à moi. Je pouvais *penser* ce que je voulais. Cela ne voulait pas dire que je devais agir en conséquence. Si les hommes mormons pouvaient avoir plus d'une épouse (officieusement, maintenant), pourquoi une femme ne pouvait-elle pas avoir plus d'un mari ou d'un homme ? Dans mon cours d'introduction à l'anthropologie, j'avais appris qu'il y avait un mot pour ça : la polyandrie. C'était extrêmement rare et avait principalement lieu dans les sociétés africaines, mais cela ne voulait pas dire que ça ne pouvait pas arriver dans de rares cas.

Le truc de deux hommes et une femme, pas la partie du mariage.

Mama avait l'habitude de lire des romans d'amour avant qu'elle découvre les concours. Chaque mois, un nouveau livre Harlequin arrivait au courrier et elle s'enterrait dans sa chambre pour le lire. Elle les appelait des 'histoires à lire' pour les différencier de ses autres histoires – les feuilletons – qu'elle avait également l'habitude de regarder. L'argent s'était fait rare et elle avait dû quitter le club de lecture, mais sa chambre était toujours remplie de ces vieux Harlequin, et encore aujourd'hui, elle faisait des concours pour gagner des romans d'amour gratuits.

Quand j'avais environ treize ans, j'avais commencé à les lire et ils avaient représenté un bon moyen d'évasion, des mondes entiers qui m'étaient étrangers – avec des hommes qui étaient des ranchers, des docteurs, des vétérinaires ou des policiers – mais cela m'avait aidée à comprendre que les hommes et les femmes pouvaient être ensemble et se parler d'une manière que je n'avais jamais vue dans ma vie.

Puis il y avait eu un livre dans lequel j'avais appris ce que le mot 'ménage' signifiait. Un trio, avais-je rapidement deviné alors que je lisais. Quatre mains sur vous ? Deux pénis ? Deux bouches ? La femme dans l'histoire n'était pas torturée par ses sentiments. Bon sang, elle n'avait aucun problème à allécher (jeu de mots) chaque seconde de l'attention des deux hommes. Ces gars-là étaient sexy en plus – la couverture montrait des abdos si musclés que vous pouviez y déposer un morceau de charbon, leur faire faire cinq cents développés couchés et obtenir un diamant.

Deux hommes et une femme. Ça avait l'air de quelque chose tout droit sorti d'un roman, vous voyez ? Sauf que maintenant, il y avait cette électricité entre moi, Joe et Trevor, comme si le Joe coincé se relâchait, et Trevor – il était évident qu'il me voulait. Il semblait d'accord avec le fait que Joe me voulait aussi. Ce satané baiser. Ne devrais-je pas le regretter ? N'étais-je pas censée me dire, dans un coin de ma conscience, que j'avais brisé un quelconque code moral en embrassant Joe et en ayant été prise sur le fait ?

Et cette invitation. Ils étaient tous les deux dans la chambre d'hôtel de Joe, à attendre que je me montre, m'invitant à basculer au bord d'un abîme. Une ligne qui, une fois franchie, ne pourrait jamais, *jamais*, être 'défranchie'.

Étais-je prête pour ça ?

— Darla Jo !

La voix de Mama m'appelait. Mes fesses étaient brûlantes d'être restées assises au même endroit trop longtemps, mes genoux relevés et mes poignets douloureux d'être restée penchée en arrière. Tout mon corps était un peu endolori, comme si j'avais fait des exercices au cours des deux derniers jours au-delà de ma routine normale. Et c'était le cas.

— J'arrive, répondis-je, sachant qu'il était idiot de crier dans l'obscurité d'encre et emmerder les voisins.

Mama ne descendrait certainement pas ces marches pourries non plus. Il fallait que je les répare. *Avant de déménager*, dit une voix dans ma tête. Cette putain de voix. Il fallait qu'elle se taise.

*Non, il ne faut pas*, rétorqua-t-elle. Elle ressemblait un peu trop à celle de tante Josie.

Mama tenait une vieille guitare dans ses mains alors qu'elle était assise à la table, une mince volute de fumée blanche s'échappant de sa cigarette allumée, la colonne traçant son chemin en se courbant alors qu'elle s'élevait pour finalement se dissiper et disparaître. Un frisson me traversa.

Je connaissais cette guitare. Elle était à papa, enterrée profondément au fond du placard de leur chambre sous ses vêtements et un tas de vieux magazines. Pour que Mama la ressorte, il avait fallu qu'elle fournisse une quantité importante d'efforts – pour elle. Mes yeux se remplirent de larmes parce que je savais ce qui allait suivre et mon cœur remonta dans ma gorge. Ma bouche me brûlait et mon corps était tellement submergé d'émotions qu'il en était figé.

— Mike m'a parlé de la musique de Trevor, dit-elle calmement. Il a dit que ton visage rayonnait comme si tu regardais un ange chanter pour toi, comme si Dieu l'avait envoyé. Et que ce Trevor a un réel talent aussi.

Elle tira une longue bouffée de sa cigarette, le bout incandescent brûlant un peu trop même après que sa bouche l'ait quitté. Ses mains avaient tellement l'habitude de ce geste que ses doigts agiles savaient où la poser même sans avoir besoin de regarder. S'il y avait des choses pour lesquelles Mama était douée, c'était bien la cigarette, le balayage et la perte.

Tapotant le haut de la guitare, elle posa ses doigts pendant une fraction de seconde de trop sur le bois blond. Sa main tremblait juste un peu maintenant.

— Mama, tu trembles. Tu as vérifié ta glycémie ? demandai-je.

Ce n'était pas une véritable question et nous le savions toutes les deux. Je voulais simplement lui donner la possibilité de se rétracter. Mon cerveau était en feu parce que Mama ne faisait jamais ce genre de choses. Elle ne parlait jamais de ses sentiments ou de papa.

— Non, Darla Jo.

Elle soupira, un son long, lent et sonore comme si quelque chose s'écoulait hors d'elle. Autre chose que l'air.

— Ma glycémie va très bien.

Maintenant, sa voix tremblait également et je savais que si elle commençait à pleurer, je ne pourrais jamais m'arrêter.

Elle redressa sa colonne vertébrale du mieux qu'elle put et ses yeux emprisonnèrent les miens.

— Je veux que tu donnes ça à Trevor. C'est idiot de la laisser enterrée sous tous ces trucs. Charlie...

Sa voix s'étrangla sur le nom de papa. Je ne l'avais pas entendue prononcer son nom depuis des années et ma gorge se serra sous l'afflux de larmes salées, mes yeux lui emboîtant le pas.

— Charlie disait toujours que les instruments sont comme les gens. Ils ont besoin de faire partie de l'action pour être utiles.

Nous partageâmes un sourire triste. Je ne voulais pas qu'elle s'arrête alors je gardai la bouche fermée. Cela fonctionna.

— Et Darla, il aurait été si fier de toi.

Sa voix se brisa et je laissai mes propres larmes couler, ma gorge me brûlant sous les sanglots que j'essayai de toutes mes forces de garder dans mon nez alors que j'essuyais mon visage avec ma manche.

— Vraiment ?

*Pourquoi ?* me demandai-je. Pourquoi une personne serait-elle fière de quelqu'un comme *moi* ?

— Parce que tu comprends les gens, Darla Joe. Tu es une jeune femme avec un cœur d'or qui



s'est épanouie en quelqu'un qui voit toujours le bon côté des choses, même dans les moments difficiles.

Les mots se déversaient d'elle tandis qu'elle prenait une autre longue bouffée de sa cigarette. Seigneur Dieu, je n'avais pas entendu autant de mots sortir de sa bouche qui ne parlaient pas d'époussetage, de problèmes médicaux ou de ce qui n'allait pas avec moi depuis - bon sang, jamais.

— Et tu vas donner ça à ton ami en allant tout de suite le voir.

*Attendez une minute !*

— Maintenant ?

— Vas-y. Tu sais que tu veux y aller. Suis ton instinct.

Elle secoua lentement la tête, les bourrelets de graisse autour de son cou tremblant un peu, les yeux brillants de larmes contenues.

— J'aurais aimé l'avoir fait, murmura-t-elle.

— Que veux-tu dire, Mama ? demandai-je doucement en tendant le bras pour lui toucher la main.

Elle sursauta un peu, comme si elle était choquée, puis elle se détendit.

Clignant furieusement des yeux, elle réfléchit longuement à ma question et je m'inquiétais de l'avoir un peu trop poussée. Son visage se ferma et je décidai que s'il y avait un moment où je devais la bousculer un peu, c'était maintenant. Dix-huit ans de silence étaient suffisants.

— Mama ? J'ai vingt-deux ans et c'est la première fois que tu me parles de papa.

Je serrai sa main qui resta molle.

— S'il te plaît, suppliai-je.

Fermant les yeux, elle tendit le bras pour atteindre sa cigarette et tira une longue bouffée, le muscle ayant mémorisé où elle était et ne se brûlant jamais.

— Je savais que Jeff avait trop bu ce soir-là. Et je voulais dire quelque chose, mais j'étais tout simplement trop polie. Trop hésitante. Marlene peut avoir une très forte personnalité, tu sais ?

Je reniflai en suite d'assentiment.

— Non, je ne veux pas dire comme elle est maintenant. Avant l'accident et que son cerveau soit endommagé, elle était différente. Plus agréable. Sympathique et un peu folle, mais dans le bon sens. D'une façon amusante, dit Mama avant de déglutir péniblement. Alors j'ai gardé mon opinion pour moi parce que si j'avais dit quelque chose, elle l'aurait repoussée d'un geste de la main et étant moi-même plutôt timorée, je ne voulais pas amener l'attention sur moi.

Waouh. Je ne savais pas quoi dire ou comment réagir. Mama avait porté cette culpabilité pendant tout ce temps, mais ce n'était pas comme si c'était de sa faute.

— Tu ne pouvais pas savoir, Mama, répliquai-je.

— Non, je le sais. Il m'a fallu beaucoup de temps pour le comprendre, et Dieu m'a certainement donné mon propre fardeau à porter, dit-elle en regardant son pied manquant.

— Dieu n'a pas fait cela pour te punir, insistai-je.

— Il a pris Charlie, Darla. C'était la punition dont j'avais besoin pour ne pas suivre mon instinct.

Une longue bouffée puis elle sortit une autre cigarette de son étui et l'alluma avec le bout incandescent de la première cigarette.

— Ce pied a juste été un petit quelque chose en plus que le diable a jeté dans l'équation.

Mama ne parlait pas de Dieu comme ça. Pas beaucoup. D'où tout cela venait-il ?

— Tu le crois vraiment ? demandai-je doucement.

— Pas vraiment, non. Je crois que c'est quelque chose que je me dis lorsque j'organise une

séance d'apitoiement et que personne ne vient.

Nous rîmes un peu, un son nasillard et forcé, mais c'était mieux que rien.

Elle poussa de quelques centimètres la guitare vers moi.

— Vas-y. Prends ça et apporte-lui.

Mama se leva et je suivis le mouvement, nos corps se tendant maladroitement l'un vers l'autre et elle me prit dans ses bras pour la première fois depuis des années. Cela faisait du bien d'être étreinte, d'avoir Mama me caressant les cheveux en chuchotant :

— Tu es une bonne fille, Darla. Maintenant, déménage et va vivre ta vie.

Je reculai comme si j'avais été poignardée, l'incrédulité se répandant à travers moi comme du poison.

— Quoi ? criai-je pratiquement.

— Je te mettrai dehors si tu ne pars pas de toi-même.

— Non, tu ne le feras pas !

— Bon, d'accord. Non, je ne le ferais pas, admit-elle en gloussant doucement. Mais je pense qu'il faut que tu ailles rendre visite à Josie pendant un moment et que tu voies où la vie te mène.

Ses yeux reprirent un regard plus protégé, en retrait, et je pouvais voir qu'elle se retirait de nouveau sous son masque. Et c'était très bien ainsi – cela avait dû être dur pour elle de se dévoiler devant moi après toute ces années.

Je prendrais tout ce qu'elle voudrait bien me donner.

Pour le moment, cependant, j'avais besoin de prendre ce qui m'était offert. Je déposai un rapide baiser sur sa joue, attrapai la guitare par le manche et courus vers la porte, me dirigeant vers quelque chose de nouveau, de tellement hasardeux que je ne pouvais pas le nommer.

## TREVOR

Le trajet de la maison de Darla à la chambre d'hôtel ne fut pas un voyage pénible et silencieux comme je m'y serais attendu de la part de mon ami de longue date. Les nuances de gris n'étaient pas son point fort, et en ce moment, Darla, Joe et moi étions sur le point de devenir aussi gris que possible. Une sorte de phénomène inexplicable se développait entre nous trois et maintenant que nous n'étions plus que deux, nous nous sentions vides. Sombres. Désespérés, mais pas tendus. Seulement... insatisfaits.

Heureusement, je me souvenais comment nous y rendre, les routes étant énoncées d'une manière ordonnée, si différente de la région de Boston où la carte routière semblait avoir été dessinée par un alcoolique de neuf ans buvant son deuxième double expresso. Encore un autre bon point pour cet endroit que, jusqu'à il y avait deux jours, nous aurions considéré comme une région à survoler, une vaste étendue verte avec des champs beige fané de maïs ici et là, un damier qui ne représentait rien. Plus maintenant. Maintenant, c'était beaucoup, beaucoup plus.

Joe se trouvait dans cette torpeur à moitié ivre qui le rendait beaucoup plus amusant que son état coincé habituel. Comment un mec qui attirait les filles comme la lumière attirait les papillons pouvait-il avoir si peu confiance en lui m'avait intrigué pendant des années. Cependant, quelque chose chez Darla le rendait audacieux – ce baiser était venu de nulle part. Les surprendre dans cette position, ses mains à lui agrippant ce qui avait rempli les miennes peu de temps auparavant, sa bouche à elle si passionnément emmêlée avec la sienne que j'avais pu ressentir son désir à elle – être capable d'observer cela, de partager cela sans avoir le sentiment que nous étions en compétition pour l'avoir elle – cela me foutait complètement en l'air.

On pouvait faire ça ? Vraiment ? Parce que personne ne me l'avait dit auparavant. Jamais. Pas dans les cours d'éducation sexuelle qu'on m'avait donnés dans notre église, pas dans les cours de psychologie humaine à l'université (même pas ceux de psychologie anormale), et pas dans les discussions nocturnes dans les dortoirs, défoncés et échangeant des histoires de sexe (ou même ayant des relations sexuelles tout en parlant de sexe). Qui faisait ça ? Qui ressentait ça ? Comment pouvais-je donner un sens à tout ça si personne ne me l'expliquait ?

J'étais livré à moi-même.

— Elle me manque déjà, marmonna Joe.

*À moi aussi.*

— Elle va venir. Je suis sûr qu'elle va venir.

Feindre la certitude n'était pas mon point fort, mais cela valait la peine d'essayer.

— C'est une chatte.

— Pfff, Capitaine Évidence.

— Je n'ai pas dit qu'elle *avait* une chatte. J'ai dit qu'elle *était* une chatte. Comme moi. Darla a peur de se mouiller. C'est trop effrayant.

*Tu parles d'un changement de cap*, pensai-je. Mes jambes se tendirent, les muscles de ma cuisse se serrant et se desserrant dans un rythme que j'avais développé il y avait longtemps, un moyen de libérer l'anxiété ou l'inconfort, sans avoir l'air de faire quoi que ce soit. Ma mère n'approuvait pas ce qu'elle appelait mes 'manifestations de colère', et cette habitude était tellement ancrée en moi que je le faisais ici, maintenant, alors que j'écoutais Joe donner des noms à Darla. Je voulais faire demi-tour, l'attraper, l'enlever, et lui donner des noms. Des noms qui normalement s'appliquaient à lui.

— Nous ne pouvons pas y retourner, l'attraper par les cheveux et l'emmener avec nous, dis-je ce qui était un peu trop proche de mes pensées réelles.

Bon sang, ça serait super sexy. Faire faire un demi-tour à la voiture, faire crisser les pneus, appuyer sur la pédale et retourner vers elle, l'attraper et l'embrasser pour éloigner ses peurs, la jeter sur la banquette arrière et s'arracher d'ici. Cette pensée me fit durcir, palpiter pour ce que nous ne pouvions avoir et que nous avions été si près d'avoir.

Si près.

Joe sourit, un sourire soudain et féroce.

— Essaie ça et tu te retrouveras attaché au capot de sa voiture, mordu à mort par des chatons à trois pattes.

Nous éclatâmes tous les deux de rire, mais le son mourut rapidement. Mon pantalon devenait étroit et ma tête tournait sous beaucoup trop de pensées, submergé par l'afflux de possibilités qui s'éteignaient, libérant des spores qui rendaient tout cela un petit peu trop toxique, un petit peu trop dangereux.

Se garer dans le parking fut déprimant. Le bâtiment avait l'air à peu près aussi amusant qu'un crématorium. Joe utilisa sa carte électronique et m'emmena dans sa chambre. La 231 était probablement exactement comme la 230 et la 232, avec une moquette pourrie et élimée avec un motif or, vert et bordeaux qui était populaire lorsque Johnson était président. Quelqu'un avait essayé d'ajouter un peu de 'classe' à la pièce avec un couvre-lit à deux teintes dorées trop vives pour s'accorder avec le tapis et les rideaux et qui me donnait le vertige si je le regardais trop longtemps. La chambre sentait l'eau de rose et la vieille pisserie.

Belle suite présidentielle.

Joe ramassa un stylo et le lança sur ma tête alors qu'il jetait son corps sur le lit, s'étirant comme Jésus sur la croix.

— Pourquoi n'es-tu pas en colère ? bâilla-t-il comme si sa question était une pensée désinvolte qu'il posait juste pour le plaisir.

Comme si nous parlions nonchalamment tout le temps de partager une femme, de la façon dont nous discuterions d'un film à voir un vendredi soir ou combien d'acides nous pourrions prendre avant de tomber et être encore fonctionnel pour un examen le lendemain.

Je fis semblant de réfléchir à sa question tandis que je trouvais mon chemin vers un fauteuil recouvert de tweed, le tissu si rêche que je pouvais sentir les petites boules de fil à travers mon jean.

Ma pause le fit reconsidérer sa question.

— Ne réponds pas, marmonna-t-il.

Nous étions sur un terrain glissant. *Comment* j'allais répondre à cette question était aussi important que ce que je dirais. *La raison* pour laquelle je dirais ce que je dirais était cependant le plus important.

— Je veux répondre, insistai-je.

Mon cœur commença une lente, mais régulière ascension de ma poitrine à ma gorge. Expliquer ça à Joe allait être difficile, mais s'il ne pouvait pas comprendre, qui le pourrait ? J'avais l'impression de me noyer et la seule personne qui pouvait me sauver s'accrochait au radeau de sauvetage et ne savait pas nager.

— Tu sais ce moment sur scène lorsque tu es vraiment nerveux et que d'un coup, ça s'estompe ? demandai-je.

— Non, dit-il froidement. J'ai toujours l'impression que je vais vomir sur les amplis.

— Même quand nous sommes dans le flux de la chanson ?

Je pouvais sentir ma voix monter, incrédule et interrogative.

Il hocha la tête d'un air malheureux.

— Choisis une autre analogie.

*D'accoooooord.*

— Alors pas d'analogie. Je ne me sens tout simplement pas jaloux. C'est comme si ça devait se passer exactement comme ça. Comme si nous devions...

Oserai-je dire le mot ? Et puis merde !

— Partager.

Voilà. Je l'avais dit. Impossible de le reprendre. *Partager* était le meilleur mot que j'avais pu trouver. *Être ensemble avec elle* était proche. *Être ensemble* ressemblait à une expression impossible à prononcer sans qu'il me donne un coup de poing, alors je la gardais pour moi. Je ne voulais pas qu'il pense que j'étais gay. Ce n'était pas parce que je le voulais, lui – pas de cette façon en tout cas. Comment pouvais-je vouloir un autre mec pendant que j'avais des relations sexuelles avec Darla, et faire en sorte que ce ne tourne pas en relation gay ?

Ce n'était pas quelque chose de gay, et ce fut à ce point de mes réflexions que ma tête explosa.

— Dis quelque chose ! hurlai-je.

Le mot *partager* flottait dans la chambre comme lorsque quelqu'un lâchait un pet bruyant et nauséabond à un enterrement.

— Putain, gémit-il, le mot énoncé lentement et d'un air torturé. Tu l'as dit pour moi. Qu'est-ce que ça veut dire, Trev ? Est-elle une sorte de sorcière séduisante qui nous a lancé un sort, et maintenant nous voulons faire des choses qu'on voit seulement dans les pornos ?

Il se redressa et me regarda avec un visage qui exprimait de la douleur.

— Les très mauvais pornos ?

— Les mauvais pornos n'existent pas, plaisantai-je.

— Alors tu n'en as pas *suffisamment* regardé.

C'était le Joe que je voulais, celui qui, je le savais, était sous la surface de ce mec apeuré et inconsistant que j'avais connu toute ma vie.

— Nous sommes en train de nous disperser, déclarai-je.

— Pas moi. Je m'agite juste comme un fou en essayant de ne pas avoir cette conversation. Nous ne parlons pas d'être tellement déviants que notre sexualité nous pousse à avoir un trio avec Darla.

— Si, nous le sommes, insistai-je.

— Peut-être l'es-tu, *toi*.

Il attrapa la télécommande et alluma la télévision, s'arrêtant sur CNN.

— Je cherche l'alerte Amber que ma mère a probablement mise sur moi.

Nous n'allions pas en parler maintenant, apparemment. Ça me convenait.

*Toc, toc, toc.*

Nos têtes se tournèrent brusquement vers le son, la porte métallique bougeant légèrement à chaque coup.

— Darla, nous nous exclamâmes à l'unisson.

Il était temps de voir de quelle sorte d'acte aléatoire nous étions vraiment capables.

## JOE

*Bizarre.*

Si vous m'aviez dit deux jours plus tôt que je serais assis là, dans une chambre d'hôtel dans un relais de camionneurs de l'Ohio, discutant de combien il était normal et naturel de vouloir partager une femme avec Trevor dans un plan à trois, je vous aurais accusé d'avoir pris une surdose d'acides et vous aurais conseillé de ralentir un peu avec cette merde parce qu'elle devait être étonnamment puissante.

Je me figeai lorsque quelqu'un frappa à la porte.

— Darla, sifflai-je, son nom rampant hors de moi, mon cerveau trop embrumé pour comprendre qu'elle était en fait venue.

Elle était ici.

Oh merde. Elle était *ici*. Le regard de Trevor était aussi paniqué que le mien, même s'il ne l'aurait jamais admis. Il aimait agir comme s'il était Tucker et tout ça, mais lorsqu'il était question de ce genre de choses, il était tout aussi perdu que je l'étais.

*N'est-ce pas ?*

Toutes mes inhibitions s'envolèrent à la seconde où elle franchit le seuil de la chambre, toute en courbes, hésitante et interrogative comme nous l'avions été un instant plus tôt, mais sans dire un mot. Une guitare était dans sa main, un vieil instrument bon marché qui avait l'air de ne pas avoir été utilisé depuis des décennies. Elle portait un cardigan boutonné sur un 'V', le décolleté montrant une vallée de peau crémeuse que je voulais lécher jusqu'à ce qu'elle rosisse.

Que le monde aille se faire foutre. Si ce que je voulais – ce que nous voulions - n'était pas censé se produire, alors comment pouvions-nous tous être ici en ce moment, prêts pour la même chose ? Avec en plus une chambre d'hôtel que j'avais insisté pour avoir ? Une pulsion brûlante traversa mon corps, faisant palpiter mes mains et mes jambes, ma respiration devenant laborieuse alors que je la regardais entrer dans la chambre, sourire à Trevor, puis croiser mon regard.

— On dirait que vous avez vu un fantôme. Ou alors vous avez bu l'eau du robinet. Vous êtes malades ?

La plaisanterie ne fut pas relevée et son sourire s'estompa de son visage tandis qu'elle redevenait mortellement sérieuse, affectée par ce qu'elle voyait dans mon expression. Tout ce que je voulais en ce moment, c'était ça. Nous. Elle. Trev et moi nous mêlant à elle dans l'exploration de quelque chose de si doux, si intouchable, si impossible à connaître que nous étions les seuls à pouvoir le créer. Ici. Maintenant. Nulle part ailleurs. Les règles ne s'appliquaient pas. La société n'avait pas d'importance. Mes parents et leurs attentes sombraient dans une sorte d'écho d'un souvenir alors que nous nous tenions là, tous adultes, des individus à part entière avec des pensées, des sentiments, des cœurs battants et des rêves amplifiés.

Si je ne saisisais pas ma chance maintenant pour voir quel genre de personne je pourrais être avec ces deux personnes qui m'excitaient si profondément d'une manière que je ne savais pas possible – qui me donnait l'impression que le monde m'avait gardé éloigné, me refusant explicitement toute compréhension que cela même existait. Pourrait exister. Pourrait être tangible...

... alors je pouvais tout aussi bien être parmi les morts-vivants. Tout comme les personnes que j'avais admirées, que j'avais considérées comme des mentors et que j'avais crues lorsqu'elles m'avaient dit que je devais suivre les putains de règles, m'adapter au système, être...

... un zombie.

Tout ça, c'était fini.

J'avais besoin de chair fraîche, mais d'une manière complètement différente.

## DARLA

La façon dont ils me *regardaient* mit chaque cellule de ma peau, chaque partie de mon corps en feu dans une vague déferlante de luxure qui me fit me sentir tellement *désirée*. Tellement *convoitée*. Tellement sensuelle et féminine que cela ressemblait à un rêve. Ils étaient figés, Trevor près de la télévision et Joe près du lit, tous les deux avec les mains sur hanches. Les cheveux de Trevor étaient un peu en sueur sur les bords de son visage, plaqués en arrière par une douce main qui glissait sur eux, les muscles de son bras tendus et mouvants alors qu'il faisait nerveusement le geste juste devant moi comme si mon esprit l'avait conjuré.

Joe était aussi immobile qu'une statue, un exemple parfait de la notion que l'on se faisait d'un homme. La façon dont son jean s'accrochait à ses hanches, la manière dont le tissu de sa chemise se tendait sur ses pectoraux, serrée au niveau des épaules et descendant pour étreindre sa cage thoracique. Et ces mains, les doigts pointant vers son point crucial, une partie de lui que je voulais savourer, toucher...

— C'est quoi cette guitare ? demanda doucement Trevor.

Détourner mon regard de Joe pour le reporter sur lui était comme détourner les yeux d'une part d'un magnifique gâteau au chocolat pour voir qu'on me tendait un énorme morceau de cheesecake au caramel recouvert de chocolat fondu.

*Vous voulez dire que je peux goûter les deux ?*

Ces yeux bleus, ce corps ferme – entre lui et Joe, j'allais jouir sur place juste à partir de ce que mes yeux voyaient. Un seul contact de l'un ou de l'autre et je me retrouverais en train de me tordre dans une flaque de plaisir sur le sol. Un bref éclair d'insécurité me saisit, me rendant muette. Peut-être que je les avais mal compris. Que faire si j'avais été idiot de penser qu'il y avait plus là que ce

qu'il y avait réellement ? Serait-ce la raison pour laquelle cela semblait si étrange, si inexploré ?

Parce que ce n'était en *réalité* que le fruit de mon imagination débordante ?

— Nous sommes tellement contents que tu sois venue. Nous rendre visite, dit Joe d'une voix étranglée et profonde.

Trevor fit un pas en arrière et me fit signe d'entrer. Je n'avais jamais vu une des chambres d'ici – non, vraiment. Juré-craché. Aucune de mes connaissances n'avait séjourné ici. Si nous avions suffisamment d'argent pour nous payer une chambre d'hôtel bon marché, nous le dépensions plutôt dans l'alcool et l'herbe. Ou du moins, c'était ce que j'avais fait quand j'étais au lycée. Cela n'arrivait plus beaucoup ces derniers temps.

Je donnai l'instrument de mon père à Trevor, lui tendant comme si c'était un œuf Fabergé.

— Mama veut que je te donne ça.

Il fronça les sourcils.

— Cathy ? Euh...

— C'était à mon père.

Le regard qu'il me lança était comme si la flèche de Cupidon glissait directement entre mes seins, traversait deux côtes, perforait profondément le cartilage et trouvait la place parfaite dans mon cœur, diffusant dans tout mon corps un sentiment croissant de bien-être.

— Waouh.

Joe semblait savoir ce que cela signifiait, ce qui voulait dire que Trevor le lui avait raconté. Pas de problème. Ce n'était pas grave – plus de secrets les uns pour les autres, pas vrai ?

Pourquoi vouloir garder un secret envers quelqu'un que vous essayiez de connaître si profondément et qui vous avez accepté si intimement telle que vous étiez ? Cela rendait la chose inutile. Il y avait tellement de routes que je pouvais choisir en ce moment. Faire demi-tour. Rester et coucher avec Trevor. Rester et coucher avec les deux. Aller à Boston pour vivre avec Josie.

Tout simplement, aller à Boston.

Pourquoi ne pas prendre le chemin qui se dressait devant moi, celui avec quatre yeux, quatre mains, deux bouches, et deux hommes très excités qui me fixaient comme si j'étais un morceau de gâteau qui attendait d'être dévoré ?

Je pouvais les laisser savourer leur gâteau *et* en manger moi aussi. Cela altéra mon souffle et la chambre fut soudain trop chaude, ma peau trop sensible, mon pouls trop filant.

— Merci, répondit Trevor d'une voix calme remplie d'émotions.

Il savait ce que représentait cette guitare pour Mama et ce n'était pas un cadeau qu'il prenait à la légère.

— Je la chérirai.

— Et je te chérirai, dis-je, puis, regardant les deux hommes, j'ajoutai : Le suspense est en train de me tuer, les mecs. S'agit-il bien de ce à quoi je pense ?

Silence. Les enfoirés me répondaient avec... *rien*. Trois vies entières défilèrent alors que j'attendais quelque chose – n'importe quoi – de leur part. Trevor observait la guitare de papa comme si c'était les Manuscrits de la Mer Morte et Joe avait l'air d'être sur le point de jouir dans son pantalon.

Je me laissai tomber sur le lit et attrapai la télécommande.

— Très bien, dis-je. Voyons si cette antiquité a le câble. Mama a dû résilier notre abonnement il y a un certain temps.

— Tu n'as pas à faire ça, dit Joe en s'asseyant près de moi.

— Faire quoi ? Regarder *Game of Thrones* ? Bien sûr que je le dois.

Trop fière pour partir maintenant et trop effrayée de dire un mot de plus tant qu'ils continuaient ce complot bizarre du silence, je décidai de prétendre que je n'avais rien dit. Très mature, je sais, mais je conduisais en aveugle là. La combinaison de cette extraordinaire vulnérabilité et de cet état super-élevé d'excitation ne me faisait pas fonctionner à mon meilleur niveau.

En fait, une seconde de plus de ce silence et je devenais une idiote baveuse. Trevor nous sauva en s'asseyant à côté de moi, la cuisse de Joe se pressant maintenant contre la mienne alors qu'il se rapprochait de moi.

— Nous sommes contents que tu sois là, dit-il d'une voix apaisante qui me donna envie de faire un lent strip-tease tandis qu'il verserait du whisky chaud le long de mes cuisses avant de le lécher.

Et puis Joe m'embrassa. *Oh* – c'était comme au bar, mais mille fois mieux, les mains de Trevor sur mon dos, mes épaules, puis empaumaient mes seins par derrière tandis que la bouche de Joe se pressait avec urgence contre la mienne, mes mains se recroquevillant instinctivement, mon esprit s'estompant alors que mon cœur prenait le relais. Je voulais savoir ce qu'ils voulaient afin que nous puissions donner, donner, donner à l'autre et trouver notre chemin à travers cette extase.

Il semblait que nous étions sur la bonne voie alors que Joe se retirait, le souvenir de sa langue imprimé sur la mienne, son goût en moi, et qu'il nous souriait. Trevor prit mon visage entre ses mains et m'embrassa, sa bouche plus urgente, sa puissance évidente, tandis que je sentais les mains de Joe sur ma taille, ses doigts touchant ma peau, mon corps sursautant en réponse.

C'était vraiment en train de se passer.

— Comment allons-nous faire ça ? murmurai-je contre la bouche de Trevor, sa langue chaude écartant mes lèvres et me fouillant profondément, essayant de trouver les parts de moi que j'avais gardées cachées.

— Pas de règles, dirent-ils ensemble.

Même avec Trevor caressant mon visage, nos lèvres pressées ensemble, je ne pus m'empêcher de rire. Nous éclatâmes tous les trois de rire, brisant la tension, l'air dans la chambre soudain plus léger, et nous nous laissâmes aller. Plus de bien. Plus de mal. Seulement trois personnes qui voulaient se connaître, se toucher, se lécher et se savourer d'une façon qui n'était peut-être pas normale, mais qui n'était pas *mauvaise* non plus. Le regard que nous échangeâmes fut si agréable, comme un abîme de calme qui grandissait en moi, rendant tout acceptable.

Trevor prit de nouveau les rênes, se levant alors que nos rires s'estompaient, se débarrassant de sa chemise, ses muscles abdominaux bougeant alors qu'il s'étirait, sa peau parfaitement tendue. Son corps, je l'avais beaucoup vu, mais lorsque Joe se déshabilla, je ne pus retenir un halètement.

Une épaisse cicatrice s'étendait de son cou jusqu'à son cœur.

— Oh mon Dieu ! Qu'est-il arrivé ? demandai-je en me levant pour la toucher, mes doigts attirés comme un aimant.

Perplexe, il baissa les yeux, le fait de baisser son menton faisant se contracter les muscles de son estomac, exposant une parfaite tablette de chocolat.

— Oh. La cicatrice. J'avais oublié. J'ai eu une opération du cœur quand j'étais gamin.

Je caressai doucement la cicatrice. Elle n'était pas aussi grande que ce que j'aurais cru pour une opération du cœur.

— Tu avais quel âge ?

— Trois mois.

Tout l'air *s'échappa* de moi.

— Est-ce pour cela que tes parents sont si...

— Darla, dit-il sombrement. Je ne veux pas parler de mes parents en ce moment.



Puis il me fit taire avec un baiser que je ressentis tout le long de mon corps, sur mes hanches et directement sur mon clitoris, la sensation renforcée par ses bras autour de moi, presque brutaux dans leur revendication. Le corps de Trevor réchauffait mon dos, son érection se pressant contre la fente de mes fesses tandis que Joe prenait ma bouche, ses mains dans mes cheveux, sa langue écartant mes lèvres et courant le long de mes dents, ma propre bouche devenant agressive et exigeante en réponse.

La chaleur dans mon dos disparut alors que Trevor se reculait, me laissant libre de parcourir le territoire du corps de Joe, mes mains jouant avec son dos, une merveilleuse étendue de peau douce, de fossettes et de muscles saillants. Le 'clic' d'une machine qui se mettait en marche me fit sursauter et Joe se sépara de moi, cherchant la source du son. Trevor avait allumé le ventilateur de la chambre, l'air circulant instantanément et un bourdonnement sourd couvrit tous les bruits que nous étions sur le point de faire alors que nous voyagions ensemble vers quelque chose de complètement interdit.

Mon chemisier fut enlevé par la main experte de Joe, mes bras se levant alors qu'il me guidait, toute retenue que nous aurions pu avoir instantanément envolée, comme si après avoir réfléchi, examiné, nous être inquiétés et tourmentés – la décision avait été prise et tout le reste avait disparu, un point de basculement qui avait conduit à la libération immédiate de tous les doutes. Trevor semblait être parvenu à ce stade plus tôt que nous, s'étant entièrement déshabillé pour se retrouver dans l'état dans lequel il avait été lorsque nous nous étions rencontrés. Bientôt, les deux hommes avaient fait en sorte que je les rattrape, nue, frissonnante et brûlante – tout à la fois. Les paumes de Joe tracèrent un chemin brûlant le long de mes jambes alors qu'il glissait ses pouces dans ma culotte et la descendait lentement, mes pieds se soulevant pour m'en débarrasser, nous laissant tous les trois entièrement nus.

J'étais à eux pour qu'ils fassent de moi ce qu'ils voulaient. Renoncer à tout pouvoir et tout contrôle fut un soulagement. Mettre mon cerveau en pause et laisser mon corps me guider me donnèrent un nouvel accès à une manière d'être plus coulante, comme mes propres sucs, me rendant humide et brûlante pour leur tutorat patient sur la façon de forger une rencontre sensuelle partagée par plus de deux personnes. Nous ne recherchions pas des copains de baise, et ce n'était pas un coup d'un soir typique où on utilisait une autre personne pour essayer quelque chose de nouveau pour foutre le camp une heure plus tard.

Personne n'était exploité, et même si le mot *amour* ne s'appliquait pas tout à fait, il n'en était pas de même pour le *respect*. Tout comme la *tendresse*, l'*intimité* et l'*exploration*.

Ils étaient les conquistadors et j'étais '*Here, There Be Dragons*'<sup>23</sup>, soufflant du feu dans leurs âmes nues alors que leurs mains erraient dans la mienne. Le problème – et je veux dire le seul problème – c'était que nous n'avions aucune putain d'idée de ce que nous faisons ou comment faire l'amour à deux personnes en même temps. Aucun de nous. C'était évident ; les hommes semblaient perplexes, excités et aussi prêts que je l'étais, mais nous n'avions pas de feuille de route pour ce voyage.

Ce que nous avions, c'était du temps, de l'excitation, une chambre et toute la motivation du monde. Trevor m'installa doucement sur le lit, mes fesses glissant sur le couvre-lit alors qu'il me déplaçait au milieu du lit, ma bouche avide du contact de quelqu'un, pour leurs lèvres, leur sexe ou leurs mains, n'importe quoi pour que commence ce que j'avais attendu depuis des lustres, semblait-il. La bouche de Trevor trouva la mienne et le chaume d'une joue mal rasée effleura mon genou, des doigts exhortant mes jambes à s'écarter alors que Joe commençait une exploration lente jusqu'à mes cuisses, mes jambes s'écartant, mon esprit déchiré entre les sensations jumelles de la bouche de Trevor et du contact de Joe.

Ce qui n'avait été qu'une tentation était désormais une réalité, ma gorge palpitant alors que le

sang se précipitait vers le bas de mon corps, remplissant mon clitoris et engorgeant ma féminité, me donnant encore plus envie d'eux deux. Tandis que mes mains erraient sur le dos de Trevor, mes ongles grattant légèrement la peau le long de ses épaules, les doigts de Joe écartèrent mes replis et je hoquetai alors que sa langue me goûtait, oh si brièvement, avant qu'il s'arrête pour murmurer :

— C'est tellement incroyable.

Puis sa bouche fut sur moi, sa langue dansant contre mon nœud gonflé, taquinant ma chair et faisant se soulever mes hanches pour aller à sa rencontre. Trevor rompit le baiser et glissa une main sur mes seins, l'autre se posant sur ma joue tandis que nos regards se croisaient. La passion crépita, accompagnée d'une obscurité qui promettait que ce qui allait venir me laisserait à bout de souffle et exposée, repousserait mes limites et me ferait en vouloir plus.

Frottant ses lèvres contre mon mamelon, Trevor le durcit puis referma sa bouche humide sur la chair rose, envoyant des étincelles à travers moi qui, combinées avec la langue de Joe dansant sur mon clitoris, firent trembler mon corps et commencer la lente ascension vers l'explosion. Joe recula et s'assit sur ses genoux, nous regardant, Trevor et moi, avec des yeux mi-clos. Il aimait cela, mais ce n'était pas simplement du voyeurisme, car il tendit le bras pour glisser un doigt dans mon orifice douloureux tandis qu'il écartait largement mes grandes lèvres et m'enveloppait de sa bouche, trouvant ma petite crête. Mes mains ne savaient pas quoi faire, tremblant sous leurs jeux tempérés sur mon corps. L'une plongea dans les cheveux de Joe tandis que l'autre se tendait pour trouver le sexe de Trevor.

Il était prêt pour moi, grand et rigide, palpitant avec un message qui disait, *C'est toi qui fais cela*. J'adorais avoir ce genre de pouvoir et à cet instant, je l'avais sur ces deux hommes, tous les deux me prodiguant toute leur attention et c'était aussi bon que ce que j'avais imaginé.

Avec un petit pincement qui fit sortir un grognement de moi, le son s'échappant comme un souffle, les dents de Trevor se resserrèrent sur mon sein pour la plus brève des secondes, l'étincelle se répercutant clairement sur la langue de Joe, m'amenant plus haut et plus près de l'orgasme. Joe se figea puis se détendit, sa langue faisant de grands cercles afin de trouver le point parfait à titiller et agacer pour m'amener jusqu'à l'explosion.

— Masturbe-moi, haleta Trevor d'une voix rauque, ses mots envoyant une impulsion instantanée dans toutes mes terminaisons nerveuses, l'ordre articulé et clair.

Mon esprit se brisa en mille morceaux de désir alors que je saisisais son érection qui tressauta dans ma main. La peau de la hampe était si douce et pourtant tendue, et il mordit mon sein chaque fois que le dessous de mon poing poussait contre son gland.

La langue de Joe m'envahit tandis qu'il me baisait avec deux doigts, sa bouche brûlante travaillant en rythme, mon souffle s'altérant et sortant en sanglots désordonnés. Ma main se déplaçait en cadence avec la langue de Joe, entraînant Trevor dans la chevauchée jusqu'à ce que sa main entoure la mienne, pressant fermement sur mon pouce.

— Assez, murmura-t-il.

Il tapota l'épaule de Joe et ils échangèrent un regard ainsi qu'une courte série de mots chuchotés, et Joe hocha la tête. Alors qu'il reportait son attention sur moi, ses yeux parcoururent mon corps depuis mes sourcils jusqu'à mes orteils avec un regard audacieux et prédateur, mes propres yeux se fermèrent et mon corps poussa un long soupir que je n'avais pas l'impression d'avoir initié. C'était comme si tout cela venait d'un lieu à l'intérieur de moi qui savait exactement quoi faire.

— Tu es tellement sexy, dit-il en rampant sur mon corps, faisant glisser sa poitrine contre la mienne, son souffle rempli de mon essence.

Un rapide baiser ne me donna pas le choix, et bientôt ma bouche fut pleine de mon propre goût,

l'acte si téméraire et surprenant que je fondis en lui, la simple acceptation et l'innocence de celui-ci me faisant frissonner.

Ou peut-être était-ce la main de Trevor qui taquinait maintenant mon clitoris alors que Joe se relevait et que je me tournai sur le côté, l'exhortant à se rapprocher et tirant son érection vers ma bouche. Il se tenait à côté du lit et il se pencha en avant, ma bouche se refermant sur le gland, appréciant sa saveur sucrée et musquée, sa peau luisante avait un goût d'agrumes frais et salé. Son gémissement, alors que mes lèvres caressaient sa partie palpitante, était comme une note de remerciement que j'étais la seule à pouvoir lire. Puis ma propre gratitude augmenta alors que Trevor, par-derrière, écartait mes jambes et maintenait sa main en mouvement constant, le bout de son index et de son annulaire récoltant les sucres de mon sexe humide et les faisant glisser pour mouiller mon clitoris.

La plénitude de son érection se pressait contre mes fesses alors qu'il se blottissait contre moi par-derrière, puis je ressentis la plus légère des sensations choquantes ; son petit doigt glissant vers le haut, humide, frôlant à peine...

Vraiment ? *Là* ?

Un rideau d'anxiété fut rapidement tiré le long de la chambre comme pour me séparer émotionnellement de Joe et Trevor d'un simple geste du poignet. Être avec deux hommes en même temps signifiait aller *là*, n'est-ce pas ? Ma bouche s'ouvrit et se ferma hermétiquement sous le choc, tout comme mon petit trou plissé qui s'était recroquevillé sous l'incrédulité. Comment serait-ce ? Cela serait-il douloureux ? À en juger par ce petit tracé effleuré sur la peau sensible, cela pourrait être glorieux. Je me sentis brûlante, mouillée et dépassée pour la première fois et ce fut Joe qui le remarqua en premier, levant sa jambe et s'installant à côté de moi, caressant mes cheveux tout en traçant autour d'un mamelon un cercle alangui et paresseux.

— Que se passe-t-il ? Tu es tendue.

— C'est de ma faute, expliqua Trevor derrière moi en s'appuyant sur un coude, son menton reposant sur mon épaule comme si nous lavions ma voiture et faisons une pause – et pas au milieu de la scène de sexe la plus chaude que j'aie jamais connue. Je suis allé vers... tu sais.

— Sans demander ?

La voix de Joe était indignée pour moi.

— C'est bon, répondis-je.

*Non, ça ne l'était pas.* Ma propre peur était le problème ; le contact avait été ludique et affectueux, excitant et explorateur. Rien de mal à ça, et je me forçai à me détendre.

— Nous n'irons pas là, Darla, dit doucement Trevor. Pas pour notre première fois.

*Ceci est notre seule et unique fois.* Personne ne le dit, mais j'étais sûre que tout le monde le pensait. Du moins, je le pensais. Puis Joe me fit tout oublier en repartant entre mes jambes.

— Nous avons besoin de te détendre, dit-il.

Le dernier mot fut étouffé alors que sa langue me trouvait, deux doigts s'enfonçant dans mon intimité trempée, et Trevor fit quelque chose par derrière qui laissa une trace humide juste sur mon coccyx.

Le pauvre. Il avait éjaculé trop tôt, pas vrai ? Euh... non. Des mouvements inhabituellement érotiques de sa part contre la fente de mes fesses, comme s'il me montait à cru, firent pulser les lèvres de mon sexe juste au moment où Joe trouvait le parfait point sensible – vous savez duquel je parle, c'est comme un portail sur un autre monde où les terminaisons nerveuses explosent sur commande et vous baisez le visage d'un mec parce que vous le pouvez ? Et parce qu'il vous laisse faire ?

Encore mieux – parce qu'il s'avère qu'il aime ça ?

C'était la dimension dans laquelle Joe et Trevor m'envoyaient. *Dr Who* devrait envoyer à chaque femme un *Tardis*<sup>24</sup> qui les emmènerait directement là-bas.

Les doigts de Joe et le sexe tendu de Trevor qui glissait contre mon coccyx, se retirant en parfaite harmonie ; la langue de Joe qui m'élevait, mes hanches se soulevant alors que les bras puissants de Trevor me soutenaient, les mains serrées sur ma poitrine gonflée ; nos trois corps se tordant de concert. Je jouis dans un éclat de lumière, mes cris si forts que je craignis de réveiller les morts, mes mains entortillant les draps, tirant sur les coins tandis que Joe et Trevor jouaient de moi jusqu'à l'extase, un acte aléatoire de langue et de sexe qui me faisait chanter des notes aiguës que je ne savais pas pouvoir atteindre.

Seigneur, ils étaient tous les deux si sexy, se concentrant entièrement sur moi et Trevor se reculant afin de se préserver pour ce que je savais qu'il voulait – être en moi. Joe bougea sa langue avec moi alors que je ruais sous l'intensité et la force de plusieurs orgasmes consécutifs qui vidaient et rechargeaient à la fois chaque cellule de mon corps jusqu'à ce que finalement, je le repousse de mon clitoris.

— C'est trop ! S'il te plaît, s'il te plaît, arrête ! suppliai-je.

Toujours aussi gentleman, il s'exécuta immédiatement et vint se reposer à côté de moi. Je me penchai et embrassai le torse de Joe, laissant mes lèvres s'ouvrir et touchant un mamelon du bout de la langue tout en donnant mon attention à l'autre petite boule lancinante avec ma main alors que son érection rigide pointait vers le nord. Au lieu de la saisir, jepassai un bras autour de sa taille et l'attirai plus près, frottant mon ventre contre lui.

— Non, non, siffla-t-il. Tu fais ça et je serais en toi en deux secondes.

— Et le problème avec ça, c'est... ? dit Trevor derrière moi.

Joe haussa un sourcil comme pour dire, *Tu es d'accord avec ça ?*, et Trevor hocha la tête.

Je décidai pour eux, reculant et me mettant à genoux. Mon corps était pleinement exposé pour eux et les leurs l'étaient pour mes yeux. Un festin de chair magnifique ; cela me rendit avide de les prendre tous les deux, de vouloir tout. Pourrions-nous... ?

Pourrais-je ?

La seule façon de le savoir était d'essayer. Vous pourriez croire que je serais complètement molle et repue, épuisée d'avoir joui si violemment, mais une nouvelle vague de désir s'éleva en moi, celle-ci piquée de curiosité pour l'interdit si tentant. Si nous avons suffisamment de lubrifiant, pourrions-nous ?

*Pourrais-je ?*

Cette décision, de les prendre tous les deux en même temps d'une manière si intime, était à cent pour cent la mienne. Trevor avait abandonné cette idée plus tôt et je savais qu'il ne faisait qu'être compatissant, essayant de ne pas me faire sentir sous pression ou pressée, mais il avait planté une graine. Je n'étais pas vraiment connue pour être quelqu'un de conforme, pas vrai ? Dites-moi que je ne peux pas avoir quelque chose, et tout ce que je voudrais sera cette chose.

Comme celle-là.

Le Joe pratique descendit du lit et attrapa un sac en papier brun qui était posé sur la commode près de la télévision. La vue, avec le miroir qui renvoyait son image, était spectaculaire, poitrine sculptée dans le marbre, des abdominaux en tablettes menant aux os de la hanche qui se démarquaient, ses fesses se contractant alors qu'il revenait en tenant une boîte de préservatifs.

Et un pot de lubrifiant.

— Boy scout, rigolai-je.

Puis je m'arrêtai, réfléchissant à tout ça, appréciant la camaraderie qui nous permettait de

prendre tout cela étape par étape. En plus, j'avais déjà joui. C'étaient eux qui étaient torturés, sur le fil du rasoir, ayant besoin de plus.

— Toujours prêts, dirent-ils simultanément.

— Quand avez-vous acheté ça ? demandai-je lentement.

Un air penaud apparut sur leur visage, alors je répondis pour eux.

— En partant de chez moi, pas vrai ?

Ils hochèrent la tête.

— Vous saviez que je viendrais.

— Nous l'espérions, chuchota Trevor à mon oreille en s'approchant pour me donner un baiser qui me fit recroqueviller les orteils, sa bouche détendue et décontractée contrairement à son membre palpitant qui se pressait contre mon bras.

Il s'étendit sur le lit et me tira sur lui, mes cuisses pressées contre ses hanches musclées, son érection frottant contre mon mont de vénus. Joe lui tendit un préservatif et je l'attrapai, le sortis de son emballage et le déroulai sur lui, millimètre par millimètre, tandis qu'il soulevait ses hanches en se tendant, sachant ce qui allait suivre.

Je cambrai les fesses sur son sexe et je le sentis taquiner mes replis, puis je laissai la pointe reposer juste à l'entrée de mon être avant de m'abaisser sur sa hampe avec une précision insoutenable, une descente lente, glissante et douloureusement délibérée.

M'étirant comme un chat, mon dos se détendit et mes abdos contractés au-dessus de lui, mon humidité créant un tunnel glissant pour l'amener chez lui. Joe nous fixait avec des yeux affamés, une main sur son propre membre, se masturbant tandis qu'il me regardait m'empaler sur Trevor.

Et puis je dis ce à quoi je pensais depuis ces dernières minutes, mon cerveau explosant sous l'ivresse de la situation.

— Peut-on essayer ?

Ces simples mots, cette offre à voix haute fit crépiter l'air, figeant la chambre hors du temps. Joe sprinta pratiquement vers le lit, lubrifiant en main rendant sa réponse inutile. Des baisers parsemèrent mon dos et mes omoplates, des mains empaumèrent mes seins par-derrière, Trevor me sourit avec ses beaux yeux bleus qui me suppliaient de m'abandonner dans cet océan et les accepter, lui et Joe, dans le centre de mon être.

— Je vais... dis Joe, ne finissant pas sa phrase alors que je sentis une chaleur humide se déverser sur ma raie, le chatouillement de la viscosité me faisant frissonner.

Trevor était caressé par mes seins alors que Joe tâtonnait sur mes fesses, son petit doigt touchant mon orifice, ce qui me fit resserrer mes parois vaginales. Trevor gémit tandis que je découvrais que j'avais toute une paroi musculaire en mon sein qui pouvait s'étirer et se contracter selon mon bon plaisir. Je me concentrai pour me resserrer autant que possible autour de Trevor, son gémissement de plaisir m'indiquant que cela fonctionnait pour lui.

Puis je changeai d'avis. La douleur que me procura ce petit doigt était trop forte, me déconcentrant et me remplissant de préoccupations et de trépidations.

— Stop, dit calmement Trevor. Tu n'es pas obligée, Darla. C'est toi qui commandes. Tout ce que tu veux, nous te le donnerons. Tout ce que tu ne veux pas n'arrivera pas.

— Absolument, ajouta Joe.

— Ce n'est pas que je ne veux pas, expliquai-je, sifflant dans l'espace au-dessus de Trevor, débordant d'un besoin bourdonnant de le baiser comme une folle et de faire l'amour avec Joe aussi. C'est juste que...

— Tu n'as pas à justifier tes sentiments, dit Joe en embrassant mon cou.

Il descendit du lit et se dirigea vers la salle de bain. Un robinet couina. Le bruit de l'eau qui coule. Puis Joe fut de retour, les mains légèrement humides sur mon dos tandis que Trevor commençait à soulever ses hanches, s'enfonçant en moi.

— Je ne vais pas pouvoir tenir plus longtemps, gémit-il.

— Alors, ne le fais pas.

Et avec ça, je levai mon bassin, glissant jusqu'à la pointe, la laissant reposer très légèrement en moi, puis m'abaissai si fort que son sexe frappa ma paroi intérieure, allant si profondément que je pouvais presque le sentir à côté de mon cœur. Trois autres mouvements de ce genre et les yeux de Trevor s'enflammèrent puis se fermèrent, le cou tendu tandis qu'il prenait le relais, façonnant ses coups avec une torsion de la hanche qui me fit devenir folle, mes doigts s'accrochant à ses épaules et bougeant comme un animal en rut, mon corps s'embrasant sous ses poussées, me rapprochant du précipice, plus près, plus près...

Et puis.

Trevor laissa échapper un halètement rauque en appelant, 'Joe !'. Se retirant de moi, il sourit et me donna un baiser, pantelant en chevauchant la descente pas si lente de son orgasme.

— Je veux que tu prennes Joe. Mais à mes conditions, cette fois.

*Clin d'œil.*

*Quoi ?* Qu'est-ce que ça voulait dire ? J'avais l'impression d'avoir une boule de feu en moi qui n'était que partiellement éteinte. Mon corps était avide de celui de Joe, de le connaître aussi intimement que je connaissais celui de Trevor, de le sentir sur moi, mes mains sur son corps, le possédant et lui faisant confiance, partageant mon être avec lui de la façon dont je l'avais fait avec Trevor. La chaleur dans la chambre n'avait rien à voir avec la température, le désir à peine contenu de Joe s'échappant de lui en force alors que je m'étirais comme un chat sur le couvre-lit, attendant tellement plus.

Maintenant que je savais que je pouvais leur faire confiance, maintenant que c'était à moi de décider ce que nous ferions ou ne ferions pas, il était facile de les laisser prendre les rênes. Peu importe ce qui se passerait, ils ne me pousseraient pas à faire quelque chose que je ne voulais pas, ce qui me donnait *encore plus* de liberté. Ironique, je sais. Tester le monde et en apprendre des leçons passait par la connaissance que le bien-être de quelqu'un était entre vos mains, et respecter leurs limites signifiait leur montrer que vous pouviez leur faire confiance.

Joe et Trevor étaient de *super* élèves de cette leçon de vie.

— Puis-je faire quelque chose de plus pour toi ? dit Joe avec une voix taquine et séductrice alors qu'il me surplombait, faisant travailler son torse et ses bras pour planer au-dessus de moi alors qu'il se penchait pour un baiser rapide qui m'embrasa.

— Tu peux me baiser.

Les mots étaient sortis plats et désespérés, déclenchant un rire qui remonta de sa gorge.

— Mmmm, je pense que nous pouvons faire plus que ça, interrompit Trevor.

Joe et lui échangèrent un regard que je ne pus pas déchiffrer puis – le sexe de Joe en moi – une dualité en moi me divisa en deux Darla complètement différentes. Une qui perdait l'esprit et l'autre essayant, dans une boucle infinie, de comprendre comment un homme pouvait faire deux choses délectables en même temps.

Oh. Il ne peut pas.

Mais *ils* le pouvaient.

Alors que Joe se nichait entre mes jambes, entrant en moi comme dans un état d'adoration, ses bras de chaque côté de ma tête et son sourire séducteur me faisant pleurer de joie, Trevor se blottit

contre moi, le visage au niveau de ma hanche. L'énergie du corps de Joe enlacé avec le mien était incroyable et me redynamisait.

— Je ne vais pas durer longtemps, dit Joe avec un sourire dans la voix.

Mes yeux étaient fermés maintenant, son corps torride en moi, la douceur de ses poussées me faisant un peu mourir de pur plaisir à chaque petit coup léger comme une plume. Ses balancements augmentèrent, me remplissant, passant rapidement de doux à intense et je chevauchai avec lui, accordant mes mouvements avec les siens jusqu'à ce que les mains de Trevor parcourent mon corps, ses doigts insérés entre mon corps et celui de Joe, à la recherche de mon clito.

*Feu d'artifices. Explosion.* Rien ne m'avait préparé à ça, avec Joe pompant en moi, me martelant comme s'il se frayait un chemin à travers son propre orgasme, ma supernova inattendue me transformant en folle hurlante. Le sentiment d'abandon complet était tellement omniprésent ; j'avais l'impression que je pouvais faire n'importe quoi en ce moment.

— Ah Joe, ah oui ! criai-je, les doigts de Trevor ainsi que Joe me remplissant, son corps se raidissant brusquement et un cri rauque sortant de lui alors qu'il se poussait en moi, hors de moi, des mouvements plus courts et saccadés qui tiraient les dernières gouttes de mon propre désir accumulé.

S'effondrant sur moi, son corps devint mou et la main de Trevor se retira, tous les trois étendus sur le lit dans un tas de satiété totale.

Et c'est ainsi que je jouis (*jeux de mots*) de mon premier trio. Probablement mon seul trio, d'ailleurs, parce que dans quelques heures, ils seraient partis. Étouffant mon besoin de trop parler ou de trop penser, je me blottis autant que je le pus, prise en sandwich entre la perfection, mes courbes complétant leurs corps toniques d'athlètes. Nous nous ajustions bien, féminin et masculin, le contraste visuellement attrayant alors que je jetais un œil à demi fermé, nous évaluant.

Dans les rubans de lune qui se glissaient à travers les rideaux de l'hôtel, je vis combien ils étaient tous les deux calmes et paisibles, Joe plantant un baiser paresseux sur ma poitrine, Trevor se levant pour tirer la couette et les draps afin que nous nous y glissions tous les trois, déjà à moitié endormis. Dans un amoncellement de mon bon gros corps et de ceux de ces deux musiciens sexy, nous sombrâmes doucement dans le sommeil pour rêver de ce dont on pouvait rêver après avoir enfreint toutes les règles.

Et en aimant ça.

D<sub>ARLA</sub>

Je me réveillai dans une chambre d'hôtel vide, le parfum enivrant de sexe et de sueur, et un énorme tas de billets de vingt dollars sur la table de chevet.

*Oh non, ils n'ont pas fait ça.*

La colère monta en moi comme un fan des Browns regardant les Steelers les battre lors d'un match à domicile. Un tas de billets et juste – *pouf* ? Ces sales bâtards. M'utiliser pour l'acte le *plus* intime de toute ma vie puis me jeter un tas de billets comme si j'étais une espèce de prostituée dans une chanson de Reba McIntire ?

*Ils l'ont fait.*

Je fis passer ma main sur la table de chevet et les billets de vingt valdinguèrent partout comme des papillons déments de l'enfer, flottant sans effort et tourbillonnant en l'air avant de se poser sur le sol en quelques secondes. Ces secondes furent tout le temps nécessaire pour qu'un grognement de douleur et de trahison remonte de ma gorge, accompagné d'une bile de dégoût et de chagrin jusqu'à ce que je m'étouffe et sanglote en même temps. Nue, couverte de sueur séchée et de différentes odeurs de sexe mélangées, les draps froissés me donnant l'impression de menottes, le miroir comme un jury sur le point de m'inculper pour le crime d'être trop stupide pour vivre.

Ils m'avaient utilisée. Ils avaient pris leur pied et m'avaient laissée seule dans une chambre d'hôtel dans ma ville natale avec un tas de *billets* ! Comment Trevor pouvait-il passer de l'écriture d'une chanson d'amour sur moi à ça ? Et Joe – c'était quoi toutes ces conneries au sujet de se sentir réel avec moi, de réaliser qu'il n'avait pas besoin de toujours suivre les ordres de sa mère, et de comment je lui avais fait découvrir d'autres portes dans la vie qu'il pouvait ouvrir ?

Voilà une porte ouverte, connard. Tu l'as franchie, tu as jeté une somme d'argent qui a lavé ta conscience, et tu t'es tiré.

Un gémissement de douleur sortit de ma bouche, une mélodie funèbre que je n'avais jamais entendue auparavant, et j'enfouis mon visage dans l'oreiller pour empêcher que quelqu'un travaillant ici – quelqu'un que je connaîtrais inévitablement – me trouve comme ça. Chaque partie de moi qui s'était sentie si complète, si pleine, si maline résonnait maintenant dans la chambre vide. Je m'étais endormie couverte par deux hommes et m'étais réveillée abandonnée.

Du jour au lendemain, mon monde avait changé tout comme il y avait dix-huit ans. Légèrement paniquée, je m'assis et regardai autour de la pièce à la recherche de...

Non. Elle avait disparu. Trevor avait emporté la guitare de mon père en même temps que ma dignité.

*Non, Darla, tu leur as offerte à tous les deux sur un plateau d'argent.*

Une seule personne pouvait m'aider maintenant. Je me levai, les draps me donnant une impression de papier de verre sur ma peau nue, la ligne de lumière naturelle provenant de l'espace entre les rideaux éclairant mon chemin jusqu'à mon sac à main, pour trouver mon téléphone. Numérotation automatique;

Josie.

— Allô ?

Il fallait qu'elle soit capable d'entendre les sifflets à ultrasons utilisés sur les chiens pour discerner les sons qui venaient de moi.



— Je n'arrive pas à croire qu'ils aient fait ça et qu'ils soient partis, dis-je précipitamment, les mots mêlés à un sanglot.

Le résultat fut un hoquet humide recouvert d'un couinement aigu.

— Holà, Darla ! Ralentis. Qu'est-ce qui ne va pas ? Es-tu blessée ?

Sa voix prit ce ton mortellement calme qu'elle utilisait en cas d'urgence. Cela faisait d'elle une sacrée bonne infirmière.

— Pas physiquement.

— Qui est parti ?

— Joe et Trevor.

— Les mecs d'Actes Aléatoires de démence ?

Je hochai la tête, regardant maintenant plus attentivement la chambre. Le sol était jonché de billet de vingt dollars. Jonché. Seigneur, combien en avaient-ils laissé ? Plus mes yeux traquaient et inventoriaient, et plus je devenais en colère.

— Darla ? Tu es là ?

Sa voix était ferme à nouveau. *Oh merde*. Elle ne pouvait pas me voir hocher la tête.

— Oui. Et oui, les mecs du groupe.

— Ils sont rentrés chez eux ?

— Oui.

Cela me fit venir les larmes, de grosses larmes bulbeuses d'un petit enfant, s'accumulant puis débordant en une grande quantité d'eau salée, se déversant sur mon visage et parsemant ma poitrine nue.

— Que s'est-il passé ? Tu vas bien ? Qu'ont-ils fait ?

Sa voix s'estompa, son inquiétude résonnant fortement et clairement.

— Ils m'ont séduite et laissée seule ici, à l'hôtel du relais de camionneur, hurlai-je.

— Il quoi...

Comme si on l'avait coupé à coup de hache, sa voix se tut brusquement.

— Il t'a laissé.

— Ils m'ont.

— *Ils t'ont ?*

— Ils m'ont - oui, *ils au pluriel*. C'est un putain de mot, Josie. Cela signifie deux ou plusieurs personnes.

— PLUSIEURS ?

L'implication dans ce cri était sacrément claire. Tout ce que j'allais dire ensuite aller cimenter pour toujours dans notre relation le fait que j'étais sexuellement déviante.

— Non. Pas plus. Juste *ils* pour deux mecs.

— Et tu... ?

— *Nous*. Oui.

Les prochains mots de sa bouche avaient le potentiel de me briser en deux et me détruire. Josie savait très bien ce que je disais sans que j'aie besoin de le dire. Un coup d'œil dans le miroir me montra une cinglée aux yeux rougis avec une tignasse de cheveux blonds crépus, enveloppée dans des draps qui avaient encore l'odeur des deux hommes, leurs muscs et le parfum d'agrumes de Joe remplissant mes poumons avec une sorte de douleur qui ne disparaissait pas simplement parce que vous la repoussez dans un coin de votre tête et prétendiez qu'elle n'était pas là.

Je ne voulais pas être triste. Je voulais embrasser ma colère et danser avec elle, me dire qu'ils n'étaient que des connards qui venaient d'avoir une bonne baise à trois, juste pour le plaisir. Pourtant,

il était impossible que ce soit vrai. Pas quand la nuit avait été aussi émotionnelle.

— Oh ma chérie, dit Josie. Tu veux un boulot ?

— Un boulot ?

*Quoi ?* Je mettais mon cœur à nu devant la seule personne dans ma vie suffisamment intelligente pour comprendre la nuance, l'étrangeté et l'aspect dérangeant de ce plan à trois, et elle ne m'offrait pas de sympathie, pas de reproches, pas une livraison de cinq tonnes de chocolat, pas d'exorcisme, mais un *boulot* ?

— Je t'ai toujours dit que si tu voulais déménager ici, tu le pouvais, Darla. Mais tu m'as toujours répondu que tu avais besoin d'un emploi et pas que d'un endroit où vivre. Je suis en train de changer de travail et je peux engager quelqu'un pour le poste d'assistante, et je te l'offre. Tout le tralala – un endroit où vivre et un travail. Qu'est-ce que tu en dis ?

Mon esprit était ébranlé par le plan à trois, par le fait de m'être réveillée seule, par le fait d'avoir appelé Josie afin d'avoir une oreille compatissante, et maintenant elle m'offrait un endroit où vivre et un boulot ? À Boston ? Trevor et Joe vivaient dans une quelconque banlieue de la ville, je serais donc près d'eux. Et peut-être pourrions-nous reprendre là où nous nous étions arrêtés.

Mama avait Jane qui allait travailler pour elle en tant qu'aide à domicile. Oncle Mike passait suffisamment de temps à la maison pour aider si besoin. Même si le départ de Trevor et Joe avait été un baiser d'adieu (*sans le baiser*), peut-être que cela pourrait marcher.

Distraitemment, je commençai la cueillette des billets de vingt dollars sur le plancher. Après en avoir ramassé vingt et constaté qu'il y en avait plus, je devins fascinée, me baissant pour tous les regrouper jusqu'à ce qu'ils soient dans une pile ordonnée dans ma main pendant que Josie bavardait au sujet du nouvel emploi, du fait d'être colocataires et quelque chose à propos de sa meilleure amie qui était enceinte et de l'entreprise financée par son petit ami.

Six cents dollars. Il y avait *trente* billets de vingt ici. Mon ego ne savait pas si je devais continuer à me sentir offensée ou si je devais être fière. Six cents dollars étaient beaucoup d'argent pour une nuit de baise d'un soir en trio.

Du moins, je le supposais.

— Et je sais que tu prétends que tu ne peux pas quitter tante Cathy, mais tu sais que ce n'est qu'une excuse de trouillarderie dont tu te sers depuis des années pour éviter de changer ta vie. Tu es trop timorée, Darla. Tu dois prendre plus de risques.

Un petit son étranglé sortit de ma gorge alors que je comptais à nouveau les billets de vingt. Pourquoi six cents dollars ? Qu'est-ce que ce nombre voulait dire pour eux ?

C'était juste trop beau pour être vrai, moins le fait que Trevor et Joe venaient de me traiter comme une call-girl haut de gamme. Mais c'était vrai, et si je ne saisisais pas ma chance alors qu'elle se présentait devant moi, je savais que je le regretterais pour le reste de ma vie.

Alors que j'étais sur le point d'ouvrir la bouche pour accepter, elle m'interrompit et dit :

— Indice : la réponse correcte est un 'OH MON DIEU TANTE JOSIE TU ES LA MEILLEURE' hors d'haleine.

Elle fit un reniflement de dérision que je réalisais avoir adopté il y avait des années.

— Pas ce silence pensif.

— Où est le piège ?

Ma nature suspecte prit le pas, perfectionnée par de trop nombreuses années passées dans ce trou perdu dysfonctionnel où les soupçons étaient un trait de caractère aussi indispensable que, oh disons, respirer.

— Pas de piège. Tu commenceras dès que tu viendras ici, peut-être dans une semaine ou deux ?

— Alors, qu'est-ce que c'est comme société ?

Silence. Josie n'était jamais silencieuse. Jamais. Cette femme était constitutionnellement incapable de se taire tout comme j'étais incapable de ne pas prendre de décisions stupides.

— Josie?

— Ce n'est pas du pole dancing.

— Eh Bien, Dieu merci, parce la seule façon pour moi de danser comme ça est sur...

— Trop d'informations, Darla Josephine. *Beaucoup trop.*

— Tu ne me donnes pas suffisamment de détails pour que je saute le pas et laisse derrière moi toute ma vie, tu sais.

Un autre reniflement.

— Je suppose qu'en ce moment, soit tu te prépares pour aller travailler à la station essence où le point culminant de ta journée sera de changer la pastille désodorisante dans les toilettes des hommes, soit tu essaies de trouver un moyen pour conserver le câble que tu pirates chez ton voisin pour que ta mère puisse à nouveau regarder Pawn Star<sup>25</sup>.

Que cette femme soit maudite. Elle me connaissait trop bien.

— Quand tu le dis comme ça, dis-je en serrant les dents, il est difficile de te dire non. Mais tu dois me donner *quelque chose*. Que fait cette société ?

Un autre silence. Des épingles et des aiguilles commencèrent à ramper sur mes omoplates. La peur n'était pas l'émotion qui prévalait, mais plus un sentiment de malaise, le fait que Josie n'était pas franche ce qui – à lui seul – était juste assez tordu pour me donner *encore plus* envie de saisir cette foutue opportunité.

Finalement, elle parla d'une voix professionnelle parfaitement contrôlée.

— Disons que tu as les qualités *requises* pour ce travail.

— Très bien, tante Josie, dis-je. Je suis d'accord. Donne-moi une semaine ou deux et je serai là-bas.

Le cri de joie qui retentit dans le téléphone me fit tenir le portable à un mètre de moi pour arrêter le sifflement dans mon tympan.

— Darla Jo, c'est la meilleure décision que tu aies jamais prise.

— J'en ai pris quelques-unes qui étaient énormes.

— Oui, c'est vrai, et celle-ci n'est pas l'une d'elles.

Je poussai un profond soupir et regardai les draps froissés sur le lit, les billets de vingt étalés sur la table de chevet, je sentis l'odeur de Trevor, celle de Joe et la mienne qui remplissait l'air de cette petite chambre d'hôtel.

— Ouais, fut tout ce que je pus dire.

Elle me posa quelques questions auxquelles je répondis avec quelques mots et nous raccrochâmes en nous mettant d'accord pour nous parler plus longuement plus tard.

C'est alors que je vis le petit mot.

Des lettres en majuscules disaient sur un côté : NE SOIS PAS EN COLÈRE.

*Ha !* C'était un peu tard pour ça. Mon cœur fit un triple saut dans ma poitrine alors que je me baissais pour le ramasser.

*Chère Darla,*

*Nous avons dû quitter la ville précipitamment et nous ne voulions pas te réveiller. Oui, nous sommes des mauviettes. Vas-y, moque-toi. Les six cents dollars sont tout*

*ce que nous avons pu retirer avec nos cartes de crédit. C'est pour que tu viennes à Boston. Nous nous sommes dit que ta voiture ne pourrait pas faire le trajet, mais tu peux acheter un billet d'avion.*

*Tu es le meilleur acte aléatoire de démente que nous ayons jamais commis.*

*Viens.*

*Trouduc et Méga-trouduc*

Ils n'auraient pas pu me surprendre plus s'ils avaient fait apparaître Mavis avec une jarrettière sur sa cuisse de poulet. Toute la colère et l'indignation que j'avais ressenties auparavant étaient toujours là - c'était juste quelque chose de résiduel dont je n'avais plus besoin. Un soupir profond et lent fut son chemin jusqu'à ma bouche comme un souffle de yoga.

Om.

Om.

Trevor et Joe n'avaient aucune idée de ce que je venais de faire. Je déménageais à Boston. Je déménageais ! Je déménageais avec un emploi et un endroit où vivre... Ma respiration devint laborieuse. Bon sang, c'était étouffant ici. Puis je commençai à avoir une respiration sifflante et je réalisai qu'il n'y avait rien d'anormal dans la chambre.

J'étais en train de paniquer. Était-ce que l'on ressentait lorsqu'on obtenait ce qu'on avait toujours voulu, lorsqu'on laissait son esprit s'évader et concocter des rêves stupides ? Dans quel monde serait-il possible que tout cela devienne une réalité ? Aucune personne de ma connaissance ne m'avait jamais dit ça.

Ma respiration ralentit tandis que je la forçais à se stabiliser, inspirant et expirant comme une femme en train d'accoucher. Ce qui était approprié – j'accouchais d'une nouvelle vie, pas vrai ?

Et après une naissance, vous aviez besoin d'une douche. Je pouvais tout aussi bien profiter de la chambre jusqu'à l'heure de partir. Je ne devais pas aller travailler avant dix-sept heures ce soir.

Je me lavai lentement, me prélassant sous les jets puissants de la douche, l'eau atteignant une pression à laquelle nous ne pouvions pas accéder même si nous faisons dévier tous les tuyaux vers la maison et les connections sur la conduite d'eau principale. Prendre soin des points sensibles avec le gant de toilette rugueux et le savon bon marché de l'hôtel n'aidait pas vraiment. Remettre mes vêtements sales me donna l'impression de profaner une sorte de corps sacré et tout était si tendre, si lucide, comme si je sortais d'une maladie et que j'étais soudain hyper concentrée sur chaque mouvement, chaque sentiment, comme s'éveiller à nouveau. Et c'était exactement ce qui était arrivé, pas vrai ? J'étais passé d'un type de vie à un autre et maintenant, bientôt, encore une fois, ce pont serait franchi.

Je devais rentrer à la maison et dire à Mama que je déménageais à Boston. Je devais quitter mon emploi, ce qui n'était certainement pas quelque chose que je redoutais, juste un point sur la liste mentale des choses que je devais faire. Puis je fus entièrement vêtue, le visage lavé, les cheveux peignés avec mes doigts autant que possible pour ressembler un peu moins à Phil Spector et un peu plus à une folle bouclée.

Je regardai autour de moi, attrapai l'argent que Trevor et Joe avaient laissé, fourrai tout sauf un billet dans ma poche et jetai celui qui restait sur le lit. Je savais que l'une des personnes avec qui j'étais allée au lycée, probablement Kathy Matthews, travaillerait pour cet endroit en tant que femme de ménage et trouver un billet de vingt sur un lit comme pourboire serait pour elle un peu comme gagner à la loterie.

Je ne savais pas si Trevor et Joe le pensaient vraiment, mais si c'était le cas, j'étais en chemin. Et si nous n'étions pas faits pour être ensemble, j'avais Josie comme solution de repli.

Et si ça ne marchait pas avec elle – je m'avais moi-même comme solution de repli. Toujours.

Le clic de la porte qui se verrouillait derrière moi me confronta à la réalité que tout cela était terminé. Non pas que la fenêtre se soit fermée pour Trevor et Joe, mais cet épisode particulier de notre coexistence était terminé et tout ce que je déciderais dans les prochaines semaines ne serait que pour ramasser les morceaux et avancer - peu importe ce qu'avancer voulait dire.

Ne pas avoir leurs bras autour de moi, ne pas les avoir ici pour pourvoir à tout ce que je voulais, à ma disposition, ne pas avoir Trevor et Joe pour leur parler, ou pour paniquer à cette idée, ou pour les écouter semblait plus bizarre que de les avoir là. Leur présence faisait tellement partie de la vraie Darla que lorsqu'ils étaient partis, c'était comme si ma 'vraie' vie était la fausse.

Traînant les pieds, je sortis dans le parking et fouillai dans ma poche pour trouver les clés, perdue dans mes pensées. Lorsque j'atteignis ma petite poubelle, je levai les yeux pour voir un Trevor complètement nu étendu sur le capot de ma voiture avec un chapeau de paille couvrant son aine.

— Je ne savais pas que Toyota faisait des ornements de capot comme ça, m'exclamai-je.

— C'est un travail personnalisé, M'dame.

— Trouduc.

— Si tu le dis, répondit-il, décollant son corps du capot et se tournant, me présentant sa lune.

Cette expression était-elle valable lorsque vous étiez déjà complètement nu ? Deux camionneurs fumant une cigarette en restèrent bouche bée avant de s'esclaffer.

— Mets tes vêtements ! sifflai-je.

— Pas avant de t'avoir embrassée.

Et il le fit, mon nouvel ornement de capot se poussant contre ma cuisse. Ses lèvres disaient tellement de choses, son baiser était un symbole d'espoir insouciant et rédempteur.

Il se pencha et récupéra son pantalon du tas de vêtements près du côté du conducteur alors que plus de camionneurs se rassemblaient pour en rester bouche bée. Super. Mike allait en entendre parler d'ici une heure ou moins.

— Où est Joe ? demandai-je en regardant autour de moi. Et ta note craint.

Il se recroquevilla.

— Désolé. Je pensais que nous partions. Je ne savais pas comment...

— Tu aurais pu me réveiller.

— Je ne voulais pas. Tu étais si belle, si paisible, si...

Il s'avança et se mit à caresser mon bras.

— ... si rassasiée.

Ces mots eurent l'effet de petits coups d'épingles directement dirigés sur mon clitoris.

— Mets tes vêtements maintenant, dis-je en serrant les dents, mon chuchotement résonnant comme un rugissement. Avant que les flics arrivent et t'emmenent.

— Qui va venir ? Davey ? rigola-t-il mais il s'exécuta, faisant glisser cette peau magnifique dans son vieux jean délavé, enfilant les vêtements que Joe lui avait apportés.

J'entendis un des camionneurs murmurer 'stupide' et je pensai 'pipe', ce qui me donna envie de traîner Trevor dans la chambre d'hôtel pour un autre épisode rapide de ma vraie vie.

— Quoi qu'il en soit, que s'est-il passé ?

Il se rapprocha et je jure devant Dieu que mon cœur commença à battre avec le sien, mes poumons se mirent à respirer quand il respirait, mon corps bougea lorsque le sien bougea. J'étais

fichue. Je pensais que ça se finirait mal, alors qu'en fait ça allait plutôt bien commencer.

— Joe a décollé. Il a reçu un message de sa mère disant qu'elle avait déposé plainte contre lui pour le vol de la BMW. En plus, ajouta Trevor, je crois qu'on lui a fait peur.

Cette fois, ce fut à mon tour de faire ce truc du corps qui se détend que je les avais vus faire si souvent, tous les muscles de mon cou jusqu'à mes pieds se relâchèrent. Je m'obligeai à le faire et cela m'aida, me réinitialisant en quelque sorte, me donnant de la clarté.

— Est-ce que ça t'a fait peur, Trevor ?

Dans l'espace entre mes paroles et sa réponse, il y avait une sorte de paix. Mon cœur savait que tout ce qu'il dirait serait bien.

Ses mains s'enroulèrent autour de mes bras et il me regarda dans les yeux avec ferveur.

— Nous ne t'aurions pas laissé l'argent et la note si nous ne pensions pas ce que nous avons dit.

Nous entrâmes dans ma voiture. Alors que je la sortais du parking, je m'engageai distraitement sur l'autoroute en oubliant de quoi était fait le reste de ma journée. Devais-je travailler aujourd'hui ? Devais-je prendre mon service aujourd'hui ? Je devais rentrer chez moi et vérifier, probablement passer un coup de fil et demander, puis supporter l'embarras d'avoir mon patron m'aiguiller à ce sujet. Et puis il y avait Trevor. Il me tenait la main comme si nous étions en train de nous noyer et il fredonnait sa nouvelle chanson tandis que le vent nous fouettait par les fenêtres ouvertes.

Je me foutais du travail. Vraiment, il n'y avait rien dont je me souciais moins en ce moment. Boston ? M'installer chez Josie ? Cela ressemblait à une chimère et alors que je m'engageai sur l'autoroute 76, un spectacle familier grotesque accueillit mes yeux fatigués.

La foudre ne pouvait *pas* tomber deux fois au même endroit. C'était un fait, pas vrai ? Parce que là, sur le bas-côté de la route, près de sa BMW, se tenait un Joe Ross complètement nu, ne portant rien d'autre que... vous avez deviné – une guitare. La guitare de mon père.

*C'est quoi ce bordel ?*

Je me garai à un peu moins de cinq mètres de lui, coupai le moteur et sortis de la voiture. Les premières notes de '*J'ai Gaspillé Ma Seule Prière Exaucée*' flottaient dans l'air comme le papillon blanc la veille dans la clairière où Trevor et moi avons fait l'amour. Le corps entier de Joe était exposé au regard de tous ceux qui passeraient par là et je regardai derrière moi, priant Dieu qu'aucun flic ne patrouillait sur ce tronçon en ce moment. La BMW était à peu près à vingt mètres de là, solitaire et patiente, ayant l'air de tout sauf volée.

— Qu'est-ce que tu fais ? criai-je.

Il gratta quelques cordes et dit :

— Ce qui me vient naturellement.

— Combien de peyotl as-tu mangé ?

— Je ne suis pas accro au peyotl, Darla.

Je parcourus la distance entre nous et maintenant trente centimètres ou moins me séparaient de lui, ses doigts s'arrêtant sur les frettes, les mains immobiles, les jambes fléchies et le visage sérieux et volontaire. Trevor sortit tant bien que mal de la voiture, pissant pratiquement dans son pantalon sous son rire hystérique, plié en deux avec ses mains sur ses genoux.

— Je suis accro à *toi*.

— Que s'est-il passé – la note ?

— Ouais, la note. Je sais. Ma mère a déclaré la voiture *volée*. Il fallait que je me dépêche de rentrer à la maison.

Les billets de vingt étaient encore frais dans ma poche, la note également. Mon cœur battait la chamade, tapant contre mes côtes alors que je le regardai s'étirer sous le soleil matinal, son corps

comme une carte en relief brillante contre le bleu délavé de mon capot de voiture.

Le sourire sur son visage s'étendait d'une oreille à l'autre et il dit :

— Bien le bonjour, M'dame. Y aurait-il une chance que vous me conduisiez à Sudborough, Massachusetts ?

— Pas si tu pourrais mes sièges en vinyle avec ce cul nu, dis-je en lui souriant en retour, poussant son genou avec ma main.

Une voiture passa, un énorme SUV qui ressemblait à une Honda Pilot. Le conducteur nous regarda à deux fois puis klaxonna bruyamment avant d'étendre son bras par-dessus le siège passager avec le pouce levé.

Joe leva son pouce en retour et agita la main, ses fesses se contractant sous le regard du conducteur et la guitare basculant à un angle dangereux.

— Tu es à l'aise ? demandai-je.

Il fit passer la guitare dans son dos, exposant un spécimen de virilité avec lequel j'étais devenue bien trop intime la nuit dernière et tendit le bras vers moi, m'attirant contre lui. Je pouvais le sentir durcir, poussant contre ma hanche et mon corps s'adapta au sien, tellement reconnaissant pour cette sorte de dernière chance. C'était le deuxième homme nu qui m'avait conquise en quinze minutes. Ça devait être une sorte de record.

En plein jour, qui plus est.

— Je le suis maintenant. Je ne sais pas ce que je suis en train de faire, Darla, dit-il en se penchant et en embrassant mes lèvres d'un geste doux. Mais je ne veux pas rentrer à la maison.

— Tu veux rester ici, à Peters ?

— Je veux que tu reviennes avec nous.

— Et faire quoi ? Vivre dans le sous-sol de la mère de Trevor ?

*Tut! Tut!* La déflagration du klaxon d'un semi-remorque déchira l'air, nous effrayant tous les trois et Joe sursauta, la guitare cognant son aine et le faisant se plier en deux de douleur. Nous nous tournâmes vers la source du bruit pour découvrir oncle Mike assis sur le siège du conducteur de son camion, souriant et levant le pouce dans ma direction.

Ah, merde ! Alors que Joe se redressait et apparut à la vue de Mike, je vis le sourire sur son visage se transformer lentement en une grimace, ses lèvres articulant '*C'est quoi ce bordel ?*' tandis qu'il nous dépassait sans appuyer sur le frein.

Une conversation désagréable allait m'attendre lorsqu'il rentrerait chez lui dans cinq jours.

À quelle vitesse pouvais-je déménager ?

Je gardai l'offre de Josie pour moi; je n'allais pas agir précipitamment. Lorsque vous agissez trop vite, vous pouvez vous brûler.

— Eh bien... euh, dit Joe.

Son visage s'affaissa et il claqua un petit insecte qui avait atterri sur l'os de sa hanche.

— Si on allait dans ton abri de jardin ?

Le rire de Trevor ressembla à l'aboiement d'une hyène en entendant ce commentaire et je me mis aussi à glousser. Sachant que j'avais déjà dit oui à Josie signifiait que je pouvais un peu faire marcher ces mecs.

Nos yeux se verrouillèrent et nous sourîmes comme des idiots les uns aux autres, ma main glissant de l'épaule de Joe jusqu'à son cou avant de s'enfouir dans ses cheveux.

— Vous voulez que je déménage là-bas ?

Ils échangèrent un regard complice et acquiescèrent.

Mon moi sarcastique se réveilla.

— Je ne vais pas vivre avec quelqu'un qui est nu tout le temps, surtout sur le bord de la route. Pouvez-vous imaginer les germes que vous trouvez sur le cul de quelqu'un qui s'est assis sur les sièges de voiture d'un étranger ?

— Je le nettoierai, dit Trevor.

— Et il nettoiera les germes que ton cul a laissés sur mon capot ?

Les sourcils de Joe s'envolèrent.

— De quoi parle-t-elle ?

Trevor haletait et son visage était rouge alors qu'il essayait d'arrêter de rire.

— Nous t'expliquerons plus tard.

— Je – que faites-vous ici ? lui demandai-je. Je croyais que tu devais rentrer chez toi. Ta mère n'a-t-elle pas appelé les flics ?

— Si. J'ai réalisé que je devais arrêter de lui envoyer des textos alors à la place, j'ai appelé le commissariat de Sudborough et je leur ai dit que non, je n'avais pas disparu, que la voiture était enregistrée à mon nom même si c'étaient mes parents qui payaient le crédit, que j'étais assuré, et que j'étais un homme de vingt-et-un qui faisait ce qu'il voulait de son temps. Quelle que soit la plainte qu'ils avaient, elle est annulée. Si ma mère recommence ce genre de choses, elle sera inculpée pour avoir signalé un crime qui n'existe pas.

— Tu le lui as dit ?

— Non, le chef de la police l'a fait.

Joe avait l'air à la fois fier et nauséeux. C'était un bon début.

Les deux hommes se penchèrent et me prirent dans leurs bras. Je pensai à ma vie, à comment tellement de choses pouvaient changer avec un tour de roue ou une information manquante, et comment j'avais vécu ma vie en fonction de ce que Mama avait besoin, de ce que dictait l'argent, mais plus que tout, comment mon propre esprit avait mis en cage mon corps, le forçant à vivre dans un monde qui n'était pas celui que je voulais.

L'offre de Josie était sur la table – un emploi, un endroit où vivre. Il semblait que j'avais deux endroits où vivre maintenant. Je n'étais pas sûre d'être prête pour ça – sauter dans une vie domestique avec deux mecs que j'avais rencontrés deux jours auparavant. Sauterais-je le pas et leur dirais-je ce que Josie venait de me proposer ? Leur faisais-je suffisamment confiance pour dire qu'on m'avait offert la plus grande chance de ma vie de suivre mon propre chemin ? Si j'ouvrais la bouche et disais les mots, je ne pourrais pas les reprendre, je ne pourrais pas revenir en arrière. Si je ne faisais pas ce que mon cœur me disait, il me faudrait reconnaître la réalité de la chose et vivre avec ses conséquences.

Les yeux de Trevor étaient de la couleur limpide du ciel et ceux de Joe étaient chaleureux, m'invitant à sauter dans un abîme sans savoir comment ni quand je me trouverais si je ne me lançais pas en chute libre. Je les regardai tous les deux.

— Vous savez quoi, les mecs ? Il est temps pour moi de commettre mon acte aléatoire de démente.

**FIN**



VOUS EN VOULEZ PLUS ?

Merci beaucoup pour avoir acheté et lu ce livre. N'hésitez pas à en parler à des amis qui pourraient également l'aimer.

J'apprécierai également que vous donniez votre avis sur la plateforme où vous l'avez acheté – cela aide les nouveaux lecteurs à trouver mes livres !

L'histoire de Darla n'est pas encore finie – en bien des façons, ce n'est que le début ! Suivez-la alors qu'elle déménage à Boston et rejoint Josie pour l'aider à diriger une nouvelle société créée par Mike et Dylan, les millionnaires par accident de ma série *Ses Millionnaires*. Découvrez la propre recherche de l'amour de Josie et comment elle le trouve dans une salle d'accouchement tandis que sa meilleure amie, Laura, donne naissance au bébé de Mike et Dylan !

Pour en savoir plus sur l'installation de Darla à Boston, vous trouverez une partie de l'histoire dans le dernier tiers du livre *C'est Complicé*. *C'est Complicé* est l'histoire d'amour de Josie, mais Darla y joue un rôle important, avec de petits aperçus de Trevor et Joe, et où vous y rencontrerez également Sam – le batteur du groupe – et Liam.

Le livre suivant dans la série 'Aléatoire' est *Actes Aléatoires de Confiance*, qui est l'histoire de Sam et Amy.

*Actes Aléatoires d'Imagination* est un autre livre sur Darla, Trevor et Joe, et le troisième dans la série 'Aléatoire'.

Abonnez-vous à ma newsletter [New Releases](http://www.jkentauthor.com) pour recevoir un email dès qu'un nouveau livre est publié ! <http://www.jkentauthor.com>

Découvrez un extrait du prochain livre de la série Aléatoire...

*Les batteurs sont des créatures mystérieuses qui cherchent les micro-battements erratiques de vie authentique qui sont cachés entre les macro-battements de la société. Les mains de Sam frappaient toujours la mesure. Bougeaient-elles dans son sommeil ? Ses rêves étaient-ils remplis du ton nuancé d'un mouvement de battement ? Que cherchaient ces mains ?*

*Avec ses mains toujours en mouvement, comment pouvais-je lui faire comprendre que mon corps était l'endroit où ces doigts devaient s'immobiliser ?*

*Tout ce que je savais, après quatre ans et demi d'inconnu qui nous séparaient, c'était qu'il était temps d'affronter le passé et vérifier si un avenir était possible.*

**Abandonner est difficile...**

**S'abandonner l'est encore plus.**

\* \* \*

Auteur sur la liste des Meilleures Ventes du *New York Times* et d'*USA Today*, Julia Kent s'est tournée vers l'écriture de romances contemporaines après avoir décidé que la vie était trop courte pour ne pas prendre de plaisir. Elle écrit des comédies romantiques avec quelque chose en plus, et des livres pour adultes qui repoussent les frontières contemporaines. Que ce soit des millionnaires, des femmes bien en chair ou des rock stars, Julia trouve un bonheur loufoque et sensuel dans chaque livre qu'elle écrit, mais à la différence de Trevor dans *Actes Aléatoires de Démence*, elle n'a jamais embrassé de poulet.

Elle adore avoir l'avis de ses lecteurs par email à [jkentauthor@gmail.com](mailto:jkentauthor@gmail.com),

sur Twitter [@jkentauthor](https://twitter.com/jkentauthor),

et sur Facebook <https://www.facebook.com/jkentauthor> .

Visitez son site internet <http://www.jkentauthor.com>

# NOTES

[[←1](#)]

La famille Duggar est une famille américaine baptiste de l'Arkansas qui est régulièrement citée dans les médias américains pour sa grande descendance. Jim Bob Duggar et Michelle Duggar ont 19 enfants, le dernier en date étant né en décembre 2009.

[←2]

Chippy vient du mot 'Cheap' qui signifie 'bon marché'. Dans ce contexte, cela veut dire 'fille facile'.

[←3]

Thurston Howell III est un personnage de la sitcom 'L'île de Gilligan'. Howell est si riche qu'il a emporté avec lui des centaines de milliers de dollars en espèces et plusieurs vêtements de rechange pour ce qui devait être seulement un tour en bateau de trois heures à Hawaïi.

[←4]

Jeffrey Lionel Dahmer, surnommé 'le cannibale de Milwaukee', est un tueur en série américaine qui a avoué avoir assassiné dix-sept jeunes hommes entre 1978 et 1991.

[←5]

Cutlass : Modèle de voitures à large capot fabriquées par General Motors en 1961





[←7]

Un Twinkie est une génoise fourrée à la crème.

[←8]

My Name is Earl est une série Américaine qui met en scène une Amérique généralement plutôt discrète à la télévision, celle des blancs (non issus d'une minorité ethnique) pauvres vivant dans des parcs à roulettes dans une petite ville des États-Unis, avec ses préjugés, son bar, son petit musée/bibliothèque et sa galerie de personnages secondaires plus ou moins loufoques...

[←9]

Tucker Max est un étudiant Américain qui a lancé son site web à la suite d'un pari. Il y décrit son quotidien fait de beuveries et d'aventures sexuelles sous la forme de nouvelles

[←10]

Cocktail également appelé Seven and Seven car il convient d'être réalisé avec du soda 7Up et du whisky Seagram's7.

[←11]

James Joseph 'Whitey' Bulger est un fugitif et le chef présumé du 'Winter Hill Gang', une organisation criminelle irlando-américaine basée à Boston, Massachusetts.

Le pastafarisme est une parodie de religion dont la divinité est le Monstre en Spaghettis volant (Flying Spaghetti Monster) inventé en 2005 par Bobby Henderson, diplômé en physique de l'université d'État de l'Oregon. Ce dernier écrit alors une lettre ouverte pour protester contre la décision du Comité d'Éducation de l'État du Kansas d'autoriser l'enseignement du dessein intelligent dans les cours de science au même titre que la théorie de l'évolution. Dans cette lettre, Henderson professe sa foi en un dieu créateur surnaturel dont l'apparence serait celle d'un plat de spaghettis et de boulettes de viande et demande que le pastafarisme reçoive une durée d'enseignement égale à celle du dessein intelligent et de la théorie de l'évolution.

[←13]

Killer Karoké est un jeu télévisé américain où les concurrents doivent essayer de chanter tandis que diverses tentatives sont faites pour perturber leurs performances.



Oberlin College est une université d'arts libéraux américaine fondée à Oberlin (Ohio) en 1833.

Esquire est un magazine mensuel pour hommes qui s'adresse à une clientèle financièrement aisée. Comprenant des photos dites de charme, il est un mélange de mode masculine, d'articles sur l'économie et sur les nouvelles technologies. Ses pages sont complétées par des critiques de films et de livres, tout comme des articles pratiques.

[←16]

William James Hung est un chanteur américain né à Hong Kong qui a gagné la célébrité au début de l'année 2004 à la suite de sa performance désastreuse de la chanson de Ricky Martin 'She Bangs' lors de son audition au cours la troisième saison de la série télévisée American Idol (la Nouvelle Star en France).

Cracked.com est un site humoristique avec plus de 300 millions de vues mensuelles.

Chanson de colonie de vacances.

[←19]

Two Girls, One Cup est le titre non officiel de Hungry Bitches (en français : Putes affamées) un film long-métrage brésilien pornoscato-phile produit en 2007 par MFX Media.

[←20]

Un Sybian ou selle Sybian, est un dispositif de masturbation conçu principalement pour une utilisation par les femmes.

[←21 ]

Amalgame de lubrifiant, matières fécales parasites et semence qui fuient de l'anus du partenaire récepteur après une session de relations sexuelles anales. Nommé, à la demande et l'usage populaire, d'après le législateur Rick Santorum en raison de ses déclarations politiques homophobes.



[←22]

Le Midwest est une région généralement 'survolée' par les compagnies aériennes lors de leur voyages entre les principales capitales

Here, There Be Dragons est un roman fantastique écrit par James A. Owen.

Le Tardis est une machine à voyager dans le temps et l'espace dans la série britannique de science-fiction Doctor Who.

[←25 ]

Pawn Stars est une émission de télé-réalité américaine diffusée sur History Channel depuis le 19 juillet 2009. En France le programme est diffusé sur Planète+.

# Table of Contents

[Chapitre Un](#)

[Chapitre Deux](#)

[Chapitre Trois](#)

[Chapitre Quatre](#)

[Chapitre Cinq](#)

[Chapitre Six](#)

[Chapitre Sept](#)

[Chapitre Huit](#)

[Chapitre Neuf](#)

[Chapitre Dix](#)

[Chapitre Onze](#)

[Vous en voulez plus ?](#)

[Actes Aléatoires de Confiance](#)

[À propos de l'Auteur](#)

[Notes](#)